

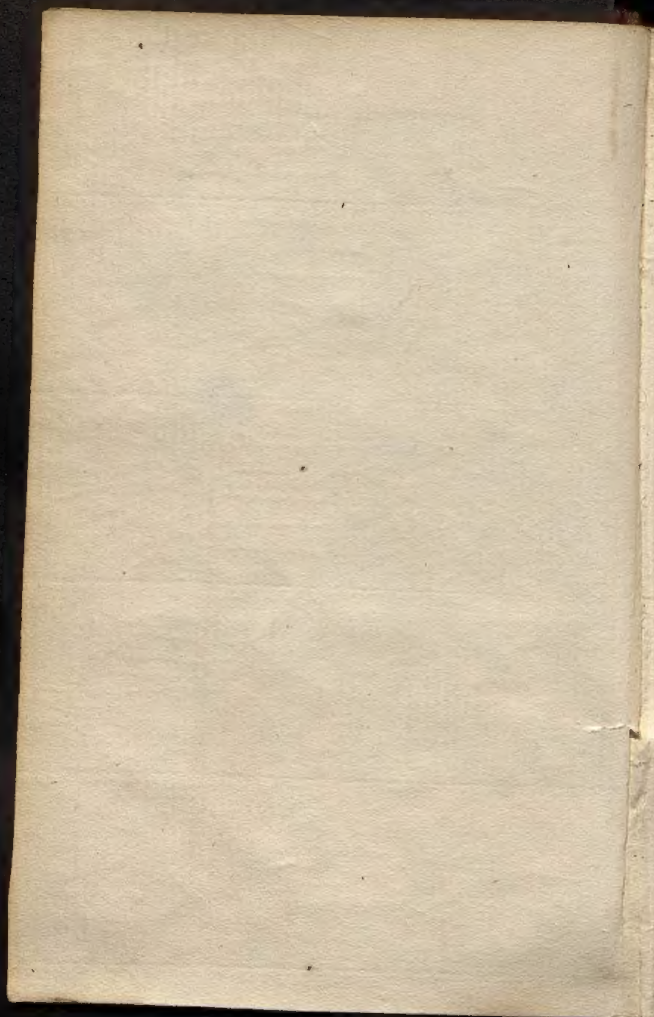




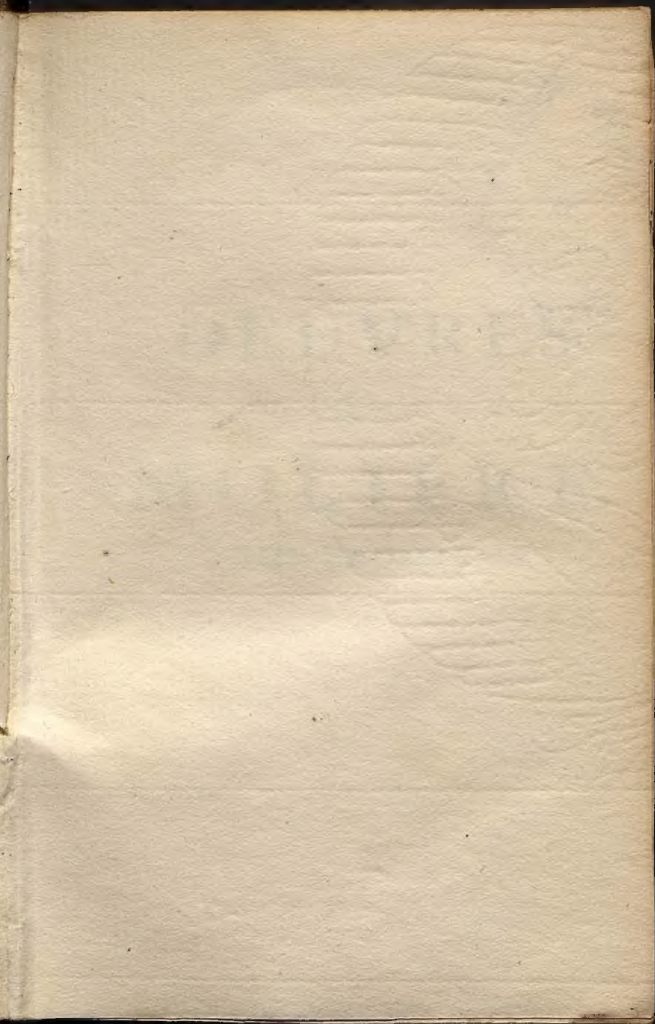
9 1 0 8 4 9 **I**  
Mag. St. Dr.

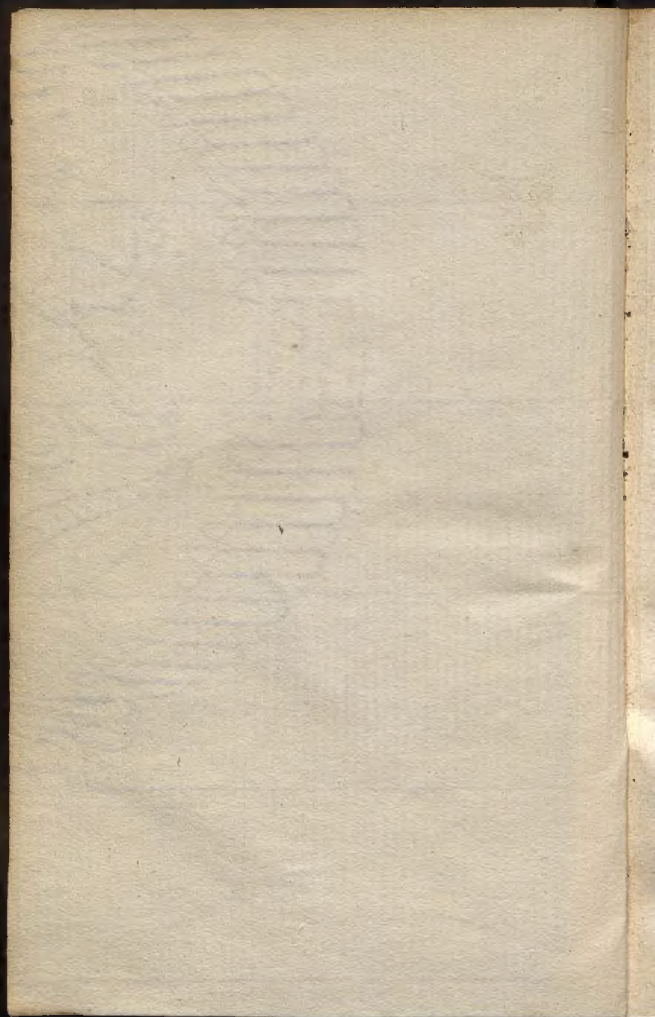










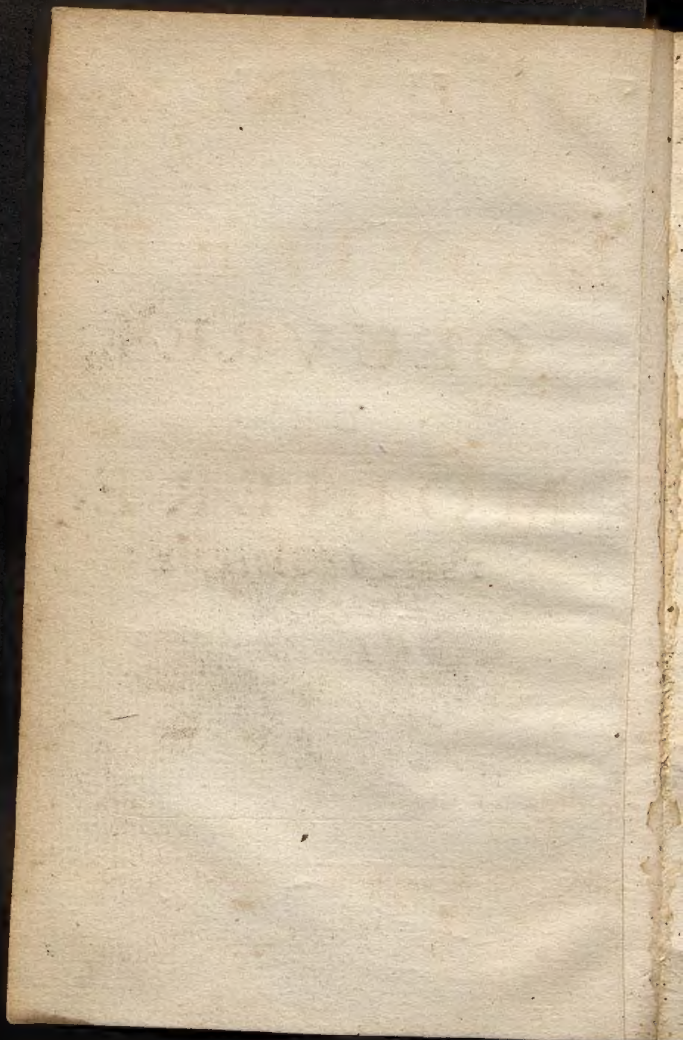


Fablon TERRAIL

Aimez - Moi  
sans  
☆  
O

OEUVRES  
DE  
MOLIERE.  
TOME TROISIEME.





OEUVRES  
DE  
MOLIERE.

NOUVELLE EDITION.

Avec de très-belles Figures en Tailles douces.

TOME TROISIEME.

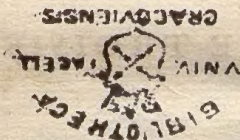


*J. Punt Sculp.*

A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez **ARKSTE'E & MERKUS, 1750.**

Avec Privilège de Sa Majesté le Roi  
de Pologne & Eleveur de Saxe.



910849

I 13

Bibl. Jagiell.  
StDr. 2018 K 140/6 [12]





PIECES  
CONTENUES

dans ce Troisième Tome.

LE TARTUFFE, ou L'IMPOS-  
TEUR.

AMPHITRION.

L'AVARE.

GEORGE DANDIN, ou LE MA-  
RI CONFONDU.

FÊTE DE VERSAILLES en  
1668.

Tome III.

MON-

PIECES CONTENUES.  
MONSEIGNEUR DE POUR-  
CEAUGNAC.  
LES AMANS MAGNIFIQUES;



LE  
TARTUFFE,  
OU  
L'IMPOSTEUR,  
COMEDIE.



WATKINS

PROPOSITOR

COMMITTEE



## P R E F A C E.

Voici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été long-tems persécutée; & les gens qu'elle jouë, ont bien fait voir qu'ils étoient plus puissans en France, que tous ceux que j'ai joués jusques ici. Les Marquis, les Précieuses, les Cocus, & les Médecins, ont souffert doucement qu'on les ait représentés; & ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux; mais les Hypocrites n'ont point entendu raillerie, ils se sont effarouchés d'abord, & ont trouvé étrange, que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, & de vouloir décrier un métier, dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sçauroient me pardonner; & ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés; ils sont trop politiques pour cela, & sçavent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur ame. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu; & le tartuffe, dans leur bouche, est une pièce qui offense la piété. Elle est d'un bout à l'autre pleine d'abominations, & l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies, les gestes même y sont criminels; & le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droit ou à gauche, y cache des mystères, qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon désavantage. J'ai eu beau la soumettre aux lumières de mes amis, & à la censure de tout le monde. Les corrections que j'ai pû faire, le jugement du Roi & de la Reine, qui l'ont vûe, l'approbation des grands Princes, & de Messieurs les Ministres qui l'ont honorée publiquement de leur présence, le témoignage des gens de bien qui l'ont trouvée profitable, tout

cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre; &c, tous les jours encore, ils font crier en public des zélés indiscrets, qui médifent des injures pieusement, & me damnent par charité.

Je me soucierois fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'étoit l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, & de jeter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi; & qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du Ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots que je veux par tout me justifier sur la conduite de ma comédie; & je les conjure, de tout mon cœur, de ne point condamner les choses, avant que de les voir; de se défaire de toute prévention, & de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les deshonnorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont par tout innocentes, & qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révéler; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que demandoit la délicatesse de la matière; & que j'ai mis tout l'art & tous les soins qu'il m'a été possible, pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vray dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance, on le connoît d'abord aux marques que je lui donne; &c, d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action, qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, & ne fasse éclater celui du véritable homme de bien, que je lui oppose.

Je sçais bien que, pour réponse, ces messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au théâtre à parler de ces matières; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent



cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, & qu'ils ne prouvent en aucune façon; &, sans doute, il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la Comédie, chez les Anciens, a pris son origine de la Religion, & faisoit partie de leurs mystères; que les Espagnols, nos voisins, ne célèbrent guères de fête, où la comédie ne soit mêlée; & que, même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrairie, à qui appartient encore aujourd'hui l'hôtel de Bourgogne; que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importans mystères de notre foi; qu'on en voit encore des comédies imprimées en lettres gothiques, sous le nom d'un Docteur de Sorbonne; &, sans aller chercher si loin, que l'on a joué, de notre tems, des pièces saintes de Monsieur Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'État, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres, & nous avons vu que le théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sévère morale sont moins puissans le plus souvent, que ceux de la satire; & rien ne reprend mieux la plupart des hommes, que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices, que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions; mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant; mais on ne veut point être ridicule. On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon imposteur; hé, pouvois-je m'en empêcher, pour bien représenter le caractère d'un hypocrite? Il suffit, ce me semble, que je fasse connoître les motifs criminels qui lui font dire les choses, & que j'en aye retranché les termes consacrés, dont on auroit eu peine à lui entendre faire un mau-

vais usage. Mais il débite au quatrième acte une morale pernicieuse ; mais cette morale est-elle quelque chose , dont tout le monde n'eût les oreilles rebattuës ? Dit-elle rien de nouveau dans ma comédie ? Et peut-on craindre que des choses , si généralement détestées , fassent quelque impression dans les esprits , que je les rende dangereuses , en les faisant monter sur le théâtre , qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat ? Il n'y a nulle apparence à cela , & l'on doit approuver la comédie du tartuffe , ou condamner généralement toutes les comédies.

C'est à quoy l'on s'attache furieusement depuis un tems ; & jamais on ne s'étoit si fort déchaîné contre le théâtre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Peres de l'Eglise qui ont condamné la comédie ; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi , l'autorité , dont on prétend appuyer la censure , est détruite par ce partage ; & toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés des mêmes lumières , c'est qu'ils ont pris la comédie différemment , & que les uns l'ont considérée dans sa pureté , lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption , & confonduë avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des spectacles de turpitude. Et en effet , puisqu'on doit discourir des choses , & non pas des mots , & que la plupart des contrariétés viennent de ne se pas entendre , & d'envelopper dans un même mot des choses opposées , il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque , & regarder ce qu'est la comédie en soi , pour voir si elle est condamnable. On connoitra , sans doute , que , n'étant autre chose qu'un poëme ingénieux qui , par des leçons agréables , reprend les défauts des hommes , on ne scauroit la censurer sans injustice ; & , si nous voulons oïr là-dessus le témoignage de l'antiquité , elle nous dira que les plus célèbres Philosophes ont don-

donné des louanges à la comédie, eux qui faisoient profession d'une sagesse si austère, & qui vivoient sans cesse après les vices de leur siècle. Elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au théâtre, & s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des comédies. Elle nous apprendra que de ses plus grands-hommes, & des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes; qu'il y en a eu d'autres, qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avoient composées; que la Grèce a fait pour cet art éclater son estime, par les prix glorieux & par les superbes théâtres dont elle a voulu l'honorer, & que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires; je ne dis pas dans Rome débauchée, & sous la licence des Empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des Consuls, & dans le tems de la vigueur de la vertu Romaine.

J'avoue qu'il y a eu des tems où la comédie s'est corrompue. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours? Il n'y a chose si innocente, où les hommes ne puissent porter du crime, point d'art si salutaire, dont ils ne soient capables de renverser les intentions, rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La Médecine est un art profitable, & chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons; & cependant il y a eu des tems où elle s'est rendue odieuse, & souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La Philosophie est un présent du Ciel, elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connoissance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la Nature; & pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, & qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impiété. Les choses même les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes; & nous voyons des scélérats qui, tous les jours, abusent

de la piété, & la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'enveloppe point dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt, avec la milice des corrupteurs. On sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art; & , comme on ne s'avise point de défendre la Médecine, pour avoir été bannie de Rome, ni la Philosophie, pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes, on ne doit point aussi vouloir interdire la comédie, pour avoir été censurée en de certains tems. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pu voir, & nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, & lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer, n'est point du tout la comédie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout-à-fait opposées. Elles n'ont aucun rapport, l'une avec l'autre, que la ressemblance du nom; & ce seroit une injustice épouvantable, que de vouloir condamner Olimpe qui est femme de bien, parce qu'il y a eu une Olimpe qui a été une débauchée. De semblables arrêts, sans doute, feroient un grand désordre dans le monde. Il n'y auroit rien par là qui ne fût condamné; & , puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grace à la comédie, & approuver les pièces de théâtre, où l'on verra regner l'instruction & l'honnêteté.

Je sçais qu'il y a des esprits, dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie, qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses, que les passions que l'on y dépeint, sont d'autant plus touchantes, qu'elles sont pleines de vertu, & que les ames sont attendries par ces  
 son-

sortes de représentations: Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vûe d'une passion honnête; & c'est un haut étage de vertu, que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre ame. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine; & je ne sçais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier & adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entièrement. J'avouë qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre; & si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu & notre salut, il est certain que la comédie en doit être, & je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste; mais, supposé, comme il est vray, que les exercices de la piété souffrent des intervalles, & que les hommes aient be'oïn de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par un mot d'un grand Prince sur la comédie du tartuffe.

Huit jours après qu'elle eût été défendue, on représenta, devant la Cour, une pièce intitulée, *Scaramouche hermite*, & le Roi, en sortant, dit au grand Prince que je veux dire; *Je voudrois bien sçavoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Moliere, ne disent mot de celle de Scaramouche.* A quoi le Prince répondit; *La raison de cela, c'est que la comédie de Scaramouche joue le Ciel & la Religion, dont ces messieurs là ne se soucient point; mais celle de Moliere les joue eux-mêmes, c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir.*





P R E M I E R P L A C E T ,  
P R E S E N T E' A U R O I ,

*Sur la Comédie du Tartuffe, qui n'avoit pas encore  
été représentée en Public.*

S I R E ,

Le devoir de la Comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai crû que, dans l'emploi où je me trouve, je n'avois rien de mieux à faire, que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle; &, comme l'Hypocrisie, sans doute, en est un des plus en usage, des plus incommodes, & des plus dangereux, j'avois eu, SIRE, la pensée que je ne rendrois pas un petit service à tous les honnêtes gens de votre Royaume, si je faisois une Comédie qui décriât les Hypocrites, & mît en vûë, comme il faut, toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux monnoyeurs en dévotion, qui veulent attraper les hommes avec un zèle contrefait, & une charité Sophistiquée.

Je l'ai faite, SIRE, cette Comédie, avec tout le soin, comme je crois, & toutes les circonspectiions que pouvoit demander la délicatesse de la matière; &, pour mieux conserver l'estime & le respect qu'on doit aux vrais dévots, j'en ai distingué, le plus que j'ai pû, le caractère que j'avois à toucher; je n'ai point laissé d'équivoque, j'ai ôté ce qui pouvoit confondre le bien avec le mal, & ne me suis servi, dans cette peinture, que des couleurs expresses & des traits essentiels qui font reconnoître d'abord un véritable & franc Hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, SIRE, de la délicatesse de votre ame sur les matières de Religion, & l'on a sçu vous prendre par l'endroit seul que vous êtes prenable, je veux dire, par le respect des choses saintes. Les Tartuffes, sous-main,

ONT

ont eu l'adresse de trouver grace auprès de votre Majesté, & les originaux enfin ont fait supprimer la copie, quelque innocente qu'elle fût, & quelque ressemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'ait été un coup sensible que la suppression de cet ouvrage, mon malheur pourtant étoit adouci par la manière dont votre Majesté s'étoit expliquée sur ce sujet, & j'ai crû, SIRE, qu'elle m'ôtoit tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette Comédie qu'elle me défendoit de produire en Public.

Mais, malgré cette glorieuse déclaration du plus grand Roi du monde, & du plus éclairé, malgré l'approbation encore de Monsieur le Légat, & de la plus grande partie de nos Prélats, qui tous, dans les lectures particulières que je leur ai faites de mon ouvrage, se sont trouvés d'accord avec les sentimens de votre Majesté, malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par le Curé de . . . . qui donne haute ment un démenti à tous ces Augustes témoignages. Votre Majesté a beau dire, & Monsieur le Légat, & Messieurs les Prélats ont beau donner leur jugement, ma Comédie, sans l'avoir vûe, est diabolique, & diabolique mon cerveau; je suis un démon vêtu de chair, & habillé en homme, un libertin, un impie, digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offense, j'en serois quitte à trop bon marché; le zèle charitable de ce galant homme de bien, n'a garde de demeurer là; il ne veut point que j'aye de miséricorde auprès de Dieu, il veut absolument que je sois damné, c'est une affaire résoluë.

Ce livre, SIRE, a été présenté à votre Majesté, &, sans doute, elle juge bien elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces Messieurs; quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolérées; & quel intérêt j'ai enfin à me purger de son imposture,

& à faire voir au Public que ma Comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, SIRE, ce que j'aurois à demander pour ma réputation, & pour justifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage; les Rois, éclairés comme vous, n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite; ils voyent, comme Dieu, ce qu'il nous faut, & savent, mieux que nous, ce qu'ils nous doivent accorder. Il me suffit de mettre mes intérêts entre les mains de votre Majesté; & j'attends d'elle, avec respect, tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-dessus.



\*\*\*\*\*

SECOND PLACET,

*Présenté au Roi, dans son camp devant la Ville de Lille en Flandres, par les Sieurs la Thorilliere & la Grange, Comédiens de sa Majesté, & compagnons du Sieur Moliere, sur la défense qui fut faite le 6. Aoust 1667. de représenter le Tartuffe jusques à nouvel ordre de sa Majesté.*

SIRE,

C'est une chose bien téméraire à moi, que de venir importuner un grand Monarque au milieu de ses glorieuses conquêtes; mais, dans l'état où je me vois, où trouver, SIRE, une protection, qu'au lieu où je la viens chercher? Et qui puis-je solliciter contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance & de l'autorité, que le juste dispensateur des ordres absolus, que le Souverain juge & le maître de toutes choses?

Ma Comédie, SIRE, n'a pû jouir ici des bontés de votre Majesté. En vain je l'ai produite sous le titre de l'imposteur, & déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde. J'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collier, une épée, & des dentelles sur tout l'habit, mettre en plusieurs endroits des adoucissements, & retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célèbres originaux du portrait que je vou'ois faire; tout cela n'a de rien servi. La cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pû avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des esprits, qui, dans toute autre matière, font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma Comédie n'a pas plutôt paru, qu'elle s'est vûë foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect; & tout ce que j'ai pû faire en cette rencontre, pour me sauver moi-même de



#### 14. PLACETS AU ROI.

l'éclat de cette tempête, c'est de dire que votre Majesté avoit eu la bonté de m'en permettre la représentation, & que je n'avois pas crû qu'il fût besoin de demander cette permission à d'autres, puisqu'il n'y avoit qu'elle seule qui me l'eût défenduë.

Je ne doute point, SIRE, que les gens que je peins dans ma Comédie, ne remuent bien des ressorts auprès de votre Majesté, & ne jettent dans leur parti, comme ils ont déjà fait, de véritables gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions; quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir, ils l'ont assez montré dans les Comédies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public, sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquoient que la Piété & la Religion, dont ils se soucient fort peu; mais celle-ci les attaque & les joue eux-mêmes, & c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne sauraient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde; & sans doute, on ne manquera pas de dire à votre Majesté, que chacun s'est scandalisé de ma Comédie. Mais la vérité pure, SIRE, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la représentation profitable, & qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connue, ayent eu une si grande déférence pour des gens qui devoient être l'horreur de tout le monde, & sont si opposés à la véritable piété dont elles font profession.

J'attends avec respect l'arrêt que votre Majesté daignera prononcer sur cette matière; mais il est très-assuré, SIRE, qu'il ne faut plus que je songe à faire des Comédies, si les Tartuffes ont l'avantage, qu'ils prendront droit par là de me persécuter plus que jamais, & voudront trou-

# PLACETS AU ROI. 15-

ver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontés, SIRE, me donner une protection contre leur rage envenimée; & puisse-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser votre Majesté des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocens plaisirs après de si nobles travaux, & faire rire le Monarque qui fait trembler toute l'Europe.

\*\*\*\*\*

## TROISIEME PLACET,

*Présenté au Roi le 5. Février 1669.*

SIRE,

Un fort honnête Médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet, & veut s'obliger, par devant Notaires, de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grace de votre Majesté. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandois pas tant; & que je serois satisfait de lui, pourvu qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grace, SIRE, est un Canoniat de votre Chapelle Royale de Vincennes, vacant par la mort de....

Oserois-je demander encore cette grace à votre Majesté, le propre jour de la grande résurrection de Tartuffe, ressuscité par vos bontés? Je suis, par cette première faveur, réconcilié avec les Dévots, & je le serois, par cette seconde, avec les Médecins. C'est pour moi, sans doute, trop de grace à la fois; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour votre Majesté; & j'attends, avec un peu d'espérance respectueuse, la réponse de mon Placet.

\*\*\*\*\*

## A C T E U R S.

Madame PERNELLE, Mere d'Orgon.

ORGON, mari d'Elmire.

ELMIRE, femme d'Orgon.

DAMIS, fils d'Orgon.

MARIANE, fille d'Orgon.

VALERE, amant de Mariane.

CLE' ANTE, beau-frere d'Orgon.

TARTUFFE, faux dévot.

DORINE, suivante de Mariane.

Monsieur LOYAL, sergent.

UN EXEMT.

FLIPOTE, servante de Madarne Pernelle.

*La scène est à Paris, dans la maison d'Orgon.*

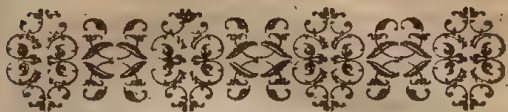
7



LE TARTUFFE.

*J. Punt deliv. et fecit 1740.*





# LE TARTUFFE,

## COMEDIE.

\*\*\*\*\*

### ACTE PREMIER.

#### SCENE PREMIERE.

MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLEANTE, DORINE, FLIPOTE.

Madame PERNELLE.

**A**LLONS, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous suivre.

Madame PERNELLE.

Laissez, ma bru, laissez. Ne venez pas plus loin; Ce sont toutes façons, dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit, envers vous on s'acquitte.

Mais, ma mere, d'où vient que vous sortez si vite?

Madame PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci, Et que, de me complaire, on ne prend nul souci.

Oui, je fors de chez vous fort mal édifiée;

Dans toutes mes leçons, j'y suis contrariée,

On n'y respecte rien; chacun y parle haut,

Et c'est, tout justement, la Cour du Roi Petaur.

DORINE.

Si...

Madame PERNELLE.

Vou êtes, mamie, une fille suivante,

un

Un peu trop forte en gueule, & fort impertinente;  
 Vous vous mêlez, sur tout, de dire votre avis.

D A M I S.

Mais...

Madame P E R N E L L E.

Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils;  
 C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand  
 mere,

Et j'ai prédit cent fois, à mon fils votre pere,  
 Que vous preniez tout l'air d'un méchant gar-  
 nement,

Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

M A R I A N E.

Je crois...

Madame P E R N E L L E.

Mon Dieu! sa sœur, vous faites la discrétte,  
 Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez  
 doucette;

Mais il n'est, comme on dit, pire eau, que  
 l'eau qui dort,

Et vous menez, sous cape, un train que je hais fort:

E L M I R E.

Mais, ma mere...

Madame P E R N E L L E.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,  
 Votre conduite, en tout, est tout-à-fait mauvaise;  
 Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,  
 Et leur défunte mere en usoit beaucoup mieux.  
 Vous êtes dépenfière; & cet état me blesse,  
 Que vous alliez vêtue ainsi qu'une Princesse.  
 Quiconque, à son mari, veut plaire seulement,  
 Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

C L E A N T E.

Mais, Madarne, après tout...

Madame P E R N E L L E.

Pour vous, Monsieur son frere,  
 Je vous estime fort, vous aime & vous révere;  
 Mais enfin, si j'étois de mon fils son époux,  
 Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez  
 nous.

Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre,  
 Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point  
 suivre.

Je

Je vous parle un peu franc, mais c'est-là mon  
humeur,

Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

D A M I S.

Votre Monsieur Tartuffe, est bien-heureux, sans  
doute...

Madame P E R N E L L E.

C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on  
écoute;

Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,  
De le voir querellé par un fou comme vous.

D A M I S.

Quoi! Je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique  
Vienne usurper céans un pouvoir tyrannique?

Et que nous ne puissions à rien nous divertir,  
Si ce beau Monsieur-là n'y daigne consentir?

D O R I N E.

S'il le faut écouter, & croire à ses maximes,  
On ne peut faire rien, qu'on ne fasse des crimes.  
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

Madame P E R N E L L E.

Et tout ce qu'il contrôle, est fort bien contrôlé.  
C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous con-  
duire;

Et mon fils, à l'aimer, vous devoit tous induire.

D A M I S.

Non, voyez-vous, ma mere, il n'est pere, ni rien,

Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien,

Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte.

Sur ses façons de faire, à tous coups je m'emporte;

J'en prévois une suite; & qu'avec ce pied plat,

Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

D O R I N E.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,

De voir qu'un inconnu céans s'impatronise;

Qu'un gueux, qui, quand il vint, n'avoit pas  
des souliers,

Et dont l'habit entier valoit bien six deniers,

En vienne jusques-là, que de se méconnoître,

De contrarier tout, & de faire le maître.

Madame P E R N E L L E.

Hé, merci de ma vie, il en iroit bien mieux.

Si

Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

D O R I N E.

Il passe pour un saint dans votre fantaisie;  
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

Madame P E R N E L L E.

Voyez la langue!

D O R I N E.

A lui, non plus qu'à son Laurent,  
Je ne me ferois, moi, que sur un bon garant.

Madame P E R N E L L E.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être;  
Mais pour homme de bien je garantis le maître.  
Vous ne lui voulez mal, & ne le rebutez,  
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.  
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,  
Et l'intérêt du Ciel est tout ce qui le pousse.

D O R I N E.

Oui; mais pourquoi, sur tout depuis un cer-  
tain tems,

Ne sçait-il souffrir qu'aucun hante céans?

En quoi blesse le Ciel une visite honnête,  
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête?  
Veut-on que, là-dessus, je m'explique entre nous?

[montrant Elmire.]

Je crois que de Madame il est, ma foi, jaloux.

Madame P E R N E L L E.

Taisez-vous, & songez aux choses que vous dites.  
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites.  
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,  
Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,  
Et de tant de laquais le bruyant assemblage,  
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.  
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien;  
Mais enfin on en parle, & cela n'est pas bien.

C L E A N T E.

Hé, voulez-vous, Madame, empêcher qu'on  
ne cause?

Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose,  
Si, pour les sots de cours où l'on peut être mis,  
Il falloit renoncer à ses meilleurs amis.

Et, quand même on pourroit se résoudre à le faire,

Croi-

Croirez-vous obliger tout le monde à se taire ?  
Contre la médifance il n'est point de rempart.  
A tous les fots caquets n'ayons donc nul égard ;  
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,  
Et laissons aux caufeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné notre voisine, & son petit époux,  
Ne feroient-ils point ceux qui parlent mal de nous ?  
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire,  
Sont toujours, fur autrui, les premiers à médire ;  
Ils ne manquent jamais de faifir promptement  
L'apparente lueur du moindre attachement,  
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joye,  
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croye.  
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,  
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs ;  
Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,  
Aux intrigues qu'ils ont, donner de l'innocence,  
On faire ailleurs tomber quelques traits partagés  
De ce blâme public dont ils font trop chargés.

Madame PERNELLE.

Tous ces raisonnemens ne font rien à l'affaire,  
On fçait qu'Orante mène une vie exemplaire,  
Tous ses soins vont au Ciel ; & j'ai fçu, par des  
gens,

Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple est admirable, & cette dame est bonne.  
Il est vray qu'elle vit en austère personne ;  
Mais l'âge, dans son ame, a mis ce zèle ardent,  
Et l'on fçait qu'elle est prude à son corps dé-  
fendant.

Tant qu'elle a pû des cœurs attirer les hommages,  
Elle a fort bien jouï de tous ses avantages ;  
Mais, voyant de ses yeux tous les brillans baïffer,  
Au monde, qui la quitte, elle veut renoncer ;  
Et, du voile pompeux d'une haute sagesse,  
De ses attraits usés, déguiser la foiblesse.  
Ce sont là les retours des coquettes du tems ;  
Il leur est dur de voir désertter les galans.  
Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude

Na



Ne voit d'autre recours que le métier de prude;  
 Et la sévérité de ces femmes de bien  
 Censure toute chose, & ne pardonne à rien;  
 Hautement, d'un chacun, elles blâment la vie,  
 Non point par charité, mais par un trait d'envie,  
 Qui ne sçauroit souffrir qu'un autre ait les plaisirs  
 Dont le panchant de l'âge a sevré leurs désirs.

Madame P E R N E L L E à *Elmire*.

Voilà les contes bleux qu'il vous faut, pour vous  
 plaire,

Ma bru. L'on est, chez vous, contrainte de se taire,  
 Car Madame, à jaser, tient le dé tout le jour;  
 Mais enfin, je prétends discourir à mon tour.  
 Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage,  
 Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage;  
 Que le Ciel au besoin l'a céans envoyé,  
 Pour redresser à tous votre esprit sourvoyé;  
 Que, pour votre salut, vous le devez entendre,  
 Et qu'il ne reprend rien, qui ne soit à reprendre.  
 Ces visites, ces bals, ces conversations,  
 Sont, du malin esprit, toutes inventions.  
 Là, jamais on n'entend de pieuses paroles,  
 Ce sont propos oisifs, chansons & fariboles,  
 Bien souvent le prochain en a sa bonne part,  
 Et l'on y sçait médire & du tiers & du quart.  
 Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées,  
 De la confusion de telles assemblées;  
 Mille caquets divers s'y font en moins de rien;  
 Et, comme, l'autre jour, un Docteur dit fort bien,  
 C'est véritablement la tour de Babilone,  
 Car chacun y babille, & tout du long de l'aune;  
 Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea.....

[*montrant Cléante.*]

Voilà-t-il pas Monsieur qui ricane déjà?  
 Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,

[*à Elmire.*]

Et sans.... Adieu, ma bru, je ne veux plus  
 rien dire.

Sçachez que, pour céans, j'en rabats de moitié,  
 Et qu'il fera beau tems, quand j'y mettrai le pied.

[*Donnant un soufflet à Flipote.*]

Allons, vous, vous rêvez & bayez aux corneilles;  
 Jour de Dieu! Je sçaurai vous frotter les oreilles.  
 Marchons, gaupe, marchons.

\*\*\*\*\*

## SCENE II.

CLEANTE, DORINE.

CLEANTE.

J'en'y veux point aller;  
 De peur qu'elle ne vint encor me quereller;  
 Que cette bonne femme....

DORINE.

Ah! Certes, c'est dommage;  
 Qu'elle ne vous ouït tenir un tel langage;  
 Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon;  
 Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

CLEANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée!  
 Et que de son Tartuffe elle paroît coiffée!

DORINE.

Oh! Vrayment, tout cela n'est rien au prix du fils;  
 Et, si vous l'aviez vû, vous diriez, c'est bien pis.  
 Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme  
 sage, ~~don silo~~

Et, pour servir son Prince, il montra du courage;  
 Mais il est devenu comme un homme hébété.  
 Depuis que de Tartuffe on le voit entêté,  
 Il l'appelle son frere; & l'aime, dans son ame,  
 Cent fois plus qu'il ne fait mere, fils, fille &  
 femme;

C'est de tous ses secrets l'unique confident,  
 Et de ses actions le directeur prudent,  
 Il le choye, il l'embrasse; &, pour une maîtresse  
 On ne sçauroit, je pense, avoir plus de tendresse.  
 A table, au plus haut bout, il veut qu'il soit assis,  
 Avec joye, il l'y voit manger autant que fix;  
 Les bons morceaux de tout, il faut qu'on les  
 lui cède.

Et s'il vient à rotter, il lui dit, Dieu vous aide.  
 Enfin il en est fou; c'est son tout, son héros,  
 Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos;  
 Ses

Ses moindres actions lui semblent des miracles,  
Et tous les mots qu'il dit, sont pour lui des oracles.

Lui qui connoît sa duppe, & qui veut en jouir,  
Par cent dehors fardés, a l'art de l'éblouir;  
Son cagotisme en tire, à toute heure, des sommes;  
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.

Il n'est pas jusqu'au fat, qui lui sert de garçon,  
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon;  
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,  
Et jeter nos rubans, notre rouge, & nos mouches.  
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains  
Un mouchoir qu'il trouva dans une fleur des saints,  
Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,  
Avec la sainteté, les parures du diable.

\*\*\*\*\*

### SCENE III.

*ELMIRE, MARIANE, DAMIS,  
CLEANTE, DORINE.*

*ELMIRE à Cleante.*

**V**ous êtes bien-heureux, de n'être point venu  
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.  
Mais j'ai vû mon mari; comme il ne m'a point vuë;  
Je veux aller, là haut, attendre sa venuë.

*CLEANTE.*

Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement,  
Et je vais lui donner le bon jour seulement.

\*\*\*\*\*

### SCENE IV.

*CLEANTE, DAMIS, DORINE.*

*DAMIS.*

**D**É l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque  
chose. Il faut qu'elle sache  
J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,  
Qu'il oblige mon pere à des détours si grands;  
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.  
Si même ardeur enflamme & ma sœur & Valère:  
La

La sœur de cet ami, vous le sçavez, m'est chère;  
Et s'il falloit. . .

DORINE.

Il entre.

\*\*\*\*\*

SCENE V.

ORGON, CLEANTE, DORINE.

ORGON.

AH! Mon frere, bon-jour

CLEANTE.

Je sortois, & j'ai joye à vous voir de retour.  
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

[à Cleante.]

Dorine. Mon beaufrere, attendez, je vous prie.  
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,  
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.

[à Dorine.]

Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?  
Qu'est-ce qu'on fait céans? Comme est-ce qu'on  
s'y porte?

DORINE.

Madame eut, avant-hier, la fièvre jusqu'au soir,  
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe? Il se porte à merveille,  
Gros & gras, le teint frais, & la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le soir, elle eut un grand dégoût,  
Et ne put, au soupé, toucher à rien du tout,  
Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle;

26 LE TARTUFFE,

Et, fort dévotement, il mangea deux perdrix,  
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

La nuit se passa toute entière,  
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;  
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeiller,

Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,  
Il passa dans sa chambre, au sortir de la table;  
Et, dans son lit bien chaud, il se mit tout soudain,  
Où, sans trouble, il dormit jusqu'au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,  
Elle se résolut à souffrir la saignée;  
Et le soulagement suivit tout aussi-tôt.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut,  
Et, contre tous les maux, fortifiant son ame,  
Pour réparer le sang qu'avoit perdu Madame,  
But, à son déjeuné, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin ;  
Et je vais à Madame annoncer, par avance,  
La part que vous prenez à sa convalescence.



## S C E N E VI.

O R G O N , C L E A N T E .

C L E A N T E .

A Votre nez, mon frere, elle se rit de vous;  
Et, sans avoir dessein de vous mettre en  
courroux,

Je vous dirai, tout franc, que c'est avec justice.  
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?  
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujour-  
d'hui,

A vous faire oublier toutes choses pour lui?  
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,  
Vous en veniez au point....

O R G O N .

Alte-là, mon beaufrere,  
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

C L E A N T E .

Je ne le connois pas, puisque vous le voulez;  
Mais enfin, pour sçavoir quel homme ce peut être...

O R G O N .

Mon frere, vous seriez charmé de le connoître,  
Et vos ravissemens ne prendroient point de fin.  
C'est un homme... qui... ah!... un hom-  
me... un homme enfin.

Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde;  
Et, comme du fumier, regarde tout le monde.  
Oui, je deviens tout autre avec son entretien.  
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien;  
De toutes amitiés il détache mon ame;  
Et je verrois mourir, frere, enfans, mere, &c  
femme,

Que je m'en soucierois autant que de cela.

C L E A N T E .

Les sentimens humains, mon frere, que voilà?

O R G O N .

Ah! Si vous aviez vû comme j'en fis rencontre,  
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.  
Chaque jour, à l'église il venoit, d'un air doux,  
Tout vis-à-vis de moi, se mettre à deux genoux.  
Il attiroit les yeux de l'assemblée entière,

Par l'ardeur dont au Ciel il pouffoit sa prière;  
 Il faisoit des soupirs, de grands élancemens,  
 Et baisoit humblement la terre à tous momens;  
 Et, lorsque je sortois, il me devançoit vite,  
 Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau-bénite.  
 Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitoit,  
 Et de son indigence, & de ce qu'il étoit,  
 Je lui faisois des dons; mais, avec modestie,  
 Il me vouloit toujours en rendre une partie.  
 C'est trop, me disoit-il, c'est trop de la moitié,  
 Je ne mérite pas de vous faire pitié;  
 Et, quand je refusois de le vouloir reprendre,  
 Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.  
 Enfin, le Ciel, chez moi, me le fit retirer;  
 Et, depuis ce tems-là, tout semble y prospérer.  
 Je vois qu'il reprend tout; & qu'à ma femme  
 Il même,  
 Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême;  
 Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,  
 Et plus que moi, six fois, il s'en montre jaloux.  
 Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte  
 son zèle;  
 Il s'impute à péché la moindre bagatelle;  
 Un rien presque suffit pour le scandaliser,  
 Jusques-là qu'il se vint, l'autre jour, accuser  
 D'avoir pris une puce en faisant sa prière,  
 Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

C L E A N T E.

Parbleu, vous êtes fou, mon frere, que je croi.  
 Avec de tels discours, vous moquez-vous de moi?  
 Et que prétendez-vous? Que tout ce badinage....

O R G O N.

Mon frere, ce discours sent le libertinage,  
 Vous en êtes un peu dans votre ame entiché;  
 Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,  
 Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

C L E A N T E.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire.  
 Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux,  
 C'est être libertin, que d'avoir de bons yeux;  
 Et qui n'adore pas de vaines simagrées,  
 N'a ni respect, ni foi pour les choses sacrées.

Al-

Allez, tous vos discours ne me font point de peur.  
 Je sçais comme je parle, & le Ciel voit mon cœur.  
 De tous vos façonniers on n'est point les esclaves;  
 Il est de faux dévots, ainsi que de faux braves.  
 Et, comme on ne voit pas qu'en l'honneur les  
 conduit,  
 Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup  
 de bruit,  
 Les bons & vrais dévots, qu'on doit suivre à  
 la trace,  
 Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.  
 Hé quoi! Vous ne ferez nulle distinction  
 Entre l'Hypocrisie, & la dévotion?  
 Vous les voulez traiter d'un semblable langage,  
 Et rendre même honneur au masque qu'au visage,  
 Egaler l'artifice à la sincérité,  
 Confondre l'apparence avec la vérité,  
 Estimer le fantôme autant que la personne,  
 Et la fausse monnoye, à l'égal de la bonne?  
 Les hommes, la plupart, sont étrangement faits!  
 Dans la juste nature on ne les voit jamais.  
 La raison a, pour eux, des bornes trop petites,  
 En chaque caractère, ils passent les limites,  
 Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent,  
 Pour la vouloir outrer & pousser trop avant.  
 Que cela vous soit dit, en passant, mon beau-frère.

O R G O N.

Oui, vous êtes, sans doute, un Docteur qu'on  
 révere,  
 Tout le sçavoir du monde est chez vous retiré,  
 Vous êtes le seul sage, & le seul éclairé,  
 Un Oracle, un Caton dans le siècle où nous  
 sommes,  
 Et, près de vous, ce sont des fots que tous  
 les hommes.

C L E A N T E.

Je ne suis point, mon frere, un Docteur révere.  
 Et le sçavoir, chez moi, n'est pas tout retiré.  
 Mais, en un mot, je sçais, pour toute ma science,  
 Du faux, avec le vrai, faire la différence;  
 Et, comme je ne vois nul genre de héros  
 Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,

B 13

All.

Aucune chose au monde & plus noble & plus belle  
 Que la sainte ferveur d'un véritable zèle,  
 Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux,  
 Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,  
 Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,  
 De qui la sacrilege & trompeuse grimace  
 Abuse impunément, & se joue, à leur gré,  
 De ce qu'ont les mortels de plus saint & sacré.  
 Ces gens, qui, par une ame à l'intérêt soumise,  
 Font de dévotion métier & marchandise,  
 Et veulent acheter crédit & dignités,  
 A prix de faux clins d'yeux, & d'élaus affectés,  
 Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non  
 commune,  
 Par le chemin du Ciel, courir à leur fortune,  
 Qui, brûlans & prians, demandent chaque jour,  
 Et prêchent la retraite au lieu de la cour,  
 Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,  
 Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'ar-  
 tifices,  
 Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment  
 De l'intérêt du Ciel leur fier ressentiment;  
 D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,  
 Qu'ils prennent, contre nous, des armes qu'on  
 révere,  
 Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,  
 Veut nous affaiblir avec un fer sacré.  
 De ce faux caractère on en voit trop paroître;  
 Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître.  
 Notre siècle, mon frere, en expose à nos yeux,  
 Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.  
 Regardez Ariston, regardez Périandre,  
 Oronte, Alcidas, Polidore, Clitandre;  
 Ce titre par aucun ne leur est débattu,  
 Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu;  
 On ne voit point, en eux, ce faste insupportable,  
 Et leur dévotion est humaine & traitable.  
 Ils ne censurent point toutes nos actions,  
 Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections,  
 Et, laissant la fierté des paroles aux autres,  
 C'est, par leurs actions, qu'ils reprennent les  
 nôtres.

L'apparence du mal a, chez eux, peu d'appui.  
 Et leur ame est portée à juger bien d'autrui;  
 Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;  
 On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.  
 Jamais, contre un pécheur, ils n'ont d'acharnement,

Ils attachent leur haine au péché seulement,  
 Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,  
 Les intérêts du Ciel, plus qu'il ne veut lui-même.  
 Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,  
 Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.  
 Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle;  
 C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle,  
 Mais, par un faux éclat, je vous crois ébloui.

O R G O N.

Monsieur mon cher beaufrere, avez-vous tout dit ?

C L E A N T E.

Oui.

O R G O N. *s'en allant.*

Je suis votre valet.

C L E A N T E.

De grace, un mot, mon frere.

Laissons-là ce discours. Vous sçavez que Valère,  
 Pour être votre gendre, a parole de vous.

O R G O N.

Oui.

C L E A N T E.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

O R G O N.

Il est vrai.

C L E A N T E.

Pourquoi donc en différer la fête ?

O R G O N.

Je ne sçais.

C L E A N T E.

Auriez-vous autre pensée en tête ?

O R G O N.

Peut-être.

C L E A N T E.

Vous voulez manquer à votre foi ?

O R G O N.

Je ne dis pas cela.

R. 4.

CLE-



CLEANTE.

Nul obstacle, je croi,  
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

ORGON.

Selon.

CLEANTE.

Pour dire un mot, faut-il tant de finesse ?  
Valere, sur ce point, me fait vous visiter.

ORGON.

Le Ciel en soit loué.

CLEANTE.

Mais que lui reporter ?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLEANTE.

Mais il est nécessaire  
De sçavoir vos desseins. Quels sont-ils donc ?

ORGON.

De faire  
Ce que le Ciel voudra.

CLEANTE.

Mais parlons tout de bon.  
Valere a votre foi. La tiendrez-vous, ou non ?

ORGON.

Adieu.

CLEANTE *seul*.

Pour son amour, je crains une disgrâce ;  
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

*Fin du premier Acte.*

[ ACTE



## A C T E S E C O N D.

## S C E N E P R E M I E R E.

O R G O N , M A R I A N E .

O R G O N .

**M**ariane.

M A R I A N E .

Mon pere.

O R G O N .

Approchez. J'ai de quoi.

Vous parler en secret.

M A R I A N E à *Orgon qui regarde dans un cabinet.*  
Que cherchez-vous ?

O R G O N .

Je voi

Si quelqu'un n'est point là qui pourroit nous entendre ;

Car ce petit endroit est propre pour surprendre.  
Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous.  
Remarqué, de tout tems, un esprit assez doux,  
Et, de tout tems aussi, vous m'avez été chère.

M A R I A N E .

Je suis fort redevable à cet amour de pere :

O R G O N .

C'est fort bien dit, ma fille ; & , pour le mériter,  
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

M A R I A N E .

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

O R G O N .

Fort bien. Que dites-vous de Tartasse notre hôte ?

M A R I A N E .

Qui ? Moi ?

O R G O N .

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

M A R I A N E .

Hélas ! J'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

E. S.

SCÈ

\*\*\*\*\*

## SCENE II.

ORGON, MARIANE, DORINE

*entrant doucement, & se tenant derrière Orgon, sans être vûë.*

ORGON.

C'Est parler sagement. Dites-moi donc, ma fille,  
 Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,  
 Qu'il touche votre cœur, & qu'il vous seroit doux  
 De le voir, par mon choix, devenir votre époux.  
 Hé?

MARIANE.

Hé?

ORGON.

Qu'est-ce?

MARIANE.

Plait-il?

ORGON.

Quoi?

MARIANE.

Me suis-je méprise?

ORGON.

Comment?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon pere, que je dise,  
 Qui me touche le cœur, & qu'il me seroit doux  
 De voir, par votre choix, devenir mon époux?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en est rien, mon pere, je vous jure.  
 Pourquoi me faire dire une telle imposture?

ORGON.

Ma's je veux que cela soit une vérité;  
 Et c'est assez pour vous que je l'aye arrêté.

MARIANE.

Quoi! Vous voulez, mon pere...

ORGON.

Oui, je prétends, ma fille,  
 Unir, par votre hymen, Tartuffe à ma famille.

Il sera votre époux, j'ai résolu cela ;  
Et, comme sur vos vœux je.

[apercevant Dorine.]

Que faites-vous là ?  
La curiosité, qui vous presse, est bien forte.  
Mamie, à nous venir écouter de la sorte ?

DORINE.

Vrayment, je ne sçais pas si c'est un bruit qui part  
De quelque conjecture, ou d'un coup de hazard.  
Mais de ce mariage, on m'a dit la nouvelle,  
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc ? La chose est-elle incroyable ?

DORINE.

A tel point,  
Que vous-même, Monsieur, je ne vous en crois  
point.

ORGON.

Je sçais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui, oui, vous nous contez une plaisante histoire.

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chançons.

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à Monsieur votre pere,  
Il raille.

ORGON.

Je vous dis : ..

DORINE.

Non, vous avez beau faire,  
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin, mon courroux, ..

DORINE.

Hé bien, on vous croit donc, & c'est tant pis  
pour vous.

Quoi ! Se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'homme  
sage,

30 LE TARTUFFE,

Et cette large barbe au milieu du visage,  
Vous soyez assez fou pour vouloir...

O R G O N.

Ecoutez.

Vous avez pris céans certaines privautés  
Qui ne me plaisent point; je vous le dis, mamie.

D O R I N E.

Parlons sans nous fâcher, Monsieur, je vous supplie.

Vous moquez-vous des gens, d'avoir fait ce complot?

Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot.

Il a d'autres emplois, auxquels il faut qu'il pense;

Et puis, que vous apporte une telle alliance?

A quel sujet aller, avec tout votre bien,

Choisir un gendre gueux...

O R G O N.

Taisez-vous. S'il n'a rien,

Sçachez que c'est par là qu'il faut qu'on le révère.

Sa misère est, sans doute, une honnête misère,

Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,

Puisqu'enfin, de son bien, il s'est laissé priver,

Par son trop peu de soin des choses temporelles,

Et sa puissante attache aux choses éternelles.

Mais mon secours pourra lui donner les moyens

De sortir d'embarras, & rentrer dans ses biens.

Ce sont fiefs, qu'à bon titre, au pays on renomme,

Et, tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme.

D O R I N E.

Oui, c'est lui qui le dit; & cette vanité,

Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.

Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence,

Ne doit pas tant prôner son nom & sa naissance;

Et l'humble procédé de la dévotion,

Souffre mal les éclats de cette ambition.

A quoi bon cet orgueil?.... Mais ce discours vous blesse.

Parlons de sa personne, & laissons sa noblesse.

Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui,

D'une fille comme elle, un homme comme lui?

Et ne devez-vous pas songer aux bien-séances,

Et de cette union prévoir les conséquences?

Scène



Sachez que d'une fille on risque la vertu,  
 Lorsque, dan son hymen, son goût est combattu;  
 Que le dessein d'y vivre en honnête personne,  
 Dépend des qualités du mari qu'on lui donne;  
 Et que ceux, dont par tout on montre au doigt  
 le front,

Font leurs femmes, souvent, ce qu'on voit  
 qu'elles font.

Il est bien difficile enfin d'être fidèle  
 A de certains maris faits d'un certain modèle;  
 Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait,  
 Est responsable au Ciel des fautes qu'elle fait.  
 Songez à quels périls votre dessein vous livre.

O R G O N.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

D O R I N E.

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

O R G O N.

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons;  
 Je sçais ce qu'il vous faut, & je suis votre pere;  
 J'avois donné pour vous ma parole à Valère;  
 Mais, outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,  
 Je le soupçonne encor d'être un peu libertin;  
 Je ne remarque point qu'il hante les églises.

D O R I N E.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,  
 Comme ceux qui n'y vont que pour être aperçus?

O R G O N.

Je ne demande pas votre avis là-dessus.  
 Enfin, avec le Ciel, l'autre est le mieux du  
 monde,

Et c'est une richesse à nulle autre seconde.  
 Cet hymen, de tous biens, comblera vos desirs,  
 Et sera tout confit en douceurs & plaisirs.  
 Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidèles,  
 Comme deux vrais enfans, comme deux tour-  
 terelles;

A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez;  
 Et vous ferez, de lui, tout ce que vous voudrez.

D O R I N E.

Elle? Elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

O R G O N.

Ouais ! Quels discours !

D O R I N E.

Je dis qu'il en a l'encolûre,  
Et que son ascendant, Monsieur, l'emportera.  
Sur toute la vertu que votre fille aura.

O R G O N.

Cessez de m'interrompre ; & songez à vous taire,  
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

D O R I N E.

Je n'en parle, Monsieur, que pour votre intérêt.

O R G O N.

C'est prendre trop de soin ; taisez-vous , s'il  
vous plaît.

D O R I N E.

Si l'on ne vousaimoit..

O R G O N.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

D O R I N E.

Et je veux vous aimer, Monsieur, malgré vous-  
même.

O R G O N.

Ah !

D O R I N E.

Votre honneur m'est cher, & je ne puis souffrir  
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous-  
offrir.

O R G O N.

Vous ne vous tairez point ?

D O R I N E.

C'est une conscience,  
Que de vous laisser faire une telle alliance.

O R G O N.

Te tairas-tu, serpent, dont les traits effrontés..

D O R I N E.

Ah ! Vous êtes dévot, &amp; vous vous emportez ?

O R G O N.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaïses,  
Et, tout résolument, je veux que tu te taises.

D O R I N E.

Soit. Mais ne disant mot, je n'en pense pas moins.

OK.

O R G O N.

Pense, si tu le veux; mais applique tes soins  
[à sa fille.]

A ne m'en point parler, ou... Suffit... Comme sage  
J'ai pesé mûrement toutes choses.

D O R I N E à part.

J'enrage,

De ne pouvoir parler.

O R G O N.

Sans être damoiseau,

Tartuffe est fait de sorte...

D O R I N E à part.

Oui, c'est un beau museau.

O R G O N.

Que quand tu n'aurois même aucune sympathie  
Pour tous les autres d'ons...

D O R I N E à part.

La voilà bien lottie!

[Orgon se tourne du côté de Dorine; &, les bras  
croisés, l'écoute & la regarde en face.]

Si j'étois en sa place, un homme, assurément,  
Ne m'épouserait pas de force, impunément,  
Et je lui ferois voir, bientôt après la fête,  
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

O R G O N à Dorine:

Donc, de ce que je dis, on ne fera nul cas?

D O R I N E.

De quoi vous plaignez-vous? Je ne vous parle pas.

O R G O N.

Qu'est-ce que tu fais donc?

D O R I N E.

Je me parle à moi-même.

[à part.]

O R G O N.

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême,  
Il faut que je lui donne un revers de ma main.

[Il se met en posture de donner un soufflet à Dorine;  
& à chaque mot qu'il dit à sa fille, il se  
tourne pour regarder Dorine, qui se tient droite  
sans parler.]

Ma fille, vous devez approuver mon dessein...

Croire

Croire que le mari... que j'ai sçu vous élire...  
[à Dorine.]

Que ne te parles-tu ?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaît pas, moi.

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque sottise, ma foi.

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance,  
Et montrer, pour mon choix, entière déférence.

DORINE *en s'enfuyant.*

Je me moquerois fort de prendre un tel époux.

ORGON *après avoir manqué de donner un soufflet à Dorine.*

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,  
Avec qui, sans péché, je ne sçaurois plus vivre.  
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre;  
Ses discours insolens m'ont mis l'esprit en feu,  
Et je vais prendre l'air, pour me rasseoir un peu.

\*\*\*\*\*

### SCENE III.

MARIANE, DORINE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole ?  
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle ?

Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,  
Sans que, du moindre mot, vous l'ayez repoussé ?

MARIANE.

Contre un pere absolu, que veux-tu que je fasse ?

DORINE.

Ce qu'il faut, pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoi ?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui ;  
 Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui ;  
 Qu'étant celle, pour qui, se fait toute l'affaire,  
 C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire ;  
 Et que, si son Tartuffe est pour lui si charmant,  
 Il le peut épouser sans nul empêchement.

MARIANE.

Un pere, je l'avouë, a sur nous tant d'empire,  
 Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valere a fait pour vous des pas,  
 L'aimez-vous je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas ?

MARIANE.

Ah ! Qu'envers mon amour, ton injustice est grande,  
 Dorine ! Me dois-tu faire cette demande ?  
 T'ai-je pas là-dessus, ouvert cent fois mon cœur ?  
 Et sçais-tu pas, pour lui, jusqu'où va mon ardeur ?

DORINE.

Que sçais-je si le cœur a parlé par la bouche ;  
 Et si c'est, tout de bon, que cet amant vous touche.

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter.  
 Et mes vrais sentimens ont sçu trop éclater.

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc ?

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et, selon l'apparence, il vous aime de même ?

MARIANE.

Je le crois.

DORINE.

Et tous deux brûlez également  
 De vous voir mariés ensemble ?

MARIANE.

Affûrément.

DORINE.

Sur cette autre union, quelle est donc votre at-  
 tente ?

MARIANE.

De me donner la mort, si l'on me violente.



D O R I N E.

Fort bien. C'est un recours où je ne songeois pas.  
 Vous n'avez qu'à mourir, pour sortir d'embarras.  
 Le remède, sans doute, est merveilleux. J'enrage.  
 Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.

M A R I A N E.

Mon Dieu ! De quelle humeur, Dorine, tu te  
 rends ?

Tu ne compatis point aux déplaisirs des gens.

D O R I N E.

Je ne compatis point à qui dit des fornettes,  
 Et dans l'occasion mollit, comme vous faites.

M A R I A N E.

Mais que veux-tu ? Si j'ai de la timidité. ....

D O R I N E.

Mais l'amour, dans un cœur, veut de la fermeté.

M A R I A N E.

Mais n'en gardai-je pas pour les feux de Valère,  
 Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un pere ?

D O R I N E.

Mais quoi ? Si votre pere est un bourru fiefé,  
 Qui s'est de son Tartuffe entièrement coëffé,  
 Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,  
 La faute, à votre amant, doit-elle être imputée ?

M A R I A N E.

Mais, par un haut refus, & d'éclatans mépris,  
 Feraï-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris ?  
 Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brillé,  
 De la pudeur du sexe, & du devoir de fille ?  
 Et veux-tu que mes feux par le monde étalés. ....

D O R I N E.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez  
 Être à Monsieur Tartuffe ; & j'aurois, quand j'y  
 pense,

Tort de vous détourner d'une telle alliance.  
 Quelle raison aurois-je à combattre vos vœux ?  
 Le parti, de soi-même, est fort avantageux.  
 Monsieur Tartuffe ! Oh, oh ! N'est-ce rien qu'on  
 propose ?

Certe, Monsieur Tartuffe, à bien prendre la  
 chose,

N'est.

N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied,  
 Et ce n'est pas peu d'honneur que d'être sa moitié.  
 Tout le monde déjà de gloire le couronne,  
 Il est noble chez lui, bien fait de sa personne,  
 Il a l'oreille rouge, & le teint bien fleuri;  
 Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

M A R I A N E.

Mon Dieu!

D O R I N E.

Quelle allégresse aurez-vous dans votre ame,  
 Quand, d'un époux si beau, vous vous verrez  
 la femme!

M A R I A N E.

Ah! Cesse, je te prie, un semblable discours;  
 Et, contre cet hymen, ouvre-moi du secours.  
 C'en est fait, je me rends, & suis prêts à tout faire.

D O R I N E.

Non, il faut qu'une fille obéisse à son pere,  
 Voulût-il lui donner un singe pour époux.  
 Votre sort est fort beau. De quoi vous plaignez-  
 vous?

Vous irez par le coche en si petite ville,  
 Qu'en oncles, & cousins, vous trouverez fertile;  
 Et vous vous plairez fort à les entretenir.  
 D'abord, chez le beau monde on vous fera venir.  
 Vous irez visiter, pour votre bien-venue,  
 Madame la Buillive, & Madame l'Eluë,  
 Qui d'un siège pliant vous feront honorer.  
 Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer  
 Le bal, & la grand'bande, à sçavoir, deux musettes,  
 Et, par-fois, Fagotin & les marionnettes;  
 Si pourtant votre époux...

M A R I A N E.

Ah! Tu me fais mourir,  
 De tes conseils, plutôt, songe à me secourir.

D O R I N E.

Je suis votre servante.

M A R I A N E.

Hé, Dorine, de grace...

D O R I N E.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MA-

44 LE TARTUFFE,

M A R I A N E.

Ma pauvre fille!

D O R I N E.

Non.

M A R I A N E.

Si mes vœux déclarés....

D O R I N E.

Point. Tartuffe est votre homme, & vous en tâterez.

M A R I A N E.

Tu sçais qu'à toi, toujours, je me suis confiée.  
Fai-moi. ....

D O R I N E.

Non. Vous serez, ma foi, Tartuffée.

M A R I A N E.

Hé bien, puisque mon sort ne sçauroit t'émouvoir,  
Laisse-moi désormais toute à mon désespoir.  
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide;  
Et je sçais, de mes maux, l'infaillible remède.  
[Elle veut s'en aller.]

D O R I N E.

Hé, là, là, revenez. Je quitte mon courroux.  
Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

M A R I A N E.

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,  
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

D O R I N E.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement  
Empêcher. ... Mais voici Valère votre amant.

\*\*\*\*\*

S C E N E IV.

V A L E R E , M A R I A N E , D O R I N E.

V A L E R E.

O N vient de débiter, Madame, une nouvelle,  
Que je ne sçavois pas, & qui sans doute est belle.

M A R I A N E.

Quoi?

V A L E R E.

Que vous épousez Tartuffe.

M A R I A N E.

Il est certain.

Que mon pere s'est mis en tête ce dessein.

V A-

# COMÉDIE.

45

VALERE.

Votre pere, Madame....

MARIANE.

A changé de visée.

La chose vient par lui de m'être proposée.

VALERE.

Quoi! Sérieusement?

MARIANE.

Oui, sérieusement.

Il s'est, pour cet hymen, déclaré hautement.

VALERE.

Et quel est le dessein où votre ame s'arrête,  
Madame?

MARIANE.

Je ne sçais.

VALERE.

La réponse est honnête.

Vous ne sçavez?

MARIANE.

Non.

VALERE.

Non?

MARIANE.

Que me conseillez-vous?

VALERE.

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conseillez?

VALERE.

Oui.

MARIANE.

Tout de bon?

VALERE.

Sans doute.

Le choix est glorieux, & vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien, c'est un conseil, Monsieur, que je reçois.

VALERE.

Vous n'aurez pas grand' peine à le suivre, je crois.

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner en a souffert votre ame.

VA.

V A L E R E.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, Madame.

M A R I A N E.

Et moi, je le suivrai, pour vous faire plaisir.

DORINE *se retirant dans le fond du théâtre.*  
Voyons ce qui pourra de ceci réussir.

V A L E R E.

C'est donc ainsi qu'on aime ! Et c'étoit tromperie,  
Quand vous...

M A R I A N E.

Ne parlons point de cela, je vous prie.  
Vous m'avez dit, tout franc, que je dois accepter  
Celui que, pour époux, on me veut présenter;  
Et je déclare, moi, que je prétends le faire;  
Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

V A L E R E.

Ne vous excusez point sur mes intentions.  
Vous aviez pris déjà vos résolutions;  
Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole,  
Pour vous autoriser à manquer de parole.

M A R I A N E.

Il est vrai, c'est bien dit.

V A L E R E.

Sans doute; & votre cœur  
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

M A R I A N E.

Hélas ! Permis à vous d'avoir cette pensée.

V A L E R E.

Oui, oui, permis à moi; mais mon ame offensée  
Vous préviendra, peut-être, en un pareil dessein;  
Et je sçais où porter. & mes vœux, & ma main.

M A R I A N E.

Ah ! Je n'en doute point; & les ardeurs qu'excite  
Le mérite...

V A L E R E.

Mon Dieu ! Laissons-là le mérite,  
J'en ai fort peu sans doute; & vous en faites foi.  
Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour  
moi;

Et j'en sçais de qui l'ame, à ma retraite ouverte,  
Consentira sans honte à réparer ma perte.

MA-

M A R I A N E.

La perte n'est pas grande ; & , de ce changement,  
Vous vous consolerez assez facilement.

V A L E R E.

J'y ferai mon possible , & vous le pouvez croire.  
Un cœur qui nous oublie , engage notre gloire ;  
Il faut , à l'oublier , mettre aussi tous nos soins ;  
Si l'on n'en vient à bout ; on le doit feindre au  
moins ,

Et cette lâcheté jamais ne se pardonne ,  
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

M A R I A N E.

Ce sentiment , sans doute , est noble & relevé.

V A L E R E.

Fort bien ; & , d'un chacun , il doit être approuvé.  
Hé quoi ! Vous voudriez qu'à jamais , dans mon  
ame ,

Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme ?  
Et vous vissé , à mes yeux , passer en d'autres bras ,  
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne vou-  
lez pas ?

M A R I A N E.

Au contraire , pour moi , c'est ce que je souhaite ;  
Et je voudrois déjà que la chose fût faite.

V A L E R E.

Vous le voudriez ?

M A R I A N E.

Oui.

V A L E R E.

C'est assez m'insulter ;

Madame ; & , de ce pas , je vais vous contenter.

[Il fait un pas pour s'en aller.]

M A R I A N E.

Fort bien.

V A L E R E revenant.

Souvenez-vous au moins , que c'est vous-même  
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

M A R I A N E.

Oui.

V A L E R E revenant encore.

Et que le dessein que mon ame conçoit ,  
N'est rien qu'à votre exemple.

MA-



## LE TARTUFFE,

M A R I A N E.

A mon exemple, soit.

V A L E R E *en sortant.*

Suffit. Vous allez être à point nommé servie.

M A R I A N E.

Tant mieux.

V A L E R E *revenant encore.*

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

M A R I A N E.

A la bonne heure.

V A L E R E *se retournant lorsqu'il est prêt à sortir.*

Hé ?

M A R I A N E.

Quoi ?

V A L E R E.

Ne m'appellez-vous pas ?

M A R I A N E.

Moi ? Vous rêvez.

V A L E R E.

Hé bien, je poursuis donc mes pas.

Adieu, Madame.

[*Il s'en va lentement.*]

M A R I A N E.

Adieu, Monsieur.

D O R I N E *à Mariane.*

Pour moi, je pense

Que vous perdez l'esprit par cette extravagance ;  
 Et je vous ai laissés tout du long quereller,  
 Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.  
 Holà, seigneur Valère.

[*Elle arrête Valère par le bras*]V A L E R E *seignant de résister.*

Hé, que veux tu Dorine ?

D O R I N E.

Venez ici.

V A L E R E.

Non, non, le dépit me domine.

Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

D O R I N E.

Arrêtez.

V A L E R E.

Non. Vois-tu, c'est un point résolu.

DO.

## DORINE.

Ah!

MARIANE à part.

Il souffre à me voir, ma présence le chasse ;  
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE quittant Valère & courant après  
Mariane.

À l'autre. Où courez-vous ?

MARIANE.

Laisse.

DORINE.

Il faut reveni

MARIANE.

Non, non, Dorine, en vain tu veux me retenir.

VALERE à part.

Je vois bien que ma vûë est pour elle un supplice ;  
Et, sans doute, il vaut mieux que je l'en affran-  
chisse.

DORINE quittant Mariane & courant après  
Valère.

Encor ? Diantre soit fait de vous ! Si.... Je le veux  
Cessez ce badinage, & venez-ça tous deux.

[Elle prend Valère & Mariane par la main  
& les ramène.]

VALERE à Dorine.

Mais quel est ton dessein ?

MARIANE à Dorine.

Qu'est-ce que tu veux faire ?

DORINE.

Vous bien remettre ensemble, & vous tirer d'aff-  
faire.

[À Valère.]

Etes-vous fou, d'avoir un pareil démêlé ?

VALERE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé ?

DORINE à Mariane.

Etes-vous folle, vous, de vous être emportée ?

Tome III.

C

MA.

M A R I A N E.

N'as-tu pas vû la chose, &amp; comme il m'a traitée?

D O R I N E.

[à Valère.]

Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin,  
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.

[à Mariane.]

Il n'aime que vous seule, & n'a point d'autre envie,  
Que d'être votre époux, j'en réponds sur ma vie.

M A R I A N E à Valère.

Pourquoi donc me donner un semblable conseil?

V A L E R E à Mariane.

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil?

D O R I N E.

Vous êtes fous tous deux. Cà la main, l'un &amp; l'autre.

[à Valère.]

Allons, vous.

V A L E R E en donnant sa main à Dorine.

A quoi bon ma main?

D O R I N E.

[à Mariane.]

Ah! ça, la vôtre.

M A R I A N E en donnant aussi sa main.

De quoi sert tout cela?

D O R I N E.

Mon Dieu! Vîte, avancez.

Vous vous aimez tous deux plus que vous ne  
pensez.[Valère & Mariane se tiennent quelque tems  
par la main sans se regarder.]

V A L E R E se tournant vers Mariane.

Mais ne faites donc point les choses avec peine,  
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.[Mariane se tourne du côté de Valère en lui sou-  
riant.]

D O R I N E.

A vous dire le vray, les amans sont bien fous!

VA.

VALÈRE à *Mariane*.

Oh-çà, n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous ?  
 Et, pour n'en point mentir, n'êtes-vous point  
 méchante  
 De vous plaire à me dire une chose affligeante ?

MARIANE.

Mais vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus in-  
 grat. . . .

DORINE.

Pour une autre saison, laissons tout ce débat,  
 Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARKANE.

Di-nous donc quels ressorts il faut mettre en  
 usage.

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.

[à *Mariane*.] [à *Valère*.]

Votre père se moque, & ce sont des chansons.

[à *Mariane*.]

Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extra-  
 vagance,

D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,  
 Afin qu'en cas d'alarme, il vous soit plus aisé  
 De tirer en longueur cet hymen proposé.

En attrapant du tems, à tout on remédie.

Tantôt vous payerez de quelque maladie,

Qui vendra tout-à-coup, & voudra des délais ;

Tantôt vous payerez de présage mauvais ;

Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,

Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse ;

Enfin, le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à lui,

On ne peut vous lier, que vous ne disiez, oui.

Mais, pour mieux réussir, il est bon, ce me sem-  
 ble,

Qu'on ne vous trouve point, tous deux, par-  
 lant ensemble.

[à *Valère*.]

Sortez ; &, sans tarder, employez vos amis

Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.

[à *Mariane*.]

Nous, allons révéler les efforts de son frère;  
Et, dans notre parti, jeter la belle-mère.  
Adieu.

V A L E R E à *Mariane*.

Quelques efforts que nous préparions tous,  
Ma plus grande espérance, à vrai dire, est en vous.

M A R I A N E à *Valère*.

Je ne vous réponds pas des volontés d'un père;  
Mais je ne ferai point à d'autre qu'à Valère.

V A L E R E.

Que vous me comblez d'aise! Et quoi que puisse oser...

D O R I N E.

Ah! Jamais les amans ne sont las de jaser.  
Sortez, vous dis-je.

V A L E R E revenant sur ses pas.

Enfin...

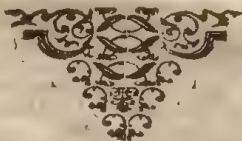
D O R I N E.

Quel caquet est le vôtre?

Tirez de cette part; & vous, tirez de l'autre.

[*Dorine* les pousse chacun par l'épaule, & les oblige de se séparer.]

*Fin du second Acte.*





## ACTE TROISIEME.

## SCENE PREMIERE.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

QUE la foudre, sur l'heure, achève mes destins,  
Qu'on me traite par tout du plus grand des faquins,

S'il est aucun respect, ni pouvoir qui m'arrête,  
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête.

DORINE.

De grace, modérez un tel emportement.  
Votre pere n'a fait qu'en parler simplement;  
On n'exécute pas tout ce qui se propose;  
Et le chemin est long du projet à la chose.

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,  
Et qu'à l'oreille, un peu, je lui dise deux mots.

DORINE.

Ah! Tout doux. Envers lui, comme envers votre pere,

Laissez agir les soins de votre belle-mère.  
Sur l'esprit de Tartuffe, elle a quelque crédit;  
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit;  
Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle.  
Plût à Dieu qu'il fût vray! La chose seroit belle.  
Enfin, votre intérêt l'oblige à le mander,  
Sur l'hymen qui vous trouble, elle veut le sonder,  
Sçavoir ses sentimens; & lui faire connoître  
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,  
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.  
Son valet dit qu'il prie, & je n'ai pu le voir;  
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre.  
Sortez donc, je vous prie, & me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE.

Toi-même. Il faut qu'ils soient seuls.

C

DA-



DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

DORINE.

Vous vous moquez. On sçait vos transports ordinaires,  
Et c'est le vray moyen de gâter les affaires.  
Sortez.

DAMIS.

Non. Je veux voir, sans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux! Il vient. Retirez vous.

[*Damis va se cacher dans un cabinet qui est au fond du théâtre.*]

\*\*\*\*\*

## S C E N E II.

TARTUFFE, DORINE.

TARTUFFE *parlant haut à son valet qui est dans la maison, dès qu'il aperçoit Dorine.*

**L**aurent, serrez ma haine, avec ma discipline,  
Et priez que toujours le Ciel vous illumine.  
Si l'on vient pour me voir, je vais, aux prisonniers,  
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

DORINE *à part.*

Que d'affectation, &amp; de sorfanterie!

TARTUFFE.

Que voulez-vous?

DORINE.

Vous dire, ..

TARTUFFE *tirant un mouchoir de sa poche.*

Ah! Mon Dieu! Je vous prie,

Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment?

TARTUFFE.

Couvrez ce sein, que je ne sçurois voir.  
Par de pareils objets les âmes sont blessées,  
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,  
Et la chair sur vos sens fait grand impression?

Cet-

Certes, je ne sçais pas quelle chaleur vous monte;  
Mais à convoiter, moi, je ne suis pas si prompte;  
Et je vous verrois nud, du haut jusques en bas,  
Que toute votre peau ne me tenteroit pas.

T A R T U F F E.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,  
Ou je vais, sur le champ, vous quitter la partie.

D O R I N E.

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,  
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.  
Madame va venir dans cette salle basse,  
Et d'un mot d'entretien vous demande la grace.

T A R T U F F E.

Hélas! Très-volontiers.

D O R I N E *à part.*

Comme il se radoucit!

Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

T A R T U F F E.

Viendra-t-elle bientôt?

D O R I N E.

Je l'entends, ce me semble.

Oui, c'est elle en personne, & je vous laisse  
ensemble.

\*\*\*\*\*

### S C E N E III.

E L M I R E, T A R T U F F E.

T A R T U F F E.

Q U E le Ciel à jamais, par sa tonte bonté,  
Et de l'ame & du corps vous donne la santé,  
Et bénisse vos jours, autant que le desiré  
Le plus humble de ceux que son amour inspire.

E L M I R E.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux;  
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

T A R T U F F E *assis.*

Comment, de votre mal, vous sentez-vous remise?

E L M I R E *assise.*

Fort bien; & cette fièvre a bientôt quitté prise.

T A R T U F F E.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut,

36 LE TARTUFFE.

Pour avoir attiré cette grace d'en-haut ;  
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévotion,  
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE.

Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chère santé ;  
Et, pour la rétablir, j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité chrétienne,  
Et je vous dois beaucoup, pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous, que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,  
Et suis bien-aîsé, ici, qu'aucun ne nous éclaire.

TARTUFFE.

J'en suis ravi de même ; & , sans doute , il m'est  
doux,

Madame, de m'y voir, seul à seul, avec vous.

C'est une occasion qu'au Ciel j'ai demandée,

Sans que, jusqu'à cette heure, il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,  
Où tout votre cœur se s'ouvre, & ne me cache rien.

[*Damie, sans se montrer, entr'ouvre la porte  
du cabinet dans lequel il s'étoit retiré, pour  
entendre la conversation.*]

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi, pour grâce singulière,  
Que montrer à vos yeux mon âme toute entière ;  
Et vous faire serment, que les bruits que j'ai faits  
Des visites qu'ici reçoivent vos attraites,  
Ne sont pas, envers vous, l'effet d'aucune haine,  
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,  
Et d'un pur mouvement...

ELMIRE.

Je le prends bien aussi,  
Et cro's que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE prenant la main d'Elmire, &  
lui serrant les doigts.

Où, Madame, sans doute, & mon zèle est tel...

EL.

ELMIRE.

Ouf, vous me ferrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excès de zèle.

De vous faire aucun mal, je n'eus jamais dessein,  
Et j'aurois bien plutôt...

[Il met la main sur les genoux d'Elmire.]

ELMIRE.

Que fait là votre main?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit, l'étoffe en est moëlleuse.

ELMIRE.

Ah! De grace, laissez, je suis fort chatouilleuse.

[Elmire recule son fauteuil, & Tartuffe se rapproche d'elle.]

TARTUFFE maniant le fichu d'Elmire.

Mon Dieu! Que de ce point l'ouvrage est merveilleux!

On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux;  
Jamais en toute chose on n'a vû si bien faire.

ELMIRE.

Il est vray. Mais parlons un peu de notre affaire.

On tient que mon mari veut dégager sa foi,

Et vous donner sa fille. Est-il vray? Dites-moi.

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots; mais, Madame, à  
vray dire,

Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire;

Et je vois autre part les merveilleux attraits

De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE.

Mon sein n'enferme point un cœur qui soit de  
pierre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos  
soupirs,

Et que rien, ici bas, n'arrête vos desirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles,

N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles.

C.

Not.

Nos sens facilement peuvent être charmés  
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.  
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles;  
Mais il étale en vous les plus rares merveilles.  
Il a, sur votre face, épanché des beautés,  
Dont les yeux sont surpris, & les cœurs trans-  
portés;

Et je n'ai pu vous voir parfaite créature,  
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,  
Et d'un ardent amour sentir mon cœur atteint.  
Au plus beau des portraits, où lui-même il s'est  
peint.

D'abord, j'appréhendai que cette ardeur secrète  
Ne fût du noir esprit une surprise adroite;  
Et même, à fuir vos yeux, mon cœur se résolut,  
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.  
Mais enfin, je connus, ô beauté tout aimable,  
Que cette passion peut n'être point coupable;  
Que je puis l'ajuster avec que la pudeur,  
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.  
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande,  
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande;  
Mais j'attends, en mes vœux, tout de votre bonté,  
Et rien des vains efforts de mon infirmité.  
En vous est mon espoir, mon bien, ma qu'étude;  
De vous dépend ma peine, ou ma béatitude;  
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,  
Heureux, si vous voulez; malheureux, s'il vous  
plaît.

## E L M I R E.

La déclaration est tout-à-fait gilante,  
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.  
Vous deviez, ce me semble, armer mieux vo-  
tre sein,

Et raisonner un peu sur un pareil dessein.  
Un dévot comme vous, & que par tout on nomme.

## T A R T U F F E.

Ah! Pour être dévot, je n'en suis pas moins homme;  
Et, lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,  
Un cœur se laisse prendre, & ne raisonne pas.  
Je sçais qu'un tel discours de moi paroît étrange,  
Mais, Madame, après tout, je ne suis pas un ange;  
Et,

Et, si vous condamnez l'aveu que je vous fais,  
Vous devez vous en prendre à vos charmans  
attraits.

Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'hu-  
maine,

De mon intérieur vous fûtes Souveraine;

De vos regards divins l'inéffable douceur,

Força la résistance où s'obstinoit mon cœur;

Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,

Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.

Mes yeux & mes soupirs, vous l'ont dit mille fois;

Et, pour mieux m'expliquer, j'emploie ici la voix.

Que si vous contemplez, d'une ame un peu bé-  
nigne,

Les tribulations de votre esclave indigne,

S'il faut que vos bontés veuillent me consoler,

Et jusqu'à mon néant daignent se ravalier,

J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,

Une dévotion à nulle autre pareille.

Votre honneur, avec moi, ne court point de hazard,

Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.

Tous ces galans de cour, dont les femmes sont  
folles,

Sont bruyans dans leurs faits, & vains dans  
leurs paroles;

De leurs progrès, sans cesse, on les voit se targuer;

Ils n'ont point de faveurs, qu'ils n'aillent di-  
vulguer;

Et leur langue indiscrette en qui l'on se confie,

Deshonore l'autel, où leur cœur sacrifie.

Mais les gens comme nous brûlent d'un feu  
discret,

Avec qui, pour toujours, on est sûr du secret.

Le soin que nous prenons de notre renommée,

Répond de toute chose à la personne aimée;

Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre  
cœur,

De l'amour sans scandale; & du plaisir sans peur.

E L M I R E.

Jé vous écoute dire; & votre rhétorique,

En termes assez forts, à mon ame s'explique.

N'appréhendez-vous point, que je ne sois d'humeur

C E A



A dire à mon mari cette galante ardeur ?  
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte,  
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte ?

TARTUFFE.

Je sçais que vous avez trop de bénignité,  
Et que vous ferez grace à ma témérité ;  
Que vous m'excuserez, sur l'humaine foiblesse,  
Des violens transports d'un amour qui vous blesse ;  
Et considérerez, en regardant votre air,  
Que l'on n'est pas aveugle, & qu'un homme  
est de chair.

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon peut-être ;  
Mais ma discrétion se veut faire paroître  
Je ne redirai point l'affaire à mon époux ;  
Mais je veux, en revanche, une chose de vous.  
C'est de presser tout franc, & sans nulle chicane,  
L'union de Valère avec que Mariane,  
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir  
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir ;  
Et...

\*\*\*\*\*

#### SCENE IV.

ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS *sortant du Cabinet où il s'étoit retiré.*

Non, Madame, non, ceci doit se répandre.  
J'étois en cet endroit, d'où j'ai pu tout entendre ;  
Et la bonté du Ciel m'y semble avoir conduit,  
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit ;  
Pour m'ouvrir une voye à prendre la vengeance  
De son hypocrisie & de son insolence ;  
A détiomper mon pere, & lui mettre en plein jour  
L'ame d'un scélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis. Il suffit qu'il se rende plus sage,  
Et tâche à mériter la grace où je m'engage.  
Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.  
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats.  
Une femme se rit de sottises pareilles,  
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DA-

## D A M I S.

Vous avez vos raisons pour en user ainsi ;  
 Et, pour faire autrement, j'ai les miennes aussi.  
 Le vouloir épargner est une raillerie ;  
 Et l'insolent orgueil de sa cagoterie,  
 N'a triomphé que trop de mon juste courroux,  
 Et que trop excité de désordre chez nous.  
 Le fourbe, trop long-tems, a gouverné mon pere,  
 Et desservi mes feux, avec ceux de Valére.  
 Il faut que du perfide il soit desabusé,  
 Et le Ciel, pour cela, m'offre un moyen aisé,  
 De cette occasion, je lui suis redevable,  
 Et, pour la négliger, elle est trop favorable.  
 Ce seroit mériter qu'il me la vînt ravir,  
 Que de l'avoir en main, & ne m'en pas servir.

## E L M I R E.

Damis. . . .

## D A M I S.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croye.  
 Mon ame est maintenant au comble de sa joye,  
 Et vos discours, en vain, prétendent m'obliger  
 A quitter le plaisir de me pouvoir venger.  
 Sans aller plus avant, je vais vuider l'affaire,  
 Et voici, justement, de quoi me satisfaire.

\*\*\*\*\*

## S C E N E V.

ORGON, ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

## D A M I S.

Nous allons régaler, mon pere, votre abord  
 D'un incident tout frais, qui vous surpren-  
 dra fort.  
 Vous êtes bien payé de toutes vos caresses ;  
 Et Monsieur, d'un beau prix, reconnoît vos ten-  
 dresses.  
 Son grand zèle, pour vous, vient de se déclarer ;  
 Il ne va pas à moins, qu'à vous déshonorer ;  
 Et ie l'ai surpris là, qui faisoit à Madame  
 L'injurieux aveu d'une coupable âme.  
 Elle est d'une humeur douce, & son cœur trop  
 discret

C. 7.

Vous,

62. L E T A R T U F F E ,

Vouloit, à toute force, en garder le secret ;  
Mais je ne puis flater une telle impudence,  
Et crois que vous la taire, est vous faire une offense.

E L M I R E .

Oui. Je tiens que jamais, de tous ces vains propos,  
On ne doit d'un mari traverser le repos ;  
Que ce n'est point de là que l'honneur peut dé-  
pendre,

Et qu'il suffit, pour nous, de sçavoir nous défendre.  
Ce sont mes sentimens ; & vous n'auriez rien dit,  
Damis, si j'avois eu sur vous quelque crédit.

\*\*\*\*\*

S C E N E VI.

O R G O N , D A M I S , T A R T U F F E .

O R G O N .

C E que je viens d'entendre, ô Ciel ! Est-il  
croyable ?

T A R T U F F E .

Oui, mon frere, je suis un méchant, un coupable,  
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,  
Le plus grand scélérat qui jamais ait été.  
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures,  
Elle n'est qu'un amas de crimes & d'ordures ;  
Et je vois que le Ciel, pour ma punition,  
Me veut mortifier en cette occasion.  
De quelque grand forfait qu'on me puisse re-  
prendre,

Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.  
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,  
Et, comme un criminel, chassez-moi de chez vous.  
Je ne sçaurois avoir tant de honte en partage,  
Que je ne n'en aye encor mérité davantage.

O R G O N à son fils.

Ah ! Traître, oses-tu bien, par cette fausseté,  
Vouloir de sa vertu ternir la pureté ?

D A M I S .

Quoi ! La feinte douceur de cette ame hypocrite  
Vous fera démentir. . . .

O R G O N .

Tai-toi, peste maudite !

T A R .

TARTUFFE.

Ah ! Laissez-le parler, vous l'accusez à tort,  
Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.  
Pourquoi, sur un tel fait, m'être si favorable ?  
Sçavez-vous, après tout, de quoi je suis capable ?  
Vous fiez-vous, mon frere, à mon extérieur ?  
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur ?

Non, non, vous vous laissez tromper à l'apparence,  
Et je ne suis rien moins, hélas ! que ce qu'on pense.  
Tout le monde me prend pour un homme de bien ;  
Mais la vérité pure est que je ne vaux rien.

[s'adressant à Damis.]

Oui, mon cher fils, parlez, traitez-moi de perfide,  
D'infame, de perdu, de voleur, d'homicide ;  
Accablez-moi de noms encor plus détestés,  
Je n'y contredis point, je les ai mérités ;  
Et j'en veux, à genoux, souffrir l'ignominie,  
Comme une honte dûe aux crimes de ma vie.

ORGON.

[à Tartuffe.]

[à son fils.]

Mon frere, c'en est trop. Ton cœur ne se rend  
point,  
Traître ?

DAMIS.

Quoi ! Ses discours vous séduiront au point....

ORGON.

[relevant Tartuffe.]

Tai-toi, pendard. Mon frere, hé ! Levez-vous,  
de grace,

[à son fils.]

Infame.

DAMIS.

Il peut....

ORGON.

Tai-toi.

DAMIS.

J'enrage. Quoi ! Je passe....

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon frere, au nom de Dieu, ne vous emportez pas.

J'ai.

64 LE TARTUFFE.

J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,  
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

ORGON à son fils.

Ingrat.

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux,  
Vous demander sa grace. . . .

ORGON se jettant aussi à genoux & embrassant Tartuffe.

Hélas ! Vous moquez-vous ?

[À son fils.]

Coquin, voi sa bonté.

DAMIS.

Donc. . . .

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi ! Je. . . .

ORGON.

Paix, dis-je.

Je sçais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.  
Vous le haïssez tous, & je vois aujourd'hui,  
Femme, enfans, & valets, déchainés contre lui.  
On met impudemment toute chose en usage,  
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage;  
Mais plus on fait d'effort afin de l'en bannir,  
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir,  
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,  
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir sa main, on pense l'obliger ?

ORGON.

Oui, traître; & dès ce soir, pour vous faire enrager.  
Ah ! Je vous brave tous, & vous ferai connoître  
Qu'il faut qu'on m'obéisse, & que je suis le maître.  
Allons, qu'on se retracte; & qu'à l'instant, fripon,  
On se jette à ses pieds, pour demander pardon.

DAMIS.

Qui ? Moi ? De ce coquin, qui par ses impostures. . .

ORGON.

Ah ! Tu résistes, gueux, & lui dis des injures ?

[à Tartuffe.]

Un bâton, un bâton. Ne me retenez pas.

[à son fils.]

Sus; que de ma maison on sorte de ce pas,  
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

D A M I S.

Oui, je sortirai; mais...

O R G O N.

Vîte, quittons la place.

Je te prive, pendard, de ma succession,  
Et te donne, de plus, ma malédiction.

\*\*\*\*\*

# S C E N E VII.

O R G O N, T A R T U F F E.

O R G O N.

O Ffenser de la sorte une sainte personne!

T A R T U F F E à part.

O Ciel! Pardonne-lui la douleur qu'il me donne.

[à Orgon.]

Si vous pouviez sçavoir avec quel déplaisir,  
Je vois qu'envers mon frere, on tâche à me  
noircir...

O R G O N.

Hélas!

T A R T U F F E.

Le seul penser de cette ingratitude,  
Fait souffrir à mon ame un supplice si rude...

L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur si serré,  
Que je ne puis parler, & crois que j'en mourrai.

O R G O N courant tout en larmes à la porte  
par où il a chassé son fils.

Coquin! Je me repens que ma main t'ait fait grace,  
Et ne t'ait pas, d'abord, assommé sur la place.

[à Tartuffe.]

Remettez-vous, mon frere, & ne vous fâchez pas.

T A R T U F F E.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.  
Je regis de céans quels grands troubles j'apporte.

Et



Et crois qu'il est besoin, mon frere, que j'en sorte.  
ORGON.

Comment! Vous moquez-vous?

TARTUFFE.

On m'y hait, & je vois  
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de  
ma foi.

ORGON.

Qu'importe? Voyez-vous que mon cœur les  
écoute?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute;  
Et, ces mêmes rapports qu'ici vous rejettez,  
Peut-être une autre fois seront-ils écoutés?

ORGON.

Non, mon frere, jamais.

TARTUFFE.

Ah! Mon frere, une femme  
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'ame.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici,  
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON.

Non, vous demeurerez, il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien, il faudra donc que je me mortifie.  
Pourtant, si vous vouliez...

ORGON.

Ah!

TARTUFFE.

Soit. N'en parlons plus.

Mais je sçais comme il faut en user là-dessus.  
L'honneur est délicat, & l'amitié m'engage.  
A prévenir les bruits, & les sujets d'ombrage.  
Je fuirai votre épouse, & vous ne me verrez...

OR.

## ORGON.

Non, en dépit de tous, vous la fréquenterez.  
Faire enrager le monde, est ma plus grande joye.  
Et je veux qu'à toute heure, avec elle on vous  
voye.

Ce n'est pas tout encor. Pour les mieux braver  
tous,

Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous;  
Et je vais, de ce pas, en fort bonne manière,  
Vous faire de mon bien donation entière.

Un bon & franc ami, que pour gendre je prends,  
M'est bien plus cher que fils, que femme, &  
que parens.

N'accepterez-vous pas ce que je vous propose ?

## TARTUFFE.

La volonté du Ciel soit faite en toute chose.

## ORGON.

Le pauvre homme ! Allons vite en dresser un  
écrit,

Et que puisse l'envie en crever de dépit.

*Fin du troisième Acte.*





## ACTE QUATRIEME.

## SCENE PREMIERE.

CLEANTE, TARTUFFE.

CLEANTE.

OUI, tout le monde en parle, & vous m'en pouvez croire.

L'éclat que fait ce bruit, n'est point à votre gloire;

Et je vous ai trouvé, Monsieur, fort à propos, Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.

Je n'examine point à fond ce qu'on expose,

Je passe là-dessus, & prends au pis la chose.

Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,

Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé;

N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense,

Et d'éteindre en son cœur tout désir de vengeance?

Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,

Que du logis d'un père, un fils soit exilé?

Je vous le dis encore, & parle avec franchise,

Il n'est petit, ni grand, qui ne s'en scandalise;

Et, si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,

Et ne pousserez point les affaires à bout.

Sacrifiez à Dieu toute votre colère,

Et remettez le fils en grace avec le père.

TARTUFFE.

Hélas! Je le voudrois, quant à moi, de bon cœur;

Je ne garde pour lui, Monsieur, aucune aigreur,

Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,

Et voudrois le servir du meilleur de mon ame.

Mais l'intérêt du Ciel n'y scauroit consentir;

Et, s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.

Après son action, qui n'eut jamais d'égale,

Le commerce, entre nous, porteroit du scandale;

Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croiroit.

A pure politique on me l'imputeroit,

Et l'on diroit par tout que, me sentant coupable,

je

Je feins, pour qui m'accuse, un zèle charitable;  
Que mon cœur l'apprehende, & veut le ménager  
Pour le pouvoir, sous-main, au silence engager.

CLEANTE.

Vous nous payez ici d'excuses colorées,  
Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop tirées.  
Des intérêts du Ciel, pourquoi vous chargez-vous?  
Pour punir le coupable, a-t-il besoin de nous?  
Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances,  
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses;  
Et ne regardez point aux jugemens humains,  
Quand vous suivez du Ciel les ordres souverains.  
Quoi! Le foible intérêt de ce qu'on pourra croire,  
D'une bonne action empêchera la gloire?  
Non, non, faisons toujours ce que le Ciel prescrit,  
Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

TARTUFFE.

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne,  
Et c'est faire, Monsieur, ce que le Ciel ordonne;  
Mais, après le scandale & l'affront d'aujourd'hui,  
Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLEANTE.

Et vous ordonne-t-il, Monsieur, d'ouvrir l'oreille  
A ce qu'un pur caprice à son pere conseille?  
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien?  
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien?

TARTUFFE.

Ceux qui me connoîtront, n'auront pas la pensée  
Que ce soit un effet d'une ame intéressée.  
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu  
d'appas,

De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas;  
Et si je me résous à recevoir du pere  
Cette donation qu'il a voulu me faire,  
Ce n'est, à dire vrai, que parce que je crains  
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes  
mains;

Qu'il ne trouve des gens, qui, l'ayant en partage,  
En fassent, dans le monde, un criminel usage;  
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,  
Pour la gloire du Ciel, & le bien du prochain.

CLEA

Hé, Monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,  
 Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes.  
 Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,  
 Qu'il soit, à ses périls, possesseur de son bien;  
 Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mesure,  
 Que si, de l'en frustrer, il faut qu'on vous accuse.  
 J'admire seulement que, sans confusion,  
 Vous en ayez souffert la proposition.  
 Car, enfin, le vray zèle a-t-il quelque maxime  
 Qui montre à dépouiller l'héritier légitime?  
 Et, s'il faut que le Ciel dans votre cœur ait mis  
 Un invincible obstacle à vivre avec Damis,  
 Ne vaudroit-il pas mieux qu'en personne discrète,  
 Vous fissiez, de céans, une honnête retraite,  
 Que de souffrir ainsi, contre toute raison,  
 Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison?  
 Croyez-moi, c'est donner de votre prud'homme,  
 Monsieur. . . .

TARTUFFE.

Il est, Monsieur, trois heures & demie.  
 Certain devoir pieux me demande là-haut,  
 Et vous m'excuserez de vous quitter si-tôt.

CLEANTE *seul*.

Ah!

\*\*\*\*\*

## SCÈNE II.

ELMIRE, MARIANE, CLEANTE,  
 DORINE.

DORINE à Cleante.

DE grace, avec nous, employez-vous pour  
 elle,

Monsieur; son ame souffre une douleur mortelle,  
 Et l'accord que son pere a conclu pour ce soir,  
 La fait, à tous momens, entrer en désespoir.  
 Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,  
 Et tâchons d'enlever de force, ou d'industrie,  
 Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés.

SCÈ.

\*\*\*\*\*

## SCÈNE III.

ORGON, EL MIRE, MARIANE,  
CLEANTE, DORINE.

ORGON.

AH! Je me réjouis de vous voir assemblés.  
[à Mariane.]

Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,  
Et vous sçavez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE aux genoux d'Orgon.

Mon pere, au nom du Ciel qui connoît ma douleur,  
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,  
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,  
Et dispensez mes vœux de cette obéissance.

Ne me réduisez point, par cette dure loi,  
Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous doi;  
Et, cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,  
Ne me la rendez pas, mon pere, infortunée.

Si, contre un doux espoir que j'avois pû former,  
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,  
Au moins, par vos bontés qu'à vos genoux j'im-

plore,

Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorrez  
Et ne me portez point à quelque désespoir,  
En vous servant, sur moi, de tout votre pouvoir.

ORGON à pere.

Allons, ferme, mon cœur, point de foiblesse  
humaine.

MARIANE.

Vos tendresses pour lui, ne me font point de peines;

Faites-les éclater, donnez-lui votre bien;

Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien,

J'y consens de bon cœur, & je vous l'abandonne;

Mais, au moins, n'allez pas jusques à ma personne,

Et souffrez qu'un couvent, dans les austérités,

Use les tristes jours que le Ciel m'a comptés.

ORGON.

Ah! Voilà justement de mes religieuses,

Lorsqu'un pere combat leurs flâmes amoureuses.

Debout. Plus votre cœur répugne à l'accepter,

Plus ce sera pour vous matière à mériter.

Mor.



Mortifiez vos sens avec ce mariage,  
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi!

ORGON.

Taisez-vous, vous. Parlez à votre écot.  
Je vous défends, tout net, d'oser dire un seul mot.

CLEANTE.

Si, par quelque conseil; vous souffrez qu'on  
réponde....

ORGON.

Mon frere, vos conseils sont les meilleurs du  
monde,

Ils sont bien raisonnés, & j'en fais un grand cas;  
Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELMIRE à Orgon.

A voir ce que je vois, je ne sçais plus que dire;  
Et votre aveuglement fait que je vous admire.  
C'est être bien coëffé, bien prévenu de lui,  
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui.

ORGON.

Je suis votre valet, & crois les apparences.  
Pour mon fripon de fils, je sçais vos complai-  
sances;

Et vous avez eu peur de le désavouer  
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu joier.  
Vous étiez trop tranquille, enfin, pour être crüe,  
Et vous auriez paru d'autre manière émue.

ELMIRE.

Est-ce qu'au simple aven d'un amoureux transport,  
Il faut que notre honneur se gendarme si fort?  
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche  
Que le feu dans les yeux, & l'injure à la bouche?  
Pour moi, de tels propos, je me ris simplement;  
Et l'éclat, là-dessus, ne me plaît nullement.  
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,  
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages,  
Dont l'honneur est armé de griffes & de dents,  
Et veut, au moindre mot, dévisager les gens.  
Me préserve le Ciel d'une telle sagesse!  
Je veux une vertu qui ne soit point diablesse, Et

Et crois que d'un refus la discrète froideur,  
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin, je sçais l'affaire, & ne prends point le  
change.

ELMIRE.

J'admire, encore un coup, cette foiblesse étrange.  
Mais que me répondroit votre incrédulité,  
Si je vous faisois voir qu'on vous dit vérité?

ORGON.

Voir?

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chansons.

ELMIRE.

Mais quoi! Si je trouvois manière  
De vous le faire voir avec pleine lumière?

ORGON.

Contés en l'air.

ELMIRE.

Quel homme! Au moins, répondez-moi.  
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi;  
Mais supposons ici que, d'un lieu qu'on peut  
prendre,  
On vous fit clairement tout voir & tout entendre,  
Que diriez-vous alors de votre homme de bien?

ORGON.

En ce cas, je dirois que... Je ne dirois rien;  
Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop long-temps dure,  
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.  
Il faut que, par plaisir, & sans aller plus loin,  
De tout ce qu'on vous dit, je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit. Je vous prends au mot. Nous verrons  
votre adresse,  
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE à *Derine*.

Faites-le moi venir.

*Fin de l'acte III.*

D

DO.

DORINE à *Elmire*.

Son esprit est rusé,

Et peut-être, à surprendre, il sera malaisé.

ELMIRE à *Dorine*.Non, on est aisément duppé par ce qu'on aime,  
Et l'amour propre engage à se tromper soi-même.[à *Cléante*, & à *Mariane*.]

Faites-le moi descendre; &amp;, vous, retirez-vous.

\*\*\*\*\*

## SCENE IV.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

A Pprochons cette table, & vous 'mettez' des-  
sous.

ORGON.

Comment?

ELMIRE.

Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette table?

ELMIRE.

Ah! Mon Dieu! Laissez faire,

J'ai mon dessein en tête, & vous en jugerez.  
Mettez-vous là, vous dis-je; & quand vous y ferez,  
Gardez qu'on ne vous voye, & qu'on ne vous  
entende.

ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande;  
Mais, de votre entreprise, il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.

[à *Orgon* qui est sous la table.]Au moins, je vais toucher une étrange matière,  
Ne vous scandalisez en aucune manière,  
Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis;  
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.  
Je vais, par des douceurs, puisque j'y suis réduite,  
Faire poser le masque à cette ame hypocrite,  
Flater de son amour les desirs effrontés,  
Et donner un champ libre à ses témérités.

Com.

Comme c'est pour vous seul, & pour mieux le confondre,

Que mon ame a ses vœux va feindre de répondre,  
J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,  
Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.  
C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,  
Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée,  
D'épargner votre femme, & de ne m'exposer.  
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous desabuser.  
Ce sont vos intérêts, vous en ferez le maître,  
Et... L'on vient. Tenez-vous, & gardez de paroître.

\*\*\*\*\*

## S C E N E V.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON  
*sous la table.*

TARTUFFE.

○ N m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE.

Oui. L'on a des secrets à vous y révéler;  
Mais tirez cette porte, avant qu'on vous les dise.  
Et regardez par tout, de crainte de surprise.

[*Tartuffe va fermer la porte, & revient.*]

Une affaire pareille à celle de tantôt,  
N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut.  
Jamais il ne s'est vû de surprise de même,  
Damis m'a fait, pour vous, une frayeur extrême;  
Et vous avez bien vû que j'ai fait mes efforts  
Pour rompre son dessein, & calmer ses transports.  
Mon trouble, il est bien vray, m'a si fort possédée,  
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée;  
Mais, par là, grace au Ciel, tout a bien mieux été,  
Et les choses en sont en plus de sûreté.  
L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,  
Et mon mari, de vous, ne peut prendre d'ombrage.  
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens,  
Il veut que nous soyons ensemble à tous momens;  
Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,  
Me trouver ici seule avec vous enfermée,

D 2

Et

Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur  
Un peu trop prompt, peut-être, à souffrir votre  
ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage, à comprendre, est assez difficile,  
Madame; & vous parliez tantôt d'un autre stile.

ELMIRE.

Ah! si d'un tel refus vous êtes en courroux,  
Que le cœur d'une femme est mal connu de vous!  
Et que vous sçavez peu ce qu'il veut faire entendre,  
Lorsque, si foiblement, on le voit se défendre!  
Toujours notre pudeur combat dans ces momens,  
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentimens.  
Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous  
domte,

On trouve à l'avouer toujours un peu de honte,  
On s'en défend d'abord; mais, de l'air qu'on  
s'y prend,

On fait connoître assez que notre cœur se rend;  
Qu'à nos vœux, par honneur, notre bouche  
s'oppose;

Et que de tels refus promettent toute chose.  
C'est vous faire, sans doute, un assez libre aveu,  
Et, sur notre pudeur, me ménager bien peu;  
Mais, puisque la parole enfin en est lâchée,  
A retenir Damis, me serois-je attachée?  
Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur,  
Écouté tout au long l'offre de votre cœur?  
Aurois-je pris la chose ainsi qu'on m'a vû faire,  
Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire?  
Et lorsque j'ai voulu, moi-même, vous forcer  
A refuser l'hymen qu'on venoit d'annoncer,  
Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire en-  
tendre,

Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,  
Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud qu'on résout,  
Vint partager du moins un cœur que l'on veut  
tout?

ELTARTUFFE.

C'est, sans doute, Madame, une douceur extrême,  
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on  
aime;

Leur

Leur miel, dans tous mes sens, fait couler à  
longs traits

Une suavité qu'on ne goûta jamais.

Le bonheur de vous plaire, est ma suprême étude,

Et mon cœur, de vos vœux, fait sa béatitude;

Mais ce cœur vous demande ici la liberté,

D'oser douter un peu de sa félicité.

Je puis croire ces mots un artifice honnête,

Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête;

Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,

Je ne me fierai point à des propos si doux,

Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire;

Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,

Et planter dans mon ame une constante foi

Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE *après avoir toussé pour avertir son mari.*

Quoi! Vous voulez aller avec cette vitesse,

Et d'un cœur, tout d'abord, épuiser la tendresse?

On se tue à vous faire un aven des plus doux,

Cependant, ce n'est pas encore assez pour vous;

Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,

Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire?

T A R T U F F E.

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer.

Nos vœux, sur des discours, ont peine à s'assurer.

On soupçonne aisément un sort tout p'ein de

g'oire,

Et l'on veut en jouir avant que de le croire.

Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,

Je doute du bonheur de mes témérités;

Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, Madame,

Par des réalités, sçû convaincre ma flâme.

E L M I R E.

Mon Dieu! Que votre amour en vray tyran agit;

Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit!

Que sur les cœurs il prend un furieux empire,

Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire!

Quoi! De votre poursuite, on ne peut se parer,

Et vous ne donnez pas le tems de respirer?

S'ed-il b'ien de tenir une r'gueur si grande,

De vouloir sans quartier, les choses qu'on de-

mande;



Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressans,  
Du foible que, pour vous, vous voyez qu'ont  
les gens?

TARTUFFE.

Mais, si, d'un œil benin, vous voyez mes  
hommages,

Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages?

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,  
Sans offenser le Ciel, dont toujours vous parlez?

TARTUFFE.

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose,  
Lever un tel obstacle, est à moi peu de chose;  
Et cela ne doit point retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur.

TARTUFFE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,  
Madame; & je sçais l'art de lever les scrupules.  
Le Ciel défend, de vray, certains contentemens;  
Mais on trouve avec lui des accommodemens.  
Selon divers besoins, il est une science  
D'étendre les liens de notre conscience,  
Et de rectifier le mal de l'action  
Avec la pureté de notre intention.

De ces secrets, Madame, on sçaura vous instruire;  
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.  
Contentez mon désir, & n'ayez point d'effroi,  
Je vous réponds de tout, & prends le mal sur moi.

[*Elmire touffe plus fort.*]

Vous touffez fort, Madame.

ELMIRE.

Où, je suis au supplice.

TARTUFFE *présentant à Elmire un cornet  
de papier.*

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné, sans doute, & je vois  
bien

Que tous les jus du monde, ici, ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela, certe, est fâcheux.

EL.

E L M I R E.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

T A R T U F F E.

Enfin, votre scrupule est facile à détruire.  
 Vous êtes assurée ici d'un plein secret,  
 Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.  
 Le scandale du monde est ce qui fait l'offense;  
 Et ce n'est pas pécher, que pécher en silence.

E L M I R E *après avoir encore toussé & frappé  
 sur la table.*

Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder,  
 Qu'il faut que je consente à vous tout accorder;  
 Et qu'à moins de cela, je ne dois point prétendre.  
 Qu'on puisse être content, & qu'on veuille se  
 rendre.

Sans doute, il est fâcheux d'en venir jusques-là,  
 Et c'est bien, malgré moi, que je franchis cela;  
 Mais puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,  
 Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on  
 peut dire,

Et qu'on veut des témoins qui soient plus con-  
 vainquans,

Il faut bien s'y résoudre, & contenter les gens.  
 Si ce contentement porte en soi quelque offense,  
 Tant pis pour qui me force à cette violence;  
 La faute assurément n'en doit point être à moi.

T A R T U F F E.

Oui, Madame, on s'en charge; & la chose de soi...

E L M I R E.

Ouvrez un peu la porte; & vovez, je vous prie,  
 Si mon mari n'est point dans cette galerie.

T A R T U F F E.

Qu'est il besoin pour lui du soin que vous prenez?  
 C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.  
 De tous nos entretiens, il est pour faire gloire,  
 Et je l'ai mis au point de voir tout, sans rien  
 croire.

E L M I R E.

Il n'importe. Sortez, je vous prie, un moment,  
 Et par-tout, là-dehors, voyez exactement.

\*\*\*\*\*

## SCENE VI.

. ORGON, ELMIRE.

ORGON *sortant de dessous la table.*

VOilà, je vous l'avouë, un abominable homme.  
Je n'en puis revenir, & tout ceci m'assomme.

ELMIRE.

Quoi! Vous sortez si-tôt? Vous vous moquez  
des gens,

Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor tems;  
Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sûres,  
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu! L'on ne doit point croire trop de léger.  
Laissez-vous bien convaincre, avant que de vous  
rendre,

Et ne vous hâtez pas de peur de vous méprendre.

[*Elmire fait mettre Orgon derrière elle*]

\*\*\*\*\*

## SCENE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE *sans voir Orgon.*

Tout conspire, Madame, à mon contentement.  
J'ai visité, de l'œil, tout cet appartement;  
Personne ne s'y trouve; & mon âme ravie...

[*Dans le tems que Tartuffe s'avance, les bras  
ouverts, pour embrasser Elmire, elle se reti-  
re, & Tartuffe apperçoit Orgon*]

ORGON *arrêtant Tartuffe.*

Tout doux, vous suivez trop votre amoureuse  
envie,

Et vous ne devez pas vous tant passionner.

Ah,

Ah, ah! L'homme de bien, vous m'en vouliez donner?

Comme aux tentations s'abandonne votre ame!  
 Vous épousiez ma fille, & convoitiez ma femme.  
 J'ai douté, fort long-tems, que ce fût tout de bon;  
 Et je croyois toujours qu'on changeroit de ton;  
 Mais c'est assez avant pousser le témoignage,  
 Je m'y tiens; & n'en veux, pour moi, pas  
 davantage.

E L M I R E à *Tartuffe*.

C'est contre mon humeur, que j'ai fait tout ceci.  
 Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.

T A R T U F F E à *Orgon*:

Quoi! Vous croyez....

O R G O N.

Allons, point de bruit, je vous prie.  
 Dénichons de céans, & sans cérémonie.

T A R T U F F E;

Mon dessein....

O R G O N.

Ces discours ne sont plus de saison.  
 Il faut, tout sur le champ, sortir de la maison.

T A R T U F F E.

C'est à vous d'en sortir, vous, qui parlez en maître.  
 La maison m'appartient, je le ferai connoître,  
 Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,  
 Pour me chercher querelle à ces lâches détours;  
 Qu'on n'est pas où l'on pense, en me faisant in ure;  
 Que j'ai de quoi confondre, & punir l'imposture,  
 Venger le Ciel qu'on blesse; & faire repentir  
 Ceux qui parlent ici de me faire sortir.



\*\*\*\*\*

## S C E N E V I I I.

E L M I R E , O R G O N .

E L M I R E .

Q uel est donc ce langage, & qu'est-ce qu'il  
veut dire ?

O R G O N .

Ma foi, je suis confus, & n'ai pas lieu de rire.

E L M I R E .

Comment ?

O R G O N .

Je vois ma-faute, aux choses qu'il me dit.  
Et la donation m'embarasse l'esprit.

E L M I R E .

La donation ?

O R G O N .

Oui. C'est une affaire faite ;  
Mais j'ai quelqu'autre chose encor qui m'inquiète.

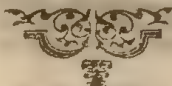
E L M I R E .

Et quoi ?

O R G O N .

Vous sçauvez tout. Mais voyons au plutôt.  
Si certaine cassette est encore là-haut.

*Fin du quatrième Acte.*



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

ORGON, CLEANTE.

CLEANTE.

O U voulez-vous courir ?

ORGON.

Las ! Que sçais-je ?

CLEANTE.

Il me semble  
Que l'on doit commencer par consulter ensemble  
Les choses qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette cassette-là me trouble entièrement.  
Plus que le reste encore, elle me désespère.

CLEANTE.

Cette cassette est donc un important mystère ?

ORGON.

C'est un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,  
Lui-même, en grand secret, m'a mis entre les  
mains.

Pour cela, dans sa fuite, il me voulut élire ;  
Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pu dire,  
Où sa vie, & ses biens, se trouvent attachés.

CLEANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés ?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conscience.  
J'allai droit à mon traître en faire confidence,  
Et son raisonnement me vint persuader  
De lui donner plutôt la cassette à garder ;  
Afin que, pour nier, en cas de quelque enquête,  
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête.  
Par où ma conscience eût pleine sûreté  
A faire des sermens contre la vérité.

CLEANTE.

Vous voilà mal, au moins si j'en crois l'apparence,  
Et la donation, & cette confidence,

D. 6

Sont,



Sont, à vous en parler selon mon sentiment,  
Des démarches par vous faites légèrement.  
On peut vous mener loin avec de pareils gages;  
Et cet homme, sur vous, ayant ces avantages,  
Le pousser est encor grande imprudence à vous,  
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

O R G O N.

Quoi! Sur un beau semblant de ferveur si touchante,  
Cacher un cœur si double, uné ame si méchante?  
Et moi qui l'ai reçu gaeusant, & n'ayant rien....  
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien;  
J'en aurai désormais une horreur effroyable,  
Et m'en vais devenir, pour eux, pire, qu'un diable.

C L E A N T E.

Hé bien, ne voilà pas de vos emportemens?  
Vous ne gardez en rien les doux tempéramens.  
Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre;  
Et toujours, d'un excès, vous vous jetez dans  
l'autre.

Vous voyez votre erreur, & vous avez connu  
Que par un zèle feint vous étiez prévenu;  
Mais, pour vous corriger, quelle raison demande  
Que vous all'ez passer dans une erreur plus grande;  
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien  
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de  
bien?

Quoi! Parce qu'un fripon vous duppe, avec  
audace,

Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,  
Vous voulez que par-tout on soit fait comme lui,  
Et qu'aucun vray dévot ne se trouve aujourd'hui?  
Laissez aux libertins ces sottes conséquences,  
Démêlez la vertu d'avec ses apparences,  
Ne hazardez jamais votre estime trop tôt,  
Et soyez, pour cela, dans le milieu qu'il faut.  
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture;  
Mais, au vray zèle aussi, n'allez pas faire injure;  
Et, s'il vous faut tomber dans une extrémité,  
Rechez plutôt encor de cet autre côté.

\*\*\*\*\*

SCENE II.

ORGON, CLEANTE, DAMIS.

DAMIS.

Quoi ! Mon pere, est-il vray qu'un coquin  
vous menace ?

Qu'il n'est point de bienfait qu'en son ame il  
n'efface ?

Et que son lâche orgueil, trop digne de courroux,  
Se fait, de vos bontés, des armes contre vous ?

ORGON.

Oui, mon fils ; & j'en sens des douleurs nom-  
pareilles.

DAMIS.

Laissez-moi, je lui veux couper les deux oreilles.  
Contre son insolence on ne doit point gauchir.  
C'est à moi, tout d'un coup, de vous en affranchir ;  
Et, pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

CLEANTE.

Voilà tout justement parler en vray jeune homme.  
Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatans.  
Nous vivons sous un règne, & sommes dans un  
tems

Où, par la violence, on fait mal ses affaires.

\*\*\*\*\*

SCENE III.

MADAME PERNELLE, ORGON,  
ELMIRE, CLEANTE, MARIA-  
NE, DAMIS, DORINE.

MADAME PERNELLE.

Qu'est-ce ? j'apprends ici de terribles mystères.

ORGON.

Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont té-  
moins,

Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins.  
Je recueille, avec zèle, un homme en sa misère,  
Je le loge, & le tiens comme mon propre frere,  
De bienfaits, chaque jour, il est par moi chargé,

86 LE TARTUFFE,

Je lui donne ma fille, & tout le bien que j'ai,  
Et, dans le même tems, le perfide, l'infame,  
Tente le noir dessein de suborner ma femme;  
Et, non content encor de ces lâches essais,  
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,  
Et veut, à ma ruine, user des avantages  
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu

sages,  
Me chasser de mes biens où je l'ai transféré,  
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré.

DORINE.

Le pauvre homme!

Madame PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire,  
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON.

Comment?

Madame PERNELLE.

Les gens de bien sont enviés toujours.

ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec votre discours,  
Ma mere?

Madame PERNELLE.

Que chez vous on vit d'étrange sorte,  
Et qu'on ne sçait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?

Madame PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois, quand vous étiez petit.  
La vertu, dans le monde, est toujours poursuivie;  
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ORGON.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui?

Madame PERNELLE.

On vous aura forgé cent fots contes de lui.

ORGON.

Je vous ai dit déjà que j'ai vû tout moi-même.

Madame PERNELLE.

Des esprits médifans la malice est extrême.

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mere. Je vous di  
Que j'ai vû, de mes yeux, un crime si hardi.

Ma-

Madame P E R N E L L E.

Les langues ont toujours du venin à répandre ;  
Et rien n'est, ici bas, qui s'en puisse défendre.

O R G O N.

C'est tenir un propos de sens bien dépourvû.  
Je l'ai vû, d's-je, vû, de mes propres yeux vû,  
Ce qu'on appelle, vû. Faut-il vous le rebattre  
Aux oreilles cent fois, & crier comme quatre ?

Madame P E R N E L L E.

Mon Dieu ! Le plus souvent, l'apparence déçoit.  
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

O R G O N.

J'entage.

Madame P E R N E L L E.

Aux faux soupçons la nature est sujette,  
Et c'est souvent à mal, que le bien s'interprète.

O R G O N.

Je dois interpréter à charitable soin,  
Le désir d'embrasser ma femme ?

Madame P E R N E L L E.

Il est besoin,

Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes ;  
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

O R G O N.

Hé ? Diantre, le moyen de m'en assurer mieux ?  
Je devois donc, ma mere, attendre qu'à mes yeux,  
Il eût.... Vous me feriez dire quelque sottise.

Madame P E R N E L L E.

Enfin, d'un trop pur zèle on voit son ame éprise ;  
Et je ne puis, du tout, me mettre dans l'esprit,  
Qu'il a't voulu tenter les choses que l'on dit.

O R G O N.

Allez. Je ne sçais pas, si vous n'étiez ma mere,  
Ce que je vous dirois, tant je suis en colérie.

D O R I N E à Orgon.

Juste retour, Monsieur, des choses d'ici bas.  
Vous ne vouliez point croire, & l'on ne vous  
croit pas.

C L E A N T E.

Nous perdons des mo nens, en bagatelles pures,  
Qu'il faudroit employer à prendre des mesures.  
Aux menaces du sourbe, on doit ne dormir point.

DA.

D A M I S.

Quoi ! Son effronterie iroit jusqu'à ce point ?

E L M I R E.

Pour moi , je ne crois pas cette instance possible ;  
Et son ingratitude est ici trop visible.

C L E A N T E.

[à Orgon.]

Ne vous y fiez pas. Il aura des ressorts,  
Pour donner , contre vous , raison à ses efforts ;  
Et, sur moins que cela , le poids d'une cabale  
Embarasse les gens dans un fâcheux dédale.  
Je vous le dis encore , armé de ce qu'il a ,  
Vous ne deviez jamais le pousser jusques-là.

O R G O N.

Il est vrai ; mais qu'y faire ? A l'orgueil de ce traître,  
De mes ressentimens je n'ai pas été maître.

C L E A N T E.

Je voudrois , de bon cœur , qu'on pût , entre  
vous deux ,  
De quelque ombre de paix , raccommoder les  
nœuds.

E L M I R E.

Si j'avois sçu qu'en main il a de telles armes ,  
Je n'aurois pas donné matière à tant d'alarmes ;  
Et mes. . .

ORGON à *Dorine* , voyant entrer *Monsieur Loyal*.

Que veut cet homme ? Allez tôt le sçavoir.

Je suis bien en état que l'on me vienne voir.

\*\*\*\*\*

## S C E N E IV.

ORGON, MADAME PERNELLE,  
ELMIRE, MARIANE, CLEAN-  
TE, DAMIS, DORINE, MON-  
SIEUR LOYAL.

M. LOYAL à *Dorine* dans le fond du théâtre.

B On jour , ma chère cœur. Faites , je vous supplie ,  
Que je parle à Monsieur.

D O R I N E.

Il est en compagnie.

Et je doute qu'il puisse , à présent , voir quelqu'un.

M. LO-

COMEDIE. 89

M. LOYAL.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.  
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaîse;  
Et je viens pour un fait, dont il sera bien aise.

DORINE.

Votre nom ?

M. LOYAL.

Dites-lui seulement que je vien  
De la part de Monsieur Tartuffe, pour son bien.

DORINE à Orgon.

C'est un homme qui vient, avec douce manière,  
De la part de Monsieur Tartuffe, pour affaire,  
Dont vous serez, dit-il, bien-aise.

CLEANTE à Orgon.

Il vous faut voir

Ce que c'est que cet homme, & ce qu'il peut  
vouloir.

ORGON à Cléante.

Pour nous raccommoder, il vient ici, peut-être.  
Quels sentimens aurai-je à lui faire paroître ?

CLEANTE.

Votre ressentiment ne doit point éclater ;  
Et, s'il parle d'accord, il le faut écouter.

M. LOYAL à Orgon.

Salut, Monsieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire,  
Et vous soit favorable, autant que je desiré.

ORGON bas à Cléante.

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,  
Et présage déjà quelque accommodement.

M. LOYAL.

Toute votre maison m'a toujours été chère ;  
Et j'étois serviteur de monsieur votre pere.

ORGON.

Monsieur, j'ai grande honte, & demande pardon,  
D'être sans vous connoître, ou sçavoir votre nom.

M. LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,  
Et suis Huissier à verge, en dépit de l'envie.  
J'ai, depuis quarante ans, grace au Ciel, le bonheur  
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur ;  
Et je vous viens, Monsieur, avec votre licence,  
Signifier l'exploit de certaine ordonnance. . .

OR-



90 LE TARTUFFE,

ORGON.

Quoi? Vous êtes ici...

M. LOYAL.

Moniteur, sans passion.

Ce n'est rien seulement qu'une sommation,  
Un ordre de vuidier d'ici, vous, & les vôtres,  
Mettre vos meubles hors, & faire place à d'autres,  
Sans délai, ni remise, ainsi que besoin est.

ORGON.

Moi? Sortir de céans?

M. LOYAL.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.

La maison, à présent, comme sçavez de reste,  
Au bon Monsieur Tartuffe appartient sans con-  
teste.

De vos biens, désormais, il est maître & seigneur,  
En vertu d'un contrat, duquel je suis porteur.  
Il est en bonne forme, & l'on n'y peut rien dire.

DAMIS à M. Loyal.

Certes, cette impudence est grande, & je l'ad-  
mire!

M. LOYAL à Damis.

Moniteur, je ne dois point avoir affaire à vous;  
[montrant Orgon.]

C'est à Monsieur, il est & raisonnable & doux,  
Et d'un homme de bien il sçait trop bien l'office.  
Pour se vouloir, du tout, opposer à justice.

ORGON.

Mais...

M. LOYAL à Orgon.

Oui, Monsieur, je sçais que pour un million  
Vous ne voudriez pas faire rébellion;  
Et que vous souffrirez, en honnête personne,  
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez h'en ici, sur votre noir jupon,  
Moniteur l'Huissier à verge, attirer le bâton.

M. LOYAL à Orgon.

Faites que votre fils se taise, ou se retire,  
Moniteur. J'aurois regret d'être obligé d'écrire,  
Et de vous voir couché dans mon procès verbal.

DO-

DORINE *à part.*

Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal.

M. LOYAL.

Pour tous les gens de bien, j'ai de grandes tendresses.

Et ne me suis voulu, Monsieur, charger des pièces,  
 Que pour vous obliger, & vous faire plaisir;  
 Que pour ôter, par là, le moyen d'en choisir  
 Qui, n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse,  
 Auroient pu procéder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis, que d'ordonner aux gens  
 De sortir de chez eux?

M. LOYAL.

On vous donne du tems;

Et jusques à demain, je serai suréance  
 A l'exécution, Monsieur, de l'ordonnance.  
 Je viendrai seulement passer ici la nuit,  
 Avec dix de mes gens, sans scandale, & sans bruit.  
 Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on  
 m'apporte,

Avant que se coucher, les clés de votre porte.  
 J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,  
 Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.  
 Mais demain, du matin, il vous faut être habile  
 A vider de ceans jusqu'au moindre ustensile;  
 Mes gens vous aideront; & je les ai pris forts,  
 Pour vous faire service à tout mettre dehors.  
 On n'en peut pas user mieux que je fais. Je pense;  
 Et, comme je vous traite avec grande indulgence,  
 Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien,  
 Et qu'au dû de ma charge, on ne me trouble  
 en rien.

ORGON *à part.*

Du meilleur de mon cœur, je donneroïs sur l'heure  
 Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,  
 Et pouvoir, à plaisir, sur ce muffle asséner  
 Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLEANTE *bas à Orgon.*

Laissez, ne gârons rien.

DA-

92 LE TARTUFFE,

DAMIS.

A cette audace étrange,  
J'ai peine à me tenir, & la main me démange.

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foi, Monsieur Loyal,  
Quelques coups de bâton ne vous feroient pas  
mal.

M. LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infames,  
Mamie; & l'on décrète aussi contre les femmes.

CLEANTE à M. Loyal.

Finissons tout cela, Monsieur, c'en est assez;  
Donnez tôt ce papier, de grace, & nous laissez.

M. LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joye.

ORGON.

Puisse-t-il te confondre, & celui qui t'envoie!

\*\*\*\*\*

SCÈNE V.

ORGON, MADAME PERNELLE,  
ELMIRE, CLEANTE, MARIA-  
NE, DAMIS, DORINE.

ORGON.

HE bien, vous le voyez, ma mere, si j'ai droit;  
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.  
Ses trahisons, enfin, vous sont-elles connues?

MADAME PERNELLE.

Je suis toute ébaubie, & je tombe des nuës.

DORINE à Orgon.

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,  
Et ses pieux desseins par là sont confirmés.  
Dans l'amour du prochain sa vertu se consume.  
Il sçait que très-souvent les biens corrompent  
l'homme;

Et, par charité pure, il veut vous enlever  
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

ORGON.

Taisez-vous. C'est le mot qu'il vous faut tous  
jours dire.

CLEANTE à Orgon.

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

EL-

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.  
 Ce procédé détruit la vertu du contrat ;  
 Et sa déloyauté va paroître trop noire,  
 Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut  
 croire.

\*\*\*\*\*

## S C E N E VI.

VALERE, ORGON, MADAME PER-  
 NELLE, ELMIRE, CLEANTE,  
 MARIANE, DAMIS, DORINE.

VALERE.

Avec regret, Monsieur, je viens vous affliger ;  
 Mais je m'y vois contraint par le pressant  
 danger.

Un ami, qui m'est joint d'une amitié fort tendre,  
 Et qui sçait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de pren-  
 dre,

A violé pour moi, par un pas délicat,  
 Le secret que l'on doit aux affaires d'Etat ;  
 Et me vient envoyer un avis, dont la suite  
 Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.  
 Le fourbe, qui long-tems a pû vous imposer,  
 Depuis une heure, au Prince a sçû vous accuser ;  
 Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il  
 vous jette,

D'un criminel d'Etat l'importante cassette,  
 Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,  
 Vous avez conservé le coupable secret.

J'ignore le détail du crime qu'on vous donne,  
 Mais un ordre est donné contre votre personne ;  
 Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,  
 D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLEANTE.

Voilà ses droits armés ; & c'est par où le traître,  
 De vos biens qu'il prétend, cherche à se ren-  
 dre maître.

ORGON.

L'homme est, je vous l'avoue, un méchant ani-  
 mal.

VAE

V A L E R E.

Le moindre amusement vous peut être fatal.  
 J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la porte;  
 Avec mille louis qu'ici je vous apporte.  
 Ne perdons point de tems, le trait est foudroyant;  
 Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.  
 A vous mettre en lieu sûr, je m'offre pour conduire,  
 Et veux accompagner, jusqu'au bout, votre fuite.

O R G O N.

Làs! Que ne dois-je point à vos soins obligeans?  
 Pour vous en rendre grace, il faut un autre tems,  
 Et je demande au Ciel, de m'être assez propice,  
 Pour reconnoître un jour ce généreux service.  
 Adieu, prenez le soin, vous autres...

C L E A N T E.

Allez tôt;

Nous songerons, mon frere, à faire ce qu'il faut.

\*\*\*\*\*

## S C E N E VII.

*TARTUFFE, UN EXEMT, MADAME PERNELLE, ORGON, EL-MIRE, CLÉANTE, MARIANE, VALERE, DAMIS, DORINE.*

T A R T U F F E *arrétant Orgon.*

Tout beau, Monsieur, tout beau, ne courez point si vite,

Vous n'irez pas fort loin, pour trouver votre gîte;  
 Et de la part du Prince, on vous fait prisonnier.

O R G O N.

Traître, tu me gardois ce trait pour le dernier;  
 C'est le coup, scélérat, par où tu m'expédies;  
 Et voilà couronner toutes tes perfidies.

T A R T U F F E.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir,  
 Et je suis, pour le Ciel, appris à tout souffrir.

C L E A N T E.

La modération est grande, je l'avouë.

D A M I S.

Comme du Ciel, l'infame, impudemment se joue!

TAR-

## TARTUFFE.

Tous vos emportemens ne sçauroient m'émouvoir,

Et je ne songe à rien, qu'à faire mon devoir.

## MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre,  
Et cet emploi, pour vous, est fort honnête à  
à prendre.

## TARTUFFE.

Un emploi ne sçauroit être que glorieux,  
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces  
lieux.

## ORGON.

Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,  
Ingrat, t'a retiré d'un état misérable?

## TARTUFFE.

Oui. Je sçais quels secours j'en ai pû recevoir;  
Mais l'intérêt du Prince est mon premier devoir.

De ce devoir sacré la juste violence

Etonne dans mon cœur toute reconnoissance;

Et je sacrifierois à de si puissans nœuds,

Ami, femme, parens, & moi-même avec eux.

## ELMIRE.

L'imposteur!

## DORINE.

Comme il sçait, de traitresse manière,  
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révère!

## CLEANTE.

Mais s'il est si parfait que vous le déclarez,

Ce zèle qui vous pousse, & dont vous vous parez,

D'où vient que, pour paroître, il s'avise d'attendre,

Qu'à poursuivre sa femme, il ait sçu vous sur-  
prendre,

Et que vous ne songez à l'aller dénoncer,

Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser?

Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,

Du don de tout son bien qu'il venoit de vous faire;

Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,

Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui?

## TARTUFFE à l'Exempt.

Délivrez-moi, Monsieur, de la criallerie,

Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'E-



L'EXEMT.

Oui, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir,  
 Votre bouche, à propos, m'invite à le remplir;  
 Et, pour l'exécuter, suivez-moi tout à-l'heure  
 Dans la prison qu'on doit vous donner pour de-  
 meure.

TARTUFFE.

Qui? Moi, Monsieur?

L'EXEMT.

Oui, vous.

TARTUFFE.

Pourquoi donc la prison?

L'EXEMT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.

[à Orgon.]

Remettez-vous, Monsieur, d'une alarme si chaude.  
 Nous vivons sous un Prince ennemi de la fraude,  
 Un Prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,  
 Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.  
 D'un fin discernement sa grande ame pourvûë,  
 Sur les choses toujours jette une droite vûë;  
 Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,  
 Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.  
 Il donne aux gens de bien une gloire immortelle;  
 Mais, sans aveuglement, il fait briller ce zèle,  
 Et l'amour pour les vrais, ne ferme point son  
 cœur

A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.  
 Celui-ci n'étoit pas pour le pouvoir surprendre,  
 Et, de pièges plus fins, on le voit se défendre.  
 D'abord, il a percé, par ses vives clartés,  
 Des replis de son cœur, toutes les lâchetés.  
 Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même;  
 Et, par un juste trait de l'équité suprême,  
 S'est découvert au Prince un fourbe renommé,  
 Dont, sous un autre nom, il étoit informé;  
 Et c'est un long détail d'actions toutes noires,  
 Dont on pourroit former des volumes d'histoires.  
 Ce Monarque, en un mot, a, vers vous, détesté  
 Sa lâche ingratitude, & sa déloyauté,  
 A ses autres horreurs, il a joint cette suite;  
 Et ne m'a, jusqu'ici, soumis à sa conduite,

Que

Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,  
 Et vous faire, par lui, faire raison de tout.  
 Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,  
 Il veut qu'entre vos mains, je dépouille le traître.  
 D'un Souverain pouvoir, il brise les liens  
 Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,  
 Et vous pardonne enfin cette offense secrette;  
 Où vous a, d'un ami, fait tomber la retraite;  
 Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois,  
 On vous vit témoigner, en appuyant ses droits,  
 Pour montrer que son cœur sçait, quand moins  
 on y pense,

D'une bonne action verser la récompense;  
 Que jamais le mérite avec lui ne perd rien;  
 Et que, mieux que du mal, il se souvient du bien.

DORINE.

Que le Ciel soit loué!

Madame PERNELLE.

Maintenant je respire.

ELMIRE.

Favorable succès!

MARIANE.

Qui l'auroit osé dire?

ORGON à *Tartuffe* que l'Exemt emmène.  
 Hé bien, te voilà, traître...

\*\*\*\*\*

## SCENE DERNIERE.

MADAME PERNELLE, ORGON,  
 ELMIRE, MARIANE, CLEANTE,  
 VALERE, DAMIS, DORINE.

CLEANTE.

AH! Mon frere, arrêtez,  
 Et ne descendez point à des indignités.  
 A son mauvais destin laissez un misérable,  
 Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.  
 Souhaitez bien plutôt que son cœur, en ce jour,  
 Au sein de la vertu fasse un heureux retour.

Fin III.

E

Qu'il

Qu'il corrige sa vie, en détestant son vice,  
 Et puisse du grand Prince adoucir la justice;  
 Tandis qu'à sa bonté vous irez, à genoux,  
 Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON.

Oui, c'est bien-dit, Allons à ses pieds, avec joye,  
 Nous louer des bontés que son cœur nous déploye;  
 Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,  
 Aux justes soins d'un autre, il nous faudra pour-  
 voir;

Et, par un doux hymen, couronner, en Valère,  
 La flamme d'un amant généreux & sincère.

F I N.



AMPHITRION,  
COMEDIE.

\*\*\*\*\*

## A C T E U R S.

## ACTEURS DU PROLOGUE.

MERCURE.

LA NUIT.

## ACTEURS DE LA COMEDIE.

JUPITER, sous la figure d'Amphitrion.

AMPHITRION, Général des Thébains.

ALCME'NE, femme d'Amphitrion.

CLE'ANTHIS, suivante d'Alcmène, &amp; femme de Sosie.

ARGATIPHONTIDAS,

NAUCRATES,

POLIDAS,

PAUSICLE'S,

SOSIE, valet d'Amphitrion.

} Capitaines Thébains.

*La scene est à Thèbes, devant la palais  
d'Amphitrion.*



A

SON ALTESSE  
SERENISSIME  
MONSEIGNEUR  
LE PRINCE.

*MONSEIGNEUR,*

N'en déplaise à nos beaux esprits, je ne vois rien de plus ennuyeux que les épîtres dédicatoires ; & VOTRE ALTESSE SERENISSIME trouvera bon, s'il lui plaît, que je ne suive point ici le stile de ces messieurs-là, & refuse de me servir de deux ou trois misérables pensées, qui ont été tournées, & retournées tant de fois, qu'elles sont usées de tous les côtés. Le nom du grand CONDE' est un nom trop glorieux, pour le traiter comme on fait tous les autres noms. Il ne faut l'appliquer, ce nom illustre, qu'à des emplois qui soient dignes de lui ; & , pour dire de belles choses, je voudrois parler de le mettre à la tête d'une armée, plutôt qu'à la tête d'un livre ; & je conçois bien mieux ce qu'il est capable de faire en l'opposant aux forces des ennemis de cet Etat, qu'en l'opposant à la critique des ennemis d'une Comédie.

Ce n'est pas, MONSEIGNEUR, que la glorieuse approbation de V. A. S. ne fût une puissante protection pour toutes ces sortes d'ouvrages, & qu'on ne soit persuadé des lumières de votre esprit, autant que de l'intrépidité de votre cœur, & de la grandeur de votre ame. On sait, par toute la terre, que l'éclat de votre mérite, n'est point renfermé dans les bornes de cette valeur indomtable, qui se fait des adorateurs chez ceux même qu'elle surmonte ; qu'il s'étend, ce mérite, jusqu'aux connoissances les plus fines & les plus relevées ; &



que les décisions de votre jugement sur tous les ouvrages d'esprit, ne manquent point d'être suivies par le sentiment des plus délicats. Mais on sait aussi, MONSEIGNEUR, que toutes ces glorieuses approbations dont nous nous vantons au public, ne nous coûtent rien à faire imprimer, & que ce sont des choses dont nous disposons comme nous voulons. On sait, dis-je, qu'une épître dédicatoire dit tout ce qu'il lui plaît, & qu'un Auteur est en pouvoir d'aller saisir les personnes les plus Augustes, & de parer de leurs grands noms les premiers feuillets de son livre; qu'il a la liberté de s'y donner, autant qu'il veut, l'honneur de leur estime, & se faire des protecteurs qui n'ont jamais songé à l'être.

Je n'abuserai, MONSEIGNEUR, ni de votre nom, ni de vos bontés, pour combattre les censeurs de l'Amphitryon, & m'attribuer une gloire que je n'ai peut-être pas méritée; & je ne prends la liberté de vous offrir ma Comédie, que pour avoir lieu de vous dire que je regarde incessamment, avec une profonde vénération, les grandes qualités que vous joignez au sang auguste dont vous tenez le jour, & que je suis, MONSEIGNEUR, avec tout le respect possible, & le zèle imaginable,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble, très-obéissant,  
& très-obligé serviteur  
MOLIERE.

111



PROLOGUE D'AMPHITRION.

*J. Pons delin et fecit. 1740*



# AMPHITRION,

## COMEDIE.



### PROLOGUE.

*MERCURE sur un nuage, LA NUIT dans un char traîné, dans l'air, par deux chevaux.*

MERCURE.

Tout beau, charmante Nuit, daignez vous arrêter.

Il est certain secours, que de vous on désire;

Et j'ai deux mots à vous dire

De la part de Jupiter.

LA NUIT.

Ah! ah! C'est vous, seigneur Mercure,  
Qui vous eût deviné là, dans cette posture?

MERCURE.

Ma foi, me trouvant las, pour ne pouvoir fournir

Aux différens emplois où Jupiter m'engage,

Je me suis doucement assis sur ce nuage,

Pour vous attendre venir.

LA NUIT.

Vous vous moquez, Mercure, & vous n'y songez pas.

Siéd-il bien à des Dieux de dire qu'ils sont las?

MERCURE.

Les Dieux sont-ils de fer?

LA NUIT.

Non; mais il faut, sans cesse,

Garder le décorum de la divinité.

Il est de certains mots dont l'usage rabaisse

Cette sublime qualité;

Et que, pour leur indignité,

Il est bon qu'aux hommes on laisse.

MERCURE.

A votre aise vous en parlez;

Et vous avez, la belle, une chaise roulante,

E 4

Oh,

Où, par deux bons chevaux, en dame nonchalante,  
 Vous vous faites traîner par tout où vous voulez.

Mais de moi ce n'est pas de même ;

Et je ne puis vouloir, dans mon destin fatal,

Aux Poètes, assez de mal

De leur impertinence extrême,

D'avoir, par une injuste loi

Dont on veut maintenir l'usage,

A chaque Dieu, dans son emploi,

Donné quelque allure en partage,

Et de me laisser à pied, moi,

Comme un messager de village ;

Moi qui suis, comme on sçait, en Terre, &  
 dans les Cieux.

Le fameux messager du souverain des Dieux ;

Et qui, sans rien exagérer,

Par tous les emplois qu'il me donne,

Aurois besoin, plus que personne,

D'avoir de quoi me voiturier.

#### L A N U I T.

Que voulez-vous faire à cela ?

Les Poètes font à leur guise.

Ce n'est pas la seule fortise,

Qu'on voit faire à ces messieurs là.

Mais contr'eux toutefois votre ame à tort s'irrite,

Et vos aîles aux pieds sont un don de leurs soins.

#### M E R C U R E.

Oui ; mais pour aller plus vite,

Est-ce qu'on s'en lasse moins ?

#### L A N U I T.

Laissons cela, seigneur Mercure,

Et sçachons ce dont il s'agit.

#### M E R C U R E.

C'est Jupiter, comme je vous l'ai dit,

Qui, de votre manteau, veut la faveur obscure

Pour certaine doute aventure,

Qu'un nouvel amour lui fournit.

Ses pratiques, je crois, ne vous sont pas nouvelles,

Bien souvent pour la Terre, il néglige les Cieux ;

Et vous n'ignorez pas que ce maître des Dieux

Aime à s'humilier pour des beautés mortelles,

Et

Et sçait cent tours ingénieux,  
 Pour mettre à bout les plus cruelles.  
 Des yeux d'Alcmène il a senti les coups,  
 Et, tandis qu'au milieu des Béotiques plaines,  
 Amphitrion son époux  
 Commande aux troupes Thébaines,  
 Il en a pris la forme; & reçoit, là-dessous,  
 Un soulagement à ses peines,  
 Dans la possession des plaisirs les plus doux.  
 L'état des mariés à ses feux est propice,  
 L'hymen ne les a joints que depuis quelques jours;  
 Et la jeune chaleur de leurs tendres amours  
 A fait que Jupiter, à ce bel artifice,  
 S'est avisé d'avoir recours.  
 Son stratagème ici se trouve salutaire.  
 Mais, près de maint objet chéri,  
 Pareil déguisement seroit pour ne rien faire;  
 Et ce n'est pas par tout un bon moyen de plaire;  
 Que la figure d'un mari.

L A N U I T.

J'admire Jupiter; & je ne comprends pas  
 Tous les déguisemens qui lui viennent en tête.

M E R C U R E.

Il veut goûter par là toutes sortes d'états;  
 Et c'est agir en Dieu qui n'est pas bête.  
 Dans quelque rang qu'il soit des mortels regardé,  
 Je le tiendrois fort misérable,  
 S'il ne quittoit jamais sa mine redoutable,  
 Et qu'au faire des Cieux il fût toujours guindé.  
 Il n'est point, à mon gré, de plus sotte méthode,  
 Que d'être emprisonné toujours dans sa grandeur;  
 Et sur tout, aux transports de l'amoureuse ardeur,  
 La haute qualité devient fort incommode.  
 Jupiter qui, sans doute, en plaisirs se connoît,  
 Sçait descendre du haut de sa gloire suprême;  
 Et, pour entrer dans tout ce qui lui plaît,  
 Il sort tout à fait de lui-même,  
 Et ce n'est plus alors Jupiter qui paroît.

L A N U I T.

Fasse encor de le voir, de ce sublime étage,  
 Dans celui des hommes venir,



Prendre tous les transports que le cœur peut  
fournir,

Et se faire à leur badinage,  
Si, dans les changemens où son humeur l'engage,  
A la nature humaine il s'en vouloit tenir;  
Mais de voir Jupiter taureau,  
Serpent, cygne, ou quelque autre chose,  
Je ne trouve point cela beau,  
Et ne m'étonne pas si, par fois, on en cause.

## M E R C U R E .

Laissons dire tous les censeurs.  
Tels changemens ont leurs douceurs  
Qui passent leur intelligence.  
Ce dieu sçait ce qu'il fait aussi bien là qu'ailleurs;  
Et, dans les mouvemens de leurs tendres ardeurs,  
Les bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense.

## L A N U I T .

Revenons à l'objet dont il a les faveurs.  
Si, par son stratagème, il voit sa flamme heureuse,  
Que peut-il souhaiter, & qu'est-ce que je puis?

## M E R C U R E .

Que vos chevaux, par vous, au petit pas réduits,  
Pour satisfaire aux vœux de son ame amoureuse,  
D'une nuit si délicieuse,  
Fassent la plus longue des nuits;  
Qu'à ses transports vous donniez plus d'espace,  
Et retardiez la naissance du jour,  
Qui doit avancer le retour  
De celui dont il tient la place.

## L A N U I T .

Voilà sans doute un bel emploi  
Que le grand Jupiter m'appriete;  
Et l'on donne un nom fort honnête  
Au service qu'il veut de moi.

## M E R C U R E .

Pour une jeune Déesse,  
Vous êtes bien du bon tems!  
Un tel emploi n'est basseffe  
Que chez les petites gens.  
Lorsque, dans un haut rang, on a l'heur de paroître,  
Tout ce qu'on fait est toujours bel & bon;

Et,

Et, suivant ce qu'on peut être,  
Les choses changent de nom.

LA NUIT.

Sur de pareilles matières  
Vous en sçavez plus que moi;  
Et, pour accepter l'emploi,  
J'en veux croire vos lumières.

MERCURE.

Hé, là, là, Madame la Nuit,  
Un peu doucement, je vous prie;  
Vous avez dans le monde un bruit  
De n'être pas si richérie.

On vous fait confidante en cent climats divers  
De beaucoup de bonnes affaires;  
Et je crois, à parler à sentimens ouverts,  
Que nous ne nous en devons guères.

LA NUIT.

Laissons ces contrariétés,  
Et demeurons ce que nous sommes.  
N'apprétons point à rire aux hommes,  
En nous disant nos vérités.

MERCURE.

Adieu. Je vais là bas, dans ma commission,  
Dépouiller promptement la forme de Mercure,  
Pour y vêtir la figure  
Du valet d'Amphitrion.

LA NUIT.

Moi, dans cet hémisphère, avec ma suite obscure,  
Je vais faire une station.

MERCURE.

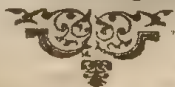
Bon jour, la Nuit.

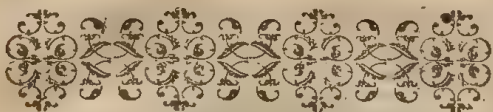
LA NUIT.

Adieu, Mercure.

[Mercure descend de son nuage, & la Nuit traverse le théâtre.]

*Fin du Prologue.*





# AMPHITRION,

## COMEDIE.

\*\*\*\*\*

### ACTE PREMIER.

#### SCENE PREMIERE.

S O S I E.

**Q**UI va là? Hé? Ma peur à chaque pas  
s'accroît.

Messieurs, ami de tout le monde.

Ah! Quelle audace sans seconde,

De marcher à l'heure qu'il est!

Que mon maître couvert de gloire.

Me jouë ici d'un vilain tour!

Quoi! Si pour son prochain il avoit quelque amour,

M'auroit-il fait partir par une nuit si noire?

Et, pour me renvoyer annoncer son retour,

Et le détail de sa victoire,

Ne pouvoit-il pas bien attendre qu'il fût jour?

Sosie, à quelle servitude

Tes jours sont-ils assujettis?

Notre sort est beaucoup plus rude

Chez les grands que chez les petits.

Ils veulent que, pour eux, tout soit, dans la nature,

Obligé de s'immoler.

Jour & nuit, grêle, vent, péril, chaleur, froidure,

Dès qu'ils parlent, il faut voler.

Vingt ans d'affidu service

N'en obtiennent rien pour nous;

Le moindre petit caprice

Nous attire leur courroux.

Cependant notre ame insensée



AMPHITRION.

*Paris de l'air. et fécit, 1740.*

1871  
1872  
1873  
1874  
1875  
1876  
1877  
1878  
1879  
1880  
1881  
1882  
1883  
1884  
1885  
1886  
1887  
1888  
1889  
1890  
1891  
1892  
1893  
1894  
1895  
1896  
1897  
1898  
1899  
1900

S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux;  
Et s'y veut contenter de la fausse pensée  
Qu'ont tous les autres gens, que nous sommes  
heureux.

Vers la retraite, en vain, la raison nous appelle,  
En vain notre dépit quelquefois y consent;

Leur vûe a sur notre zèle

Un ascendant trop puissant,

Et la moindre faveur d'un coup d'œil | caressant

Nous rengage de plus belle.

Mais enfin dans l'obscurité

Je vois notre maison, & ma frayeur s'évade.

Il me faudroit pour l'ambassade

Quelque discours prémédité.

Je dois aux yeux d'Alcmène un portrait militaire

Du grand combat qui met nos ennemis à bas;

Mais comment diantre le faire,

Si je ne m'y trouvai pas?

N'importe, parlons en & d'estoc & de taille,

Comme oculaire témoin.

Combien de gens font-ils des récits de bataille,

Dont ils se sont tenus loin?

Pour jouer mon rôle sans peine,

Je le veux un peu repasser.

Voici la chambre où j'entre en courier que l'on

mène.

Et cette lanterne est Alcmène,

A qui je me dois adresser.

[Sofie passe sa lanterne à terre.]

Madame, Amphitrion mon maître & votre époux.

Bon! Beau début! L'esprit toujours plein de

vos charmes,

M'a voulu choisir, entre tous,

Pour vous donner avis du succès de ses armes,

Et du désir qu'il a de se voir près de vous.

Ah! Vrayment, mon pauvre Sofie,

A te revoir, j'ai de la joye au cœur.

Madame, ce m'est trop d'honneur,

Et mon destin doit faire envie.

Bien répondu! Comment se porte Amphitrion?

Madame, en homme de courage,

Dans les occasions où la gloire l'engage.



# 110      A M P H I T R I O N.

Fort bien. Belle conception!  
 Quand viendra-t-il, par son retour charmant,  
 Rendre mon ame satisfaite?  
 Le plutôt qu'il pourra, Madame, assurément;  
 Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite.  
 Ah! Mais quel est l'état où la guerre l'a mis?  
 Que dit-il? Que fait-il? Contente un peu mon ame.  
 Il dit moins qu'il ne fait, Madame,  
 Et fait trembler les ennemis.  
 Pestel! Où prend mon esprit toutes ces gentilleses?  
 Que font les révoltés? Di-moi, quel est leur sort?  
 Ils n'ont pû résister, Madame, à notre effort;  
 Nous les avons taillés en pièces,  
 Mis Pterélas leur chef à mort,  
 Pris Télébe d'assaut; & déjà, dans le port,  
 Tout retentit de nos prouesses.  
 Ah! Quel succès! O Dieux! Qui l'eût pû ja-  
 mais croire?  
 Raconte-moi, Sosie, un tel événement.  
 Je le veux bien, Madame; & , sans m'enfler  
 de gloire,  
 Du détail de cette victoire  
 Je puis parler très-sçavamment.  
 Figurez-vous donc que Télébe,  
 Madame, est de ce côté;  
 [*Sosie marque les lieux sur sa main.*]  
 C'est une ville, en vérité,  
 Aussi grande quasi que Thèbe.  
 La rivière est comme là.  
 Ici nos gens se campèrent,  
 Et l'espace que voilà,  
 Nos ennemis l'occupèrent.  
 Sur un haut, vers cet endroit,  
 Etoit leur infanterie;  
 Et plus bas, du côté droit,  
 Etoit la cavalerie.  
 Après avoir aux Dieux adressé les prières,  
 Tous les ordres donnés, on donne le signal;  
 Les ennemis, pensant nous tailler des croupières,  
 Firent trois pelotons de leurs gens à cheval;  
 Mais leur chaleur par nous fut bien-tôt réprimée,  
 Et vous allez voir comme quoi

Voilà notre avant-garde à bien faire animée ;

Là , les archers de Créon notre roi ;

Et voici le corps d'armée ,

[ *On fait un peu de bruit.* ]

Qui d'abord... Attendez , le corps d'armée a peur ;

J'entends quelque bruit , ce me semble.

\*\*\*\*\*

## S C E N E II.

M E R C U R E , S O S I E.

MERCURE *sous la figure de Sosie, sortant de la maison d'Amphitryon.*

Sous ce minois qui lui ressemble ,

Chassons de ces lieux ce causeur ,

Dont l'abord importun troubleroit la douceur.

Que nos amans goûtent ensemble.

S O S I E *sans voir Mercure.*

Mon cœur , tant soit peu , se rassûre ,

Et je pense que ce n'est rien.

Crainte pourtant de sinistre aventure ,

Allons chez nous achever l'entretien.

M E R C U R E *à part.*

Tu seras plus fort que Mercure ,

Ou je t'en empêcherai bien.

S O S I E *sans voir Mercure.*

Cette nuit , en longueur , m'a semble sans pareille.

Il faut , depuis le tems que je suis en chemin ,

Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin ,

Ou que , trop tard au lit , le blond Phœbus tome  
meille ,

Pour avoir trop pris de son vin.

M E R C U R E *à part.*

Comme avec irrévérence

Parle des Dieux ce maraud !

Mon bras sçaura bien tantôt

Châtier cette insolence ;

Et je vais m'égayer avec lui comme il faut ,

En lui volant son nom avec sa ressemblance.

S O S I E *apercevant Mercure d'un peu loin.*

Ah ! Par ma foi j'avois raison ;

C'est fait de moi , chétive créature.

Je

112 A M P H I T R I O N ,

Je vois, devant notre maison,  
Certain homme, dont l'encolure  
Ne me présage rien de bon.  
Pour faire semblant d'assurance,  
Je veux chanter un peu d'ici. [*Il chante.*]

M E R C U R E .

Qui donc est ce coquin, qui prend tant de licence  
Que de chanter, & m'étourdir ainsi ?

[*A mesure que Mercure parle, la voix de Sosie s'affaiblit peu à peu.*]

Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique ?

S O S I E à part.

Cet homme, assurément, n'aime pas la musique.

M E R C U R E .

Depuis plus d'une semaine  
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os ;  
La vigueur de mon bras se perd dans le repos ;  
Et je cherche quelque dos,  
Pour me remettre en haleine.

S O S I E à part.

Quel diable d'homme est-ce-ci ?  
De mortelles frayeurs je sens mon ame atteinte.

Mais pourquoi trembler tant aussi ?  
Peut-être a-t-il, dans l'ame, autant que moi de  
crainte ;

Et que le drôle parle ainsi,  
Pour me cacher sa peur, sous une audace feinte.  
Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie  
un oison.

Si je ne suis hardi, tâchons de le paroître.

Faisons-nous du cœur par raison.

Il est seul, comme moi ; je suis fort ; j'ai bon maître.  
Et voilà notre maison.

M E R C U R E .

Qui va là ?

S O S I E .

Moi.

M E R C U R E .

Qui, moi ?

S O S I E .

[*à part.*]

Moi. Courage, Sosie.  
MER-

COMEDIE.

113

MERCURE.

Quel est ton fort ? Di-moi.

SOSIE.

D'être homme, & de parler.

MERCURE.

Es-tu maître, ou valet ?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adressent tes pas ?

SOSIE.

Où j'ai dessein d'aller.

MERCURE.

Ah ! Ceci me déplaît.

SOSIE.

J'en ai l'ame ravie.

MERCURE.

Résolument par force ou par amour,

Je veux sçavoir de toi, traître,

Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,

Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE.

Je fais le bien & le mal tour à tour,

Je viens de là, vais là, j'appartiens à mon maître.

MERCURE.

Tu montres de l'esprit, & je te vois en train

De trancher avec moi de l'homme d'importance.

Il me prend un désir, pour faire connoissance,

De te donner un soufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même ?

MERCURE.

A toi-même ; & t'en vo'là certain.

[Mercure donne un soufflet à Sosie.]

SOSIE.

Ah ! ah ! C'est tout de bon ?

MERCURE.

Non, ce n'est que pour rire

Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tudieu ! L'ami, sans vous rien dire,

Comme vous bailliez des soufflets !

MER-

114 A M P H I T R I O N.

M E R C U R E.

Ce sont là de mes moindres coups.  
De petits soufflets ordinaires.

S O S I E.

Si j'étois aussi prompt que vous,  
Nous ferions de belles affaires.

M E R C U R E.

Tout cela n'est encor rien,  
Nous verrons bien autre chose;  
Pour y faire quelque pause,  
Poursuivons notre entretien.

S O S I E.

Je quitte la partie.

[*Sosie veut s'en aller.*]

M E R C U R E arrêtant *Sosie*

Où vas-tu?

S O S I E.

Que t'importe?

M E R C U R E.

Je veux savoir où tu vas.

S O S I E.

Me faire ouvrir cette porte.

Pourquoi retiens-tu mes pas?

M E R C U R E.

Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace,  
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

S O S I E.

Quoi! Tu veux, par ta menace,

M'empêcher d'entrer chez nous?

M E R C U R E.

Comment chez nous?

S O S I E.

Où, chez nous.

M E R C U R E.

O le traître!

Tu te dis de cette maison?

S O S I E.

Fort bien. Amphitryon n'en est-il pas le maître?

M E R C U R E.

Hé bien? Que fait cette raison?

S O S I E.

Je suis son valet.

MER+

COMEDIE.

115

MERCURE.

Toi?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitryon?

SOSIE.

D'Amphitryon, de lui.

MERCURE.

Ton nom est?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Hé? Comment?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Ecoute.

Sçais-tu que de ma main je t'affomme aujourd'hui?

SOSIE.

Pourquoi? De quelle rage est ton ame saisie?

MERCURE.

Qui te donne, di-moi, cette témérité.

De prendre le nom de Sosie?

SOSIE.

Moi? Je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible, & l'impudence extrême!

Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom?

SOSIE.

Fort bien. Je le soutiens par la grande raison.

Qu'ainsi l'a fait des Dieux la puissance suprême;

Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non.

Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix

D'une pareille effronterie.

SOSIE.



716 A M P H I T R I O N ,

S O S I E battu par Mercure.

Justice, citoyens. Au secours, je vous prie.

M E R C U R E.

Comment, boureau, tu fais des cris?

S O S I E.

De mille coups tu me meurtris,

Et tu ne veux pas que je crie?

M E R C U R E.

C'est ainsi que mon bras....

S O S I E.

L'action ne vaut rien.

Tu triomphes de l'avantage  
Que te donne sur moi mon manque de courage,

Et ce n'est pas en user bien.

C'est pure fanfaronnerie

De vouloir profiter de la poltronnerie

De ceux qu'attaque notre bras.

Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle  
ame;

Et le cœur est digne de blâme,

Contre les gens qui n'en ont pas.

M E R C U R E.

Né bien, es-tu Sosie à présent? Qu'en dis-tu?

S O S I E.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamor-  
phose;

Et tout le changement que je trouve à la chose,

C'est d'être Sosie battu.

M E R C U R E menaçant Sosie.

Encor? Cent autres coups pour cette autre im-  
pudence.

S O S I E.

De grace, fai trêve à tes coups.

M E R C U R E.

Fai donc trêve à ton insolence.

S O S I E.

Tout ce qu'il te plaira, je garde le silence.

La dispute est par trop inégale entre nous.

M E R C U R E.

Es-tu Sosie encor? Di, traître.

S O S I E.

Hélas! Je suis ce que tu veux.

[Dis]

COMEDIE. 117

Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux ;  
Ton bras t'en-a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom étoit Sosie , à ce que tu disois ?

SOSIE.

Il est vray , jusqu'ici j'ai crû la chose claire ;  
Mais ton bâton , sur cette affaire ,  
M'a fait voir que je m'abusois.

MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie , & tout Thèbes l'avouë ;  
Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi , Sosie ?

MERCURE.

Oui , Sosie ; & , si quelqu'un s'y joue ?  
Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE à part.

Ciel ! Me faut-il ainsi renoncer à moi-même ,  
Et par un imposteur me voir voler mon nom ?  
Que son bonheur est extrême  
De ce que je suis poltron !  
Sans cela , par la mort . . .

MERCURE.

Entre tes dents , je pense ,  
Tu murmures je ne sçais quoi ?

SOSIE.

Non ; mais , au nom des Dieux , donne-moi la  
licence

De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets-moi , de grace ,  
Que les coups n'en seront point.  
Signons une trêve.

MERCURE.

Passé ;

Va , je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette , di-moi , dans cette fantaisie ?  
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom ?

Es

# 118 AMPHITRION,

Et peux-tu faire enfin, quand tu serois démon,  
Que je ne sois pas moi, que je ne sois Sosie?

M E R C U R E *levant le bâton sur Sosie.*

Comment? Tu peux....

S O S I E.

Ah! Tout doux!

Nous avons fait trêve aux coups.

M E R C U R E.

Quoi! Pendard, imposteur, coquin....

S O S I E.

Pour des injures.

Di-m'en tant que tu voudras;

Ce sont légères blessures,

Et je ne m'en fâche pas.

M E R C U R E.

Tu te dis Sosie?

S O S I E.

Oui. Quelque conte frivole....

M E R C U R E.

Sus, je romps notre trêve, & reprends ma parole.

S O S I E.

N'importe. Je ne puis m'aneantir pour toi,

Et souffrir un discours si loinde l'apparence.

Etre ce que je suis, est-il en ta puissance,

Et puis-je cesser d'être moi?

S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille,

Et peut-on démentir cent indices pressans?

Révai-je? Est-ce que je sommeille?

Ai-je l'esprit troublé par des transports puissans?

Ne sens-je pas bien que je veille?

Ne suis-je pas dans mon bon sens?

Mon maître Amphitruon ne m'a-t-il pas commis

A venir en ces lieux vers Alcène la femme?

Ne lui dois-je pas faire, en lui-vantant sa flamme,

Un récit de ses faits contre nos ennemis?

Ne suis-je pas du port arrivé tout à l'heure?

Ne tiens-je pas une lanterne en main?

Ne te trouvai-je pas devant notre demeure?

Ne t'y parlai-je pas d'un esprit tout humain?

Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie?

Pour m'empêcher d'entrer chez nous,

N'as-tu pas, sur mon dos, exercé ta furie?

NE

# COMEDIE.

110

Ne m'as-tu pas roué de coups ?

Ah ! Tout cela n'est que trop véritable,

Et, plût au Ciel, le fût-il moins !

Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable ;  
Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.

M E R C U R E.

Arrête ; ou, sur ton dos, le moindre pas attire  
Un assommant éclat de mon juste courroux.

Tout ce que tu viens de dire

Est à moi, hormis les coups.

S O S I E.

Ce matin, du vaisseau, plein de frayeur en l'ame ;  
Cette l'interne sçait comme je suis parti.

Amphitryon, du camp, vers Alcmène sa femme  
M'a-t-il pas envoyé ?

M E R C U R E.

Vous en avez menti.

C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcmène ;  
Et qui, du port Persique, arrive de ce pas.

Moi, qui viens annoncer la valeur de son bras  
Qui nous fait remporter une victoire pleine ;

Et de nos ennemis a mis le chef à bas.

C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,  
Fils de Dave, honnête berger,

Frere d'Arpage, mort en pays étranger,  
Mari de Cléanthis la prude,

Dont l'humeur me fait enrager ;

Qui, dans Thèbe, ai reçu mille coups d'étrivière ;  
Sans en avoir jamais dit rien ;

Et jadis, en public, fus marqué par derrière  
Pour être trop homme de bien.

S O S I E *bas à part.*

Il a raison. A moins d'être Sosie,

On ne peut pas sçavoir tout ce qu'il dit ;

Et, dans l'étonnement dont mon ame est saisie,  
Je commence, à mon tour, à le croire un petit.

En effet, maintenant que je le considère,  
Je vois qu'il a de moi taille, mine, action ;

Faisons-lui quelque question,  
Afin d'éclaircir ce mystère.

[*haut.*]

Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,

Qu'est-

100      A M P H I T R I O N ,

Qu'est-ce qu'Amphitriton obtient pour son partage ?

M E R C U R E .

Cinq fort gros diamans en nœud proprement mis,  
Dont leur cheffe paroît comme d'un rare ouvrage.

S O S I E .

A qui destine-t-il un si riche présent ?

M E R C U R E .

A sa femme ; & , sur elle , il le veut voir paroître.

S O S I E .

Mais où , pour l'apporter , est-il mis à présent ?

M E R C U R E .

Dans un coffret scellé des armes de mon maître.

S O S I E *bas à part.*

Il ne ment pas d'un mot , à chaque repartie ;  
Et , de moi , je commence à douter tout de bon.

Près de moi , par la force , il est déjà Sosie ;

Il pourroit bien encor l'être par la raison.

Pourtant quand je me tâte , & que je me rappelle ,

Il me semble que je suis moi.

Où puis-je rencontrer quelque clarté fidèle

Pour démêler ce que je voi ?

Ce que j'ai fait tout seul , & que n'a vu personne ,

A moins d'être moi-même , on ne le peut sçavoir.

Par cette question , il faut que je l'étonne ;

C'est de quoi le confondre , & nous allons le voir.

[*haut.*]

Lorsqu'on étoit aux mains , que fis-tu dans nos tentes ,

Où tu courus seul te fourrer ?

M E R C U R E .

D'un jambon . . .

S O S I E *bas à part.*

L'y voilà !

M E R C U R E .

Que j'allai déterrer ,

Je coupai bravement deux tranches succulentes ,

Dont je sçus fort bien me bourrer.

Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage ,

Et dont , avant le goût , les yeux se contentoient ,

Je pris un peu de courage

Pour nos gens qui se battoient ,

S O S I E

# COMÉDIE.

121

*S O S I E bas à part.*

Cette preuve sans pareille  
En sa faveur conclut bien;  
Et l'on n'y peut dire rien,  
S'il n'étoit dans la bouteille.

[*haut.*]

Je ne scaurois nier, aux preuves qu'on m'expose,  
Que tu ne sois Sosie; & j'y donne ma voix.  
Mais si tu l'es, di-moi qui tu veux que je sois;  
Car encor faut-il bien que je sois quelque chose.

*M E R C U R E.*

Quand je ne ferai plus Sosie,  
Sois-le, j'en demeure d'accord;  
Mais, tant que je le suis, je te garantis mort,  
Si tu prends cette fantaisie.

*S O S I E.*

Tout cet embarras met mon esprit sur les dents,  
Et la raison à ce qu'on voit s'oppose.  
Mais il faut terminer enfin par quelque chose;  
Et le plus court pour moi, c'est d'entrer là dedans.

*M E R C U R E.*

Ah! Tu prends donc, pendard, goût à la bat-  
tonnade?

*S O S I E battu par Mercure.*

Ah! Qu'est-ce-ci, grands Dieux! il frappe un  
ton plus fort;

Et mon dos, pour un mois, en doit être malade.  
Laissons ce diable d'homme, & retournons au port.  
O juste Ciel! J'ai fait une belle ambassade!

*M E R C U R E seul.*

Enfin, je l'ai fait fuir; & sous ce traitement,  
De beaucoup d'actions il a reçu la peine.

Mais je vois Jupiter, qui fort civilement  
Reconduit l'amoureuse Alcimène.

\*\*\*\*\*

## SCÈNE III.

*JUPITER sous la figure d'Amphitrion, ALC-  
MENE, CLEANTHIS, MERCURE.*

*J U P I T E R.*

Défendez, chère Alcimène, aux flambeaux  
d'approcher,

*Tome III.*

F

Ils



Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vûë ;  
 Mais ils pourroient ici découvrir ma venue ,  
 Qu'il est à propos de cacher.

Mon amour , que génoient tous ces soins éclatans  
 Où me tenoit lié la gloire de nos armes ,  
 Aux devoirs de ma charge , a volé les instans  
 Qu'il vient de donner à vos charmes.

Ce vol qu'à vos beautés mon cœur a consacré  
 Pourroit être blâmé dans la bouche publique ;  
 Et j'en veux pour témoin unique  
 Celle qui peut m'en sçavoir gré.

## A L C M E N E .

Je prends , Amphitriton , grande part à la gloire  
 Que répandent sur vous vos illustres exploits ;  
 Et l'éclat de votre victoire

Sçait toucher de mon cœur les sensibles endroits ;  
 Mais , quand je voi que cet honneur fatal  
 Eloigne de moi ce que j'aime ,

Je ne puis m'empêcher , dans ma tendresse ex-  
 trême ,

De lui vouloir un peu de mal ;

Et d'opposer mes vœux à cet ordre suprême ,  
 Qui des Thébains vous fait le Général.

C'est une douce chose , après une victoire ,  
 Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé ;  
 Mais , parmi les périls mêlés à cette gloire ,  
 Un triste coup , hélas ! est bien-tôt arrivé .

De combien de frayeurs a-t-on l'ame blessée ,  
 Au moindre choc dont on entend parler ?

Voit-on , dans les horreurs d'une telle pensée ,  
 Par où jamais se consoler

Du coup dont elle est menacée ?

Et , de quelque laurier qu'on couronne un vain-  
 queur ,

Quelque part que l'on ait à cet honneur suprême ,  
 Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendresses d'un cœur  
 Qui peut , à tout moment , trembler pour ce  
 qu'il aime ?

## J U P I T E R .

Je ne vois rien en vous , dont mon feu ne  
 s'augmente ,

Tout

Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé;

Et c'est, je vous l'avouë, une chose charmante  
De trouver tant d'amour dans un objet aimé.

Mais, si je l'ose dire, un scrupule me gêne  
Aux tendres sentimens que vous me faites voir;  
Et, pour les bien goûter, mon amour, chère

Alcmène,

Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir,  
Qu'à votre seule ardeur, qu'à ma seule personne  
Je dâsse les faveurs que je reçois de vous;

Et que la qualité que j'ai de votre époux,  
Ne fût point ce qui me les donne.

A L C M E N E.

C'est de ce nom, pourtant, que l'ardeur qui me  
brûle,

Tient le droit de paroître au jour;

Et je ne comprends rien à ce nouveau scrupule,  
Dont s'embarrasse votre amour.

J U P I T E R.

Ah! Ce que j'ai pour vous d'ardeur & de tendresse,  
Passe aussi celle d'un époux;

Et vous ne sçavez pas, dans des momens si doux,  
Quelle en est la délicatesse.

Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux.

Sur cent petits égards s'attache avec étude,

Et se fait une inquiétude

De la manière d'être heureux.

En moi, belle & charmante Alcmène,

Vous voyez un mari, vous voyez un amant;

Mais l'amant seul me touche, à parler franchement;

M A R I.

Et je sens, près de vous, que le mari le gêne.

Cet amant, de vos vœux, jaloux au dernier point,

Souhaite qu'à lui seul votre cœur s'abandonne,

Et sa passion ne veut point

De ce que le mari lui donne.

Il veut, de pure source, obtenir vos ardeurs;

Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée;

Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs;

Et par qui, tous les jours, des plus chères faveurs

124 A M P H I T R I O N ,

La douceur est empoisonnée.  
 Dans le scrupule enfin dont il est combattu,  
 Il veut, pour satisfaire à sa délicatesse,  
 Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse;  
 Que le mari ne soit que pour votre vertu;  
 Et que, de votre cœur de bonté revêtu,  
 L'amant ait tout l'amour & toute la tendresse.

A L C M E N E .

Amphitruon, en vérité,  
 Vous vous moquez de tenir ce langage;  
 Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas sage,  
 Si de quelqu'un vous étiez écouté.

J U P I T E R .

Ce discours est plus raisonnable,  
 Alcène, que vous ne pensez;  
 Mais un plus long séjour me rendroit trop cou-  
 pable;  
 Et, du retour au port, les momens sont pressés.  
 Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie  
 Pour un tems m'arrache de vous;  
 Mais, belle Alcène, au moins, quand vous  
 verrez l'époux,  
 Songez à l'amant, je vous prie.

A L C M E N E .

Je ne sépare point ce qu'unissent les Dieux;  
 Et l'époux & l'amant me sont fort précieux.

\*\*\*\*\*

S C E N E I V .

C L E A N T H I S , M E R C U R E .

C L E A N T I S à part.

O Ciel! Que d'aimables caresses  
 D'un époux ardemment chéri!  
 Et que mon traître de mari  
 Est loin de toutes ces tendresses!

M E R C U R E à part.

La Nuit, qu'il me faut avertir,  
 N'a plus qu'à plier tous ses voiles;  
 Et, pour effacer les étoiles,  
 Le Soleil de son lit peut maintenant sortir.

CLE-

CLEANTHIS *arrétant Mercure.*

Quoi! C'est ainsi que l'on me quitte?

MERCURE.

Et comment donc? Ne veux-tu pas

Que de mon devoir je m'acquitte?

Et que d'Amphitryon j'aie suivre les pas?

CLEANTHIS.

Mais, avec cette brusquerie,

Traître, de moi te séparer?

MERCURE.

Le beau sujet de fâcherie!

Nous avons tant de temps ensemble à demeurer.

CLEANTHIS.

Mais quoi! Partir ainsi d'une façon brutale,  
Sans me dire un seul mot de douceur pour régale?

MERCURE.

Diantre! Où veux-tu que mon esprit,

T'aie chercher des fariboles?

Quinze ans de mariage épuisent les paroles;

Et, depuis un long-temps, nous nous sommes  
tout dit.

CLEANTHIS.

Regarde, traître, Amphitryon;

Voi combien pour Alcène il étale de flamme;

Et rougis, là-dessus, du peu de passion

Que tu témoignes pour ta femme.

MERCURE.

Hé, mon Dieu! Cléanthis, ils sont encore amans.

Il est certain âge où tout passe;

Et ce qui leur sied bien dans ces commencemens.

En nous, vieux mariés, auroit mauvaise grace.

Il nous feroit beau voir attachés, face à face,

A pousser les beaux sentimens.

CLEANTHIS.

Quoi! Suis-je hors d'état, perfide, d'espérer

Qu'un cœur auprès de moi soupire?

MERCURE.

Non, je n'ai garde de le dire;

Mais je suis trop barbon pour oser soupçonner,

Et je ferois crever de rire.

C L E A N T H I S .

Mérites-tu , pendard , cet insigne bonheur ,  
De te voir pour épouse une femme d'honneur ?

M E R C U R E .

Mon Dieu ! Tu n'es que trop honnête ;  
Ce grand honneur ne me vaut rien .  
Ne sois point si femme de bien ,  
Et me romps un peu moins la tête .

C L E A N T H I S .

Comment ? De trop bien vivre , on te voit me  
blâmer ?

M E R C U R E .

La douceur d'une femme est tout ce qui me  
charme ;

Et ta vertu fait un vacarme  
Qui ne cesse de m'assommer .

C L E A N T H I S .

Il te faudroit des cœurs pleins de fausses tendresses ,  
De ces femmes aux beaux & louables talens ,  
Qui sçavent accabler leurs maïs de caresses ,  
Pour leur faire avaler l'usage des galans .

M E R C U R E .

Ma foi , veux-tu que je te dise ?  
Un mal d'opinion ne touche que les fols ;  
Et je prendrois pour ma devile ,  
Moins d'honneur , & plus de repos .

C L E A N T H I S .

Comment ! Tu souffrirois , sans nulle répugnance ,  
Que j'aimasse un galant avec toute licence ?

M E R C U R E .

Oui , si je n'étois plus de tes cris rebattu ,  
Et qu'on te vît changer d'humeur & de méthode .  
J'aime mieux un vice commode ,  
Qu'une fatigante vertu .

Adieu , Cléanthis , ma chère ame ,  
Il me faut suivre Amphitryon .

C L E A N T H I S *seule* .

Pourquoi , pour punir cet infame ,  
Mon cœur n'a-t-il assez de résolution ?

Ah ! Que dans cette occasion  
J'enrage d'être honnête femme !

*Fin du premier Acte .*



## ACTE SECON D.

## SCENE PREMIERE.

A M P H I T R I O N, S O S I E.

A M P H I T R I O N.

**V** I E N - ç A , bourreau , vien-ça. Sçai-tu,  
maître fripon,  
Qu'à te faire assommer ton discours  
peut suffire;

Et que, pour te traiter comme je le désire,  
Mon courroux n'attend qu'un bâton?

S O S I E.

Si vous le prenez sur ce ton,  
Monsieur, je n'ai plus rien à dire;  
Et vous aurez toujours raison.

A M P H I T R I O N.

Quoi ! Tu veux me donner pour des vérités, traître,  
Des contes que je vois d'extravagance outrés ?

S O S I E.

Non, je suis le valet, & vous êtes le maître;  
Il n'en sera, Monsieur, que ce que vous voudrez.

A M P H I T R I O N.

Cà, je veux étouffer le courroux qui m'enflamme,  
Et, tout du long, t'ouïr sur ta commission.

Il faut, avant que voir ma femme,  
Que je débrouille ici cette confusion.  
Rappelle tous tes sens, rentre bien dans ton ame;  
Et réponds, mot pour mot, à chaque question.

S O S I E.

Mais, de peur d'incongruité,  
Dites-moi, de grace, à l'avance,  
De quel air il vous plaît que ceci soit traité.  
Parlerai-je, Monsieur, selon ma conscience,  
Ou comme, auprès des grands, on le voit usité ?

Faut-il dire la vérité,  
Ou bien user de complaisance ?

A M P H I T R I O N.

Non, je ne te veux obliger  
Qu'à me rendre de tout un compte fort sincère.



S O S I E.

Bon. C'est assez, laissez-moi faire;  
Vous n'avez qu'à m'interroger.

A M P H I T R I O N.

Sur l'ordre qui tantôt je t'avois sçu prescrire...

S O S I E.

Je suis parti, les Cieux d'un noir crêpe voilés,  
Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre,  
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

A M P H I T R I O N.

Comment? Coquin.

S O S I E.

Monsieur, vous n'avez rien qu'à dire,  
Je mentirai, si vous voulez.

A M P H I T R I O N.

Voilà comme un valet montre pour nous du zèle.  
Passons. Sur les chemins que t'est-il arrivé?

S O S I E.

D'avoir une frayeur mortelle  
Au moindre objet que j'ai trouvé.

A M P H I T R I O N.

Poltron.

S O S I E.

En nous formant, nature a ses caprices,  
Divers panchans en nous elle fait observer.  
Les uns, à s'exposer, trouvent mille delices;  
Moi, j'en trouve à me conserver.

A M P H I T R I O N.

Arrivant au logis...

S O S I E.

J'ai, devant notre porte,  
En moi-même, voulu répéter un petit,  
Sur quel ton, & de quelle sorte  
Je ferois du combat le glorieux récit.

A M P H I T R I O N.

Ensuite?

S O S I E.

On m'est venu troubler, & mettre en peine.

A M P H I T R I O N.

Et qui?

M O I S T I E.

S O S I E.

Taise. Un moi, de vos ordres jaloux.

Que



Que vous avez, du port, envoyé vers Alcène;  
Et qui, de nos secrets, a connoissance pleine,  
Comme le moi qui parle à vous.

AMPHITRION.

Quels contes!

SOSIE.

Non, Monsieur, c'est la vérité pure.  
Ce moi, plutôt que moi, s'est au logis trouvé;  
Et j'étois venu, je vous jure,  
Avant que je fusse arrivé.

AMPHITRION.

D'où peut procéder, je te prie,  
Cet gatinathias m'indir?  
Est-ce songe? Est-ce yvrognerie?  
Aliénation d'esprit?  
Ou méchante plaisanterie?

SOSIE.

Non, c'est la chose comme elle est,  
Et point du tout conte frivole.  
Je suis homme d'honneur, j'en donne ma parole;  
Et vous m'en croirez, s'il vous plaît.  
Je vous dis que, croyant n'être qu'un seul Sosie,  
Je me suis trouvé deux chez nous,  
Et que, de ces deux moi, piqués de jalousie,  
L'un est à la maison, & l'autre est avec vous;  
Que le moi, que voici, chargé de lassitude,  
A trouvé l'autre moi frais, gaillard, & dispos,  
Et n'ayant d'autre inquiétude  
Que de battre, & casser des os.

AMPHITRION.

Il faut être, je te confesse,  
D'un esprit bien posé, bien tranquille, bien doux,  
Pour souffrir qu'un valet de chansons me repasse.

SOSIE.

Si vous vous mettez en courroux,  
Plus de conférence entré nous;  
Vous sçavez que d'abord tout cesse.

AMPHITRION.

Non, sans emportement je te veux écouter;  
Je l'ai promis. Mais dis; en bonne conscience,  
Au mystère nouveau que tu me viens conter,  
Est-il quelque ombre d'apparence?

Es

SO-

130      A M P H I T R I O N ;

S O S I E.

Non, vous avez raison ; & la cholè à chacun  
Hors de créance doit paroître.

C'est un fait à n'y rien connoître,  
Un conte extravagant, ridicule, importun ;  
Cela choque le sens commun ;  
Mais cela ne laisse pas d'être.

A M P H I T R I O N.

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être insensé ?

S O S I E.

Je ne l'ai pas crû, moi, sans une peine extrême.  
Je me suis, d'être deux, senti l'esprit blessé ;  
Et long-tems d'imposteur j'ai traité ce moi-même.  
Mais à me reconnoître enfin il m'a forcé,  
J'ai vû que c'étoit moi, sans aucun stratagème ;  
Des pieds, jusqu'à la tête, il est comme moi fait,  
Beau, l'air noble, bien pris, les manières char-

mantes,

Enfin deux gouttes de lait  
Ne sont pas plus ressemblantes ;  
Et, n'étoit que ses mains sont un peu trop pesantes,  
J'en serois fort satisfait.

A M P H I T R I O N.

A quelle patience il faut que je m'exhorte !  
Mais enfin, n'es-tu pas entré dans la maison ?

S O S I E.

Bon, entré ? Hé, de quelle sorte ?  
Ai-je voulu jamais entendre de raison,  
Et ne me suis-je pas interdit notre porte ?

A M P H I T R I O N.

Comment donc ?

S O S I E.

Avec un bâton,  
Dont mon dos sent encore une douleur très-forte.

A M P H I T R I O N.

Où l'a battu ?

S O S I E.

Vrayment !

A M P H I T R I O N.

Et qui ?

S O S I E.

Moi,

AM.

COMEDIE. 131  
AMPHITRION.

Toi, te battre?

SOSIE.

Oui, moi. Non pas le moi d'ici,  
Mais le moi du logis qui frappe comme quatre.

AMPHITRION.

Te confonde le Ciel de me parler ainsi!

SOSIE.

Ce ne sont point des badinages.  
Le moi que j'ai trouvé tantôt,  
Sur le moi qui vous parle, a de grands avantages;  
Il a le bras fort, le cœur haut,  
J'en ai reçu des témoignages,  
Et ce diable de moi m'a rossé comme il faut;  
C'est un drôle qui fait des rages.

AMPHITRION.

Achevons. As-tu vû ma femme?

SOSIE.

Non.

AMPHITRION.

Pourquoi?

SOSIE.

Par une raison assez forte.

AMPHITRION.

Qui t'a fait y manquer, maraud? Explique-toi.

SOSIE.

Faut-il le répéter vingt fois de même sorte?

Moi, vous dis-je, ce moi plus robuste que moi,

Ce moi, qui s'est de force emparé de la porte,

Ce moi, qui m'a fait filer doux,

Ce moi, qui le seul moi veut être,

Ce moi, de moi-même jaloux,

Ce moi vaillant, dont le courroux

Au moi poltron s'est fait connoître;

Enfin ce moi, qui suis chez nous,

Ce moi, qui s'est montré mon maître,

Ce moi qui m'a roué de coups.

AMPHITRION.

Il faut que ce matin, à force de trop boire,

Il se soit troublé le cerveau.

F a

SO.

# 132 A M P H I T R I O N ,

S O S I E .

Je veux être pendu, si j'ai bû que de l'eau;  
A mon serment, on m'en peut croire.

A M P H I T R I O N .

Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient  
portés,

Et qu'un songe fâcheux, dans ses confus mystères  
T'ait fait voir toutes les chimères,  
Dont tu me fais des vérités.

S O S I E .

Tout aussi peu. Je n'ai point sommeillé;  
Et n'en ai même aucune envie.

Je vous parle bien éveillé,  
J'étois bien éveillé ce matin, sur ma vie;  
Et bien éveillé même étoit l'autre Sosie,  
Quand il m'a si bien étrillé.

A M P H I T R I O N .

Sui-moi, je t'impose silence.  
C'est trop me fatiguer l'esprit.

Et je suis un vray fou d'avoir la patience  
D'écouter, d'un valet, les sottises qu'il dit.

Tiercepersonne S O S I E à part.

Tous les discours sont des sottises,  
Partant d'un homme sans éclat.  
Ce seroient paroles exquisés,  
Si c'étoit un grand qui parlât.

A M P H I T R I O N .

Entrons sans davantage attendre.  
Mais Alcmène paroît avec tous ses appas;  
En ce moment, sans doute, elle ne m'attend pas,  
Et mon abord la va surprendre.

\*\*\*\*\*

## S C E N E II.

A L C M E N E , A M P H I T R I O N ,  
C L E A N T H I S , S O S I E .

A L C M E N E sans voir Amphitrion.

A Llons, pour mon époux, Cléanthis, vers  
les Dieux,

Nous acquitter de nos hommages;  
Et les remercier des succès glorieux,

Dont

Dont Thébés, par son bras, goûte les avantages.

[apercevant Amphitryon.]

O Dieux!

A M P H I T R I O N.

Fasse le Ciel, qu'Amphitryon vainqueur,

Avec plaisir soit revû de sa femme;

Et que ce jour, favorable à ma flâme,

Vous redonne à mes yeux avec le même cœur!

Que j'y retrouve autant d'ardeur

Que vous en rapporte mon ame!

A L C M E N E.

Quoi! De retour si-tôt?

A M P H I T R I O N.

Certes, c'est, en ce jour,

Me donner de vos feux un mauvais témoignage,

Et ce, Quoi si-tôt de retour?

En ces occasions, n'est guères le langage

D'un cœur bien enflammé d'amour.

J'osois me flater, en moi-même,

Que, loin de vous, j'aurois trop demeuré.

L'attente d'un retour ardemment désiré,

Donne à tous les instans une longueur extrême;

Et l'absence de ce qu'on aime,

Quelque peu qu'elle dure, a toujours trop duré.

A L C M E N E.

Je ne vois...

A M P H I T R I O N.

Non, Alcène, à son impatience

On mesure le tems en de pareils états;

Et vous comptez les momens de l'absence.

En personne qui n'aime pas.

Lorsque l'on aime comme il faut,

Le moindre éloignement nous tue;

Et ce dont on chérit la vûe,

Ne revient jamais assez tôt.

De votre accueil, je le confesse,

Se plaint ici mon amoureuse ardeur;

Et j'attendois, de votre cœur,

D'autres transports de joye & de tendresse.

A L C M E N E.

J'ai peine à comprendre sur quoi

Vous fondez les discours que je vous entends faire;

F 7

Et,

234 A M P H I T R I O N.

Et, si vous vous plaignez de moi,  
Je ne sçais pas, de bonne foi,  
Ce qu'il faut pour vous satisfaire.

Hier au soir, ce me semble, à votre heureux  
retour,

On me vit témoigner une joye assez tendre ;  
Et rendre aux soins de votre amour,  
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'at-  
tendre.

A M P H I T R I O N.

Comment ?

A L C M E N E.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux  
Les soudains mouvemens d'une entière allégresse ?  
Et le transport d'un cœur peut-il s'expliquer  
mieux,

Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse ?

A M P H I T R I O N.

Que me dites-vous là ?

A L C M E N E.

Que même votre amour,  
Montra de mon accueil une joye incroyable ;  
Et que, m'ayant quittée à la pointe du jour,  
Je ne vois pas qu'à ce soudain retour,  
Ma surprise soit si coupable.

A M P H I T R I O N.

Est-ce que du retour que j'ai précipité,  
Un songe, cette nuit, Alcmène, dans votre ame  
A prévenu la vérité ?

Et que, m'ayant peut-être en dormant bien traité,  
Votre cœur se croit, vers ma flâme,  
Assez amplement acquitté ?

A L C M E N E.

Est-ce qu'une vapeur, par sa malignité,  
Amphitriton, a dans votre ame,  
Du retour d'hier au soir, brouillé la vérité ?  
Et que, du doux accueil duquel je m'acquittai,  
Votre cœur prétend à ma flâme,  
Ravir toute l'honnêteté ?

A M P H I T R I O N.

Cette vapeur, dont vous me réglez,  
Est un peu, ce me semble, étrange.

ALC.



ALCMENE.

C'est ce qu'on peut donner pour change,  
Au songe dont vous me parlez.

AMPHITRION.

A moins d'un songe, on ne peut pas, sans doute,  
Excuser ce qu'ici votre bouche me dit.

ALCMENE.

A moins d'une vapeur qui vous trouble l'esprit,  
On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute.

AMPHITRION.

Laissons un peu cette vapeur, Alcémène.

ALCMENE.

Laissons un peu ce songe, Amphitryon.

AMPHITRION.

Sur le sujet dont il est question,  
Il n'est guères de jeu, que trop loin on ne mène.

ALCMENE.

Sans doute; &, pour marque certaine,  
Je commence à sentir un peu d'émotion.

AMPHITRION.

Est-ce donc que, par là, vous voulez essayer  
A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte?

ALCMENE.

Est-ce donc que, par cette feinte,  
Vous désirez vous égayer?

AMPHITRION.

Ah! De grace, cessons, Alcémène, je vous prie;  
Et parlons sérieusement.

ALCMENE.

Amphitryon, c'est trop pousser l'amusement;  
Finißons cette raillerie.

AMPHITRION.

Quoi! Vous osez me soutenir en face,  
Que, plutôt qu'à cette heure, on m'ait ici pu voir?

ALCMENE.

Quoi! Vous voulez nier avec audace,  
Que, dès hier en ces lieux, vous vîntes sur le soir?

AMPHITRION.

Moi, je vins hier?

ALCMENE.

Sans doute; &, dès devant l'aurore,  
Vous vous en êtes retourné.

AM.

136 AMPHITRION.

AMPHITRION *à part.*

Ciel! Un pareil débat s'est-il pu voir encore?  
Et qui, de tout ceci, ne seroit étonné,  
*Sosie?*

SOSIE.

Elle a besoin de six grains d'ellébore,  
Monsieur, son esprit est tourné.

AMPHITRION.

Alcmène, au nom de tous les Dieux,  
Ce discours a d'étranges suites,  
Reprenez vos sens un peu mieux;  
Et pensez à ce que vous dites.

ALCMÈNE.

J'y pense mûrement aussi,

Et tous ceux du logis ont vu votre arrivée.  
J'ignore quel motif vous fait agir ainsi;  
Mais, si la chose avoit besoin d'être prouvée,  
S'il étoit vrai qu'on pût ne s'en souvenir pas,  
De qui puis-je tenir, que de vous, la nouvelle  
Du dernier de tous vos combats,  
Et les cinq diamans que portoit Prérélas  
Qu'a fait, dans la nuit éternelle,  
Tomber l'effort de votre bras?

En pourroit-on vouloir un plus sûr témoignage?

AMPHITRION.

Quoi! Je vous ai déjà donné  
Le noeud de diamans que j'eus pour mon partage,  
Et que je vous ai destiné?

ALCMÈNE.

Assurément. Il n'est pas difficile  
De vous en bien convaincre.

AMPHITRION.

Et comment?

ALCMÈNE *montrant, à sa ceinture, le  
noeud de diamans.*

Le voici.

AMPHITRION.

Sosie?

SOSIE *tirant de sa poche un coffret.*

Elle se moque, & je le tiens ici,  
Monsieur; la feinte est inutile.

AMPHITRION *regardant le coffret.*  
Le cachet est entier,

ALC

ALCMENE *présentant à Amphitryon le nœud de diamans.*

Est-ce une vision?

Tenez. Trouverez-vous cette preuve assez forte?

AMPHITRYON.

Ah Ciel! O juste Ciel!

ALCMENE.

Allez, Amphitryon,

Vous vous moquez d'en user de la sorte;  
Et vous en devriez avoir confusion.

AMPHITRYON.

Rempis vite ce cachet.

SOSIE *ayant ouvert le coffret.*

Ma foi, la place est vuide.

Il faut que, par magie, on ait scû le tirer,  
Ou bien que, de lui-même, il soit venu, sans  
guide,

Vers celle qu'il a scû qu'on en vouloit parer.

AMPHITRYON *à part.*

O Dieux, dont le pouvoir sur les choses préside,  
Quelle est cette aventure, & qu'en puis-je augurer,  
Dont mon amour ne s'intimide?

SOSIE *à Amphitryon.*

Si sa bouche dit vrai, nous avons même sort;  
Et, de même que moi, Monsieur, vous êtes  
double.

AMPHITRYON

Tai-voilà...

ALCMENE.

Sur quoi vous étonner si fort,

Et d'où peut naître ce grand trouble?

AMPHITRYON *à part.*

O Ciel! Quel étrange embarras!

Je vois des incidens qui passent la nature;

Et mon honneur redoute une aventure,

Que mon esprit ne comprend pas.

ALCMENE.

Songez-vous, en tenant cette preuve sensible,

A me nier encor votre retour pressé?

AMPHITRYON.

Non; mais, à ce retour, daignez, s'il est possible,

Me conter ce qui s'est passé.

ALC.

A L C M E N E.

Puisque vous demandez ce récit de la chose ,  
 Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous ?

A M P H I T R I O N .

Pardonnez-moi ; mais j'ai certaine cause ,  
 Qui me fait demander ce récit entre nous .

A L C M E N E .

Les soucis importants , qui vous peuvent saisir ,  
 Vous ont-ils fait si vite en perdre la mémoire ?

A M P H I T R I O N .

Peut-être ; mais enfin vous me ferez plaisir  
 De m'en dire toute l'histoire .

A L C M E N E .

L'histoire n'est pas longue . A vous je m'avançai ,  
 Pleine d'une aimable surprise ;  
 Tendrement je vous embrassai ,

Et témoignai ma joye , à plus d'une reprise ,

A M P H I T R I O N à part .

Ah ! D'un si doux accueil je me serois passé .

A L C M E N E .

Vous me fîtes d'abord ce présent d'importance ,  
 Que , du butin conquis , vous m'aviez destiné .

Votre cœur , avec véhémence ,

M'étala de ses feux toute la violence ,

Et les soins importuns qui l'avoient enchaîné ,

L'aîs de me revoir , les tourmens de l'absence ,

Tout le souci que son impatience ,

Pour le retour , s'étoit donné ;

Et jamais votre amour , en pareille occurrence ,

Ne me parut si tendre & si passionné .

A M P H I T R I O N à part .

Peut-on plus vivement se voir assassiné ?

A L C M E N E .

Tous ces transports , toute cette tendresse ;

Comme vous croyez bien , ne me déplaisoient pas ;

Et , s'il faut que je le confesse ,

Mon cœur , Amphitriton , y trouvoit mille appas .

A M P H I T R I O N .

Ensuite , s'il vous plaît ?

A L C M E N E .

Nous nous entrecoupâmes

De mille questions qui pouvoient nous toucher .

On servit. Tête à tête, ensemble nous soupâmes ;  
Et, le soupe fini, nous nous fâmes coucher.

A M P H I T R I O N.

Ensemble ?

A L C M E N E

Affûrement. Quelle est cette demande ?

A M P H I T R I O N *à part.*

Ah ! C'est ici le coup le plus cruel de tous,  
Et dont à s'affûrer trembloit mon feu jaloux.

A L C M E N E.

D'où vous vient, à ce mot, une rougeur si grande ?  
Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous ?

A M P H I T R I O N.

Non ce n'étoit pas moi, pour ma douleur sensible ;  
Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés,

Dir, de toutes les faussetés,

La fausseté la plus horrible.

A L C M E N E.

Amphitriton !

A M P H I T R I O N.

Perfide !

A L C M E N E.

Ah ! Quel emportement !

A M P H I T R I O N.

Non, non, plus de douceur & plus de déférence ;  
Ce revers vient à bout de toute ma constance ;  
Et mon cœur ne respire, en ce fatal moment,  
Et que fureur, & que vengeance.

A L C M E N E.

De qui donc vous venger, & quel manque de foi  
Vous fait ici me traiter de coupable ?

A M P H I T R I O N.

Je ne sçais pas ; mais ce n'étoit pas moi,  
Et c'est un désespoir, qui de tout rend capable.

A L C M E N E.

Allez, indigne époux, le fait parle de soi ;

Et l'imposture est effroyable,

C'est trop me pousser là-dessus,

Et d'infidélité me voir trop condamnée.

Si vous cherchez, dans ces transports confus,

Un prétexte à briser les nœuds d'un hyménée

Qui

140 A M P H I T R I O N ,

Qui me tient là vous enchaînée,  
Tous ces détours sont superflus;  
Et me voilà déterminée

A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

A M P H I T R I O N .

Après l'indigne affront que l'on me fait connoître,  
C'est bien à quoi, sans doute, il faut vous préparer.  
C'est le moins qu'on doit voir; & les choses,  
peut-être,

Pourront n'en pas là demeurer.

Le deshonneur est sûr, mon malheur m'est visible,  
Et mon amour en vain voudroit me l'obscurcir.  
Mais le détail encor ne m'en est pas sensible;  
Et mon juste courroux prétend s'en éclaircir.  
Votre frere déjà peut hautement répondre,  
Que, jusqu'à ce matin, je ne l'ai point quitté.  
Je m'en vais le chercher, afin de vous confondre  
Sur ce retour qui m'est fausement imputé.  
Après, nous percerons jusqu'au fond d'un mys-  
tère,

Jusques à présent inouï;

Et, dans les mouvemens d'une juste colere,  
Malheur à qui m'aura trahi,

S O S I E .

Monseigneur. . .

A M P H I T R I O N .

Ne m'accompagne pas,

Et demeure ici pour m'attendre.

C L E A N T H I S à Alcèbre.

Faut-il. . .

A L C M E N E .

Je ne puis rien entendre.

Laisse-moi seule, & ne suis point mes pas.

\*\*\*\*\*

S C E N E III.

C L E A N T H I S , S O S I E .

C L E A N T H I S à part.

I L faut que quelque chose ait brouillé sa cer-  
velle;

Mais le frere sur le champ

Finira cette querelle.



# C O M E D I E. 114

S O S I E à part.

C'est ici, pour mon maître, un coup assez tou-  
chant;

Et son aventure est cruelle.

Je crains fort, pour mon fait, quelque chose  
approchant;

Et je m'en veux, tout doux, éclaircir avec elle.

C L E A N T H I S à part.

Voiez s'il me viendra seulement aborder.

Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître.

S O S I E à part.

La chose quelquesfois est fâcheuse à connoître,

Et je tremble à la demander.

Ne vandroit-il pas mieux, pour ne rien hazarder,

Ignorer ce qu'il en peut être?

Allons, tout coup vaille, il faut voir;

Et je ne m'en sçaurois défendre.

La foiblesse humaine est d'avoir

Des curiosités d'apprendre

Ce qu'on ne voudroit pas sçavoir.

Dieu te gard, Cléanthis.

C L E A N T H I S.

Ah, ah! Tu t'en avises?

Traître, de t'approcher de nous.

S O S I E.

Mon Dieu! Qu'as-tu? Toujours on te voit en  
courroux;

Et sur rien tu te formalises?

C L E A N T H I S.

Qu'appelles-tu sur rien? Di?

S O S I E.

J'appelle sur rien;

Ce qui, sur rien, s'appelle en vers, ainsi qu'en prose;

Et rien, comme tu le sçais bien,

Veut dire rien, on peu de chose.

C L E A N T H I S.

Je ne sçais qui me tient, infame,

Que je ne t'arrache les yeux,

Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme;

S O S I E.

Hola. D'où te vient donc ce transport furieux?

CLE;

C L E A N T H I S .

Tu n'appelles donc rien le procédé , peut-être ;  
Qu'avec moi ton cœur a tenu ?

S O S I E .

Et quel ?

C L E A N T H I S .

Quoi ! Tu fais l'ingénu ?

Est-ce qu'à l'exemple du maître ,

Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu ?

S O S I E .

Non , je sçais fort bien le contraire ;

Mais je ne t'en fais pas le fin.

Nous avons bû de je ne sçais quel vin ,

Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pû faire.

C L E A N T H I S .

Tu crois , peut-être , excuser par ce trait...

S O S I E .

Non , tout de bon , tu m'en peux croire.

J'étois dans un état , où je puis avoir fait

Des choses dont j'aurois regret ;

Et dont je n'ai nulle mémoire.

C L E A N T H I S .

Tu ne te souviens point du tout de la manière

Dont tu m'as sçu traiter étant venu du port ?

S O S I E .

Non plus que rien ; tu peux m'en faire le rapport.

Je suis équitable &amp; sincère ,

Et me condamnerai , moi-même , si j'ai tort.

C L E A N T H I S .

Comment ! Amphitrion m'ayant sçu disposer ,

Jusqu'à ce que tu vins , j'avois poussé ma veille ;

Mais je ne vis jamais une froideur pareille ,

De ta femme il fallut moi-même t'aviser ;

Et , lorsque je fus te baiser ,

Tu détournas le nez , &amp; me donnas l'oreille ;

S O S I E .

Bon.

C L E A N T H I S .

Comment , bon ?

S O S I E .

Mon Dieu ! Tu ne sçais pas pourquoi ,

Cléanthis , je tiens ce langage.

J'a-

J'avois mangé de l'ail, & fis en homme sage  
De détourner un peu mon haleine de toi.

CLEANTHIS.

Je te scûs exprimer des tendresses de cœur;  
Mais, à tous mes discours, tu fus comme une  
louche;

Et jamais un mot de douceur  
Ne te put sortir de la bouche.

SOSIE à part.

Courage.

CLEANTHIS.

Enfin, ma flâme eut beau s'émanciper;  
Sa chaste ardeur, en toi, ne trouva rien que glace;  
Et, dans un tel retour, je te vis la tromper  
Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place  
Que les loix de l'hymen t'obligent d'occuper.

SOSIE.

Quoi! Je ne couchai point?

CLEANTHIS.

Non, lâche.

SOSIE.

Est-il possible?

CLEANTHIS.

Traître, il n'est que trop assuré;  
C'est de tous les affronts l'affront le plus sensible;  
Et, loin que ce matin ton cœur l'ait réparé,

Tu t'es d'avec moi séparé  
Par des discours chargés d'un mépris tout visible.

SOSIE à part.

Vivat, Sosie.

CLEANTHIS.

Hé quoi! Ma plainte a cet effet?  
Tu ris après ce bel ouvrage?

SOSIE.

Que je suis de moi satisfait!

CLEANTHIS.

Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage?

SOSIE.

Je n'aurois jamais cru que j'eusse été si sage.

CLEANTHIS.

Loin de te condamner d'un si perfide trait,  
Tu m'en fais éclater la joye en ton visage.

SO.

144 AMPHITRION,

S O S I E,

Mon Dieu ! Tout doucement. Si je paroïs joyeux,  
Croï que j'en'ai, dans l'ame, une raison très-forte ;  
Et que, sans y penser, je ne fis jamais mieux,  
Que d'en user tantôt avec toi de la sorte.

C L E A N T H I S,

Traître, te moques-tu de moi ?

S O S I E.

Non, je te parle avec franchise.  
En l'état où j'étois, j'avois certain effroi  
Dont, avec ton discours, mon ame s'est remise.  
Je m'appréhendois fort, & craignois qu'avec toi  
Je n'eusse fait quelque sottise.

C L E A N T H I S.

Quelle est cette frayeur, & sçachons donc pour  
quoi ?

S O S I E.

Les Médecins disent, quand on est yvre,  
Que, de sa femme, on se doit abstenir ;  
Et que, dans cet état, il ne peut provenir  
Que des enfans pesans, & qui ne sçauroient vivre.  
Vo, si mon cœur n'eût sçu de froideur se munir,  
Quels inconvéniens auroient pu s'en ensuivre.

C L E A N T H I S.

Je me moque des Médecins  
Avec leurs raisonnemens fades.  
Qu'ils réglent ceux qui sont malades,  
Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien  
sains,

Ils se mêlent de trop d'affaires ;  
De prétendre tenir nos chastes feux gênés ;  
Et, sur les jours caniculaires,  
Ils nous donnent encore, avec leurs loix sévères,  
De cent fois contes par le nez.

S O S I E.

Tout doux.

C L E A N T H I S.

Non, je soutiens que cela conclut mal ;  
Ces raisons sont raisons d'extravagantes têtes.  
Il n'est ni vin, ni tems qui puisse être fatal  
A remplir le devoir de l'amour conjugal ;  
Et les Médecins sont des bêtes.

S O S I E.

Contr'eux, je t'en supplie, apaise ton courroux ;  
Ce sont d'honnêtes gens, quoi que le monde en-  
dise.

C L E A N T H I S.

Tu n'es pas où tu crois. En vain tu files doux.  
Ton excuse n'est point une excuse de mise ;  
Et je me veux venger, tôt ou tard, entre nous,  
De l'air dont, chaque jour, je vois qu'on me  
méprise.

Des discours de tantôt je garde tous les coups,  
Et tâcherai d'user, lâche & perfide époux,  
De cette liberté que ton cœur m'a permise.

S O S I E.

Quoi ?

C L E A N T H I S.

Tu m'as dit tantôt que tu consentois fort,  
Lâche, que j'en aimasse un autre.

S O S I E.

Ah ! Pour cet article, j'ai tort,  
Je m'en dédis ; il y va trop du nôtre.  
Garde-toi bien de suivre ce transport.

C L E A N T H I S.

Si je puis une fois pourtant  
Sur mon esprit gagner la chose....

S O S I E.

Fais à ce discours quelque pause,  
Amphitryon revient, qui me paroît content.

\*\*\*\*\*

## S C E N E IV.

JUPITER, CLEANTHIS, SOSIE.

J U P I T E R à part.

J E viens prendre le tems de rappaiser Alcène,  
De bannir les chagrins que son cœur veut  
garder ;  
Et donner à mes feux, dans ce soin qui m'amène,  
Le doux plaisir de se raccommo-der.

[à Cleantis.]

Alcène est là haut, n'est-ce pas ?

Tome III.

G

CLE-

CLEANTHIS.

Qui, pleine d'une inquiétude,  
Qui cherche de la solitude;

Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas.

JUPITER.

Quelque défense qu'elle ait faite,  
Elle ne fera pas pour moi.

\*\*\*\*\*

## SCÈNE V.

CLEANTHIS, SOSIE.

CLEANTHIS.

SON chagrin, à ce que je voi,  
A fait une prompte retraite.

SOSIE.

Que dis-tu, Cléanthis, de ce joyeux maintien,  
Après son fracas effroyable?

CLEANTHIS.

Que, si toutes nous faisons bien,  
Nous donnerions tous les hommes au diable;  
Et que le meilleur n'en vaut rien.

SOSIE.

Cela se dit dans le courroux.

Mais, aux hommes, par trop vous êtes accrochées;  
Et vous seriez, ma foi, toutes bien empêchées,  
Si le diable les prenoit tous.

CLEANTHIS.

Vrayment. . .

SOSIE.

Le voici. Taisons-nous.

\*\*\*\*\*

## SCÈNE VI.

JUPITER, ALCMENE, CLEAN-  
THIS, SOSIE.

JUPITER.

VOulez-vous me désespérer?

Hélas! Arrêtez, belle Alcmène.

ALCMENE.

Non, avec l'auteur le ma peine,  
Je ne puis du tout demeurer,



JUPITER.

De grace....

ALCMENE.

Laissez-moi.

JUPITER.

Quois....

ALCMENE.

Laissez-moi, vous dis-je.

JUPITER *bas à part.*Ses pleurs touchent mon ame, & sa douleur  
m'afflige.

[haut.]

Souffrez que mon cœur....

ALCMENE.

Non, ne suivez point mes pas.

JUPITER.

Où voulez-vous aller?

ALCMENE.

Où vous ne serez pas.

JUPITER.

Ce vous est une attente vaine.

Je tiens à vos beautés par un nœud trop serré.  
Pour pouvoir un moment en être séparé.

Je vous suivrai par tout, Alcmène,

ALCMENE.

Et moi par tout je vous fuirai.

JUPITER.

Je suis donc bien épouvantable?

ALCMENE.

Plus qu'on ne peut dire, à mes yeux.

Oui, je vous vois comme un monstre effroyable.

Un monstre cruel, furieux,

Et dont l'approche est redoutable;

Comme un monstre à fuir en tous lieux.

Mon cœur souffre, à vous voir, une peine in-  
croyable,

C'est un supplice qui m'accable;

Et je ne vois rien sous les Cieux

D'affreux, d'horrible, d'odieux,

Qui ne me fût plus que vous supportable.

JUPITER.

En voilà bien, hélas! que votre bouche dit.

G 2

ALC.

A L C M E N E.

J'en ai dans le cœur davantage;  
Et, pour l'exprimer tout, ce cœur a du dépit  
De ne point trouver de langage.

J U P I T E R.

Hé! Que vous a donc fait ma fiâme,  
Pour me pouvoir, Alcène, en monstre regarder?

A L C M E N E.

Ah! juste Ciel! Cela se peut-il demander?  
Et n'est-ce pas pour mettre à bout une ame?

J U P I T E R.

Ah! D'un esprit plus adouci....

A L C M E N E.

Non, je ne veux, du tout, vous voir, ni vous  
entendre.

J U P I T E R.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainsi?

Est-ce-là cet amour si tendre,

Qui devoit tant durer quand je vins hier ici?

A L C M E N E.

Non, non, ce ne l'est pas; & vos lâches injures  
En ont autrement ordonné.

Il n'est plus, cet amour, tendre & passionné;  
Vous l'avez, dans mon cœur, par cent vives  
blessures,

Cruellement assassiné.

C'est, en sa place, un courroux inflexible,  
Un vif ressentiment, un dépit invincible,  
Un désespoir d'un cœur justement animé  
Qui prétend vous haïr pour cet affront sensible,  
Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé;  
Et c'est haïr autant qu'il est possible.

J U P I T E R.

Hélas! Que votre amour n'avoit guères de force,  
Si de si peu de chose on le peut voir mourir!  
Ce qui n'étoit que jeu, doit-il faire un divorce,  
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir?

A L C M E N E.

Ah! C'est cela dont je suis offensée,  
Et que ne peut pardonner mon courroux.  
Des véritables traits d'un mouvement jaloux

Je

Je me trouverois moins blessée.

La jalousie a des impressions,

Dont bien souvent la force nous entraîne,

Et l'ame la plus sage, en ces occasions,

Sans doute, avec assez de peine,

Répond de ses émotions.

L'emportement d'un cœur qui peut s'être abusé

A de quoi ramener une ame qu'il offense;

Et, dans l'amour qui lui donne naissance

Il trouve au moins, malgré toute sa violence,

Des raisons pour être excusé.

De semblables transports contre un ressentiment,

Pour défense, toujours ont ce qui les fait naître;

Et l'on donne grace aisément

A ce dont on n'est pas le maître.

Mais que, de gaieté de cœur,

On passe aux mouvemens d'une fureur extrême;

Que, sans cause, l'on vienne, avec tant de rigueur,

Blesser la tendresse & l'honneur

D'un cœur qui chèrement nous aime;

Ah! C'est un coup trop cruel en lui-même,

Et que jamais n'oubliera ma douleur.

Oui, vous avez raison, Alcimene, il se faut rendre.

Cette action, sans doute, est un crime odieux,

Je ne prétends plus le défendre.

Mais souffrez que mon cœur s'en défende à vos

yeux;

Et donne au vôtre à qui se prendre

De ce transport injurieux.

A vous en faire un aveu véritable,

L'époux, Alcimene, a commis tout le mal,

C'est l'époux qu'il vous faut regarder en coupable;

L'amant n'a point de part à ce transport brutal.

Et, de vous offenser, son cœur n'est point capable.

Il a pour vous, ce cœur, pour y jamais penser,

Trop de respect & de tendresse;

Et, si de faire rien à vous pouvoir blesser

Il avoit eu la coupable faiblesse,

De cent coups, à vos yeux, il voudroit le percer.

Mais l'époux est sorti de ce respect soumis

Où pour vous l'on doit toujours être;

A son dur procédé l'époux s'est fait connoître;  
 Et, par le droit d'hymen, il s'est crû tout permis.  
 Oui, c'est lui qui, sans doute, est criminel vers vous,  
 Lui seul a maltraité votre aimable personne;

Haïssez, détestez l'époux,  
 J'y consens; & vous l'abandonne.

Mais, Alcimène, sauvez l'amant de ce courroux.  
 Qu'une telle offense vous donne;  
 N'en jetez pas sur lui l'effet,  
 Démêlez-le un peu du coupable;  
 Et, pour être enfin équitable,  
 Ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait.

## A L C M È N E.

Ah! Toutes ces subtilités  
 N'ont que des excuses frivoles;  
 Et, pour les esprits irrités,  
 Ce sont des contre-tems, que de telles paroles.  
 Ce détour ridicule est en vain pris par vous.  
 Je ne distingue rien en celui qui m'offense,  
 Tout y devient l'objet de mon courroux;  
 Et, dans sa juste violence,  
 Sont confondus & l'amant & l'époux.  
 Tous deux, de même sorte, occupent ma pensée;  
 Et, des mêmes couleurs, par mon ame blessée,  
 Tous deux ils sont peints à mes yeux,  
 Tous deux sont criminels, tous deux m'ont  
 offensée;  
 Et tous deux me sont odieux.

## J U P I T E R.

Hé bien, puisque vous le voulez,  
 Il faut donc me charger du crime.  
 Oui, vous avez raison, lorsque vous m'immolez  
 A vos ressentimens, en coupable victime.  
 Un trop juste dépit contre moi vous anime;  
 Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez,  
 Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.  
 C'est, avec droit, que mon abord vous chasse,  
 Et que, de me fuir, en tous lieux,  
 Votre colère me menace.  
 Je dois vous être un objet odieux,  
 Vous devez me vouloir un mal prodigieux,

Il n'est aucune horreur que mon forfait ne passe ;

D'avoir offensé vos beaux yeux ,

C'est un crime à blesser les hommes & les Dieux ;

Et je mérite enfin , pour punir cette audace ,

Que , contre moi , votre haine ramasse

Tous les traits les plus furieux .

Mais mon cœur vous demande grace ;

Pour vous la demander je me jette à genoux ;

Et la demande au nom de la plus vive flamme ,

Du plus tendre amour dont une ame

Puisse jamais brûler pour vous .

Si votre cœur , charmante Alcmène ,

Me refuse la grace où j'ose recourir ;

Il faut qu'une atteinte soudaine

M'arrache , en me faisant mourir ,

Aux dures rigueurs d'une peine

Que je ne sçaurois plus souffrir .

Où , cet état me désespère ,

Alcmène ; ne présumez pas

Qu'aimant , comme je fais , vos célestes appas .

Je puisse vivre un jour avec votre colère .

Déjà de ces momens la barbare longueur

Fait , sous des atteintes mortelles ,

Succomber tout mon triste cœur ;

Et , de mille vautours , les blessures cruelles

N'ont rien de comparable à ma vive douleur .

Alcmène , vous n'avez qu'à me le déclarer ;

S'il n'est point de pardon que je doive espérer ,

Cette épée aussi-tôt , par un coup favorable ,

Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable ,

Ce cœur , ce traître cœur trop digne d'expirer ,

Puisqu'il a pû fâcher un objet adorable .

Heureux , en descendant au ténébreux séjour ,

Si , de votre courroux , mon trépas vous ramène ;

Et ne laisse en votre ame , après ce triste jour ,

Aucune impression de haine ,

Au souvenir de mon amour .

C'est tout ce que j'attends pour faveur souveraine .

A L C M È N E .

Ah ! Trop cruel époux !

J U P I T E R .

Dites , parlez , Alcmène .

G 4

ALC.

A L C M E N E.

Faut-il encor pour vous conserver des bontés ,  
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités ?

J U P I T E R.

Quelque ressentiment q'un outrage nous cause ,  
Tient-il contre un remords d'un cœur bien en-  
flamné ?

A L C M E N E.

Un cœur bien plein de flamme à mille morts  
s'expose ,

Plûtôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

J U P I T E R.

Plus on aime quelqu'un, moins on trouve de peine.

A L C M E N E.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine...

J U P I T E R.

Vous me haïssez donc ?

A L C M E N E.

J'y fais tout mon effort;  
Et j'ai dépit de voir que toute votre offense  
Ne puisse de mon cœur, jusqu'à cette vengeance,  
Faire encore aller le transport.

J U P I T E R.

Mais pourquoi cette violence,  
Puisque, pour vous venger, je vous offre ma mort?  
Prononcez-en l'arrêt, & j'obéis sur l'heure.

A L C M E N E.

Qui ne sauroit haïr, peut-il vouloir qu'on meure?

J U P I T E R.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vous quittiez  
Cette colère qui m'accable;

Et que vous m'accordiez le pardon favorable,  
Que je vous demande à vos pieds.

[[*Sofie & Cléanthis se mettent aussi à genoux.*]]

Résolvez ici l'un des deux,

Ou de panir, ou bien d'absoudre.

A L C M E N E.

Hélas ! Ce que je puis résoudre  
Paroît bien plus que je ne veux.  
Pour vouloir soutenir le courroux q'on me donne,  
Mon cœur a trop scû me trahir;  
Dire qu'on ne sauroit haïr,

N'est-



# COMEDIE.

158

N'est-ce pas dire qu'on pardonne?

JUPITER.

Ah! Belle Alcmène, il faut que comblé d'allé-  
greffe. . .

ALCMÈNE.

Laissez. Je me veux mal de mon trop de foiblesse.

JUPITER.

Va, Soïe, & dépêche-toi,  
Voi, dans les doux transports dont mon ame  
est charmée,

Ce que tu trouveras d'Officiers de l'armée,

Et les invite à dîner avec moi.

[*bas à part.*]

Tandis que d'ici je le chasse,

Mercuré remplira sa place.

\*\*\*\*\*

## SCENE VII.

CLEANTHIS, SOSIE.

SOSIE.

HE bien, tu vois, Cléanthis, ce ménage.

Veux-tu qu'à leur exemple, ici,

Nous fassions, entre nous, un peu de paix aussi,

Quelque petit rapatriage?

CLEANTHIS.

C'est pour ton nez, vraiment. Cela se fait ainsi.

SOSIE.

Quoi! Tu ne veux pas?

CLEANTHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guère,

Tant pis pour toi.

CLEANTHIS.

Là, là, revien.

SOSIE.

Non, morbleu. Je n'en ferai rien;  
Et je veux être, à mon tour, en colère.

CLEANTHIS.

Va, va, traître, laisse-moi faire;

On se lasse, par fois, d'être femme de bien.

Fin du second Acte.

G

AC



## ACTE TROISIEME.

## SCENE PREMIERE.

## AMPHITRION.

**O**UI, sans doute, le sort tout exprès me le cache;

Et, des tours que je fais, à la fin, je suis las.  
Il n'est point de destin plus cruel, que je sçache.  
Je ne sçaurois trouver, portant par tout mes pas,  
Celui qu'à chercher je m'attache;

Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.  
Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'être,  
De nos faits avec moi, sans beaucoup me con-  
noître,

Viennent se réjouir pour me faire enrager.  
Dans l'embarras cruel du souci qui me blesse,  
De leurs embrassemens, & de leur allégresse,  
Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.

En vain à passer je m'apprête

Pour fuir leurs persécutions,

Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête;

Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions,

Je réponds d'un geste de tête,

Je leur donne, tout bas, cent malédict'ons.

Ah! Qu'on est peu flaté de louange, d'honneur;

Et de tout ce que donne une grande victoire,

Lorsque, dans l'âme, on souffre une vive douleur!

Et que l'on donneroit volontiers cette gloire

Pour avoir le repos du cœur!

Ma jalousie à tout propos

Me promène sur ma disgrâce;

Et plus mon esprit y repasse,

Moins j'en puis débrouiller le funeste cahos.

Le vol des diamans n'est pas ce qui m'étonne;

On lève les cachets, qu'on ne l'apperçoit pas;

Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire

en personne.

Est ce qui fait ici mon cruel embarras:

La nature par fois produit des ressemblances,

Dont

Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser ;  
 Mais il est hors de sens que , sous ces apparences ,  
 Un homme pour époux se puisse supposer ;  
 Et , dans tous ces rapports , sont mille différences ,  
 Dont se peut une femme aisément aviser.

Des charmes de la Thessalie

On vante de tout tems les merveilleux effets ;  
 Mais les contes fameux qui par tout en sont faits ,  
 Dans mon esprit toujours ont passé pour folie ;  
 Et ce seroit du sort une étrange rigueur ,

Qu'au sortir d'une ample victoire ,

Je fusse contraint de les croire ,

Aux dépens de mon propre honneur .

Je veux la retâter sur ce fâcheux mystère ,  
 Et voir si ce n'est point une vaine chimère

Qui , sur ses sens troublés , ait su prendre crédit .

Ah ! Fasse le Ciel équitable

Que ce penser soit véritable ;

Et que , pour mon bonheur , elle ait perdu l'esprit !

\*\*\*\*\*

### SCENE III.

MERCURE , AMPHITRION.

MERCURE *sur le balcon de la maison d'Amphitryon , sans être vu , ni entendu par Amphitryon.*

Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaisir ,  
 Je m'en veux faire au moins qui soient d'autre nature ;

Et je vais égayer mon sérieux loisir

A mettre Amphitryon hors de toute mesure.

Cela n'est pas d'un Dieu bien plein de charités

Mais aussi ce n'est pas ce dont je m'inquiète ;

Et je me sens , par ma planète ,

A la malice un peu porté .

AMPHITRION *sans voir Mercure.*

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte ?

MERCURE.

Holà , tout doucement . Qui frappe ?

AMPHITRION.

Moi.

GE

MER

MERCURE.

Qui, moi?

AMPHITRION *apercevant Mercure*  
*qu'il prend pour Sosie.*

Ah! Ouvre.

MERCURE.

Comment, ouvre! Et qui donces-tu toi  
 Qui fais tant de vacarme, & parles de la sorte?

AMPHITRION.

Quoi! Tu ne me connois pas?

MERCURE.

Non;

Et n'en ai pas la moindre envie.

AMPHITRION *à part.*

Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison?  
 Est-ce un mal répandu? Sosie, holà, Sosie.

MERCURE.

Hé bien, Sosie; oui, c'est mon nom,  
 As-tu peur que je ne l'oublie?

AMPHITRION.

Me vois-tu bien?

MERCURE.

Fort bien. Qui peut pousser ton bras  
 A faire une rumeur si grande?  
 Et que demandes-tu là bas?

AMPHITRION.

Moi, pendard, ce que je demande?

MERCURE.

Que ne demandes-tu donc pas?  
 Parle, si tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRION.

Attends, traître. Avec un bâton  
 Je vais là haut me faire entendre;  
 Et, de bonne façon, t'apprendre  
 A m'oser parler sur ce ton.

MERCURE.

Tout beau. Si pour heurter tu fais la moindre  
 instance,

Je t'envoyerai d'ici des messagers fâcheux.

AMPHITRION.

O Ciel! Vit-on jamais une telle insolence?

Le peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux?

MER-

MERCURE.

Hé bien ? Qu'est-ce ? M'as-tu tout parcouru  
par ordre ?

M'as-tu de tes gros yeux assez considéré ?

Comme il les écarquille & paroît effaré !

Si, des regards, on pouvoit mordre,

Il m'auroit déjà déchiré.

AMPHITRION.

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes  
Avec ces impudens propos.

Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes !

Quels orages de coups vont fondre sur ton dos !

MERCURE.

L'ami, si, de ces lieux, tu ne veux disparaître,

Tu pourras y gagner quelque contusion.

AMPHITRION.

Ah ! Tu sçauras, maraud, à ta confusion,

Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître.

MERCURE.

Toi, mon maître ?

AMPHITRION.

Oui, coquin. M'oses-tu méconnoître ?

MERCURE.

Je n'en reconnois point d'autre qu'Amphitriton.

AMPHITRION.

Et cet Amphitriton, qui, hors moi, le peut être ?

MERCURE.

Amphitriton ?

AMPHITRION.

Sans doute.

MERCURE.

Ah ! Quelle vision !

Dis nous un peu. Quel est le cabaret honnête ?

Où tu t'es coëffé le cerveau ?

AMPHITRION.

Comment ! Encore ?

MERCURE.

Etoit-ce un vin à faire fête ?

AMPHITRION.

Ciel !

MERCURE.

Etoit-il vieux, ou nouveau ?

A M P H I T R I O N.

Que de coups !

M E R C U R E.

Le nouveau donne fort dans la tête.

Quand on le veut boire sans eau.

A M P H I T R I O N.

Ah ! Je t'arracherai cette langue, sans doute.

M E R C U R E.

Passe, mon pauvre ami, croi-moi,

Que quelqu'un ici ne t'écoute.

Je respecte le vin. Va-t-en, retire-toi,

Et laisse Amphitriton dans les plaisirs qu'il goûte.

A M P H I T R I O N.

Comment ! Amphitriton est là-dedans ?

M E R C U R E.

Fort bien ;

Qui, couvert de lauriers d'une victoire pleine,

Est auprès de la belle Alcène,

A jouir des douceurs d'un aimable entretien.

Après le démêlé d'un amoureux caprice,

Ils goûtent le plaisir de s'être rajustés.

Garde-toi de troubler leurs douces privautés,

Si tu ne veux qu'il ne punisse

L'excès de tes témérités.

\*\*\*\*\*

### S C E N E   I I I.

A M P H I T R I O N *seul*.

A H ! Quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'ame ?

En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit ?

Et, si les choses sont comme le traître dit,

Où vois-je ici réduits mon honneur & ma flamme ?

A quel parti me doit résoudre ma raison ?

Ai-je l'éclat, ou le secret à prendre ?

Et dois-je, en mon courroux, renfermer, ou répandre

Le deshonneur de ma maison ?

Ah ! Faut-il consulter, dans un affront si rude ?

Je n'ai rien à prétendre, & rien à ménager ;

Et toute mon inquiétude

Ne doit aller qu'à me venger.

SCE



\*\*\*\*\*

## SCENE IV.

AMPHITRION, SOSIE, NAUCRATES & POLIDAS dans le fond du  
Théâtre.

SOSIE à Amphitryon.

MONSIEUR, avec mes soins, tout ce que j'ai  
pu faire,  
C'est de vous amener ces Messieurs que voici,  
AMPHITRION.  
Ah! Vous voilà.

SOSIE.

Monsieur.

AMPHITRION.

Insolent téméraire.

SOSIE.

Quoi?

AMPHITRION.

Je vous apprendrai de me traiter ainsi.

SOSIE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous?

AMPHITRION mettant l'épée à la main.  
Ce que j'ai, misérable?

SOSIE à Naucrètes & à Polidas.

Holà, Messieurs, venez donc tôt.

NAUCRATES à Amphitryon.

Ah! De grace, arrêtez.

SOSIE.

De quoi suis-je coupable?

AMPHITRION

Tu me le demandes, maraud?

[à Naucrètes.]

Laissez-moi satisfaire un courroux légitime.

SOSIE.

Lorsque l'on pend quelqu'un, on lui dit pour  
quoi c'est.

NAUCRATES à Amphitryon.

Daignez nous dire au moins quel peut être son  
crime.

SOSIE.

Messieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AM-

160. A M P H I T R I O N ,

A M P H I T R I O N .

Comment ! il vient d'avoir l'audace  
De me fermer la porte au nez ;  
Et de joindre encor la menace :  
A mille propos effrenés.

[ *mettant l'épée à la main.* ]

Ah ! Coquin,

S O S I E tombant à genoux.

Je suis mort.

N A U C R A T E S à *Amphitryon.*

Calmez cette colère.

S O S I E .

Messieurs.

P O L I D A S à *Sosie.*

Qu'est-ce ?

S O S I E .

M'a-t-il frappé ?

A M P H I T R I O N .

Non, il faut qu'il ait le salaire

Des mots où, tout à l'heure, il s'est émancipé.

S O S I E .

Comment cela se peut-il faire,

Si j'étois, par votre ordre, autre part occupé ?  
Ces Messieurs sont ici pour rendre témoignage,  
Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

N A U C R A T E S .

Il est vray qu'il nous vient de faire ce message ;

Et n'a point voulu nous quitter.

A M P H I T R I O N .

Qui t'a donné cet ordre ?

S O S I E .

Vous,

A M P H I T R I O N .

Et quand ?

S O S I E .

Après votre paix faite,

Au milieu des transports d'une ame satisfaite

D'avoir d'Alcmène, apaisé le courroux.

[ *Sosie se relève,* ]

A M P H I T R I O N ,

O Ciel ! Chaque instant, chaque pas,

Ajoûte.

Ajoute quelque chose à mon cruel martyre;

Et, dans ce fatal embarras,  
Je ne sçais plus que croire, ni que dire.

N A U C R A T E S.

Tout ce que, de chez vous, il vient de nous conter,  
Surpasse si fort la nature,

Qu'avant que de rien faire, & de vous emporter,  
Vous devez éclaircir toute cette aventure.

A M P H I T R I O N.

Allons. Vous y pourrez seconder mon effort;

Et le Ciel à propos ici vous a fait rendre.

Voyons quelle fortune en ce jour peut in'attendre.

Debrouillons ce mystère, & sçachons notre sort.

Hélas! Je brûle de l'apprendre;

Et je le crains plus que la mort.

[*Amphitruon frappe à la porte de sa maison.*]

\*\*\*\*\*

S C E N E V.

JUPITER, AMPHITRION, NAUCRATES,  
POLIDAS, SOSIE.

J U P I T E R.

Quel bruit à descendre m'oblige,  
Et qui frappe en maître où je suis?

A M P H I T R I O N.

Que vois-je, justes Dieux!

N A U C R A T E S.

Ciel! Quel est ce prodige!

Quoi? Deux Amphitruons ici nous sont produits?

A M P H I T R I O N à part.

Mon ame demeure transie.

Hélas! Je n'en puis plus, l'aventure est à bout,

Ma destinée est éclaircie;

Et ce que je vois me dit tout.

N A U C R A T E S.

Plus mes regards sur eux s'attachent fortement,  
Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est sem-  
blable.

S O S I E passant du côté de Jupiter.

Messieurs, voici le véritable.

L'autre est un imposteur digne de châtiement.

P O .

P O L I D A S.

Certes, ce rapport admirable  
Suspend ici mon jugement.

A M P H I T R I O N.

C'est trop être éludés par un fourbe exécration,  
Il faut avec ce fer rompre l'enchantement.

NAUCRATES à *Amphitryon* qui a mis l'épée  
à la main.

Arrêtez.

A M P H I T R I O N.

Laissez-moi.

N A U C R A T E S.

Dieux! Que voulez-vous faire?

A M P H I T R I O N.

Punir d'un imposteur les lâches trahisons.

J U P I T E R.

Tout beau. L'emportement est fort peu nécessaire;  
Et, lorsque, de la sorte, on se met en colère,  
On fait croire qu'on a de mauvaises raisons.

S O S I E.

Où, c'est un enchanter, qui porte un caractère,  
Pour ressembler aux maîtres des maisons.

A M P H I T R I O N à *Sosie*.

Je te ferai, pour ton partage,

Sentir, par mille coups, ces propos outrageans.

S O S I E.

Mon maître est homme de courage,  
Et ne souffrira point que l'on batte ses gens.

A M P H I T R I O N.

Laissez-moi m'assouvir dans mon courroux ex-  
trême;

Et laver mon affront au sang d'un scélérat.

N A U C R A T E S arrêtant *Amphitryon*.

Nous ne souffrirons point cet étrange combat.

D'Amphitryon contre lui-même.

A M P H I T R I O N.

Quoi! Mon honneur de vous reçoit ce traitement,  
Et mes amis d'un fourbe embrassent la défense!  
Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,  
Eux-mêmes font obstacle à mon ressentiment!

N A U C R A T E S.

Que voulez-vous qu'à cette vue

Fassent nos résolutions,

Lorsque, par deux Amphitrions,  
Toute notre chaleur demeure suspendue ?  
A vous faire éclater notre zèle aujourd'hui,  
Nous craignons de faillir, & de vous méconnoître.  
Nous voyons bien en vous Amphitrion paroître,  
Du salut des Thébains le glorieux appui ;  
Mais nous le voyons tous aussi paroître en lui ;  
Et ne sçaurions juger dans lequel il peut être.

Notre parti n'est point douteux,  
Et l'imposteur par nous doit mordre la poussière ;  
Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux ;

Et c'est un coup trop dangereux  
Pour l'entreprendre sans lumière.

Avec douceur laissez-nous voir

De quel côté peut être l'imposture ;  
Et, dès que nous aurons démêlé l'aventure,  
Il ne nous faudra point dire notre devoir.

J U P I T E R.

Oui, vous avez raison ; & cette ressemblance  
A douter de tous deux, vous peut autoriser.  
Je ne m'offense point de vous voir en balance ;  
Je suis plus raisonnable, & sçais vous excuser.  
L'œil ne peut entre nous faire de différence ;  
Et je vois qu'aisément on s'y peut abuser.  
Vous ne me voyez point témoigner de colère.

Point mettre l'épée à la main,

C'est un mauvais moyen d'éclaircir ce mystère,  
Et j'en puis trouver un plus doux & plus certain.

L'un de nous est Amphitrion ;

Et tous deux, à vos yeux, nous le pouvons paroître.  
C'est à moi de finir cette confusion ;

Et je prétends me faire à tous si bien connoître,  
Qu'aux pressantes clartés de ce que je puis être,  
Lui-même soit d'accord du sang qui m'a fait  
naître.

Et n'ait plus, de rien dire, aucune occasion.

C'est aux yeux des Thébains que je veux avec vous  
De la vérité pure ouvrir la connoissance ;

Et la chose, sans doute, est assez d'importance.

Pour affecter la circonstance,

De l'éclaircir aux yeux de tous.

[ Alc.

Alcinéne attend de moi ce public témoignage,  
 Sa vertu, que l'éclat de ce désordre outrage,  
 Veut qu'on la justifie; & j'en vais prendre soin.  
 C'est à quoi mon amour envers elle m'engage;  
 Et des plus nobles chefs je fais un assemblage  
 Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin.  
 Attendant avec vous ces témoins souhaités,

Ayez, je vous prie, agréable  
 De venir honorer la table,  
 Où vous a Sosie invités.

S O S I E.

Je ne me trompois pas, Messieurs, ce mot termine  
 Toute l'irrésolution;  
 Le véritable Amphitrion  
 Est l'Amphitrion où l'on dîne.

A M P H I T R I O N.

O Ciel! Puis-je plus bas me voir humilié?  
 Quoi? Faut-il que j'entende ici, pour mon martyr,  
 Tout ce que l'imposteur à mes yeux vient de dire;  
 Et que, dans la fureur que ce discours m'inspire,  
 On me tienne le bras lié!

N A U C R A T E S à Amphitrion.

Vous vous plaignez à tort. Permettez-nous d'at-  
 tendre

L'éclaircissement, qui doit rendre  
 Les ressentimens de saison.

Je ne sçais pas s'il impose;

Mais il parle sur la chose

Comme s'il avoit raison.

A M P H I T R I O N.

Allez, foibles amis, & fuyez l'imposture.

Thébes en a pour moi de tout autres que vous;  
 Et je vais en trouver qui, partageant l'injure,  
 Sçauront prêter la main à mon juste courroux.

J U P I T E R.

Hé bien, je les attends; & sçaurai décider  
 Le différend en leur présence.

A M P H I T R I O N.

Fourbe, tu crois par là peut-être t'évader;  
 Mais rien ne te sçauroit sauver de ma vengeance.

J U P I T E R.

A ces injurieux propos



Je ne daigne à présent répondre ;  
Et tantôt je ſçaurai confondre  
Cette fureur avec deux inots.

A M P H I T R I O N.

Le Ciel même, le Ciel ne t'y ſçauroit ſouſtraire ;  
Et, juſques aux enfers, j'irai ſuivre tes pas.

J U P I T E R.

Il ne ſera pas néceſſaire ;  
Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

A M P H I T R I O N à part.

Allons, courons, avant que d'avec eux il ſorte,  
Aſſembler des amis qui ſuivent mon courroux ;  
Et chez moi venons, à main forte,  
Pour le percer de mille coups.

\*\*\*\*\*

## SCÈNE VI.

JUPITER, NAUCRATES, POLIDAS,  
S O S I E.

J U P I T E R.

P oint de façons, je vous conjure ;  
Entrons vite dans la maiſon.

N A U C R A T E S.

Certes toute cette aventure  
Confond le ſens & la raiſon.

S O S I E.

Faites trêve, Meſſieurs, à toutes vos ſurpriſes ;  
Et, pleins de joye, allez tabler juſqu'à demain.

[ſeul.]

Que je vais m'en donner ; & me mettre en beau  
train

De raconter nos vaillantifeſ !

Je brûle d'en venir aux priſes ;

Et jamais je n'eus tant de faim.

\*\*\*\*\*

## SCÈNE VII.

MERCURE, S O S I E.

M E R C U R E.

A rête. Quoi ! Tu viens ici mettre ton nez,  
Impudent flaireur de cuiſine ?

166 AMPHITRION,

S O S I E.

Ah! De grace, tout doux.

M E R C U R E.

Ah! vous y retournez?

Je vous ajusterai l'échine.

S O S I E.

Hélas! Brave & généreux moi,  
Modère-toi, je t'en supplie.

Sosie, épargne un peu Sosie;

Et ne te plais point tant à frapper dessus toi.

M E R C U R E.

Qui, de t'appeller de ce nom,

A pû te donner la licence?

Ne t'en ai-je pas fait une extrême défense,

Sous peine d'essuyer mille coups de bâton!

S O S I E.

C'est un nom que tous deux nous pouvons, à la fois,

Posséder sous un même maître.

Pour Sosie, en tous lieux, on sçait me reconnoître;

Je souffre bien que tu le sois,

Souffre aussi que je le puisse être.

Laissons aux deux Amphitryons

Faire éclater des jalousies;

Et, parmi leurs contentions,

Faisons, en bonne paix, vivre les deux Sosies.

M E R C U R E.

Non, c'est assez d'un seul; & je suis obstiné

A ne point souffrir de partage.

S O S I E.

Du pas devant, sur moi, tu prendras l'avantage;

Je serai le cadet, & tu seras l'aîné.

M E R C U R E.

Non, un frere incommode, & n'est pas de mon  
goût;

Et je veux être fils unique.

S O S I E.

O cœur barbare & tyrannique!

Souffre qu'au moins je sois ton ombre.

M E R C U R E.

Point du tout!

S O S I E.

Que d'un peu de pitié ton âme s'humanise;

En

En cette qualité, souffre-moi près de toi.  
Je te serai par tout une ombre si soumise,  
Que tu seras content de moi.

MERCURE.

Point de quartier; immuable est la loi.  
Si, d'entrer là-dedans, tu prends encor l'audace;  
Mille coups en feront le fruit.

SOSIE.

Las! A quelle étrange disgrâce,  
Pauvre Sosie, es-tu réduit!

MERCURE.

Quoi! Ta bouche se licencie  
A te donner encore un nom que je défends?

SOSIE.

Non, ce n'est pas moi que j'entends;  
Et je parle d'un vieux Sosie,  
Qui fut jadis de mes parens,  
Qu'avec très-grande barbarie,

A l'heure du diné, l'on chassa de céans.

MERCURE.

Prend garde de tomber dans cette frénésie,  
Si tu veux demeurer au nombre des vivans.

SOSIE à part.

Que je te rosserois, si j'avois du courage,  
Double fils de putain, de trop d'orgueil enflé!

MERCURE.

Que dis-tu?

SOSIE.

Rien.

MERCURE.

Tu tiens, je crois, quelque langage?

SOSIE.

Demandez, je n'ai pas soufflé.

MERCURE.

Certain mot de fils de putain

A pourtant frappé mon oreille;

Il n'est rien de plus certain.

SOSIE.

C'est donc un perroquet que le beau tems réveille.

MERCURE.

Adieu. Lorsque le dos pourra te démanger,  
Voilà l'endroit où je demeure.

*S. O S I E seul.*

O Ciel! Que l'heure de manger  
Pour être mis dehors est une maudite heure!  
Allons, cédon's au sort dans notre affliction,  
Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaisie;  
Et, par une juste union,  
Joignons le malheureux Sosie  
Au malheureux Amphitryon.  
Je l'apperois venir en bonne compagnie.

\*\*\*\*\*

### S C È N E V I I I .

*AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS,  
POSICLES, SOSIE dans un coin du théâtre  
sans être vus.*

*AMPHITRYON à plusieurs autres Officiers qui  
l'accompagnoient.*

A Rrêtez-là, Messieurs. Suivez-nous d'un peu  
loin,  
Et n'avancez tous, je vous prie ,  
Que quand il en sera besoin.

*P O S I C L E S .*

Je comprends que ce coup doit fort toucher  
votre ame.

*A M P H I T R I O N .*

Ah! De tous les côtés, mortelle est ma douleur;  
Et je souffre pour ma flâme,  
Autant que pour mon honneur.

*P O S I C L E S .*

Si cette ressemblance est telle que l'on dit,  
Alcmène, sans être coupable...

*A M P H I T R I O N .*

Ah! Sur le fait dont il s'agit,  
L'erreur simple devient un crime véritable;  
Et, sans consentement, l'innocence y périt.  
De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur  
donne ,

Touchent des endroits délicats,  
Et la raison bien souvent les pardonne,  
Que l'honneur & l'amour ne les pardonnent pas.

*A R G A T I P H O N T I D A S .*

Je n'embarrasse point là-dedans ma pensée;  
Mais

Mais je hais vos Messieurs de leurs honteux délais,  
 Et c'est un procédé dont j'ai l'ame blessée,  
 Et que les gens de cœur n'approuveront jamais.  
 Quand quelqu'un nous employe, on doit, ré-  
 te baissée,

Se jeter dans ses intérêts.

Argatiphontidas ne va point aux accords.  
 Ecouter, d'un ami, raisonner l'adversaire,  
 Pour des hommes d'honneur n'est point un coup  
 à faire;

Il ne faut écouter que la vengeance alors.

Le procès ne me sçauroit plaire,  
 Et l'on doit commencer toujours, dans ses  
 transports,

Par bailler, sans autre mystère,  
 De l'épée au travers du corps.

Oui, vous verrez, quoi qu'il avienne,  
 Qu'Argatiphontidas marche droit sur ce point;  
 Et, de vous, il faut que j'obtienne  
 Que le pendard ne meure point  
 D'une autre main que de la mienne.

A M P H I T R I O N.

Allons.

S O S I E à *Amphitryon*.

Je viens, Monsieur, subir, à deux genoux,  
 Le juste châtimement d'une audace maudite.  
 Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,  
 Tuez-moi dans votre courroux,  
 Vous ferez bien, je le mérite;  
 Et je n'en dirai pas un seul mot contre vous.

A M P H I T R I O N.

Lève-toi. Que fait-on?

S O S I E.

L'on m'a chassé tout net;  
 Et, croyant à manger m'aller comme eux ébattre,  
 Je ne songeois pas qu'en effet  
 Je m'attendois là pour me battre.  
 Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait  
 Tout de nouveau le diable à quatre.  
 La rigueur d'un pareil destin,  
 Monsieur, aujourd'hui nous talonne;

170 A M P H I T R I O N ,

Et l'on me des-Sosie enfin,  
Comme on vous des-Amphitrionne.

A M P H I T R I O N .  
Sui-moi.

S O S I E .

N'est-il pas mieux de voir s'il vient personne?

\*\*\*\*\*

S C E N E I X .

CLEANTHIS, AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, NAUCRATES, POSICLES, SOSIE.

CLEANTHIS.  
O Ciel!

A M P H I T R I O N .

Qui t'épouvante ainsi?

Quelle est la peur que je t'inspire?

CLEANTHIS.

Las! Vous êtes là haut, & je vous vois ici.

NAUCRATES à Amphitrion.

Ne vous pressez point, le voici,

Pour donner, devant tous, les clartés qu'on désire;

Et qui, si l'on peut croire à ce qu'il vient de dire,

Sçauront vous affranchir de trouble & de souci.

\*\*\*\*\*

S C E N E X .

MERCURE, NAUCRATES, POLIDAS, AMPHITRION, ARGATIPHONTIDAS, POSICLES, CLEANTHIS, SOSIE.

MERCURE.

OUI, vous l'allez voir tous; & sachez, par avance,

Que c'est le grand maître des Dieux,

Que, sous les traits chéris de cette ressemblance,  
Alcmène a fait du Ciel descendre dans ces lieux.

Et quant à moi, je suis Mercure,

Qui, ne sçachant que faire, ai rossé tant soit peu

Celui dont j'ai pris la figure;

Mais, de s'en consoler, il a maintenant lieu;

Et les coups de bâton d'un Dieu

Font honneur à qui les endure.

S O S I E.

Ma foi, Monsieur le Dieu, je suis votre valet.  
Je me serois passé de votre courtoisie.

M E R C U R E.

Je lui donne à présent congé d'être Sosie,  
Je suis las de porter un visage si laid;  
Et je m'en vais au Ciel, avec de l'ambrosie,  
M'en débarbouiller tout-à-fait.

[Mercure s'envole dans le Ciel.]

S O S I E.

Le Ciel, de m'approcher, t'ôte à jamais l'envie;  
Ta fureur s'est par trop acharnée après moi;  
Et je ne vis de ma vie  
Un Dieu plus diable que toi.

\*\*\*\*\*

## SCENE DERNIERE.

JUPITER, NAUCRATES, AMPHITRION,  
ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS,  
POSICLES, CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER annoncé par le bruit du tonnerre, armé  
de son foudre, dans un nuage sur son aigle.

R Egarde, Amphitrion, quel est ton imposteur;  
Et, sous tes propres traits, voi Jupiter paroître.  
A ces marques, tu peux aisément le connoître;  
Et c'est assez, je crois, pour remettre ton cœur  
Dans l'état auquel il doit être,

Et rétablir chez toi la paix & la douceur.

Mon nom, qu'incessamment toute la terre adore,  
Etouffe ici les bruits qui pouvoient éclater.

Un partage avec Jupiter

N'a rien du tout qui deshonne;

Et, sans doute, il ne peut être que glorieux,  
De se voir le rival du souverain des Dieux.

Je n'y vois, pour ta flâme, aucun lieu de murmure;

Et c'est moi, dans cette aventure,

Qui, tout Dieu que je suis, dois être le jaloux.

Alcmène est toute à toi, quelque soin qu'on  
emploie;

Et ce doit, à tes feux, être un objet bien doux,  
De voir que, pour lui plaire, il n'est point  
d'autre vœu,

Que de paroître son époux,

Que Jupiter orné de sa gloire immortelle,

H 2

Rac



172 A M P H I T R I O N ,

Par lui-même n'a pû triompher de sa foi ;

Et que ce qu'il a reçu d'elle ,

N'a , par son cœur ardent , été donné qu'à toi.

S O S I E.

Le seigneur Jupiter savait dorer la pillule.

J U P I T E R.

Sors donc des noirs chagrins , que ton cœur a  
Soufferts ;

Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle ;

Chez toi doit naître un fils qui , sous le nom  
d'Hercule ,

Remplira de ses faits tout le vaste univers.

L'éclat d'une fortune en mille biens féconde ,

Fera connoître à tous , que je suis ton support ;

Et je mettrai tout le monde

Au point d'envier ton sort.

Tu peux hardiment te flater

De ces espérances données.

C'est un crime , que d'en douter.

Les paroles de Jupiter

Sont des arrêts des destinées.

[ Il se perd dans les nuës. ]

N A U C R A T E S.

Certes , je suis ravi de ces marques brillantes. . .

S O S I E.

Messieurs, voulez-vous bien suivre mon sentiment ?

Ne vous embarquez nullement

Dans ces douceurs congratulantes ,

C'est un mauvais embarquement ;

Et d'une & d'autre part , pour un tel compliment ,

Les phrases sont embarrassantes.

Le grand Dieu Jupiter nous fait beaucoup d'hon-  
neur ,

Et sa bonté , sans doute , est pour nous sans seconde .

Il nous promet l'infailible bonheur

D'une fortune , en mille biens féconde ,

Et chez nous il doit naître un fils d'un très-  
grand cœur ,

Tout cela va le mieux du monde ;

Mais enfin coupons aux discours ;

Et que chacun chez soi doucement se retire.

Sur telles affaires toujours ,

Le meilleur est de ne rien dire.

F I N.

L'A-

L'AVARE,  
COMEDIE.

\*\*\*\*\*

## A C T E U R S.

HARPAGON, pere de Cléante & d'Elise,  
& amoureux de Mariane.

ANSELME, pere de Valere & de Mariane;

CLEANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.

ELISE, fille d'Harpagon.

VALERE, fils d'Anselme, & amant d'Elise;

MARIANE, fille d'Anselme.

FROSINE, femme d'intrigue.

MAITRE SIMON, courtier.

MAITRE JACQUES, cuisinier & cocher  
d'Harpagon.

LA FLECHE, valet de Cléante.

DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.

BRINDAVOINE,

LA MERLUCHE, } laquais d'Harpagon.

UN COMMISSAIRE.

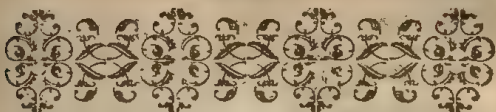
*La scène est à Paris dans la maison d'Harpagon.*

118



L' AVARE.

*J. Punt deliv. et fecit, 1740.*



# L' A V A R E,

C O M E D I E.

\*\*\*\*\*

## A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

*V A L E R E , E L I S E.*

V A L E R E.

**H**E quoi, charmante Elise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi. Je vous vois soupirer, hélas! au milieu de ma joye? Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux, & vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pu vous contraindre?

E L I S E.

Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraîner par une trop douce puissance, & je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas. Mais, à vous dire vrai, le succès me donne de l'inquiétude; & je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devois.

V A L E R E.

Hé, que pouvez-vous craindre, Elise, dans les bontés que vous avez pour moi?

E L I S E.

Hélas! Cent choses à la fois. L'empoiement d'un pere, les reproches d'une famille, les censures du monde; mais, plus que tout, Valère,

H 4

le

le changement de votre cœur, & cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent, le plus souvent, les témoignages trop ardens d'un innocent amour.

V A L E R E .

Ah ! Ne me faites pas ce tort, de juger de moi par les autres. Soupçonnez-moi de tout, Elise, plutôt que de manquer à ce que je vous dois. Je vous aime trop pour cela ; & mon amour pour vous durera autant que ma vie.

E L I S E .

Ah ! Valère, chacun tient les mêmes discours. Tous les hommes sont semblables par les paroles ; & ce n'est que les actions, qui les découvrent différens.

V A L E R E .

Puisque les seules actions font connoître ce que nous sommes, attendez donc, au moins, à juger de mon cœur par elles ; & ne me cherchez point des crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux, & donnez-moi le tems de vous convaincre, par mille & mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

E L I S E .

Hélas ! Qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime ! Oui, Valère, je tiens votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, & que vous me ferez fidèle ; je n'en veux point du tout douter, & je retranche mon chagrin aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner.

V A L E R E .

Mais pourquoi cette inquiétude ?

E L I S E .

Je n'aurois rien à craindre, si tout le monde vous voyoit des yeux dont je vous vois ; & je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mérite, appuyé

du



du secours d'une reconnoissance où le Ciel m'engage envers vous. Je me représente, à toute honte, ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre ; cette générosité surprenante, qui vous fit risquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes ; ces soins pleins de tendresse, que vous me fîtes éclater après m'avoir tirée de l'eau, & les hommages assidus de cet ardent amour, que ni le tems, ni les difficultés, n'ont rebuté ; & qui, vous faisant négliger & parens & patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, & vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique de mon pere. Tout cela fait chez moi, sans doute, un merveilleux effet, & c'en est assez, à mes yeux, pour me justifier l'engagement où j'ai pû consentir ; mais ce n'est pas assez, peut-être, pour le justifier aux autres, & je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentimens.

V A L E R E.

De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétends, auprès de vous, mériter quelque chose ; & , quant aux scrupules que vous avez, votre pere lui-même ne prend que trop de soin de vous justifier à tout le monde ; & l'excès de son avarice, & la maniere austère dont il vit avec ses enfans, pourroient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Elise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous sçavez que, sur ce chapitre, on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parens, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience ; & j'en irai chercher moi-même, si elles tardent à venir.

ELISE.

Ah! Valère, ne bougez d'ici, je vous prie; & songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon pere.

## V A L E R E.

Vous voyez comme je m'y prends, & les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage, pour m'introduire à son service; sous quel masque de sympathie, & de rapports de sentimens, je me déguise pour lui plaire, & quel personnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquérir sa tendresse. J'y fais des progrès admirables, & j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voye, que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts, & applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire, d'avoir peur de trop charger la complaisance, & la manière dont on les joue a beau être visible, les plus fins sont toujours de grandes duppes du côté de la flatterie, & il n'y a rien de si impertinent & de si ridicule, qu'on ne fasse avaler, lorsqu'on l'affaisonne en louanges. La sincérité souffre un peu au métier que je fais; mais, quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux, & puisqu'on ne sauroit les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flatent, mais de ceux qui veulent être flatés.

## E L I S E.

Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appui de mon frere, en cas que la servante s'avisât de révéler notre secret?

## V A L E R E.

On ne peut pas ménager l'un & l'autre; & l'esprit du pere, & celui du fils, sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frere, & servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux, pour le jeter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce tems pour lui parler, & ne lui découvrez de notre affaire, que ce que vous jugerez à propos.

## E L I S E.

Je ne sçais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

\*\*\*\*\*

## SCENE II.

CLEANTE, ELISE.

CLEANTE.

JE suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur; & je brûlois de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ELISE.

Me voilà prête à vous ouïr, mon frere. Qu'avez-vous à me dire?

CLEANTE.

Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ELISE.

Vous aimez?

CLEANTE.

Oui, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je sçais que je dépends d'un pere, & que le nom de fils me soumet à ses volontés, que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour, que le Ciel les a faits les maîtres de nos vœux, & qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite; que, n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous, & de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre, qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence que l'aveuglement de notre passion; & que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire; car enfin mon amour ne veut rien écouter, & je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ELISE.

Vous êtes-vous engagé, mon frere, avec celle que vous aimez?

CLEANTE.

Non; mais j'y suis résolu, & je vous conjure,

H 4

ent

encore une fois, de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

E L I S E.

Suis-je, mon frere, une si étrange personne?

C L E A N T E.

Non, ma sœur; mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs, & j'apprends votre sagesse.

E L I S E.

Hélas! Mon frere, ne parlons point de ma sagesse. Il n'est personne qui n'en manque, du moins une fois en sa vie; &, si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins sage que vous.

C L E A N T E.

Ah! Plût au Ciel, que votre ame comme la mienne....

E L I S E.

Finissons auparavant votre affaire, & me dites qui est celle que vous aimez.

C L E A N T E.

Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, & qui semble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voyent. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable; je me sentis transporté, dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane, & vit sous la conduite d'une bonne femme de mere qui est presque toujours malade, & pour qui cette aimable fille a des sentimens d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint, & la console avec une tendresse qui vous toucheroit l'ame. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait; & l'on voit briller mille graces en toutes ses actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté toute engageante, une honnêteté adorable, une... Ah! Ma sœur, je voudrais que vous l'eussiez vûe.

E L I S E.

J'en vois beaucoup, mon frere, dans les choses que vous me dites; &, pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimiez.

C L E A N T E.

## CLEANTE.

J'ai découvert, sous main, qu'elles ne sont pas fort accommodées, & que leur discrète conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez vous, ma sœur, quelle joye ce peut être, que de relever la fortune d'une personne que l'on aime, que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille; & concevez quel déplaisir ce m'est de voir que, par l'avarice d'un pere, je sois dans l'impuissance de goûter cette joye, & de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

## ELISE.

Oui, je conçois assez, mon frere, quel doit être votre chagrin.

## CLEANTE.

Ah! Ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire. Car, enfin, peut-on rien voir de plus cruel, que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous, que cette séheresse étrange où l'on nous fait languir. Hé que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le tems que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir, & si, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés, si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours le secours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raisonnables? Enfin, j'ai voulu vous parler, pour m'aider à sonder mon pere sur les sentimens où je suis; & si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher par tout, pour ce dessein, de l'argent à emprunter; & si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, & qu'il faille que notre pere s'oppose à nos desirs, nous le quitterons-là tous deux, & nous affranchirons de cette tyrannie, où nous tient, depuis si long-tems, son avarice insupportable.

E L I S E.

Il est bien vray que tous les jours il nous donne, de plus en plus, sujet de regretter la mort de notre mere; & que...

C L É A N T E.

J'entends sa voix: Eloignons-nous un peu pour achever notre confidence; & nous joindrons après nos forces, pour venir attaquer la dureté de son humeur.

\*\*\*\*\*

## S C E N E I I I.

H A R P A G O N, L A F L E C H E.

H A R P A G O N.

Hors d'ici, tout à l'heure, & qu'on ne replique pis. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vray gibier de potence.

L A F L E C H E à part.

Je n'ai jamais rien vû de si méchant que ce maudit vieillard; & je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

H A R P A G O N.

Tu murmures entre tes dents?

L A F L E C H E.

Pourquoi me chassez-vous?

H A R P A G O N.

C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons. Sors vite, que je ne t'affomme.

L A F L E C H E.

Qu'est-ce que je vous ai fait?

H A R P A G O N.

Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

L A F L E C H E.

Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

H A R P A G O N.

Va-t-en l'attendre dans la rue, & ne sois point dans ma maison planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, & faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître,



tre, dont les yeux maudits assiégent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, & furetent de tous côtés, pour voir s'il n'y a rien à voler.

L A F L E C H E.

Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, & faites sentinelle jour & nuit?

H A R P A G O N.

Je veux renfermer ce que bon me semble, & faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards, qui prennent garde à

[*bas à part.*]

ce qu'on fait. Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. Ne serois tu

[*haut.*]

point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

L A F L E C H E.

Vous avez de l'argent caché?

H A R P A G O N.

[*bas à part.*] : [*haut.*]

Non, coquin, je ne dis pas cela. J'enrage. Je demande si, malicieusement, tu n'ois point faire courir le bruit que j'en ai.

L A F L E C H E.

Hé, que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose.

H A R P A G O N *levant la main pour donner un soufflet à La Flèche.*

Tu fais le raisonneur! Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici encore une fois.

L A F L E C H E.

Hé bien, je sors.

H A R P A G O N.

Atten. Ne m'emportes-tu rien?

L A F L E C H E.

Que vous emporterois-je?

H A R P A G O N.

Vien-ça que je voye. Montre-moi tes mains.

L A.



L'AVARE,

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON.

Les autres.

LA FLECHE.

Les autres?

HARPAGON.

Oui.

LA FLECHE.

Les voilà.

HARPAGON *montrant les haut-de-chausses de la Flèche.*

N'as-tu rien mis ici dedans?

LA FLECHE.

Voyez vous-même.

HARPAGON *tâtant le bas des haut-de-chausses de la Flèche.*

Ces grands haut-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe; &amp; je voudrois qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLECHE *à part.*

Ah! Qu'un homme comme cela mériteroit bien ce qu'il craint, &amp; que j'aurois de joye à le voler!

HARPAGON.

Hé?

LA FLECHE.

Quoi?

HARPAGON.

Qu'est-ce que tu parles de voler?

LA FLECHE.

Je dis que vous fouilliez bien par tout, pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON.

C'est ce que je veux faire.

[Harpagon fouille dans les poches de la Flèche.]

LA FLECHE *à part.*

La peste soit de l'avarice &amp; des avaricieux!

HARPAGON.

Comment? Que dis-tu?

LA FLECHE.

Ce que je dis?

HARAG.

HARPAGON.

Oui. Qu'est-ce que tu dis d'avarice &amp; d'avaricieux?

LA FLECHE.

Je dis que la peste soit de l'avarice &amp; des avaricieux.

HARPAGON.

De qui veux-tu parler?

LA FLECHE.

Des avaricieux.

HARPAGON.

Et qui sont-ils ces avaricieux?

LA FLECHE.

Des vilains &amp; des ladres.

HARPAGON.

Mais qui est-ce que tu entends par là?

LA FLECHE.

De quoi vous mettez-vous en peine?

HARPAGON.

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLECHE.

Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

HARPAGON.

Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLECHE.

Je parle. . . . Je parle à mon bonnet.

HARPAGON.

Et moi, je pourrois bien parler à ta barette.

LA FLECHE.

M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux?

HARPAGON.

Non; mais je t'empêcherai de jaser, &amp; d'être insolent. Tai-toi.

LA FLECHE.

Je ne nomme personne.

HARPAGON.

Je te rosserai, si tu parles.

LA FLECHE.

Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARPAGON.

Te tairas-tu?

## L'AVARE;

LA FLECHE.

Oui, malgré moi.

HARPAGON.

Ah, ah!

LA FLECHE *montrant à Harpagon une poche de son juste-au-corps.*

Tenez, voilà encore une poche. Etes-vous satisfait?

HARPAGON.

Allons, rend-le-moi sans te fouiller.

LA FLECHE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que tu m'as pris.

LA FLECHE.

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON.

Assûrement?

LA FLECHE.

Assûrement.

HARPAGON.

Adieu. Va-t-en à tous les diables.

LA FLECHE *à part.*

Me voilà bien congédié.

HARPAGON.

Je te le mets sur ta conscience, au moins.

\*\*\*\*\*

## SCENE IV.

HARPAGON *seul.*

Voilà un pandard de valet qui m'incommode fort; & je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. Certes, ce n'est pas une petite peine de garder chez soi une grande somme d'argent; & bienheureux qui a tout son fait bien placé, & ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer dans toute une maison une cache fidèle; car, pour moi, les coffres forts me sont suspects, & je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche amorce à voleurs; & c'est toujours la première chose que l'on va attaquer.

SCÈ-

\*\*\*\*\*

## SCENE V.

*HARPAGON, ELISE & CLEANTE parlant ensemble, & restant dans le fond du Théâtre.*

*HARPAGON se croyant seul.*

Cependant je ne sçais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or, chez soi, est une somme assez. ....

*[à part, appercevant Elise & Cléante.]*

O Ciel! Je me serai trahi moi-même; la chaleur m'aura emporté, & je crois que j'ai parlé haut, en raisonnant

*[à Cléante & à Elise.]*

tout seul. Qu'est-cé?

CLEANTE.

Rien, mon père,

HARPAGON.

Y a-t-il long-tems que vous êtes-là?

ELISE.

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON.

Vous avez entendu. ....

CLEANTE.

Quoi, mon-père?

HARPAGON.

Là. ....

ELISE.

Quoi?

HARPAGON.

Ce que je viens de dire.

CLEANTE.

Non.

HARPAGON.

Si-fait, si-fait.

ELISE.

Pardonnez-moi.

HARPAGON.

Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenois, en moi-même, de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent.

gent, & je disois qu'il est bienheureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.

C L E A N T E.

Nous feignons à vous aborder, de peur de vous interrompre.

H A R P A G O N.

Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers, & vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille écus.

C L E A N T E.

Nous n'entrons point dans vos affaires.

H A R P A G O N.

Plût à Dieu que je les eusse les dix mille écus !

C L E A N T E.

Je ne crois pas...

H A R P A G O N.

Ce seroit une bonne affaire pour moi.

E L I S E.

Ce sont des choses...

H A R P A G O N.

J'en aurois bon besoin.

C L E A N T E.

Je pense que...

H A R P A G O N.

Cela m'accoinmoderoit fort.

E L I S E.

Vous êtes...

H A R P A G O N.

Et je ne me plaindrois pas, comme je fais, que le tems est misérable.

C L E A N T E.

Mon Dieu, mon pere, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; & l'on sçait que vous avez assez de bien.

H A R P A G O N.

Comment, j'ai assez de bien? Ceux qui l'ont dit en ont menti. Il n'y a rien de plus faux, & ce sont des coquins, qui font courir tous ces bruits-là.

E L I S E.

E L I S E.

Ne vous mettez point en colère.

H A R P A G O N.

Cela est étrange, que mes propres enfans me trahissent, &amp; deviennent mes ennemis.

C L E A N T E.

Est-ce être votre ennemi, que de dire que vous avez du bien ?

H A R P A G O N.

Oui. De pareils discours, &amp; les dépenses que vous faites, seront cause qu'un de ces jours, on viendra chez moi me couper la gorge, dans la pensée que je suis tout coufu de pistoles.

C L E A N T E.

Quelle grande dépense est-ce que je fais ?

H A R P A G O N.

Quelle ? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage que vous promenez par la ville ? Je querellois hier votre sœur ; mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au Ciel ; &amp; , à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y auroit là de quoi faire une bonne constitution. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me déplaisent fort, vous donnez furieusement dans le Marquis ; &amp; , pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

C L E A N T E.

Hé, comment vous dérober ?

H A R P A G O N.

Que sçais-je-moi ? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez ?

C L E A N T E.

Moi, mon pere ? C'est que je joue ; &amp; , comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

H A R P A G O N.

C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter ; &amp; mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrois bien sçavoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête,

& si une demi douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses. Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son cru, qui ne coûtent rien? Je vais gager qu'en perruque & rubans, il y a du moins vingt pistoles; & vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze.

C L E A N T E.

Vous avez raison.

H A R P A G O N.

Laissons cela, & parlons d'autres affaires.

[*apercevant Cléante & Elise qui se font des signes.*]

Hé? [*bas à part.*] Je crois qu'ils se font signe [*haut.*]

l'un à l'autre de me voler ma bourse. Que veulent dire ces gestes-là?

E L I S E.

Nous marchandons, mon frere & moi, à qui parlera le premier; & nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

H A R P A G O N.

Et moi, j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

C L E A N T E.

C'est de mariage, mon pere, que nous désirons vous parler.

H A R P A G O N.

Et c'est de mariage aussi, que je veux vous entretenir.

E L I S E.

Ah! Mon pere.

H A R P A G O N.

Pourquoi ce cri? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose qui vous fait peur?

C L E A N T E.

Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre; & nous craignons que nos sentimens ne soient pas d'accord avec votre choix.

HRA.



# COMEDIE.

191

HARPAGON.

Un peu de patience. Ne vous allarmez point. Je sçais ce qu'il faut à tous deux, & vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire; &

[à Cléante.]

pour commencer par un bout, avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée Mariage, qui ne loge pas loin d'ici?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Et vous?

ELISE.

J'en ai oui parler.

HARPAGON.

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

CLEANTHE.

Une fort charmante personne.

HARPAGON.

Sa physionomie?

CLEANTE.

Toute honnête, & pleine d'esprit.

HARPAGON.

Son air & sa manière?

CLEANTE.

Admirables, sans doute.

HARPAGON.

Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela mériterait assez que l'on songeât à elle?

CLEANTE.

Oui, mon pere.

HARPAGON.

Que ce seroit un parti souhaitable?

CLEANTE.

Très-souhaitable.

HARPAGON.

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Et qu'un mari auroit satisfaction avec elle?

CLEANTE.

L'AVARE,  
CLEANTE.

Assûrément.

HARPAGON.

Il y a une petite difficulté. C'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas, avec elle, tout le bien qu'on pourroit prétendre.

CLEANTE.

Ah! Mon pere, le bien n'est pas considérable, lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

HARPAGON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'est que, si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

CLEANTE.

Cela s'entend.

HARPAGON.

Enfin, je suis bien aise de vous voir dans mes sentimens; car son maintien honnête & sa docteur m'ont gagné l'ame, & je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

CLEANTE.

Hé?

HARPAGON.

Comment!

CLEANTE.

Vous êtes résolu, dites-vous...

HARPAGON.

D'épouser Mariane.

CLEANTE.

Qui? Vous? Vous?

HARPAGON.

Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela?

CLEANTE.

Il m'a pris tout à coup un éblouissement, & je me retire d'ici.

HARPAGON.

Cela ne fera rien. Allez vite boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire.

SCE-

\*\*\*\*\*

## SCÈNE VI.

HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

Voilà de mes damoiseaux flouets, qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'est là, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frere, je lui destine une certaine veuve dont, ce matin, on m'est venu parler; & pour toi, je te donne au Seigneur Anselme.

ELISE.

Au Seigneur Anselme?

HARPAGON.

Oui, un homme mûr, prudent & sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, & dont on vante les grands biens.

ELISE *faisant la révérence.*

Je ne veux point me marier, mon pere, s'il vous plaît.

HARPAGON *contresaisant Elise.*

Et moi, ma petite fille ma mie, je veux que vous vous marryiez, s'il vous plaît.

ELISE *faisant encore la révérence.*

Je vous demande pardon, mon pere.

HARPAGON *contresaisant Elise.*

Je vous demande pardon, ma fille.

ELISE.

Je suis très-humble servante au Seigneur Ansel-

[*faisant encore la révérence.*]

me; mais, avec votre permission, je ne l'épouserai point.

HARPAGON.

Je suis votre très-humble valet; mais, [*contresaisant Elise.*] avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ELISE.

Dès ce soir?

HARPAGON.

Dès ce soir.

ELISE *faisant encore la révérence.*

Cela ne sera pas, mon pere.

Tome III.

I

HAR-

HARPAGON *contrafaisant encore Elise.*  
Cela fera, ma fille.

ELISE.

Non.

HARPAGON.

Si.

ELISE.

Non, vous dis-je.

HARPAGON.

Si, vous dis-je.

ELISE.

C'est une chose où vous ne me réduirez point.

HARPAGON.

C'est une chose où je te réduirai.

ELISE.

Je me tuerai plutôt, que d'épouser un tel mari.

HARPAGON.

Tu ne te tueras point, & tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace ! A-t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son père ?

ELISE.

Mais a-t-on jamais vu un père marier sa fille de la sorte ?

HARPAGON.

C'est un parti où il n'y a rien à redire ; & je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ELISE.

Et moi, je gage qu'il ne sçauroit être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARPAGON *apercevant Valère de loin.*

Voilà Valère. Veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire ?

ELISE.

J'y consens.

HARPAGON.

Te rendras-tu à son jugement ?

ELISE.

Oui. J'en passerai par ce qu'il dira.

HARPAGON.

Voilà qui est fait.

\*\*\*\*\*

## SCENE VII.

VALERE, HARPAGON, ELISE.

HARPAGON.

I Ci, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison, de ma fille, ou de moi.

VALERE.

C'est vous, Monsieur, sans contredit.

HARPAGON.

Sçais-tu bien de quoi nous parlons?

VALERE.

Non. Mais vous ne sçauriez avoir tort, & vous êtes toute raison.

HARPAGON.

Je veux ce soir lui donner pour époux un homme aussi riche que sage; & la coquine me dit au nez, qu'elle se moque de le prendre. Que dis-tu de cela?

VALERE.

Ce que j'en dis?

HARPAGON.

Oui.

VALERE.

Hé, hé.

HARPAGON.

Quoi?

VALERE.

Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment, & vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison. Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout-à-fait; &,...

HARPAGON.

Comment! Le seigneur Anselme est un parti considérable, c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage & fort accommodé; & auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Sçauroit-elle mieux rencontrer?

VALERE.

Cella est vrai. Mais elle pourroit vous dire que c'est un peu précipiter les choses, & qu'il faut

droit au mo'ns quelque tems pour voir si son inclination pourroit s'accorder avec. . .

H A R P A G O N .

C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverois pas ; & il s'engage à la prendre sans dot.

V A L E R E .

Sans dot ?

H A R P A G O N .

Oui.

V A L E R E .

Ah ! Je ne dis plus rien. Voyez-vous ? Voilà une raison tout-à-fait convaincante ; il se faut rendre à cela.

H A R P A G O N .

C'est pour moi une épargne considérable.

V A L E R E .

Assûrément ; cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire ; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie ; & qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort , ne se doit jamais faire qu'avec de grandes precautions.

H A R P A G O N .

Sans dot.

V A L E R E .

Vous avez raison. Voilà qui décide tout , cela s'entend. Il y a des gens qui pourroient vous dire qu'en de telles occasions , l'inclination d'une fille est une chose , sans doute , où l'on doit avoir de l'égard ; & que cette grande inégalité d'âge , d'humeur , & de sentimens , rend un mariage sujet à des accidens très-fâcheux.

H A R P A G O N .

Sans dot.

V A L E R E .

Ah ! Il n'y a pas de réplique à cela , on le sçait bien. Qui diantre peut aller là-contre ? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de peres qui aimeroient mieux

mieux ménager la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourroient donner, qui ne les voudroient point sacrifier à l'intérêt, & chercheroient, plus que toute autre chose, à mettre, dans un mariage, cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité, & la joye; & que...

HARPAGON.

Sans dot.

VALERE.

Il est vray, cela ferme la bouche à tout. Sans dot! Le moyen de résister à une raison comme celle-là?

HARPAGON *à part, regardant du côté du jardin.*  
Ouais! Il me semble que j'entends un chien qui aboye. N'est-ce point qu'on en voudroit à

[à Valère.]

mon argent? Ne bougez, je reviens tout-à-l'heure.

\*\*\*\*\*

## SCENE VIII.

ELISE, VALERE.

ELISE.

Vous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites?

VALERE.

C'est pour ne point l'aigreur, & pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentimens est le moyen de tout gâter; & il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant, des tempéramens ennemis de toute résistance, des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se roidissent contre le droit chemin de la raison, & qu'on ne mène qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, &c. ...

ELISE.

Mais ce mariage, Valère?

VALERE.

On cherchera des biais pour le rompre.



ELISE.

Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir?

VALERE.

Il faut demander un délai, & feindre quelque maladie.

ELISE.

Mais on découvrira la feinte, si l'on appelle des Médecins.

VALERE.

Vous moquez-vous? Y connoissent-ils quelque chose? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira, ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

\*\*\*\*\*

## SCENE IX.

HARPAGON, ELISE, VALERE.

HARPAGON *à part dans le fond du théâtre.*  
C'E n'est rien, Dieu-merci.

VALERE *sans voir Harpagon.*

Enfin, notre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout, & si votre amour, belle Elise, est capable d'une fermeté.....  
[*apercevant Harpagon.*]

Oui, il faut qu'une fille obéisse à son pere. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait; & lorsque la grande raison de, sans dot, s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON.

Bon. Voilà bien parler cela.

VALERE.

Monsieur, je vous demande pardon, si je m'emporte un peu, & prends la hardiesse de lui parler comme je fais.

HARPAGON.

Comment? J'en suis ravi, & je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu. [*à Elise.*]

Oui, tu as beau fuir, je lui donne l'autorité que

que le Ciel me donne sur toi, & j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira.

VALERE à Elise.

Après cela, résistez à mes remontrances.

\*\*\*\*\*

## SCENE X.

HARPAGON, VALERE.

VALERE.

Monsieur, je vais la suivre, pour lui continuer les leçons que je lui faisois.

HARPAGON.

Oui, tu m'obligeras, certes.

VALERE.

Il est bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON.

Cela est vrai. Il faut....

VALERE.

Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON.

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, & reviens tout-à-l'heure.

VALERE adressant la parole à Elise, en s'en allant du côté par où elle est sortie.

Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde, & vous devez rendre grâces au Ciel, de l'honnête homme de pere qu'il vous a donné. Il sçait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là-dedans; &, sans dot tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse & de probité.

HARPAGON seul.

Ah! Le brave garçon! Voilà parler comme un oracle. Heureux, qui peut avoir un domestique de la sorte!

Fin du premier Acte.



## A C T E S E C O N D .

## S C E N E P R E M I E R E .

C L E A N T E , L A F L E C H E .

C L E A N T E .

**A** H ! Traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer ? Ne t'avois-je pas donné ordre . . .

L A F L E C H E .

Oui , Monsieur, je m'étois rendu ici pour vous attendre de pied ferme ; mais , Monsieur votre pere , le plus mal gracieux des hommes , m'a chassé dehors malgré moi , & j'ai couru risque d'être battu.

C L E A N T E .

Comment va notre affaire ? Les choses pressent plus que jamais. Depuis que je t'ai vu , j'ai découvert que mon pere est mon rival.

L A F L E C H E .

Votre pere amoureux ?

C L E A N T E .

Oui ; & j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

L A F L E C H E .

Lui , se mêler d'aimer ! De quoi diable s'av'feste-t-il ? Se moque-t-il du monde , & l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui ?

C L E A N T E .

Il a fallu , pour mes péchés , que cette passion lui soit venuë en tête.

L A F L E C H E .

Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour ?

C L E A N T E .

Pour lui donner moins de soupçon , & me conserver au besoin des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on fait ?

L A F L E C H E .

Ma foi , Monsieur , ceux qui empruntent sont bien

bien malheureux; & il faut essuyer d'étranges choses, lorsqu'on est réduit à passer, comme vous, par les mains des fesse-Matthieux.

CLEANTE.

L'affaire ne se fera point?

LA FLECHE.

Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant, & plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous, & il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLEANTE.

J'aurai les quinze mille francs que je demande?

LA FLECHE.

Oui; mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLEANTE.

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent?

LA FLECHE.

Ah! Vrayment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin de se cacher que vous, & ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, & l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit par votre bouche, de votre bien, & de votre famille; & je ne doute point que le seul nom de votre pere ne rende les choses faciles.

CLEANTE.

Et principalement ma mere étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLECHE.

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés, avant que de rien faire.

Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés, & que l'emprunteur soit majeur, & d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair & net de tout embarras, on fera une bonne & exacte

re obligation par devant un Notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, & qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment dressé.

C L E A N T E.

Il n'y a rien à dire à cela.

L A F L E C H E.

Le prêteur, pour ne charger sa conduite d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au dernier dix-huit.

C L E A N T E.

Au denier dix-huit? Parbleu, voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

L A F L E C H E.

Cela est vrai.

Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, & que, pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre, sur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger, que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.

C L E A N T E.

Comment diable! Quel juif! Quel arabe est-ce là? c'est plus qu'au denier quatre.

L A F L E C H E.

Il est vrai, c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

C L E A N T E.

Que veux-tu que je voye? J'ai besoin d'argent, & il faut que je consente à tout.

L A F L E C H E.

C'est la réponse que j'ai faite.

C L E A N T E.

Il y a encore quelque chose?

L A F L E C H E.

Ce n'est plus qu'un petit article.

Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres; & pour les mille écus restans, il faudra que

*que l'emprunteur prenne les bardes, nippes, bijoux dont s'ensuit le mémoire, & que ledit prêteur a mis de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible.*

CLEANTE.

Que veut dire cela?

LA FLECHE.

Ecoutez le mémoire.

*Premièrement, un lit de quatre pieds, à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises, & la courte-pointe de même; le tout bien conditionné, & doublé d'un petit taffetas changeant rouge & bleu.*

*Plus un pavillon à queue, d'une honne serge d'Aumale rose-sèche, avec le malet & les franges de soye.*

CLEANTE.

Que veut-il que je fasse de cela?

LA FLECHE.

Attendez.

*Plus une tenture de tapisserie des amours de Gombaud & de Mace.*

*Plus une grande table de bois de noyer à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, & garnie par le dessous de ses six escabelles.*

CLEANTE.

Qu'ai-je affaire, morbleu. ....

LA FLECHE.

Donnez-vous patience.

*Plus, trois grands mousquets, tout garnis de nacre de perles, avec les fourchettes assortissantes.*

*Plus, un fourneau de brique, avec deux cornues & trois récipients, fort utiles pour ceux qui sont curieux de distiller.*

CLEANTE.

J'enrage.

LA FLECHE.

Doucement.

*Plus un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.*

*Plus, d'un trou-madame, & un damier, avec un*

*jeu de l'oye, renouvelé des Grecs, fort propre à passer le tems, lorsque l'on n'a que faire.*

*Plus, une peau de lézard de trois pieds & demi, remplie de foin, curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.*

*Le tout ci-dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cent livres, & rabaisé à la valeur de mille écus, par la discrétion du prêteur.*

## C L E A N T E.

Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable; & n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons qu'il ramasse? Je n'aurai pas deux cens écus de tout cela, & cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut; car il est en état de me faire tout accepter, & il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

## L A F L E C H E.

Je vous vois, Monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenoit Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, & mangeant son bled en herbe.

## C L E A N T E.

Que veux-tu que j'y fasse? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des pères; & on s'étonne après cela que les fils souhaitent qu'ils meurent.

## L A F L E C H E.

Il faut avouer que le vôtre animeroit contre sa vilénie le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires; &, parmi mes confreres que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sçais tirer adroitement mon épingle du jeu, & me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle; mais, à vous dire vray, il me donneroit, par ses pro-



cédés, des tentations de le voler, & je croirois, en le volant, faire une action méritoire.

CLEANTE.

Donne-moi un peu ce mémoire, que je voye encore.

\*\*\*\*\*

SCENE II.

HARPAGON, MAÎTRE SIMON, CLEANTE & LA FLECHE dans le fond du Théâtre.

M. SIMON.

Où, Monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent, ses affaires le pressent d'en trouver; & il en passera par tout ce que vous prescrirez.

HARPAGON.

Mais croyez-vous, Maître Simon, qu'il n'y ait rien à périliter; & sçavez-vous le nom, les biens & la famille de celui pour qui vous parlez?

M. SIMON.

Non. Je ne puis pas bien vous en instruire à fond, & ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui; mais vous ferez de toutes choses éclairci par lui-même, & son homme m'a assuré que vous ferez content quand vous le connoîtrez. Tout ce que je sçaurois vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mere déjà, & qu'il s'obligera, si vous voulez, que son pere mourra avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON.

C'est quelque chose que cela. La charité, Maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

M. SIMON.

Cela s'entend.

LA FLECHE bas à Cleante, reconnoissant M. Simon.

que veut dire ceci? Notre maître Simon qui parle à votre pere!

CLEANTE bas à la Flèche.

Lui auroit-on appris qui je suis, & serois-tu pour me trahir?

M. S I M O N *à la Flèche.*

Ah, ah! Vous êtes bien pressé! Qui vous a dit que c'étoit céans? Ce n'est pas, moi Monsieur,  
[*à Harpagon..*]

au moins qui leur ai découvert votre nom & votre logis; mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela; ce sont des personnes discrètes, & vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

H A R P A G O N.

Comment?

M. S I M O N *montrant Cléante.*

Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

H A R P A G O N.

Comment, pendard, c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités?

C L E A N T E.

Comment, mon pere, c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions?

[*M. Simon s'enfuit, & la Flèche va se cacher.*]

\*\*\*\*\*

### S C E N E III.

H A R P A G O N , C L E A N T E.

H A R P A G O N.

C'Est toi, qui te veux ruiner par des emprunts si-condamnables?

C L E A N T E.

C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles?

H A R P A G O N.

Oses-tu bien, après cela, paroître devant moi?

C L E A N T E.

Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde?

H A R P A G O N.

N'as-tu point de honte, di-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenses effroyables, & faire une honteuse dissipation du bien que tes parens t'ont amassé avec tant de lueurs?

CLE-

## CLEANTE.

Ne rougissez-vous point de deshonorer votre condition par les commerces que vous faites, de sacrifier gloire & réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu, & de renchérir en fait d'intérêts, sur les plus infâmes subtilités qu'ayant jamais inventées les plus célèbres usuriers?

## HARPAGON.

Ote-toi de mes yeux, coquin, ôte-toi de mes yeux.

## CLEANTE.

Qui est plus criminel à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire?

## HARPAGON.

Retire-toi, te dis-je, & ne m'échauffe pas les

[seul.]

oreilles. Je ne suis pas fâché de cette aventure; & ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

\*\*\*\*\*

## SCENE IV.

FROSINE, HARPAGON.

FROSINE.

Monsieur. . .

HARPAGON.

Attendez un moment, je vais revenir vous par-

[à part.]

ler. Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.

\*\*\*\*\*

## SCENE V.

LA FLECHE, FROSINE.

LA FLECHE *sans voir Frosine.*

L'Avanture est tout-à-fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons,

FRO-

FROSINE.

Hé! C'est toi, mon pauvre la Flèche. D'où vient cette rencontre?

LA FLECHE.

Ah, ah! C'est toi, Frofine. Que viens-tu faire ici?

FROSINE.

Ce que je fais par tout ailleurs. M'entremettre d'affaires, me rendre serviable aux gens; & profiter, du mieux qu'il m'est possible, des petits talens que je puis avoir. Tu sçais que, dans ce monde, il faut vivre d'adresse, & qu'aux personnes comme moi le Ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue & que l'industrie.

LA FLECHE.

As-tu quelque négoce avec le patron du logis?

FROSINE.

Oui. Je traite pour lui quelque petite affaire, dont j'espère une récompense.

LA FLECHE.

De lui? Ah, ma foi, tu seras bien fine, si tu en tires quelque chose; & je te donne avis que l'argent céans est fort cher.

FROSINE.

Il y a certains services qui touchent merveilleusement.

LA FLECHE.

Je suis votre valet; & tu ne connois pas encore le seigneur Harpagon. Le seigneur Harpagon est, de tous les humains, l'humain le moins humain, le mortel, de tous les mortels, le plus dur & le plus serré. Il n'est point de service qui pousse la reconnoissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, & de l'amitié tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec & de plus aride que ses bonnes grâces & ses caresses, & donner est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dir jamais, *je vous donne*, mais, *je vous prête le bon jour*.

FROSINE.

Mon Dieu! Je sçais l'art de traire les hommes.  
J'ai

J'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de charouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

L A F L E C H E.

Bagatelle ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde; & l'on pourroit crever, qu'il n'en branleroit pas. En un mot il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur & que vertu, & la vûe d'un demandeur lui donne des convulsions; c'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur, c'est lui arracher les entrailles; & si... Mais il revient, je me retire.

\*\*\*\*\*

S C E N E VI.

H A R P A G O N, F R O S I N E.

H A R P A G O N.

[*bas à part.*] [ *haut.*]

Tout va comme il faut. Hé bien? Qu'est-ce, Frosine?

F R O S I N E.

Ah, mon Dieu! Que vous vous portez bien, & que vous ayez-là un vrai vilage de santé!

H A R P A G O N.

Qui? Moi?

F R O S I N E.

Jamais je ne vous vis un teint si frais & si gaillard.

H A R P A G O N.

Tout de bon?

F R O S I N E.

Comment? Vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes; & je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

H A R P A G O N.

Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

F R O S I N E.

Hé bien? Qu'est-ce que cela? Soixante ans! Voilà bien de quoi, c'est la fleur de l'âge, cela; &

& vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

HARPAGON.

Il est vrai; mais vingt années de moins pourtant, ne me feroient point de mal, que je crois.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous n'avez pas besoin de cela, & vous êtes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans.

HARPAGON.

Tu le crois?

FROSINE.

Assûrément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh! Que voilà bien, entre vos deux yeux, un signe de longue vie!

HARPAGON.

Tu te connois à cela?

FROSINE.

Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah, mon Dieu! Quelle ligne de vie!

HARPAGON.

Comment?

FROSINE.

Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là.

HARPAGON.

Hé bien? Qu'est-ce que cela veut dire?

FROSINE.

Par ma foi, je disois cent ans, mais vous passerez les six vingt.

HARPAGON.

Est-il possible?

FROSINE.

Il faudra vous affaîmer, vous dis-je, & vous mettrez en terre & vos enfans & les enfans de vos enfans.

HARPAGON.

Tant mieux. Comment va notre affaire?

FROSINE.

Faut-il le demander, & me voit-on mêler de rien, dont je ne vienne à bout? J'ai, sur tout pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'est point de partis au monde, que je ne trouve en  
pen

peu de tems le moyen d'accoupler; & je crois, si je me l'étois mis en tête, que je marierois le grand Turc avec la République de Venise. Il n'y avoit pas, sans doute, de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une & l'autre entretenues de vous; & j'ai dit à la mere le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue, & prendre l'air à sa fenêtre.

H A R P A G O N.

Qui a fait réponse...

F R O S I N E.

Elle a reçu la proposition avec joye; & quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, & me l'a confiée pour cela.

H A R P A G O N.

C'est que je suis obligé, Frofine, de donner à souper au seigneur Anselme; & je serai bien aise qu'elle soit du régal.

F R O S I N E.

Vous avez raison. Elle doit après dîner rendre visite à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au souper.

H A R P A G O N.

Hé bien, elles iront ensemble dans mon carrosse que je leur prêterai.

F R O S I N E.

Voilà justement son affaire.

H A R P A G O N.

Mais, Frofine, as-tu entretenu la mere touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille? Lui as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci? Car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

F R O S I N E.

Comment? C'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

H A R P A G O N.

Douze mille livres de rente!

F R O S I N E.



## F R O S I N E.

Où. Premièrement, elle est nourrie & élevée dans une grande épargne de bouche. C'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage, & de pommes; & à laquelle, par conséquent, il ne faudra ni table bien servie, ni consommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudroit pour une autre femme, & cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, & n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur; & cet article là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui, & j'en sçais une de nos quartiers, qui a perdu, à trente & quarante, vingt mille francs cette année; mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en habits & bijoux, cela fait neuf mille livres; & mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés?

## H A R P A G O N.

Oui, cela n'est pas mal; mais ce compte-là n'est rien de réel.

## F R O S I N E.

Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel, que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, & l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu.

## H A R P A G O N.

C'est une raillerie que de vouloir me constituer sa dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas; & il faut bien que je touche quelque chose.

FROSINE.

Mon Dieu! Vous toucherez assez; & elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien, dont vous serez le maître.

HARPAGON.

Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois; les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs semblables, & ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût; & que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderoient pas.

FROSINE.

Ah! Que vous la connoissez mal! C'est encore une particularité que j'avois à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, & n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON.

Elle ?

FROSINE.

Oui, elle. Je voudrois que vous l'eussiez entendue parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vûe d'un jeune homme; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmans; & je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire; & il n'y a pas quatre mois encore qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante-six ans, & qu'il ne prit point de lunettes pour figurer le contrat.

HARPAGON.

Sur cela seulement ?

FROSINE.

Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans; & sur tout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON.

Certes, tu me dis là une chose toute nouvelle.

FOR.

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux, & quelques estampes. Mais que pensez-vous que ce soit? Des Adonis, des Céphales, des Paris, & des Apollons? Non. De beaux portraits de Saturne, du Roi Priam, du vieux Nestor, & du bon pere Anchise sur les épaules de son fils.

HARPAGON.

Cela est admirable! Voilà ce que je n'aurois jamais pensé; & je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'aurois été femme, je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

FROSINE.

Je le crois bien. Voilà de belles drogues que de jeunes gens pour les aimer, ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux pour donner envie de leur peau; & je voudrois bien sçavoir quel ragoût il y a à eux.

HARPAGON.

Pour moi, je n'y en comprends point, & je ne sçais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE.

Il faut être folle fiée. Trouver la jeune fille aimable, est-ce avoir le sens commun? Sont-ce des hommes que des jeunes blondins, & peut-on s'attacher à ces animaux-là.

HARPAGON.

C'est ce que je dis tous les jours; avec leur ton de poule laitée, & leurs trois petits brains de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs hauts-de-chausses tout tombans, & leurs estomacs débraillés.

FROSINE.

Hé! Cela est bien bâti, auprès d'une personne comme vous. Voilà un homme cela. Il y a là de quoi satisfaire à la vûe; & c'est ainsi qu'il faut être fait, & vêtu, pour donner de l'amour.

HARPAGON.

Tu me trouves bien?

FROSINE.

Comment? Vous êtes à ravir, & votre figure est à peim-

peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voye marcher. Voilà un corps taillé, libre & dégagé comme il faut, & qui ne marque aucune incommodité.

H A R P A G O N.

Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion, qui me prend de tems en tems.

F R O S I N E.

Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous sied point mal, & vous avez grace à tousser.

H A R P A G O N.

D-moi un peu. Mariane ne m'a-t-elle point encore vû ? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant ?

F R O S I N E.

Non. Mais nous nous sommes fort entretenus de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne, & je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, & l'avantage que ce lui seroit d'avoir un mari comme vous.

H A R P A G O N.

Tu as bien fait, & je t'en remercie.

F R O S I N E.

J'aurois, Monsieur, une petite prière à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent; [*Harpagon prend un air sérieux.*] & vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. [*Harpagon reprend un air gay.*] Ah ! Que vous lui plâchez, & que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable ! Mais, surtout, elle sera charmée de votre haut-de-chaussures, attaché au pourpoint avec des aiguillettes. C'est pour la rendre folle de vous ; & un amant aiguilleté sera pour elle un ragoût merveilleux.

H A R P A G O N.

Certes, tu me ravis de me dire cela.

F R O S I N E.

En vérité, Monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout-à-fait grande. [*Harpagon reprend son air sérieux.*] Je suis ruinée, si je le perds ;

perds ; & quelque petite assistance me rétablirait mes affaires. Je voudrais que vous eussiez vu le ravissement où elle étoit à m'entendre parler de vous. [*Harpagon reprend un air gay.* La joye éclatoit dans les yeux au récit de vos qualités ; & je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

H A R P A G O N.

Tu m'as fait grand plaisir, Frosine ; & je t'en ai , je te l'avoue , toutes les obligations du monde,

F R O S I N E.

Je vous prie , Monsieur , de me donner le petit secours que je vous demande. [*Harpagon reprend encore un air sérieux.*] Cela me remettra sur pied , & je vous en serai éternellement obligée.

H A R P A G O N.

Adieu. Je vais achever mes dépêches.

F R O S I N E.

Je vous assure , Monsieur , que vous ne sçauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

H A R P A G O N.

Je mettrai ordre que mon carosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

F R O S I N E.

Je ne vous importunerois pas , si je ne m'y vois forcée par la nécessité.

H A R P A G O N.

Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure , pour ne vous point faire malades.

F R O S I N E.

Ne me refusez pas la grace dont je vous sollicite. Vous ne sçauriez croire , Monsieur , le plaisir que....

H A R P A G O N.

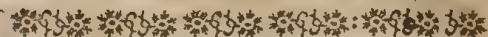
Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusques à tantôt.

F R O S I N E seule.

Que la fièvre te serre , chien de vilain à tous les diables ! Le ladre a été ferme à toutes mes attaques ; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation ; & j'ai l'autre côté , en tout cas , d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.

*Fin du second Acte.*

AC.



## ACTE TROISIEME.

## SCENE PREMIERE.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALE-  
RE, DAME CLAUDE tenant un balai,  
MAITRE JACQUES, BRINDAVOINE,  
LA MERLUCHE.

HARPAGON.

**A**LLONS, venez-ça tous, que je vous dis-  
tribue mes ordres pour tantôt, & regle à  
chacun son emploi. Approchez, Dame  
Claude, commençons par vous. Bon, vous  
voilà les armes à la main. Je vous commets  
au soin de nettoyer par-tout; &, surtout, pre-  
nez garde de ne point frotter les meubles trop  
fort; de peur de les user. Outre cela, je vous  
constitue, pendant le souper, au gouvernement  
des bouteilles; &, s'il s'en écarte quelqu'une,  
& qu'il se casse quelque chose, je m'en pren-  
drai à vous, & le rabattrai sur vos gages.

M. JACQUES à part.

Châtiment politique.

HARPAGON à Dame Claude.

Allez.

\*\*\*\*\*

## SCENE II.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE, VALE-  
RE, MAITRE JACQUES, BRINDA-  
VOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON.

**V**ous, Brindavoine, & vous, la Merluche,  
je vous établis dans la charge de rincer les  
verres, & de donner à boire; mais seulement  
lorsque l'on aura soif, & non pas, selon la  
coutume de certains impertinens de laquais, qui  
viennent provoquer les gens, & les faire aviser

Tome III.

K

de



de boire, lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, & vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

M. JACQUES, *à part.*

Oui, le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE.

Quitterons-nous nos siquenilles, Monsieur?

HARPAGON.

Oui, quand vous verrez venir les personnes; & gardez bien de gâter vos habits.

BRINDAVOINE.

Vous sçavez bien, Monsieur, qu'un des devans de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE.

Et moi, Monsieur, que j'ai mon haut-de-chaus-ses tout troué par derrière, & qu'on me voit, révérence parler. . .

HARPAGON *à la Merluce.*

Paix, rangez cela adroitement du côté de la muraille, & présentez toujours le devant au monde.

[*à Brindavoine, en lui montrant comment il doit mettre son chapeau au devant de son pourpoint, pour cacher la tache d'huile.*]

Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

\*\*\*\*\*

### SCÈNE III.

HARPAGON, CLEANTE, ELISE,  
VALERE, MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, & prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. C'est là sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse qui vous doit venir visiter, & vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis?

ELISE.

Oui, mon pere.

SCE-



\*\*\*\*\*

## SCÈNE IV.

HARPAGON, CLEANTE, VALERE,  
MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

ET vous, mon fils le damoiseau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

CLEANTE.

Moi, mon pere? Mauvais visage! Et par quelle raison?

HARPAGON.

Mon Dieu! Nous sçavons le train des enfans dont les peres se remarient, & de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mere. Mais, si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande, surtout, de régaler d'un bon visage cette personne-là, & de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLEANTE.

A vous dire le vrai, mon pere, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mere. Je mentirois, si je vous le disois; mais, pour ce qui est de la bien recevoir, & de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON.

Prenez-y garde au moins.

CLEANTE.

Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON.

Vous ferez sagement.

\*\*\*\*\*

## SCÈNE V.

HARPAGON, VALERE,  
MAÎTRE, JACQUES.

HARPAGON.

Valère, aide-moi à ceci. Or-ça, maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

M. JACQUES.

Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler; car je suis l'un & l'autre.

HARPAGON.

C'est à tous les deux.

M. JACQUES.

Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON.

Au cuisinier.

M. JACQUES.

Attendez donc, s'il vous plaît.

[*M. Jacques tire sa casaque de cocher, & paroît vêtu en cuisinier.*]

HARPAGON.

Quelle diantre de cérémonie est-ce-là?

M. JACQUES.

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON.

Je me suis engagé, Maître Jacques, à donner ce soir à souper.

M. JACQUES *à part*.

Grande merveille!

HARPAGON.

Di-moi un peu, Nous feras-tu bonne chère?

M. JACQUES.

Oui; si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON.

Que diable! Toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire; de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah! Ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent. Toujours parler d'argent! Voilà leur épée-de chevet, de l'argent.

VA-

VALERE.

Je n'ai jamais vû de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille, que de faire bonne chère avec bien de l'argent. C'est une chose la plus aisée du monde, & il n'y a si pauvre esprit qui n'en fit bien autant; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

M. JACQUES.

Bonne chère avec peu d'argent?

VALERE.

Qui.

M. JACQUES à Valère.

Par ma foi, Monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, & de prendre mon office de cuisinier; aussi-bien vous mêlez-vous céans d'être le factorum.

HARPAGON.

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

M. JACQUES.

Voilà Monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON.

Ah! Je veux que tu me répondes.

M. JACQUES.

Combien serez-vous de gens à table?

HARPAGON.

Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALERE.

Cela s'entend.

M. JACQUES.

Hé bien, il faudra quatre grands potages, & cinq assiettes. ... Potages. ... Entrées. ...

HARPAGON.

Que diable! Voilà pour traiter une ville toute-entière.

M. JACQUES.

Rôt. ...

K 3

HAR-

H A R P A G O N *mettant la main sur  
bouche de maître Jacques.*

Ah, traître ! Tu manges tout mon bien.

M. J A C Q U E S.

Entremets. . .

H A R P A G O N *mettant encore la main sur  
la bouche de maître Jacques.*

Encore ?

V A L E R E à maître Jacques.

Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde ; & Monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille ? Allez vous-en lire un peu les préceptes de la santé, & demander aux Médecins, s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme, que de manger avec excès.

H A R P A G O N.

Il a raison.

V A L E R E.

Apprenez, maître Jacques, vous & vos pareils, que c'est un coupe-gorge, qu'une table remplie de trop de viandes ; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne, & que, suivant le dire d'un Ancien, il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.

H A R P A G O N.

Ah ! Que cela est bien dit ! Approche que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aye entendue de ma vie. Il faut vivre pour manger, & non pas manger pour vi. . . Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

V A L E R E.

Qu'il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.

H A R P A G O N.

[à M. Jacques.] [à Valère.]

Oui. Entends-tu ? Qui est le grand homme qui a dit cela ?

V A L E R E.

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

H A R P A G O N.

HARPAGON.

Souviens-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver, en lettres d'or, sur la cheminée de ma salle.

VALERE.

Je n'y manquerai pas. Et, pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire. Je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON.

Fais donc.

M. JACQUES.

Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARPAGON à Valère.

Il faudra de ces choses dont on ne mange guères, & qui rassasient d'abord; quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALERE.

Reposez-vous sur moi.

HARPAGON.

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

M. JACQUES.

Attendez. Ceci s'adresse au cocher. Vous dites....

[M. Jacques remet sa casaque.]

HARPAGON.

Qu'il faut nettoyer mon carrosse, & tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire....

M. JACQUES.

Vos chevaux, Monsieur? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point, & ce seroit mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des fantômes, ou des façons de chevaux.

HARPAGON.

Les voilà bien malades; ils ne font rien.

M. JACQUES.

Et pour ne faire rien, Monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudroit bien

mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, & de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués; car enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours, pour eux, les choses de la bouche; & c'est être, Monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

H A R P A G O N.

Le travail ne fera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

M. J A C Q U E S.

Non, Monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, & je ferois conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils trainassent un carrosse, qu'ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes?

V A L E R E.

Monsieur, j'obligerai le voisin le Picard à se charger de les conduire; aussi-bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

M. J A C Q U E S.

Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre, que sous la mienne.

V A L E R E.

Maître Jacques fait bien le raisonnable.

M. J A C Q U E S.

Monsieur l'Intendant fait bien le nécessaire.

H A R P A G O N.

Paix.

M. J A C Q U E S.

Monsieur, je ne sçaurois souffrir les flatteurs; & je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain & le vin, le bois, le sel & la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter, & vous faire sa cour. J'enrage de cela, & je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous; car enfin, je me sens pour vous de la tendresse en dépit que j'en aye; & après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HAR.

HARPAGON.

Pourrois-je sçavoir de vous , Maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

M. JACQUES.

Oui , Monsieur, si j'étois assuré. que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON.

Non, en aucune façon.

M. JACQUES.

Pardonnez-moi. Je sçais fort bien que vous vous mettez en colère.

HARPAGON.

Point du tout. Au contraire, c'est me faire plaisir ; & je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

M. JACQUES.

Monsieur, puisque vous le voulez ; je vous dirai franchement qu'on se moque par tout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet ; & que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul & aux chausses, & de faire sans cesse des contes de votre lézine. L'un, dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-tems, & les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le tems des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fites assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton. Celui-ci, que l'on vous surprit une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux ; & que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sçais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise ? On ne sçauroit aller nulle part, où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable & la risée de tout le monde ; & jamais on ne parle



de vous, que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain, & de fesse-Matthieu.

HARPAGON *en battant Maître Jacques.*  
Vous êtes un sot, un maraud, un coquin, & un impudent.

M. JACQUES.

Hé bien? Ne l'avois-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

HARPAGON.

Apprenez à parler.

\*\*\*\*\*

# SCENE VI.

VALERE, MAISTRE JACQUES.

VALERE *riant.*

A Ce que je puis voir, Maître Jacques, on paye mal votre franchise

M. JACQUES.

Morbleu, Monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton, quand on vous en donnera, & ne venez point rire des miens.

VALERE *en s'avançant.*

Ah! Monsieur Maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

M. JACQUES.

[*bas à part.*]

Il file doux. Je veux faire le brave; & s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu.

[*haut.*] Sçavez-vous bien, Monsieur le Rieur, que je ne ris pas, moi; & que si vous m'échouffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte?

[*M. Jacques pousse Valère jusqu'au bout du Théâtre, en le menaçant.*]

VALERE.

Hé, doucement.

M. JACQUES.

Comment, doucement? Il ne me plaît pas, moi.

VALERE.

De grace.

M. JAC-

M. JACQUES.

Vous êtes un impertinent.

VALERE.

Monsieur Maître Jacques.

M. JACQUES.

Il n'y a point de Monsieur Maître Jacques pour un double. Si je prends un bâton, je vous rosserai d'importance.

VALERE.

Comment ? Un bâton !

[Valère fait reculer maître Jacques à son tour.]

M. JACQUES.

Hé ! Je ne parle pas de cela.

VALERE.

Sçavez-vous bien, Monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser vous-même ?

M. JACQUES.

Je n'en doute pas.

VALERE.

Que vous n'êtes, pour tout portage, qu'un faquin de cuisinier.

M. JACQUES.

Je le sçais bien.

VALERE.

Et que vous ne me connoissez pas encore ?

M. JACQUES.

Pardonnez-moi.

VALERE.

Vous me rosserez, dites-vous ?

M. JACQUES.

Je le disois en raillant.

VALERE.

Et moi, je ne prends point de goût à votre raillerie.

[Valère donnant des coups de bâton à Maître Jacques.]

Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

M. JACQUES sent.

Peste soit la sincérité, c'est un mauvais métier, désormais j'y renonce ; & je ne veux plus dire vrai. Passe encore pour mon maître, il a quelque droit de me battre ; mais, pour ce Monsieur l'Intendant, je m'en vengerai, si je puis.

\*\*\*\*\*

## SCENE VII.

MARIANE, FROSINE, MAITRE  
JACQUES.

FROSINE.

Sçavez-vous, Maître Jacques, si votre Maître  
est au logis ?

M. JACQUES.

Oui, vrayment, il y est ; je ne le sçais que trop.

FROSINE.

Dires-lui, je vous prie, que nous sommes ici.

\*\*\*\*\*

## SCENE VIII.

MARIANE, FROSINE.

MARIANE.

AH ! Que je suis, Frofine, dans un étrange  
état, &, s'il faut dire ce que je sens, que  
j'appréhende cette vûe !

FROSINE.

Mais pourquoi, & quelle est votre inquiétude ?

MARIANE.

Hélas ! Me le demandez-vous, & ne vous figu-  
rez-vous point les alarmes d'une personne toute  
prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher ?

FROSINE.

Je vois bien que, pour mourir agréablement,  
Harpagon n'est pas le supplice que vous vou-  
driez embrasser ; & je connois, à votre mine,  
que le jeune blondin, dont vous m'avez parlé,  
vous revient un peu dans l'esprit.

MARIANE.

Oui. C'est une chose, Frofine, dont je ne veux  
pas me défendre ; & les visites respectueuses qu'il  
a rendues chez nous, ont fait, je vous l'avoue,  
quelque effet dans mon ame.

FROSINE.

Mais avez-vous sçu quel il est ?

MARIANE.

Non. Je ne sçais point quel il est. Mais je sçais  
qu'il

qu'il est fait d'un air à se faire aimer; que, si l'on pouvoit mettre les choses à mon choix, je le prendrois plutôt qu'un autre; & qu'il ne contribuë pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROSINE.

Mon Dieu! Tous ces blondins sont agréables, & débitent fort bien leur fait; mais la plupart sont gueux comme des rats; & il vaut mieux pour vous de prendre un vieux mari, qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avouë que les sens ne trouvent pas si bien leur compte du côté que je dis, & qu'il y a quelques petits dégoûts à essuyer avec un tel époux; mais cela n'est pas pour durer; & sa mort, croyez-moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable, qui réparera toutes choses.

MARIANE.

Mon Dieu! Frosine, c'est une étrange affaire, lorsque, pour être heureuse, il faut souhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un; & la mort ne suit pas tous les projets que nous faisons.

FROSINE.

Vous moquez-vous? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bientôt; & ce doit être là un des articles du contrat. Il seroit bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois. Le voici en propre personne.

MARIANE.

Ah! Frosine, quelle figure!

\*\*\*\*\*

## SCENE IX.

HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

HARPAGON à Mariane.

NE vous offenez pas, ma belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sçais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mêmes, & qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les appercevoir; mais, enfin, c'est

avec des lunettes qu'on observe les astres; & je maintiens & garantis que vous êtes un astre; mais un astre, le plus bel astre qui soit dans le pays des astres. Frosine, elle ne répond mot, & ne témoigne, ce me semble, aucune joye de me voir.

F R O S I N E.

C'est qu'elle est encore toute surprise; & puis, les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'ame.

H A R P A G O N.

[à Frosine.] [à Mariane.]

Tu as raison. Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer.

\*\*\*\*\*

## S C E N E X.

HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE.

M A R I A N E,

J E m'acquitte bien tard, Madame, d'une telle visite.

E L I S E.

Vous avez fait, Madame, ce que je devois faire; & c'étoit à moi de vous prévenir.

H A R P A G O N.

Vous voyez qu'elle est grande; mais mauvaise herbe croît toujours.

M A R I A N E *bas à Frosine.*

O l'homme déplaisant!

H A R P A G O N *à Frosine.*

Que dit la belle?

F R O S I N E.

Qu'elle vous trouve admirable.

H A R P A G O N.

C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

M A R I A N E *à part.*

Quel animal!

H A R P A G O N.

Je vous suis trop obligé de ces sentimens.

MA-

M A R I A N E *à part.*  
Je n'y puis plus tenir.

\*\*\*\*\*

## S C E N E XI.

H A R P A G O N, M A R I A N E, E L I S E,  
C L E A N T E, V A L E R E, F R O S I N E,  
B R I N D A V O I N E.

H A R P A G O N.

V o i c i mon fils aussi, qui vous vient faire la révérence.

M A R I A N E *bas à Frosine.*

Ah! Frosine, quelle rencontre! C'est justement celui dont je t'ai parlé.

F R O S I N E *à Mariane.*

L'aventure est merveilleuse.

H A R P A G O N.

Je vois que vous vous étonnez de me voir de si grands enfans; mais je serai bientôt défait & de l'un & de l'autre.

C L E A N T E *à Mariane.*

Madame, à vous dire le vrai, c'est ici une aventure où, sans doute, je ne m'attendois pas; & mon pere ne m'a pas peu surpris, lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avoit formé.

M A R I A N E.

Je puis dire la même chose. C'est une rencontre imprévûë, qui m'a surprise autant que vous; & je n'étois point préparée à une telle aventure.

C L E A N T E.

Il est vrai que mon pere, Madame, ne peut pas faire un plus beau choix, & que ce m'est une sensible joye que l'honneur de vous voir; mais, avec tout cela, je ne vous assûrerai point que je me réjouis du dessein où vous pourriez être de deven'r ma belle-mere. Le compliment, je vous l'avouë, est trop difficile pour moi, & c'est un titre, s'il vous plaît, que je ne vous souhûite point. Ce discours paroîtra brutal aux yeux de quelques-uns; mais je suis assûré que vous serez personne à le prendre comme il faut.

dra, que c'est un mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance, que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis, comme il choque mes intérêts; & que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon pere, que, si les choses dépendoient de moi, cet hymen ne seroit point.

H A R P A G O N.

Voilà un compliment bien impertinent. Quelle belle confession à lui faire!

M A R I A N E.

Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choses sont fort égales; & que, si vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mere, je n'en aurois pas moins, sans doute, à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je serois fort fâchée de vous causer du déplaisir; &, si je ne m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine.

H A R P A G O N.

Elle a raison. A sot compliment, il faut une réponse de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils; c'est un jeune sot, qui ne sait pas encore la conséquence des paroles qu'il dit.

M A R I A N E.

Je vous promets que ce qu'il m'a dit ne m'a point du tout offensée; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentimens. J'aime de lui un aveu de la sorte; &, s'il avoit parlé d'autre façon, je l'en estimerois bien moins.

H A R P A G O N.

C'est beaucoup de bonté à vous, de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le tems le rendra plus sage; & vous verrez qu'il changera de sentimens.

CLEAN.



CLEANTE.

Non, mon pere, je ne suis point capable d'en changer; & je prie instamment Madame de le croire.

HARPAGON.

Mais voyez quelle extravagance! Il continuë encore plus fort.

CLEANTE.

Voulez-vous que je trahisse mon cœur?

HARPAGON.

Encore? Avez-vous envie de changer de discours?

CLEANTE.

Hé bien, puisque vous voulez que je parle d'autre façon, souffrez, Madame, que je que je me mette ici à la place de mon pere, & vous avouë, que je n'ai rien vû dans le monde de si charmant que vous, que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire; & que le titre de votre époux est une gloire, une félicité que je préférerois aux destinées des plus grands Princes de la Terre. Oui, Madame, le bonheur de vous posséder est, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes; c'est où j'attache toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour une conquête si précieuse; & les obstacles les plus puissans...

HARPAGON.

Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLEANTE.

C'est un compliment que je fais pour vous à Madame.

HARPAGON.

Mon Dieu! J'ai une langue pour m'expliquer moi-même, & je n'ai pas besoin d'un interprète comme vous. Allons, donnez des sièges.

FROSINE.

Non. Il vaut mieux que, de ce pas, nous allions à la foire, afin d'en revenir plutôt, & d'avoir tout le tems ensuite de nous entretenir.

HARPAGON à *Brindavoine*.

Qu'on mette donc les chevaux au carosse.

SCÈ.

\*\*\*\*\*

## S C E N E XII.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE.

HARPAGON à *Mariane*.

JE vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLEANTE.

J'y ai pourvû mon pere, & j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux, & de confitures, que j'ai envoyé querir de votre part.

HARPAGON bas à *Valère*.

Valère.

VALERE à *Harpagon*.

Il a perdu le sens.

CLEANTE.

Est-ce que vous trouvez mon pere, que ce ne soit pas assez? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

MARIANE.

C'est une chose qui n'étoit pas nécessaire.

CLEANTE.

Avez-vous jamais vû, Madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon pere a au doigt?

MARIANE.

Il est vray qu'il brille beaucoup.

CLEANTE *osant du doigt de son pere le diamant, & le donnant à Mariane*.

Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE.

Il est fort beau, sans doute, & jette quantité de feux.

CLEANTE *se mettant au devant de Mariane qui veut rendre le diamant*.

Non, Madame, il est en de trop belles mains.

C'est un présent que mon pere vous fait.

HARPAGON.

Moi?

CLEAN-

CLEANTE.

N'est-il pas vrai, mon pere, que vous voulez  
que Madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON *bas à son fils.*  
Comment?

CLEANTE.

[à Mariane.]

Belle demande! Il me fait signe de vous le faire  
accepter.

MARIANE.

Je ne veux point...

CLEANTE à Mariane.

Vous moquez-vous? il n'a garde de le reprendre.

HARPAGON à part.

J'enrage.

MARIANE.

Ce seroit...

CLEANTE *empêchant toujours Mariane de  
rendre le diamant.*

Non, vous dis-je, c'est l'offenser.

MARIANE.

De grace...

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON à part.

Peste soit...

CLEANTE.

Le voilà qui se scandalise de votre refus.

HARPAGON *bas à son fils.*

Ah, traître!

CLEANTE à Mariane.

Vous voyez qu'il se désespère.

HARPAGON *bas à son fils, en le menaçant.*  
Bourreau que tu es!

CLEANTE.

Mon pere, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que  
je puis pour l'obliger à le garder, mais elle est  
obstinée.

HARPAGON *bas à son fils, avec emportement.*  
Pendard!

CLEAN-

CLEANTE.

Vous êtes cause, Madame, que mon pere me querelle.

HARPAGON *bas à son fils, avec les mêmes gestes.*

Le coquin!

CLEANTE *à Mariane.*

Vous le ferez tomber malade. De grace, Madame, ne résistez pas davantage.

FROSINE *à Mariane.*

Mon Dieu! Que de façons! Gardez la bague, puisque Monsieur le veut.

MARIANE *à Harpagon.*

Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant, & je prendrai un autre tems pour vous la rendre.

\*\*\*\*\*

## SCENE XII.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, BRINDAVOINE.

BRINDAVOINE.

Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON.

Di lui que je suis empêché, & qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent

HARPAGON *à Mariane.*

Je vous demande pardon. Je reviens tout-à-l'heure.

\*\*\*\*\*

## SCENE XIV.

HARPAGON, MARIANE, ELISE, CLEANTE, VALERE, FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE *courant & faisant tomber Harpagon.*

Monsieur.

HAR-

HARPAGON.

Ah ! Je suis mort.

CLEANTE.

Qu'est-ce mon pere ? Vous êtes-vous fait mal ?

HARPAGON.

Le traître , assurément , a reçu de l'argent de mes debiteurs , pour me faire rompre le cou.

VALERE à Harpagon.

Cela ne sera rien.

LA MERLUCHE à Harpagon.

Monsieur , je vous demande pardon , je croyois bien faire d'accourir vite.

HARPAGON.

Que viens-tu faire ici , bourreau ?

LA MERLUCHE.

Vous dire que vos deux chevaux sont déferres.

HARPAGON.

Qu'on les mène promptement chez le Maréchal.

CLEANTE.

En attendant qu'ils soient ferrés , je vais faire pour vous , mon pere , les honneurs de votre logis ; &amp; conduire Madame dans le jardin , où je ferai porter la collation.

\*\*\*\*\*

## SCENE XV.

HARPAGON, VALERE.

HARPAGON.

Valère , aye un peu l'œil à tout cela ; &amp; prend soin , je te prie , de m'en sauver le plus que tu pourras , pour le renvoyer au marchand.

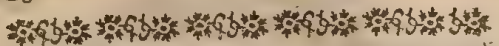
VALERE.

C'est assez.

HARPAGON seul.

O fils impertinent ! As-tu envie de me ruiner ?

Fin du troisième Acte.



## ACTE QUATRIEME.

## SCENE PREMIERE.

CLEANTE, MARIANE, ELISE, FROSINE.

CLEANTE.

**R**ENTRONS ici, nous serons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, & nous pouvons parler librement.

ELISE.

Oui, Madame, mon frere m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Je sçais les chagrins & les déplaisirs que sont capables de causer de pareilles traverses; & c'est, je vous assure, avec une tendresse extrême que je m'intéresse à votre aventure.

MARIANE.

C'est une douce consolation que de voir dans ses intérêts une personne comme vous; & je vous conjure, Madame, de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE.

Vous êtes, par ma foi, de malheureuses gens l'un & l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire. Je vous aurois, sans doute, détourné de cette inquiétude; & n'aurois point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLEANTE.

Que veux-tu? C'est ma mauvaise destinée, qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres?

MARIANE.

Hélas! Suis-je en pouvoir de faire des résolutions; & dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des souhaits?

CLEANTE.

Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que

que de simples souhaits, point de pitié officieuse, point de secourable bonté, point d'affection agissante?

M A R I A N E.

Que sçaurois-je vous dire? Mettez-vous en ma place, & voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-même, je m'en remets à vous; & je vous crois trop raisonnable, pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur & la bienséance.

C L E A N T E.

Hélas! Où me réduisez-vous, que de me renvoyer à ce que voudront permettre les fâcheux sentimens d'un rigoureux honneur, & d'une scrupuleuse bienséance?

M A R I A N E.

Mais, que voulez-vous que je fasse? Quand je pourrois passer sur quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mere. Elle m'a toujours élevée avec une tendresse extrême, & je ne sçaurois me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle. Employez tous vos soins à gagner son esprit; vous pouvez faire & dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence; & s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un aveu, moi-même, de tout ce que je sens pour vous.

C L E A N T E.

Frosine, ma pauvre Frosine, voudrois-tu nous servir?

F R O S I N E.

Par ma foi, faut-il le demander? Je le voudrois de tout mon cœur. Vous sçavez que, de mon naturel, je suis assez humaine. Le Ciel ne m'a point fait l'ame de bronze; & je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services, quand je vois des gens qui s'entre-aiment en tout bien & en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci?

C L E A N T E.

Songez un peu, je te prie.

MA.



Ouvre-nous des lumières.

ELISE.

Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE.

[à Mariane.]

Ceci est assez difficile. Pour votre mere, elle n'est pas tout-à-fait déraisonnable, & peut-être pourroit on la gagner, & la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au

[à Cléante.]

pere. Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre pere est votre pere.

CLEANTE.

Cela s'entend.

FROSINE.

Je veux dire qu'il conservera du dépit, si l'on montre qu'on le refuse; & qu'il ne sera point d'humeur, ensuite, à donner son consentement à votre mariage. Il faudroit, pour bien faire, que le refus vint de lui-même; & tâcher, par quelque moyen, de le dégoûter de votre personne.

CLEANTE.

Tu as raison.

FROSINE.

Oui, j'ai raison, je le sçais bien. C'est là ce qu'il faudroit; mais le diantre est d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez. Si nous avions quelque femme un peu sur l'âge, qui fût de mon talent, & jouât assez bien pour contrefaire une Dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte, & d'un bizarre nom de Marquise, ou de Vicomtesse, que nous supposions de la basse Bretagne, j'aurois assez d'adresse pour faire accroire à votre pere que ce seroit une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant; qu'elle seroit éperduement amoureuse de lui, & souhaiteroit de le voir sa femme, jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage; & je ne

dou-

doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition; car enfin, il vous aime fort, je le sçais, mais il aime un peu plus l'argent; & quand, ébloui de ce leurre, il auroit une fois consenti à ce qui vous touche, il importeroit peu ensuite qu'il se desabusât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre Marquise.

C L E A N T E.

Tout cela est fort bien pensé.

F R O S I N E.

Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies, qui sera notre fait.

C L E A N T E.

Sois assurée, Frosine, de ma reconnoissance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mere; c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne, sur elle, cette amitié qu'elle a pour vous. Déployez, sans réserve, les graces éloquentes, les charmes tout puissans que le Ciel a placés dans vos yeux & dans votre bouche; & n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières, & de ces caresses touchantes à qui je suis persuadé qu'on ne sçauoit rien refuser.

M A R I A N E.

J'y ferai tout ce que je puis, & n'oublierai aucune chose.

\*\*\*\*\*

## S C E N E II.

HARPAGON, CLEANTE, MARIANE,  
ELISE, FROSINE.

HARPAGON à part, sans être apperçu.

O Uais? Mon fils baise la main de sa prétendue belle-mere, & sa prétendue belle-mere ne s'en défend pas fort. Y auroit-il quelque mystère là-dessous?

Tome III.

L

ELY.

Voilà mon pere.

H A R P A G O N.

Le carosse est tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

C L E A N T E.

Puisque vous n'y allez pas, mon pere, je m'en vais les conduire.

H A R P A G O N.

Non. Demeurez. Elles iront toutes seules; & j'ai besoin de vous.

\*\*\*\*\*

### S C E N E III.

H A R P A G O N, C L E A N T E.

H A R P A G O N.

O R ça, intérêt de belle-mere à part, que te semble, à toi, de cette personne.

C L E A N T E.

Ce qui m'en semble?

H A R P A G O N.

Oui; de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit?

C L E A N T E.

Là, là.

H A R P A G O N.

Mais encore?

C L E A N T E.

A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avois crûe. Son air est de franche coquette, sa taille est assez gauche, sa beauté très-médiocre, & son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon pere, pour vous en degouter; car, belle-mere pour belle-mere, j'aime autant celle-là qu'une autre,

H A R P A G O N.

Tu lui disois tantôt pourtant...

C L E A N T E.

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom; mais c'étoit pour vous plaire.

H A R-

H A R P A G O N.

Si bien donc que tu n'aurois pas d'inclination pour elle?

C L E A N T E.

Moi? Point du tout.

H A R P A G O N.

J'en suis fâché; car cela rompt une pensée qui m'étoit venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge; & j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une jeune personne. Cette considération m'en faisoit quitter le dessein; &, comme je l'ai fait demander, & que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurois donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

C L E A N T E.

A moi?

H A R P A G O N.

A toi.

C L E A N T E.

En mariage?

H A R P A G O N.

En mariage.

C L E A N T E.

Ecoutez. Il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût; mais, pour vous faire plaisir, mon pere, je me résoudrai à l'épouser, si vous voulez.

H A R P A G O N.

Moi? Je suis plus raisonnable que tu ne penses. Je ne veux point forcer ton inclination.

C L E A N T E.

Pardonnez-moi. Je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

H A R P A G O N.

Non, non. Un mariage ne s'auroit être heureux, où l'inclination n'est pas.

C L E A N T E.

C'est une chose, mon pere, qui peut-être viendra ensuite; & l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

H A R P A G O N.

Non. Du côté de l'homme on ne doit point

risquer l'affaire, & ce sont des suites fâcheuses, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avois senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure, je te l'aurois fait épouser, au lieu de moi; mais, cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, & je l'épouserai moi-même.

C L E A N T E.

Hé bien, mon pere, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime, depuis un jour que je la vis dans une promenade, que mon dessein étoit tantôt de vous la demander pour femme; & que rien ne m'a retenu, que la déclaration de vos sentimens, & la crainte de vous déplaire.

H A R P A G O N.

Lui avez-vous rendu visite?

C L E A N T E.

Oui, mon pere.

H A R P A G O N.

Beaucoup de fois?

C L E A N T E.

Assez, pour le tems qu'il y a.

H A R P A G O N.

Vous-t-on bien reçu?

C L E A N T E.

Fort bien, mais, sans sçavoir qui j'étois; & c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

H A R P A G O N.

Lui avez-vous déclaré votre passion, & le dessein où vous étiez de l'épouser?

C L E A N T E.

Sans doute; & même j'en avois fait à sa mere quelque peu d'ouverture.

H A R P A G O N.

A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition?

C L E A N T E.

Oui, fort civilement.

H A R P A G O N.

Et la fille, correspond-elle fort à votre amour?

C L E A N T E.

CLEANTE.

Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon pere, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON.

Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret ; & voilà justement ce que je demandois. Or sus, mon fils, sçavez-vous ce qu'il y a ? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour, à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends pour moi ; & à vous marier, dans peu, avec celle qu'on vous destine.

CLEANTE.

Oui, mon pere, c'est ainsi que vous me jouez ? Hé bien, puisque les choses en sont venues-là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai pour Mariane, qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer la conquête ; & que, si vous avez pour vous le consentement d'une mere, j'aurai d'autres secours, peut-être, qui combattront pour moi.

HARPAGON.

Comment, pendard, tu as l'audace d'aller sur mes brisées ?

CLEANTE.

C'est vous qui allez sur les miennes, & je suis le premier en datte.

HARPAGON.

Né suis-je pas ton pere, & ne me dois-tu pas respect ?

CLEANTE.

Ce ne sont point ici des choses où les enfans soient obligés de déférer aux peres, & l'amour ne connoît personne.

HARPAGON.

Je te ferai bien me connoître avec de bons coups de bâton.

CLEANTE.

Toutes vos menaces ne feront rien.

L 3

HAR-

HARPAGON.

Tu renonceras à Mariane.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Donnez-moi un bâton tout-à-l'heure.

\*\*\*\*\*

## SCÈNE IV.

HARPAGON, CLEANTE,  
MAÎTRE JACQUES.

M. JACQUES.

HE, hé, hé! Messieurs, qu'est ceci? A quoi songez-vous?

CLEANTE.

Je me moque de cela.

M. JACQUES à Cleante,

Ah! Monsieur, doucement.

HARPAGON.

Me parler avec cette impudence!

M. JACQUES à Harpagon.

Ah! Monsieur, de grace.

CLEANTE.

Je n'en démordrai point.

M. JACQUES à Cleante.

Hé quoi, à votre père?

HARPAGON.

Laisse-moi faire.

M. JACQUES à Harpagon.

Hé quoi, à votre fils? Encore passe pour moi.

HARPAGON.

Je te veux faire toi-même, Maître Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raison.

M. JACQUES.

[à Cleante.]

J'y consens. Eloignez-vous un peu.

HARPAGON.

J'aime une fille que je veux épouser, &amp; le pendard a l'insolence de l'aimer avec moi; &amp; d'y prétendre, malgré mes ordres.

[M. JACQ.]



M. J A C Q U E S.

Ah! il a tort.

H A R P A G O N.

N'est-ce pas une chose épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son pere, & ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations?

M. J A C Q U E S.

Vous avez raison. Laissez-moi lui parler, & demeurez là.

CLEANTE *Maitre Jacques qui s'approche de lui.*

Hé bien, oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je n'y recule point, il ne m'importe qui que ce soit; & je veux bien aussi me rapporter à toi, Maitre Jacques, de notre différend.

M. J A C Q U E S.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

C L E A N T E.

Je suis épris d'une jeune personne, qui répond à mes vœux, & reçoit tendrement les offres de ma foi; & mon pere s'avise de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

M. J A C Q U E S.

Il a tort, assurément.

C L E A N T E.

N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier? Lui sied-il bien d'être amoureux; & ne devrait-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens?

M. J A C Q U E S.

Vous avez raison, il se moque. Laissez-moi lui  
[à Harpagon.]

dire deux mots. Hé bien, votre fils n'est pas si étrange que vous le dites, & il se met à la raison. Il dit qu'il sçait le respect qu'il vous doit, qu'il ne s'est emporté que dans la première chaleur; & qu'il ne fera point de refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourvu  
L 4 que,

que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites; & lui donner quelque personne en mariage, dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON.

Ah! Dis-lui, Maître Jacques, que, moyennant cela, il pourra espérer toutes choses de moi; & que, hors Mariane, je lui laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

M. JACQUES.

[à Cléante.]

Laissez-moi faire. Hé bien, votre pere n'est pas si déraisonnable que vous le faites; & il m'a témoigné que ce sont vos emportemens qui l'ont mis en colere, qu'il n'en veut seulement qu'à votre manière d'agir; & qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvu que vous vouliez vous y prendre par la douceur; & lui rendre les déférences, les respects & les soumissions qu'un fils doit à son pere.

CLEANTE.

Ah! Maître Jacques, tu lui peux assurer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus soumis de tous les hommes; & que jamais je ne ferai aucune chose que par ses volontés.

M. JACQUES à Harpagon.

Cela est fait; il consent à ce que vous dites.

HARPAGON.

Voilà qui va le mieux du monde.

M. JACQUES à Cléante.

Tout est conclu; il est content de vos promesses.

CLEANTE.

Le Ciel en soit loué.

M. JACQUES.

Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble, vous voilà d'accord maintenant; & vous alliez vous quereller, faute de vous entendre.

CLEAN.

CLEANTE.

Mon pauvre Maître Jacques, je te serai obligé toute ma vie.

M. JACQUES.

Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

HARPAGON.

Tu m'as fait plaisir, Maître Jacques; & cela mérite une récompense.

*[Harpagon fouille dans sa poche, Maître Jacques tend la main; mais Harpagon ne tire que son mouchoir, en disant.]*

Va, je m'en souviendrai, je t'assûre.

M. JACQUES.

Je vous baise les mains.

\*\*\*\*\*

SCENE V.

HARPAGON, CLEANTE.

CLEANTE.

JE vous demande pardon, mon pere, de l'emportement que j'ai fait paroître.

HARPAGON.

Cela n'est rien.

CLEANTE.

Je vous assûre que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON.

Et moi, j'ai toutes les joyes du monde de te voir raisonnable.

CLEANTE.

Quelle bonté à vous d'oublier si vite ma faute!

HARPAGON.

On oublie aisément les fautes des enfans, lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLEANTE.

Quoi? Ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances?

L.

HAR.

C'est une chose où tu m'obliges par la soumission & le respect où tu te ranges.

CLEANTE.

Je vous promets, mon pere, que, jusques au tombeau, je conserverai, dans mon cœur, le souvenir de vos bontés.

HARPAGON.

Et, moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que tu n'obtiennes de moi.

CLEANTE.

Ah! Mon pere, je ne vous demande plus rien; & c'est m'avoir assez donné, que de me donner Mariane.

HARPAGON.

Comment?

CLEANTE.

Je dis, mon pere, que je suis trop content de vous; & que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON.

Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane?

CLEANTE.

Vous, mon pere,

HARPAGON.

Moi?

CLEANTE.

Sans doute.

HARPAGON.

Comment? C'est toi qui as promis d'y renoncer.

CLEANTE.

Moi, y renoncer?

HARPAGON.

Oui.

CLEANTE.

Point du tout.

HARPAGON.

Tu ne t'es pas départi d'y prétendre?

CLEAN.

CLEANTE.

An contraire, j'y suis plus porté que jamais.

HARPAGON.

Quoi, pendard, derechef ?

CLEANTE.

Rien ne me peut changer.

HARPAGON.

Laisse-moi faire, traître !

CLEANTE.

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON.

Je te défends de me jamais voir.

CLEANTE.

A la bonne heure.

HARPAGON.

Je t'abandonne.

CLEANTE.

Abandonnez.

HARPAGON.

Je te renonce pour mon fils.

CLEANTE.

Soit.

HARPAGON.

Je te déshérite.

CLEANTE.

Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON.

Et je te donne ma malédiction.

CLEANTE.

Je n'ai que faire de vos dons.



\*\*\*\*\*

## S C E N E VI.

C L E A N T E , L A F L E C H E .

LA FLECHE *sortant du jardin avec une cassette.*A H ! Monsieur, que je vous trouve à propos !  
Suivez-moi, vite.

C L E A N T E .

Qu'y a-t-il ?

L A F L E C H E .

Suivez-moi, vous dis-je, nous sommes bien.

C L E A N T E .

Comment ?

L A F L E C H E .

Voici votre affaire.

C L E A N T E .

Quoi ?

L A F L E C H E .

J'ai guigné ceci tout le jour.

C L E A N T E .

Qu'est-ce que c'est ?

L A F L E C H E .

Le trésor de votre pere, que j'ai attrapé.

C L E A N T E .

Comment as-tu fait ?

L A F L E C H E .

Vous sçavez tout. Sauvons-nous; je l'entends crier.

\*\*\*\*\*

## S C E N E VII.

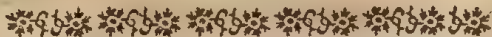
H A R P A G O N , *criant au voleur dès le jardin.*A U voleur, au voleur, à l'assassin, au meurtrier.  
Justice, juste Ciel ! Je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'est il point là ? N'est il point ici ? Qui est-ce ? Arrête. [*à lui-même, se prenant par le bras.*] Ren-moi mon argent, coquin.... Ah ! C'est moi. Mon esprit est troublé, & j'ignore où je suis, qui je suis ; & ce  
que

que je fais. Hélas ! Mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi ; & , puisque tu m'es enlevé , j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joye, tout est fini pour moi , & je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ? Hé ? Que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup , qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; l'on a choisi justement le tems que je parlois à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller querir la justice, & faire donner la question à toute ma maison , à servantes , à valets , à fils , à fille , & à moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons , & tout me semble mon voleur. Hé ? De quoi est-ce qu'on parle là ? De celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? Est-ce mon voleur qui y est ? De grace , si l'on sçait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous , & se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part sans doute au vol que l'on m'a fait. Allons vite , des commissaires , des archers , des prévôts , des juges , des gênes , des potences , & des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde ; & , si je ne retrouve mon argent , je me pendrai moi-même après.

*Fin du quatrième Acte.*







## ACTE CINQUIEME.

## SCENE PREMIERE.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE.

LE COMMISSAIRE.

**L**AISSEZ-moi faire. Je sçais mon métier,  
Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui  
que je me mêle de découvrir des vols; &  
je voudrois avoir autant de sacs de mille francs,  
que j'ai fait pendre de personnes.

HARPAGON.

Tous les Magistrats sont intéressés à prendre  
cette affaire en main; &, si l'on ne me fait re-  
trouver mon argent, je demanderai justice de  
la Justice.

LE COMMISSAIRE.

Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous  
dites qu'il y avoit dans cette cassette?

HARPAGON.

Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus!

HARPAGON.

Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE.

Le vol est considérable.

HARPAGON.

Il n'y a point de supplice assez grand pour l'é-  
normité de ce crime; &, s'il demeure impuni,  
les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

LE COMMISSAIRE.

En quelles especes étoit cette somme?

HARPAGON.

En bons louis d'or, & pistoles bien trébuchantes.

LE COMMISSAIRE.

Qui soupçonnez-vous de ce vol?

HARPAGON.

Tout le monde; & je veux que vous arrêtiez  
prisonniers la ville & les faubourgs.

LE

## LE COMMISSAIRE.

Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, & tâcher doucement d'attrapper quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

\*\*\*\*\*

## SCENE II.

HARPAGON, UN COMMISSAIRE.  
MAITRE JACQUES.

M. JACQUES, dans le fond du théâtre, en se retournant du côté par lequel il est entré.

JE m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout-à-l'heure, qu'on me lui fasse griller les pieds, qu'on me le mette dans l'eau bouillante, & qu'on me le pendre au plancher.

HARPAGON à Maître Jacques.

Qui? Celui qui m'a dérobé?

M. JACQUES.

Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, & je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON.

Il n'est pas question de cela; & voilà Monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE à M. Jacques.  
Ne vous épouvantez point. Je suis homme à ne vous point scandaliser; & les choses iront dans la douceur.

M. JACQUES.

Monsieur est de votre soupe?

LE COMMISSAIRE.

Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

M. JACQUES.

Ma foi, Monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire; & je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON.

Ce n'est pas là l'affaire.

M. JAC.

M. JACQUES.

Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrois, c'est la faute de Monsieur votre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

HARPAGON.

Traître ! il s'agit d'autre chose que de souper ; & je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

M. JACQUES.

On vous a pris de l'argent ?

HARPAGON.

Oui, coquin ! & je m'en vais te faire pendre, si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE à Harpagon.  
Mon Dieu ! Ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme ; & que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez sçavoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous fera fait aucun mal, & vous serez récompensé, comme il faut, par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, & il n'est pas que vous ne sçachiez quelques nouvelles de cette affaire.

M. JACQUES *bàs à part*.

Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant. Depuis qu'il est entré céans, il est le favori, on n'écoute que ses conseils ; & j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON.

Qu'as-tu à ruminer ?

LE COMMISSAIRE à Harpagon.  
Laissez-le faire. Il se prépare à vous contenter ; & je vous ai bien dit qu'il étoit honnête homme.

M. JACQUES.

Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON.

Valère !

M. JAC.

M. JACQUES.

Oui.

HARPAGON.

Lui, qui me paroît si fidèle?

M. JACQUES.

Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON.

Et sur quoi le crois-tu?

M. JACQUES.

Sur quoi?

HARPAGON.

Oui.

M. JACQUES.

Je le crois... sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE.

Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON.

L'as-tu vu roder autour du lieu où j'avois mis mon argent?

M. JACQUES.

Oui, vraiment. Où étoit-il votre argent?

HARPAGON.

Dans le jardin.

M. JACQUES.

Justement. Je l'ai vu roder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent étoit?

HARPAGON.

Dans une cassette.

M. JACQUES.

Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

HARPAGON.

Et cette cassette comment est-elle faite? Je verrai bien si c'est la mienne.

M. JACQUES.

Comment elle est faite?

HARPAGON.

Oui

M. JACQUES.

Elle est faite... Elle est faite comme une cassette.

LE COMMISSAIRE.

Cela s'entend. Mais dépeignez-là un peu pour voir.

M. JAC-

L'AVARE.

M. JACQUES.

C'est une grande cassette.

HARPAGON.

Celle qu'on m'a volée est petite.

M. JACQUES.

Hé, oui, elle est petite, si on le veut prendre par là; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE.

Et de quelle couleur est-elle?

M. JACQUES.

De quelle couleur?

LE COMMISSAIRE.

Oui.

M. JACQUES.

Elle est de couleur... Là, d'une certaine couleur... Ne sauriez-vous m'aider à dire?

HARPAGON.

Hé?

M. JACQUES.

N'est-elle pas rouge?

HARPAGON.

Non, grise.

M. JACQUES.

Hé, oui, gris-rouge; c'est ce que je voulois dire.

HARPAGON.

Il n'y a point de doute. C'est elle assurément. Ecrivez, Monsieur, écrivez sa déposition. Ciel! A qui désormais se fier? Il ne faut plus jurer de rien; & je crois, après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

M. JACQUES à Harpagon.

Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins, que c'est moi qui vous ai découvert cela.

\*\*\*\*\*

## SCENE III.

HARPAGON, VALERE,  
UN COMMISSAIRE,  
MAISTRE JACQUES.

HARPAGON.

Approche, vien confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALERE.

Que voulez-vous, Monsieur?

HARPAGON.

Comment, traître! tu ne rougis pas de ton crime?

VALERE.

De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON.

De quel crime je veux parler, infame, comme si tu ne sçavois pas ce que je veux dire? C'est en vain que tu prétendrais de le déguiser. L'affaire est découverte, & l'on vient de m'apprendre tout. Comment? Abuser ainsi de ma bonté, & s'introduire exprès chez moi pour me trahir, pour me jouer un tour de cette nature!

VALERE.

Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, & vous nier la chose.

M. JACQUES *à part*.

Oh, oh! Aurois-je deviné sans y penser?

VALERE.

C'étoit mon dessein de vous en parler, & je voulois attendre, pour cela, des conjonctures favorables; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, & de vouloir entendre mes raisons.

HARPAGON.

Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infame?

VALERE.

Ah! Monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous;

vous ; mais , après tout , ma faute est pardonnable.

H A R P A G O N .

Comment pardonnable ? Un guet-appens , un assassinat de la sorte !

V A L E R E .

De grace , ne vous mettez point en colère . Quand vous m'aurez ouï , vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites .

H A R P A G O N .

Le mal n'est pas si grand que je le fais ? Quoi , mon sang , mes entrailles , pendard ?

V A L E R E .

Votre sang , Monsieur , n'est pas tombé dans de mauvaises mains . Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort ; & il n'y a rien , en tout ceci , que je ne puisse bien réparer .

H A R P A G O N .

C'est bien mon intention , & que tu me restitues ce que tu m'as ravi .

V A L E R E .

Votre honneur , Monsieur , sera pleinement satisfait .

H A R P A G O N .

Il n'est pas question d'honneur là dedans . Mais , dis-moi , qui t'a porté à cette action ?

V A L E R E .

Hélas ! Me le demandez-vous ?

H A R P A G O N .

Oui , vraiment , je te le demande .

V A L E R E .

Un Dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire ; l'Amour .

H A R P A G O N .

L'amour !

V A L E R E .

Oui .

H A R P A G O N .

Bel amour , bel amour , ma foi ! L'amour : de mes louis d'or .

V A L E R E .

Non , Monsieur , ce ne sont point vos richesses qui



qui m'ont tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloui; & je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

H A R P A G O N.

Non ferai, de par tous les diables! je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait.

V A L E R E.

Appellez-vous cela un vol?

H A R P A G O N.

Si je l'appelle un vol? Un trésor comme celui-là?

V A L E R E.

C'est un trésor, il est vrai, & le plus précieux que vous ayez sans doute; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande, à genoux, ce trésor plein de charmes; & pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

H A R P A G O N.

Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela?

V A L E R E.

Nous nous sommes promis une foi mutuelle, & avons fait serment de ne nous point abandonner.

H A R P A G O N.

Le serment est admirable, & la promesse plaisante!

V A L E R E.

Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

H A R P A G O N.

Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

V A L E R E.

Rien que la mort ne nous peut séparer.

H A R P A G O N.

C'est être bien endiablé après mon argent.

V A L E R E.

Je vous ai déjà dit, Monsieur, que ce n'étoit point l'intérêt qui m'avoit poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez; & un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

H A R P A G O N.

HARPAGON.

Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien; mais j'y donnerai bon ordre, & la Justice, pendard effronté, me va faire raison de tout.

VALERE.

Vous en userez comme vous voudrez, & me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, & que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

HARPAGON.

Je le crois bien, vraiment; il seroit fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais, je veux savoir mon affaire, & que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALERE.

Moi? Je ne l'ai point enlevée, & elle est encore chez vous.

HARPAGON.

[*bas à part.*][*haut.*]

O ma chère cassette! Elle n'est point sortie de ma maison?

VALERE.

Non, Monsieur.

HARPAGON.

Hé, dis-moi un peu; tu n'y as point touché?

VALERE.

Moi, y toucher? Ah! Vous lui faites tort aussi-bien qu'à moi; & c'est d'une ardeur toute pure & respectueuse, que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON à part.

Brûlé! pour ma cassette!

VALERE.

J'aimerois mieux mourir que de lui avoir fait paroître aucune pensée offensante; elle est trop sage & trop honnête pour cela.

HARPAGON à part.

Ma cassette trop honnête!

VALERE.

Tous mes desirs se sont bornés à jouir de sa vue;

tôt ; & rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

H A R P A G O N *à part.*

Les beaux yeux de ma cassette ! Il parle d'elle, comme un amant d'une maîtresse.

V A L E R E.

Dame Claude , Monsieur , sçait la vérité de cette aventure ; & elle vous peut rendre témoignage....

H A R P A G O N.

Quoi ! Ma servante est complice de l'affaire ?

V A L E R E.

Oui , Monsieur , elle a été témoin de notre engagement ; & c'est après avoir connu l'honnêteté de ma fiâme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi , & de recevoir la mienne.

[*à part.*] H A R P A G O N.

Hé ? Est-ce que la peur de la Justice le fait ex-

[*à Valère.*]

travaguer ? Que nous brouilles-tu ici de ma fille ?

V A L E R E.

Je dis , Monsieur , que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que vouloit mon amour.

H A R P A G O N.

La pudeur de qui ?

V A L E R E.

De votre fille ; & c'est seulement depuis hier qu'elle a pû se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

H A R P A G O N.

Ma fille t'a signé une promesse de mariage ?

V A L E R E.

Oui , Monsieur ; comme , de ma part , je lui en ai signé une.

H A R P A G O N.

O Ciel ! Autre disgrâce !

M. J A C Q U E S *au Commissaire.*

Ecrivez , Monsieur . écrivez.

H A R P A G O N.

Rengrègement de mal ! Surcroît de désespoir !

[*on*

[au Commissaire.]

Allons, Monsieur, faites le dâ de votre charge, & dressez-lui-moi son procès comme larron, & comme suborneur.

M. J A C Q U E S.

Comme larron, & comme suborneur.

V A L E R E.

Ce sont des noms qui ne me font point dâs; &c, quand on sçaura qui je suis. ....

\*\*\*\*\*

#### S C E N E IV.

H A R P A G O N, E L I S E, M A R I A N E,  
V A L E R E, F R O S I N E, M A I T R E  
J A C Q U E S, U N C O M M I S S A I R E

H A R P A G O N.

AH! Fille scélérate, fille indigne d'un pere comme moi, c'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données? Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infame, & tu lui engages ta foi sans mon consentement? Mais vous serez trompés l'un & l'autre.

[à Elise.]

Quatre bonnes murailles me répondront de ta

[à Valère.]

conduite; & une bonne potence me fera raison de ton audace.

V A L E R E.

Ce ne fera point votre passion qui jugera l'affaire; & l'on m'écouterà, au moins, avant que de me condamner.

H A R P A G O N.

Je me suis abusé de dire une potence; & tu feras roué tout vif.

E L I S E aux genoux d'Harpagon.

Ah! Mon pere, prenez des sentimens un peu plus humains, je vous prie; & n'allez point pousser les choses dans les dernières violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvemens de votre passion; & donnez-vous le tems de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir

voir celui dont vous vous offensez, il est tout autre que vos yeux ne le jugent; & vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui, lorsque vous sçaurez que, sans lui, vous ne m'auriez plus il y a long-tems. Oui, mon pere, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous sçavez que je courus dans l'eau; & à qui vous devez la vie de cette même fille, dont.....

HARPAGON.

Tout cela n'est rien; & il valoit bien mieux, pour moi, qu'il te laissât noyer, que de faire ce qu'il a fait.

ELISE.

Mon pere, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARPAGON.

Non, non, je ne veux rien entendre; & il faut que la Justice fasse son devoir.

M. JACQUES *à part.*

Tu me payeras mes coups de bâton.

FROSINE *à part.*

Voici un étrange embarras.

\*\*\*\*\*

SCENE V.

ANSELME, HARPAGON, ELISE, MARIANE, FROSINE, VALERE, UN COMMISSAIRE, MAITRE JACQUES.

ANSELME.

Qu'est-ce, seigneur Harpagon? Je vous vois tout ému.

HARPAGON.

Ah! Seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes, & voici bien du trouble & du désordre au contrat que vous venez faire. On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur; & voilà un traître, un scélérat, qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé chez moi sous le titre de domestique, pour me dérober mon argent; & pour me suborner ma fille.

VALERE.

Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimathias?

## HARPAGON.

Oui, ils se sont donnés l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, Seigneur Anselme; & c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, & faire, à vos dépens, toutes les poursuites de la Justice, pour vous venger de son insolence.

## ANSELM E.

Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, & de rien prétendre à un cœur qui se feroit donné; mais, pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

## HARPAGON.

Voilà Monsieur, qui est un honnête Commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit  
[au Commissaire, montrant Valère.]  
de la fonction de son office. Chargez-le, comme il faut, Monsieur, & rendez les choses bien criminelles.

## V A L E R E.

Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille, & le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis.

## HARPAGON.

Je me moque de tous ces contes; & le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs, qui tirent avantage de leur obscurité, & s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

## V A L E R E.

Sçachez que j'ai le cœur trop bon, pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi; & que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

## ANSELM E.

Tout beau; prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez; & vous parlez devant un homme à qui tout  
Na-

Naples est connu, & qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

VALERE.

Je ne suis point homme à rien craindre; & si Naples vous est connu, vous sçavez qui étoit Dom Thomas d'Alburci.

ANSELME.

Sans doute, je le sçais; & peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON.

Je ne me soucie ni de Dom Thomas, ni de [Harpagon, voyant deux chandelles allumées, en souffle une.]  
Dom Martin.

ANSELME.

De grace, laissez-le parler; nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALERE.

Je veux d're, que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSELME.

Lui?

VALERE.

Oui.

ANSELME.

Allez. Vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire qui vous puisse mieux réussir; & ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

VALERE.

Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture; & je n'avance rien, qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME.

Quoi? Vous osez vous dire fils de Dom Thomas d'Alburci?

VALERE.

Oui, je l'ose; & suis prêt de soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

ANSELME.

L'audace est merveilleuse! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans, pour le moins, que l'homme, dont vous nous parlez, périt sur mer avec ses enfans & sa femme, en



voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les défordres de Naples, & qui en firent exiler plusieurs nobles familles

V A L E R E.

Où; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau Espagnol, & que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi, qu'il me fit élever comme son propre fils; & que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable; que j'ai scû depuis peu que mon pere n'étoit point mort, comme je l'avois toujours crû; que, passant ici pour l'aller chercher, une aventure par le Ciel concertée, me fit voir la charmante Elise, que cette vûe me rendit esclave de ses beautés, & que la violence de mon amour, & les sévérités de son pere me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, & d'envoyer un autre à la quête de mes parens.

A N S E L M E.

Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité?

V A L E R E.

Le capitaine Espagnol, un cachet de rubis qui étoit à mon pere, un brasselet d'agate que ma mere m'avoit mis au bras, le vieux Pédro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

M A R I A N E.

Hélas! A vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point; & tout ce que vous dites me fait connoître clairement que vous êtes mon frere.

V A L E R E.

Vous, ma sœur!

M A R I A N E.

Oui, mon coeur s'est ému dès le moment que

vous avez ouvert la bouche; & notre mere que vous allez ravir, m'a mille fois entretenu des disgraces de notre famille. Le Ciel ne nous fit point aussi périr dans ce triste naufrage; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté; & ce furent des corsaires qui nous recueillirent ma mere & moi sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, & nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre pere. Nous passâmes à Gênes, où ma mere alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avoit déchirée; & de là, fuyant la barbare injustice de ses parens, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

A N S E L M E.

O Ciel! Quels sont les traits de ta puissance, & que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! Embrassez-moi, mes enfans, & mêlez tous deux vos transports à ceux de votre pere.

V A L E R E.

Vous êtes notre pere?

M A R I A N E.

C'est vous que ma mere a tant pleuré?

A N S E L M E.

Oui, ma fille, oui, mon fils, je suis Dom Thomas d'Alburci, que le Ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portoit; & qui, vous ayant tous crû morts durant plus de seize ans, se préparoit, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce & sage personne, la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples, m'a fait y renoncer pour toujours; & , ayant su trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avois, je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins de cet autre nom, qui m'a causé tant de traverses.

M

HAK

HARPAGON à *Anselme.*

C'est là votre fils ?

ANSELME.

Oui.

HARPAGON.

Je vous prends à partie, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME.

Lui, vous avoir volé ?

HARPAGON.

Lui-même.

VALERE.

Qui vous dit cela ?

HARPAGON.

Maître Jacques.

VALERE à *Maître Jacques.*

C'est toi qui le dis ?

M. JACQUES.

Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON.

Oui. Voilà Monsieur le Commissaire qui a reçu sa déposition.

VALERE.

Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche ?

HARPAGON.

Capable, ou non capable, je veux ravoir mon argent.

\*\*\*\*\*

## SCENE DERNIERE.

HARPAGON, ANSELME, ELISE,  
 MARIANE, CLEANTE, VALE-  
 RE, FROSINE, UN COMMIS-  
 SAIRE, MAITRE JAC-  
 QUES, LA FLECHE.

CLEANTE.

NE vous tourmentez point, mon pere, &  
 n'accusez personne. J'ai decouvert des nou-  
 velles de votre affaire; & je viens ici pour vous  
 dire

dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

H A R P A G O N.

Où est-il?

C L E A N T E.

Ne vous mettez point en peine. Il est en lieu dont je répons; & tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez; & vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

H A R P A G O N.

N'en a-t-on rien ôté?

C L E A N T E.

Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, & de joindre votre consentement à celui de la mere, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

M A R I A N E à Cleante.

Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez

[montrant Valère.]

que ce consentement; & que le Ciel, avec un

[montrant Anselme.]

frere que vous voyez, vient de me rendre un pere, dont vous avez à m'obtenir.

A N S E L M E.

Le Ciel, mes enfans, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils, plutôt que sur le pere. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est point nécessaire d'entendre, & contentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

H A R P A G O N.

Il faut, pour me donner conseil, que je voye ma cassette.

C L E A N T E.

Vous la verrez saine & entière.

H A R P A G O N.

Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfans.

A N S E L M E.

Hé bien, j'en ai pour eux; que cela ne vous inquiète point.

M 4

HAR-

HARPAGON.

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages ?

ANSELME.

Oui, je m'y oblige. Etes-vous satisfait ?

HARPAGON.

Oui, pourvu que, pour les nœces, vous me fassiez faire un habit.

ANSELME.

D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE.

Holà, Messieurs, holà. Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures ?

HARPAGON.

Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE.

Où ; mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON *montrant Maître Jacques.*

Pour votre paiement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

M. JACQUES.

Hélas ! Comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de bâton pour dire vrai ; & on me veut pendre pour mentir.

ANSELME.

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON.

Vous payerez donc le Commissaire ?

ANSELME.

Soit. Allons vite faire part de notre joye à votre mere.

HARPAGON.

Et moi, voir ma chère cassette.

F I N.



GEORGE  
DANDIN,  
OU  
LE MARI CONFONDU  
COMEDIE.

\*\*\*\*\*

## A C T E U R S.

GEORGE DANDIN, riche payfan, mari  
d'Angélique.

ANGELIQUE, femme de George Dandin,  
& fille de Monsieur de Sotenville.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, gen-  
tilhomme campagnard, pere d'Angélique.

MADAME DE SOTENVILLE.

CLITANDRE, amant d'Angélique.

CLAUDINE, suivante d'Angélique.

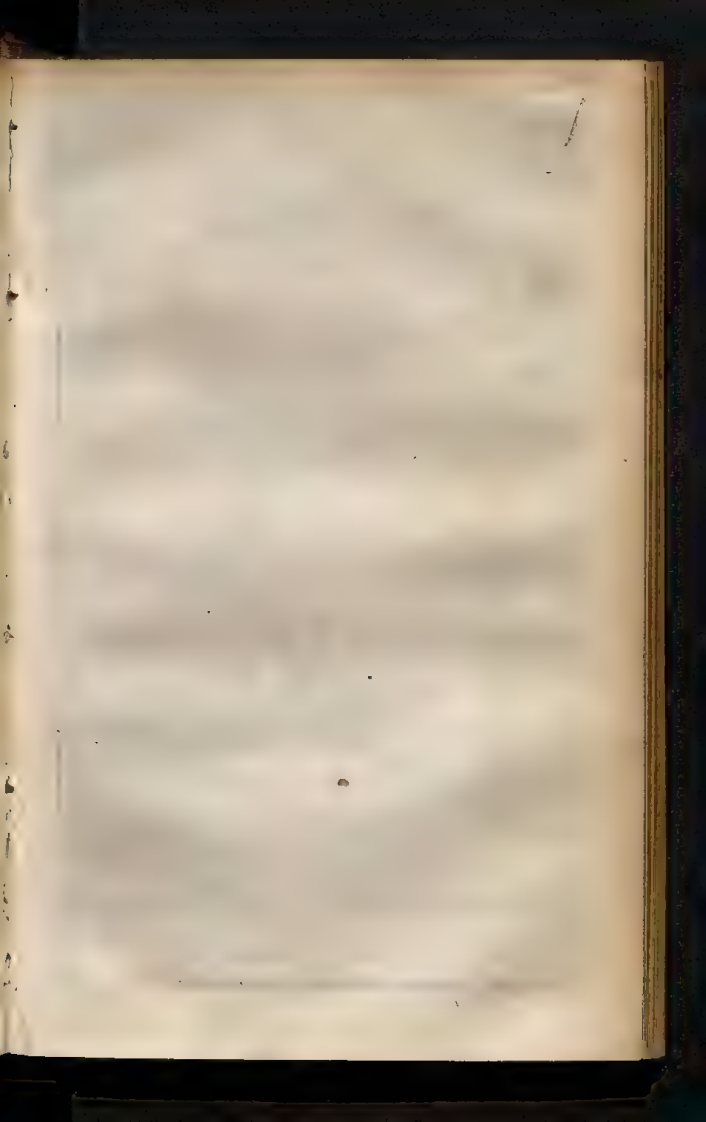
LUBIN, payfan, servant Clitandre.

COLIN, valet de George Dandin.

*La scène est devant la maison de George Dan-  
din, à la campagne.*

GEOR.







GEORGE DANDIN.

*J. Ponce delin et fecit, 1740.*



GEORGE  
DANDIN,  
OU  
LE MARI CONFONDU,  
COMEDIE.

\*\*\*\*\*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN.

**A** H ! Qu'une femme demoiselle est une étrange affaire, & que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les payfans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition ; & s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un gentilhomme ! La noblesse de soi est bonne, c'est une chose considérable, assurément ; mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il est très-bon de ne s'y point frotter. Je suis devenu là-dessus scavant à mes dépens, & connois le stile des nobles, lorsqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes, c'est notre bien seul qu'ils épousent ; & j'aurois bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne & franche payannerie, que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense

276 GEORGE DANDIN.

de porter mon nom ; & pense qu'avec tout mon bien , je n'ai pas assez acheté la qualité de son mari. George Dandin, George Dandin, vous avez fait une sottise la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant, & je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin.

\*\*\*\*\*

S C E N E II.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN à part, voyant sortir Lubin de chez lui.

QUE diantre ce diôle-là vient-il faire chez moi ?

LUBIN à part, appercevant George Dandin. Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN à part. Il ne me connoît pas.

LUBIN à part. Il se doute de quelque chose.

GEORGE DANDIN à part. Ouais ! Il a grand' peine à saluer.

LUBIN à part. J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vu sortir de là-dedans.

GEORGE DANDIN. Bon jour.

LUBIN. Serviteur.

GEORGE DANDIN. Vous n'êtes pas d'ici, que je crois.

LUBIN. Non, je n'y suis venu que pour voir la fête de demain.

GEORGE DANDIN. Hé ! Dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous venez de là-dedans ?

LUBIN. Chut.

GEORGE DANDIN. Comment ?

LV.

LUBIN.

Paix.

GEORGE DANDIN.

Quoi donc?

LUBIN.

Mortus, il ne faut pas dire que vous m'ayez vu sortir de là.

GEORGE DANDIN.

Pourquoi?

LUBIN.

Mon Dieu! Parce.

GEORGE DANDIN.

Mais encore?

LUBIN.

Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN.

Point, point.

LUBIN.

C'est que je viens de parler à la maîtresse du logis, de la part d'un certain Monsieur qui lui fait les doux yeux; &amp; il ne faut pas qu'on sache cela. Entendez-vous?

GEORGE DANDIN.

Oui.

LUBIN.

Voilà la raison. On m'a chargé de prendre garde que personne ne me vît, &amp; je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'ayiez vu.

GEORGE DANDIN.

Je n'ai gardé.

LUBIN.

Je suis bien aise de faire les choses secrètement, comme on m'a recommandé.

GEORGE DANDIN.

C'est bien fait.

LUBIN.

Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme; &amp; il feroit le diable à quatre, si cela venoit à ses oreilles. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN.

Fort bien.

278 GEORGE DANDIN,

LUBIN.

Il ne faut pas qu'il sçache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN.

Sans doute.

LUBIN.

On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien?

GEORGE DANDIN.

Le mieux du monde.

LUBIN.

Si vous alliez dire que vous m'avez vû sortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN.

Affûrément. Hé, comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là dedans?

LUBIN.

C'est le Seigneur de notre pays, Monsieur le Vicomte de chose. . . . Foin, je ne me souviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là, Monsieur Cli. . . . Clitandre.

GEORGE DANDIN.

Est-ce ce jeune courtisan, qui demeure. . . .

LUBIN.

Oui, auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN *à part.*

C'est pour cela que depuis peu ce damoiseau poli s'est venu loger contre moi; j'avois bon nez sans doute, & son voisinage déjà m'avoit donné quelque soupçon.

LUBIN.

Testigué, c'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vû. Il m'a donné trois pièces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, & qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer si bien; & ce qu'est, au prix de cela, une journée de travail, où je ne gagne que dix sols.

GEORGE DANDIN.

Hé bien? Avez-vous fait votre message?

LU.

LUBIN.

Oui. J'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine, qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulois, & qui m'a fait parler à sa maîtresse.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, coquine de servante?

LUBIN.

Morguienne, cette Claudine-là est tout-à-fait jolie, e le a gagné mon amitié, & il ne tiendra qu'à elle que nous ne soyions mariés ensemble.

GEORGE DANDIN.

Mais quelle réponse a fait la maîtresse à ce Monsieur le courtisan?

LUBIN.

Elle m'a dit de lui dire... Attendez, je ne sçais si je me souviendrai bien de tout cela, qu'elle lui est tout-à-fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, & qu'à cause de son mari qui est fantasque, il garde d'en rien faire paroître; & qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour le pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, pendarde de femme!

LUBIN.

Testiguienne, cela sera drôle; car le mari ne se doitera point de la manigance, voilà ce qui est de bon: & il aura un pied de nez avec sa jalousie. Est-ce pas?

GEORGE DANDIN.

Cela est vrai.

LUBIN.

Adieu. Bouche cousue au moins. Gardez bien le secret, afin que le mari ne le sçache pas.

GEORGE DANDIN.

Oui, oui.

LUBIN.

Pour moi, je vais faire semblant de rien. Je suis un fin matois, & l'on ne diroit pas que j'y touche.

SCÈ.



\*\*\*\*\*

## SCENE III.

GEORGE DANDIN.

HE bien, George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'est d'avoir voulu épouser une demoiselle. L'on vous accommode de toutes pièces, sans que vous puissiez vous venger, & la gentilhomme rie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mari liberté de ressentiment; & si c'étoit une paysanne, vous auriez maintenant toutes vos courtoises franches à vous en faire la justice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la noblesse, & il vous ennuyoit d'être maître chez vous. Ah! j'enrage de tout mon cœur, & je me donneroies volontiers des soufflets. Quoi! Ecouter impudemment l'amour d'un damoiseau, & y promettre en même tems de la correspondance! Morbleu! je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut, de ce pas, aller faire mes plaintes au pere & à la mere; & les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujets de chagrin & de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un & l'autre fort à propos.

\*\*\*\*\*

## SCENE IV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE,

MADAME DE SOTENVILLE,

GEORGE DANDIN.

MR. DE SOTENVILLE.

Q' est-ce, mon gendre? Vous me paroissez tout troublé.

GEORGE DANDIN.

Aussi en ai-je du sujet, &c. ....

ME. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, notre gendre, que vous avez peu de civilité, de ne pas saluer les gens quand vous les approchez!

GEOR.

GEORGE DANDIN.

Ma foi, ma belle-mère, c'est que j'ai d'autres choses en tête; &c. . .

Me. DE SOTENVILLE.

Encore? Est-il possible, notre gendre, que vous sçachiez si peu votre monde; &c. qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la manière qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité?

GEORGE DANDIN.

Comment?

Me. DE SOTENVILLE.

Ne vous déferez-vous jamais, avec moi, de la familiarité de ce mot de ma, belle-mère, & ne sçauriez-vous vous accoutumer à me dire, Madame?

GEORGE DANDIN.

Parbleu! si vous m'appellez votre gendre, il me semble que je puis vous appeler ma belle-mère.

Me. DE SOTENVILLE.

Il y a fort à dire, & les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot là avec une personne de ma condition, que, tout notre gendre que vous soyez, il y a grande différence de vous à nous, & que vous devez vous connoître.

Mr. DE SOTENVILLE.

C'en est assez, m'amour, laissons cela.

Me. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu! Monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, & vous ne sçavez pas vous faire rendre, par les gens, ce qui vous est dû.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, pardonnez-moi, on ne peut point me faire de leçons là-dessus, &c. j'ai sçu montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à démordre jamais d'une partie de mes prétentions; mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sçachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit.

GEOR-

282 GEORGE DANDIN,

GEORGE DANDIN.

Puisqu'il faut donc parler catégoriquement, je vous dirai, Monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de...

MR. DE SOTENVILLE.

Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeller les gens par leur nom, & qu'à ceux qui sont au dessus de nous, il faut dire, Monsieur, tout court.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, Monsieur, tout court, & non plus, Monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

MR. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Apprenez aussi que vous ne devez pas dire, ma femme, quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN.

J'enrage. Comment? Ma femme n'est pas ma femme?

MR. DE SOTENVILLE.

Oui, notre gendre, elle est votre femme; mais il ne vous est pas permis de l'appeller ainsi, & c'est tout ce que vous pourriez faire, si vous aviez épousé une de vos pareilles.

[*bas à part.*] GEORGE DANDIN. [*haut*]

Ah! George Dandin, où t'es-tu fourré? Hé, de grace, mettez, pour un moment, votre gentilhomme à côté, & souffrez que je vous par-

[*à part*]

le maintenant comme je pourrai. Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là. Je vous

[*à Monsieur de Sotenville.*]

dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

MR. DE SOTENVILLE.

Et la raison, mon gendre?

MR. DE SOTENVILLE.

Quoi! Parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages!

GEORGE DANDIN.

Et quels avantages, Madame, puisque Madame y a? L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous;

vous ; car, sans moi, vos affaires, avec votre permission, étoient fort délabrées, & mon argent a servi à boucher d'assez bons trous ; mais, moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, & au lieu de, George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de Monsieur de la Dandinière ?

MR. DE SOTENVILLE.

Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville ?

ME. DE SOTENVILLE.

Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issu, maison où le ventre annoblit, & qui, par ce beau privilège, rendra vos enfans gentilshommes ?

GEORGE DANDIN.

Oui, voilà qui est bien, mes enfans seront gentilshommes, mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

MR. DE SOTENVILLE.

Que veut dire cela, mon gendre ?

GEORGE DANDIN.

Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, & qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

ME. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille est d'une race trop pleine de vertu, pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée ; &, de la maison de la Prudoterie, il y a plus de trois cens ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme. Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

MR. DE SOTENVILLE.

Corbleu, dans la maison de Sotenville, on n'a jamais vu de coquette ; & la bravoure n'y est pas plus héréditaire aux mâles, que la chasteté aux femmes.

ME. DE SOTENVILLE.

Nous avons eu une Jacque'ine de la Prudoterie, qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un Duc & Pair, Gouverneur de notre province.

MR.

284. GEORGE DANDIN,

Mr. DE SOTENVILLE.

Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refusa vingt mille écus d'un favori du Roi, qui ne lui demandoit seulement que la faveur de lui parler.

GEORGE DANDIN.

Oh bien, votre fille n'est pas si difficile que cela ; & elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi.

Mr. DE SOTENVILLE.

Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions ; & nous serons les premiers, sa mere & moi, à vous en faire la justice.

Me. DE SOTENVILLE.

Nous n'entendons point raillerie sur les matières de l'honneur, & nous l'avons élevée dans toute la sévérité possible.

GEORGE DANDIN.

Tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il y a ici un certain courtisan que vous avez vu, qui est amoureux d'elle à ma barbe ; & qui lui a fait faire des protestations d'amour, qu'elle a très humainement écoulées.

Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu ! je l'étrangerois de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignât de l'honnêteté de sa mere.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu ! je lui passerois mon épée au travers du corps, à elle & au galant, si elle avoit forfait à son honneur.

GEORGE DANDIN.

Je vous ai dit ce qui se passe, pour vous faire mes plaintes ; & je vous demande raison de cette affaire-là.

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de vous deux ; & je suis homme pour serrer le bouton à qui que ce puisse être. Mais êtes-vous bien sûr aussi de ce que vous nous dites ?

GEORGE DANDIN.

Très-sûr.

Mr.

Mr. DE SOTENVILLE.

Prenez bien garde au moins; car, entre gentilshommes, ce sont des choses chatouilleuses, & il n'est pas question d'aller faire ici un pas de clerc.

GEORGE DANDIN.

Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne soit véritable.

Mr. DE SOTENVILLE.

M'amour, allez-vous en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

Me. DE SOTENVILLE.

Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la sorte, après le sage exemple que vous sçavez vous-même que je lui ai donné?

Mr. DE SOTENVILLE.

Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, & ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons, lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN.

Le voici qui vient vers nous.

\*\*\*\*\*

## SCÈNE V.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

Mr. DE SOTENVILLE.

Monsieur, suis-je connu de vous?

CLITANDRE.

Non pas, que je sçache, Monsieur.

Mr. DE SOTENVILLE.

Je m'appelle le Baron de Sotenville.

CLITANDRE.

Je m'en réjouis fort.

Mr. DE SOTENVILLE.

Mon nom est connu à la cour; & j'eus l'honneur, dans ma jeunesse, de me signaler, des premiers, à l'arrière-ban de Nanci.

CLI-



CLITANDRE.

A la bonne heure.

Mr. DE SOTENVILLE.

Monfieur mon pere, Jean-Gilles de Sotenville, eut la gloire d'affifter, en perfonne, au grand fiége de Montauban.

CLITANDRE.

J'en fuis ravi.

Mr. DE SOTENVILLE.

Et j'ai eu un ayeul, Bertrand de Sotenville, qui fut fi confidéré, en fon tems, que d'avoir permission de vendre tout fon bien pour le voyage d'outre-mer.

CLITANDRE.

Je le veux croire.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il m'a été rapporté, Monfieur, que vous aimez & pourfuivez une jeune perfonne, qui eft ma [montrant George Dandin] fille, pour laquelle je m'intérefle, & pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

CLITANDRE.

Qui ? Moi ?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui ; & je fuis bien aife de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclairciflement de cette affaire.

CLITANDRE.

Voilà une étrange médifance ! Qui vous a dit cela, Monfieur ?

Mr. DE SOTENVILLE.

Quelqu'un qui croit le bien fçavoir.

CLITANDRE.

Ce quelqu'un-là en a menti. Je fuis honnête homme. Me croyez-vous capable, Monfieur, d'une action auffi lâche que celle-là ? Moi, aimer une jeune & belle perfonne, qui a l'honneur d'être la fille de Monfieur le Baron de Sotenville ! Je vous révere trop pour cela, & fuis trop votre ferviteur. Quiconque vous l'a dit eft un sot.

Mr.



Mr. DE SOTENVILLE.

Allons, mon gendre.

GEORGE DANDIN.

Quoi?

CLITANDRE.

C'est un coquin & un maraud.

Mr. DE SOTENVILLE à *George Dandin*.

Répondez.

GEORGE DANDIN.

Répondez vous-même.

CLITANDRE.

Si je sçavois qui ce peut être, je lui donnerois, en votre présence, de l'épée dans le ventre.

Mr. DE SOTENVILLE à *George Dandin*,  
Soutenez donc la chose.

GEORGE DANDIN.

Elle est toute soutenue. Cela est vrai.

CLITANDRE.

Est-ce votre gendre, Monsieur, qui...

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, c'est lui-même qui s'en est plaint à moi.

CLITANDRE.

Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir; &, sans cela, je lui apprendrois bien à tenir de pareils discours d'une personne comme moi.

\*\*\*\*\*

## SCENE VI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME  
DESOTENVILLE, ANGELIQUE, CLITAN-  
DRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Me. DE SOTENVILLE.

Pour ce qui est de cela, la jalousie est une étrange chose! l'amène ici ma fille pour éclaircir l'affaire en présence de tout le monde.

CLITANDRE à *Angélique*.

Est-ce donc vous, Madame, qui avez dit à votre mari, que je suis amoureux de vous?

AN-

## ANGELIQUE.

Moi? Hé comment lui aurois-je dit? Est-ce que cela est? Je voudrois bien le voir, vraiment, que vous fussiez amoureux de moi. Jouez-vous-y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler; c'est une chose que je vous conseille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amans, essayez un peu, par plaisir, à m'envoyer des ambassades, à m'écrire secrètement de petits billets doux, à épier les momens que mon mari n'y sera pas, ou le tems que je sortirai, pour me parler de votre amour; vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous ferez reçu comme il faut.

## CLITANDRE.

Hé, là, là, Madame, tout doucement. Il n'est pas nécessaire de me faire tant de leçons, & de vous tant scandaliser. Qui vous dit que je songe à vous aimer?

## ANGELIQUE.

Que sçais-je, moi, ce qu'on me vient conter ici?

## CLITANDRE.

On dira ce que l'on voudra; mais vous sçavez si je vous ai parlé d'amour, lorsque je vous ai rencontrée.

## ANGELIQUE.

Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu.

## CLITANDRE.

Je vous assure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre, que je ne suis point homme à donner du chagrin aux belles; & que je vous respecte trop, & vous, & messieurs vos parens, pour avoir la pensée d'être amoureux de vous.

Me. DE SOTENVILLE à *George Dandin*.

Hé bien, vous le voyez.

## Mr. DE SOTENVILLE.

Vous voilà satisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela?

## GEORGE DANDIN.

Je dis que ce sont-là des contes à dormir debout,

bout, que je sçais bien ce que je sçais ; & que, tantôt, puisqu'il faut parler net, elle a reçu une ambassade de sa part.

ANGELIQUE.

Moi ? J'ai reçu une ambassade ?

CLITANDRE.

J'ai envoyé une ambassade ?

ANGELIQUE.

Claudine.

CLITANDRE à Claudine.

Est-il vrai ?

CLAUDINE.

Par ma foi, voilà une étrange fausseté.

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, carogne que vous êtes. Je sçais de vos nouvelles ; & c'est vous qui, tantôt, avez introduit le courrier.

CLAUDINE.

Qui ? Moi ?

GEORGE DANDIN.

Oui, vous. Ne faites point tant la sucrée.

CLAUDINE.

Mélas ! Que le monde aujourd'hui est rempli de méchanceté, de m'aller soupçonner ainsi, moi, qui suis l'innocence même !

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, bonne pièce. Vous faites la fournoise, mais je vous connois il y a long-tems ; & vous êtes une dessalée.

CLAUDINE à Angélique.

Madame, est-ce que...

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, vous dis-je, vous pourriez bien porter la folle enchère de tous les autres, & vous n'avez point de pere gentilhomme.

ANGELIQUE.

C'est une imposture si grande, & qui me touche si fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Cela est bien horrible d'être accusée par un mari lorsqu'on ne lui

297 GEORGE DANDIN,

fait rien qui ne soit à faire. Hélas ! Si je suis blâmable de quelque chose, c'est d'en user trop bien avec lui.

CLAUDEINE.

Affûrement.

ANGELIQUE.

Tout mon malheur est de le trop considérer ; & plutôt au Ciel que je fusse capable de souffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un, je ne serois pas tant à plaindre. Adieu, je me retire, je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte.

\*\*\*\*\*

S C E N E VII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE,  
MADAME DE SOTENVILLE,  
CLITANDRE, GEORGE DANDIN,  
CLAUDEINE.

Me. DE SOTENVILLE à *George Dandin*.

Allez, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

CLAUDEINE.

Par ma foi, il mériteroit qu'elle lui fit dire  
vray ; & , si j'étois en sa place, je n'y marchan-

[à *Clitandre*.]

derois pas. Oui, Monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtresse. Pouffez, c'est moi qui vous le dis, ce sera bien employé ; & je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déjà taxée. [*Claudine sort*.]

Mr. DE SOTENVILLE.

Vous méritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là, & votre procédé met tout le monde contre vous.

Me. DE SOTENVILLE.

Allez, songez à mieux traiter une demoiselle bien née ; & prenez garde désormais à ne plus faire de patailles bévâes.

GEORGE DANDIN à part.

J'enrage de bon cœur, d'avoir tort lorsque j'ai raison.

SCE-

\*\*\*\*\*

## SCENE VIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE,  
CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE à Mr. de Sotenville.  
M Onsieur, vous voyez comme j'ai été fausse-  
ment accusé, vous êtes homme qui sçavez  
les maximes du point d'honneur; & je vous de-  
mande raison de l'affront qui m'a été fait.

Mr. DE SOTENVILLE.  
Cela est juste, & c'est l'ordre des procédés.  
Allons, mon gendre, faites satisfaction à Mon-  
sieur.

GEORGE DANDIN.  
Comment, satisfaction?

Mr. DE SOTENVILLE.  
Oui, cela se doit dans les règles, pour l'avoir  
tort & culé.

GEORGE DANDIN.  
C'est une chose, moi, dont je ne demeure pas  
d'accord, de l'avoir à tort accusé; & je sçais  
bien ce que j'en pense.

Mr. DE SOTENVILLE.  
Il n'importe. Quelque pensée qui vous puisse  
rester, il a nié, c'est satisfaire les personnes;  
& l'on n'a nul droit de se plaindre de tout  
homme qui se dédit.

GEORGE DANDIN.  
Si bien donc que, si je le trouvois couché avec  
ma femme, il en seroit quitte pour se dédire?

Mr. DE SOTENVILLE.  
Point de raisonnement. Faites-lui les excuses  
que je vous dis.

GEORGE DANDIN.  
Moi? Je lui ferai encore des excuses, après....

Mr. DE SOTENVILLE.  
Allons, vous dis-je, il n'y a rien à balancer,  
& vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop  
faire, puisque c'est moi qui vous conduis.

GEORGE DANDIN.  
Je ne sçaurois...

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, mon gendre, ne m'échauffez pas la bile, je me mettrois avec lui contre vous. Al-lons, laissez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN à part.

Ah, George Dandin!

Mr. DE SOTENVILLE.

Votre bonnet à la main, le premier; Monsieur est gentilhomme, & vous ne l'êtes pas.

GEORGE DANDIN à part, le bonnet à la main.

J'enrage.

M. DE SOTENVILLE.

Répétez après moi, Monsieur,

GEORGE DANDIN.

Monsieur,

Mr. DE SOTENVILLE.

Je vous demande pardon

[Voyant que George Dandin fait difficulté de lui obéir.]

Ah!

GEORGE DANDIN.

Je vous demande pardon

Mr. DE SOTENVILLE.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous;

GEORGE DANDIN.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous;

Mr. DE SOTENVILLE.

C'est que je n'avois pas l'honneur de vous con-noître,

GEORGE DANDIN.

C'est que je n'avois pas l'honneur de vous con-noître,

Mr. DE SOTENVILLE.

Et je vous prie de croire

GEORGE DANDIN.

Et je vous prie de croire

Mr. DE SOTENVILLE.

Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN.

Voulez-vous que je sois serviteur d'un homme qui me veut faire cocu?

Mr.

Mr. DE SOTENVILLE *le menaçant encore.*  
Ah!

CLITANDRE.

Il suffit, Monsieur.

Mr. DE SOTENVILLE.

Non, je veux qu'il acheve, & que tout aille dans les formes. Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN.

Que je suis votre serviteur.

CLITANDRE *à George Dandin.*

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur, & je ne songe plus à ce qui s'est passé. Pour

*[à Monsieur de Sotenville.]*

vous, Monsieur, je vous donne le bon jour; & fais fâché du petit chagrin que vous avez eu.

Mr. DE SOTENVILLE.

Je vous baise les mains; &, quand il vous plaira, je vous donnerai le divertissement de courre un lièvre.

CLITANDRE.

C'est trop de graces que vous me faites.

*[Clitandre sort.]*

Mr. DE SOTENVILLE.

Voilà, mon gendre, comme il faut pousser les choses. Adieu. Sçachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, & ne souffrira point que l'on vous fasse aucun affront.

\*\*\*\*\*

## SCENE IX.

GEORGE DANDIN *seul.*

AH! Que je... Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu; cela vous sied fort bien, & vous voilà ajusté comme il faut; vous avez justement ce que vous méritez. Allons. Il s'agit seulement de desabuser le pere & la mere; & je pourrai trouver, peut-être, quelque moyen d'y réussir.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE SECON D.

## SCENE PREMIERE.

CLAU DINE, LUBIN.

CLAU DINE.

OUI, j'ai bien deviné qu'il falloit que cela vînt de toi, & que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

LUBIN.

Par ma foi, je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dit point qu'il m'avoit vû sortir; & il faut que les gens, en ce pays-ci, soient de grands babillards.

CLAU DINE.

Vrayment, ce Monsieur le Vicomte a bien choisi son monde, que de te prendre pour son ambassadeur; & il s'est allé servir là d'un homme bien chanceux.

LUBIN.

Va, une autre fois, je serai plus fin; & je prendrai mieux garde à moi.

CLAU DINE.

Oui, oui, il sera tems.

LUBIN.

Ne parlons plus de cela. Ecoute.

CLAU DINE.

Que veux-tu que j'écoute?

LUBIN.

Tourne un peu ton visage devers moi.

CLAU DINE.

Hé bien, qu'est-ce?

LUBIN.

Claudine.

CLAU DINE.

Quoi?

LUBIN.

Hé, là, ne sçais-tu pas bien ce que je veux dire?

CLAU DINE.

Non.

LUBIN.

Morgué, je t'aime.

CLAUDINE.

Tout de bon ?

LUBIN.

Oui, le diable m'emporte, tu me peux croire, puisque j'en jure.

CLAUDINE.

A la bonne heure.

LUBIN.

Je me sens tout tribouiller le cœur quand je te regarde.

CLAUDINE.

Je m'en réjouis.

LUBIN.

Comment est-ce que tu fais pour être si jolie ?

CLAUDINE.

Je fais comme font les autres.

LUBIN.

Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux, tu seras ma femme, je serai ton mari ; &amp; nous serons tous deux mari &amp; femme.

CLAUDINE.

Tu serois peut-être jaloux comme notre maître.

LUBIN.

Point.

CLAUDINE.

Pour moi, je hais les maris soupçonneux ; &amp; j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un si plein de confiance, &amp; si sûr de ma chasteté, qu'il me vît, sans inquiétude, au milieu de trente hommes.

LUBIN.

Hé bien, je serai tout comme cela.

CLAUDINE.

C'est la plus sotte chose du monde que de se désirer d'une femme, &amp; de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon, cela nous fait songer à mal ; &amp; ce sont souvent les maris, qui, avec leurs vacarmes, se font eux-mêmes ce qu'ils font.

N-4.

LV.

LUBIN.

Hé bien, je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE.

Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorsqu'un mari se met à notre discrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut, & il en est, comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse, & nous disent, prenez. Nous en usons honnêtement; & nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, & nous ne les épargnons point.

LUBIN.

Va, je serai de ceux qui ouvrent leur bourse, & tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE.

Hé bien, bien, nous verrons.

LUBIN.

Vien donc ici, Claudine.

CLAUDINE.

Que veux-tu ?

LUBIN.

Vien, te dis-je.

CLAUDINE.

Ah ! Doucement. Je n'aime pas les patineurs.

LUBIN.

Hé ! Un petit brin d'amitié.

CLAUDINE.

Laisse-moi-là, te dis-je, je n'entends pas raillerie.

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE repoussant Lubin.

Hai !

LUBIN.

Ah ! Que tu es rude à [pauvres gens !] que cela est mal-honnête de refuser les personnes ! N'as-tu point de honte d'être belle, & de ne vouloir pas qu'on te caresse ? Hé, là.

CLAUDINE.

Je te donnerai sur le nez.

LU

LUBIN.

Oh ! La farouche ! La sauvage ! Fi, pouas, la vilaine qui est cruelle.

CLAUDINE.

Tu t'émancipes trop.

LUBIN.

Qu'est que cela te coûteroit de me laisser faire ?

CLAUDINE.

Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN.

Un petit baiser seulement, en rabattant sur notre mariage.

CLAUDINE.

Je suis votre servante.

LUBIN.

Claudine, je t'en prie, sur l'& tant moins.

CLAUDINE.

Hé, que nenni ! J'y ai déjà été attrapée. Adieu. Va-t-en, & dis à Monsieur le Vicomte que j'aurai soin de rendre son billet.

LUBIN.

Adieu, beauté rudanière.

CLAUDINE.

Le mot est amoureux.

LUBIN.

Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, & tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

CLAUDINE seule.

Je vais remettre aux mains de ma maîtresse..... Mais la voici avec son mari, éloignons-nous ; & attendons qu'elle soit seule.

\*\*\*\*\*

## SCENE II.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE.

GEORGE DANDIN.

Non, non, on ne m'abuse pas avec tant de facilité, & je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait est véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne pense, & votre galimatias ne m'a point tantôt ébloui.

N. 5.

SCÈ.

\*\*\*\*\*

## S C E N E III.

CLITANDRE, ANGÉLIQUE,  
GEORGE DANDIN.

CLITANDRE à part, dans le fond du théâtre.

AH! La voilà, mais le mari est avec elle.

GEORGE DANDIN sans voir Clitandre.

Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vu la vérité de ce que l'on m'a dit, & le peu de respect que vous avez pour le nœud qui nous joint. [*Clitandre & Angélique se saluent.*] Mon Dieu! Laissez-là votre révérence; ce n'est pas de ces sortes de respects dont je vous parle, & vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGÉLIQUE.

Moi, me moquer? En aucune façon.

GEORGE DANDIN.

Je sçais votre pensée, & connois... [*Clitandre & Angélique se saluent encore.*] Encore! Ah! Ne raillons pas davantage. Je n'ignore pas qu'à cause de votre noblesse, vous me tenez fort au-dessous de vous; & le respect que je vous veux dire, ne regarde point ni personne. J'entends parler de celui que vous devez à des nœuds aussi vénérables que le sont ceux du mariage. [*Angélique fait signe à Clitandre.*] Il ne faut point lever les épaules, & je ne dis point de sottises.

ANGÉLIQUE.

Qui songe à lever les épaules?

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu! Nous voyons clair. Je vous dis encore une fois que le mariage est une chaîne, à laquelle on doit porter toute sorte de respect; & que c'est fort mal fait à vous d'en user comme vous faites. [*Angélique fait signe de la tête à Clitandre.*] Oui, oui, mal fait à vous; & vous n'avez que faire de hocher la tête, & de me faire la grimace,

AN-

ANGELIQUE.

Moi? Je ne sçais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN.

Je le sçais fort bien, moi; & vos mépris me sont connus. Si je ne suis pas né noble, au moins suis-je d'une race où il n'y a point de reproche; & la famille des Dandins...

CLITANDRE *derrière Angélique, sans être aperçue de George Dandin.*

Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN *sans voir Clitandre.*

Hé?

ANGELIQUE.

Quoi? Je ne dis mot.

[George Dandin tourne autour de sa femme, & Clitandre se retire, en faisant une grande révérence à George Dandin.]

\*\*\*\*\*

## SCENE IV.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE.

GEORGE DANDIN.

LE voilà qui vient roder autour de vous.

ANGELIQUE.

Hé bien? Est-ce ma faute? Que voulez-vous que j'y fasse?

GEORGE DANDIN.

Je veux que vous y fassiez, ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à son mari. Quoi qu'on en puisse dire, les galans n'obèdent jamais que quand on le veut bien? il y a un certain air douxereux qui les attire, ainsi que le miel fait les mouches; & les honnêtes femmes ont des manieres qui les sçavent chasser d'abord.

ANGELIQUE.

Moi, les chasser? Et par quelle raison? Je ne me scandalise point qu'on me trouve bien faite, & cela me fait du plaisir.

GEORGE DANDIN.

Oui? Mais quel personnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie?

N ■

AN-

## ANGELIQUE.

Le personnage d'un honnête homme, qui est bien aise de voir sa femme considérée.

## GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet. Ce n'est pas là mon compte, & les Dandins ne sont point accoutumés à cette mode-là.

## ANGELIQUE.

Oh, les Dandins s'y accoutumeront, s'ils veulent; car, pour moi, je vous déclare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde, & de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment? Parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, & que nous rompions tout commerce avec les vivans? C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de messieurs les maris, & je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissemens, & qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, & ne veux point mourir si jeune.

## GEORGE DANDIN.

C'est ainsi que vous satisfaites aux engagements de la foi que vous m'avez donnée publiquement?

## ANGELIQUE.

Moi? Je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, & vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, & si je voulois bien de vous? Vous n'avez consulté pour cela que mon pere & ma mere, ce sont eux, proprement, qui vous ont épousé; & c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, & que vous avez pris sans consulter mes sentimens, je prétends n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés; & je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offrira la jeunesse, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde;

&



& goûter le plaisir de m'ouïr dire des douceurs. Préparez-vous y pour votre punition; & rendez graces au Ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

GEORGE DANDIN.

Oui? C'est ainsi que vous le prenez? Je suis votre mari, & je vous dis que je n'entends pas cela.

ANGELIQUE.

Moi, je suis votre femme, & je vous dis que je l'entends.

GEORGE DANDIN *à part*.

Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote, & le mettre en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah! Allons, George Dandin, je ne pourrois me retenir, & il vaut mieux quitter la place. !

\*\*\*\*\*

## S C E N E V.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

J'Avois, Madame, impatience qu'il s'en allât pour vous rendre ce mot de la part que vous sçavez.

ANGELIQUE.

Voyons.

CLAUDINE *à part*.

A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplaît pas trop.

ANGELIQUE.

Ah! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante! Que, dans tous leurs discours, & dans toutes leurs actions, les gens de cour ont un air agréable! Et qu'est-ce que c'est, auprès d'eux, que nos gens de province?

CLAUDINE.

Je crois qu'après les avoir vûs, les Dandins ne vous plaisent guères.

ANGELIQUE.

Demeure ici, je m'en vais faire la réponse.

N 7.

CLAU-

CLAU D I N E *seule.*

Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici...

\*\*\*\*\*

## S C È N E VI.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE

CLAU D I N E.

V Rayment, Monsieur, vous avez pris là un habile messager.

CLITANDRE.

Je n'ai pas osé envoyer de mes gens; mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je scis que tu m'as rendus.

[*Il fouille dans sa poche.*]

CLAU D I N E.

Hé Monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, Monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine là; & je vous rends service, parce que vous le méritez, & que je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE *donnant de l'argent à Claudine.*  
Je te suis obligé.

LUBIN *à Claudine.*

Puisque nous serons mariés, donne-moi cela que je le mette avec le mien.

CLAU D I N E.

Je te le garde aussi-bien que le baiser.

CLITANDRE *à Claudine.*

Di-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maîtresse?

CLAU D I N E.

Oui. Elle est allée y répondre.

CLITANDRE.

Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puisse entretenir?

CLAU D I N E.

Oui, venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE.

Mais le trouvera-t-elle bon, & n'y a-t-il rien à risquer?

CLAU

## CLAUDINE.

Non, non. Son mari n'est pas au logis; & puis, ce n'est pas lui qu'elle a le plus à ménager, c'est son pere & sa mere; &, pourvu qu'ils soient prévenus, tout le reste n'est point à craindre.

## CLITANDRE.

Je m'abandonne à ta conduite.

LUBIN *seul*.

Testiguenne, que j'aurai là une habile femme! Elle a de l'esprit comme quatre.

\*\*\*\*\*

## SCENE VII.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN *bas à part*.

V Oici mon homme de tantôt. Plût au Ciel qu'il pût se résoudre à vouloir rendre témoignage au pere & à la mere de ce qu'ils ne veulent point croire.

## LUBIN.

Ah! Vous voilà, monfieur le babillard, à qui j'avois tant recomandé de ne point parler, & qui me l'aviez tant promis. Vous êtes donc un causeux, & vous allez redire ce que l'on vous dit en secret.

## GEORGE DANDIN.

Moi?

## LUBIN.

Oui. Vous avez été tout rapporter au mari, & vous êtes cause qu'il a fait du vacarme. Je suis bien aise de sçavoir que vous avez de la langue, & cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

## GEORGE DANDIN.

Ecoute, mon ami.

## LUBIN.

Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui se passe à cette heure; mais, pour votre panition, vous ne sçavez rien du tout.

## GEORGE DANDIN.

Comment? Qu'est-ce qui se passe?

LU.

304; GEORGE DANDIN,

LUBIN.

Rien, rien. Voilà ce que c'est d'avoir causé; vous n'en tâterez plus, & je vous laisse sur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN.

Arrête un peu.

LUBIN.

Point.

GEORGE DANDIN.

Je ne te veux dire qu'un mot.

LUBIN.

Nennin, nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN.

Non, ce n'est pas cela.

LUBIN.

Hé, quelque sot. Je vous vois venir.

GEORGE DANDIN.

C'est autre chose. Ecoute.

LUBIN.

Point d'affaire. Vous voudriez que je vous disse que Monsieur le Vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, & qu'elle l'a mené chez sa maîtresse. Mais je ne suis pas si bête.

GEORGE DANDIN.

De grace.....

LUBIN.

Non.

GEORGE DANDIN.

Je te donnerai.....

LUBIN.

Tarare.

\*\*\*\*\*

## SCENE VIII.

GEORGE DANDIN *seul*.

JE n'ai pû me servir, avec cet innocent, de la pensée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui est échapé seroit la même chose; &, si le galant est chez moi, ce seroit pour avoir raison aux yeux du pere & de la mere, & les

con-

convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'est que je ne sçais comment faire pour profiter de cet avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle; & quelque chose que je puisse voir, moi même, de mon déshonneur, je n'en serai point crû à mon serment, & l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais querir beau-pere & belle-mere, sans être sûr de trouver chez moi le galant, ce sera la même chose; & je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrois-je point m'éclaircir doucement, s'il y est encore?

[après avoir été regarder par le trou de la serrure.]  
Ah, Ciel! Il n'en faut plus douter, & je viens de l'appercevoir par le trou de la porte. Le sort me donne ici de quoi confondre ma partie; & pour achever l'avanture, il fait venir, à point nommé, les juges dont j'avois besoin.

\*\*\*\*\*

## S C E N E IX.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.  
MADAME DE SOTENVILLE,  
GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

Enfin, vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, & votre fille l'a emporté sur moi; mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'acommode; & Dieu merci, mon déshonneur est si clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

Mr. DE SOTENVILLE.

Comment, mon gendre, vous en êtes encore là-dessus?

GEORGE DANDIN.

Oui, j'y suis; & jamais je n'eus tant de sujet d'y être.

Me. DE SOTENVILLE.

Vous nous venez encore étourd'r la tête?

GEORGE DANDIN.

Oui, Madame; & l'on fait bien pis à la mienne.

Mr.

306      **GEORGE DANDIN,**

**Mr. DE SOTENVILLE.**  
Ne vous laissez-vous point de vous rendre importun ?

**GEORGE DANDIN.**  
Non. Mais je me laisse fort d'être pris pour dupe.

**Me. DE SOTENVILLE.**  
Ne voulez-vous point vous défaire de vos pensées extravagantes ?

**GEORGE DANDIN.**  
Non, Madame ; mais je voudrois bien me défaire d'une femme qui me déshonore.

**Me. DE SOTENVILLE.**  
Jour de Dieu, notre gendre, apprenez à parler.

**Mr. DE SOTENVILLE.**  
Cobler, cherchez des termes moins offensans que ceux-là.

**GEORGE DANDIN.**  
Marchand qui perd, ne peut rire.

**Me. DE SOTENVILLE.**  
Souvenez-vous que vous avez épousé une demoiselle.

**GEORGE DANDIN.**  
Je m'en souviens assez ; & ne m'en souviendrais que trop.

**Mr. DE SOTENVILLE.**  
Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect.

**GEORGE DANDIN.**  
Mais que ne songe-t-elle plutôt à me traiter plus honnêtement ? Quoi ? Parce qu'elle est demoiselle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, sans que j'ose souffler ?

**Mr. DE SOTENVILLE.**  
Qu'avez-vous donc, & que pouvez-vous dire ? N'avez-vous pas vu ce matin qu'elle s'est défendu de connoître celui dont vous m'étiez venu parler ?

**GEORGE DANDIN.**  
Oui. Mais, vous, que pourrez-vous dire, si je vous fais voir maintenant que le galant est avec elle ?

Ma.

Me. DE SOTENVILLE.

Avec elle?

GEORGE DANDIN.

Oui, avec elle, & dans ma maison.

Mr. DE SOTENVILLE.

Dans votre maison?

GEORGE DANDIN.

Oui, dans ma propre maison.

Me. DE SOTENVILLE.

Si cela est, nous serons pour vous contr'elle.

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui. L'honneur de notre famille nous est plus cher que toute chose; &, si vous dites vrai, nous la renoncions pour notre sang, & l'abandonnerons à votre colére.

GEORGE DANDIN.

Vous n'avez qu'à me suivre.

Me. DE SOTENVILLE.

Gardez de vous tromper.

Mr. DE SOTENVILLE.

N'allez pas faire comme tantôt.

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu! Vous allez voir. [*montrant Clitandre qui sort avec Angelique.*] Tenez. Ai-je menti?

\*\*\*\*\*

## S C E N E X.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE,

MONSIEUR DE SOTENVILLE & MA-

DAME DE SOTENVILLE avec

GEORGE DANDIN,

*dans le fond du théâtre.*

ANGELIQUE à Clitandre.

A Dieu. J'ai peur qu'on vous surprenne ici; &, j'ai quelques mesures à garder.

CLITANDRE.

Promettez-moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGELIQUE.

J'y ferai mes efforts.

GEORGE



GEORGE DANDIN à Monsieur & à Madame.  
de Sotenville.

Approchons doucement par derrière ; & tâchons de n'être point vus.

CLAUDE.

Ah ! Madame , tout est perdu. Voilà votre pere & votre mere accompagnés de votre mari.

CLITANDRE à part :

Ah , Ciel !

ANGELIQUE bas à Clitandre & à Claudine.  
Ne faites pas semblant de rien , & me laissez faire.  
[haut à Clitandre.

re tous deux. Quoi ? Vous osez en user de la sorte , après l'affaire de tantôt , & c'est ainsi que vous dissimulez vos sentimens ? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi , & que vous faites des desseins de me solliciter , j'en rémoune mon dépit ; & m'explique à vous clairement en présence de tout le monde ; vous niez hautement la chose , & me donnez parole de n'avoir aucune pensée de m'offenser , & cependant , le même jour , vous prenez la hardiesse de venir chez moi me rendre visite , de me dire que vous m'aimez , & de me faire cent fots contes , pour me persuader de répondre à vos extravagances , comme si j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari , & m'éloigner jamais de la vertu que mes parens m'ont enseignée . Si mon pere sçavoit cela , il vous apprendroit bien à tenter de ces entreprises ; mais une honnête femme n'aime point les éclats , je [après avoir fait signe à Claudine d'apporter un bâton.]

n'ai garde de lui en rien dire ; & je veux vous montrer que , toute femme que je suis , j'ai assez de courage pour me venger moi-même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un gentilhomme ; & ce n'est pas en gentilhomme aussi que je veux vous traiter.  
[Angelique prend le bâton , & le lève sur Clitandre , qui se range de façon que les coups tombent sur George Dandin.]

CLITANDRE *criant comme s'il avoit été frappé.*  
Ah, ah, ah, ah, ah! Doucement.

\*\*\*\*\*

## SCENE XI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADA-  
ME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE,  
GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Fort, Madame, frappez comme il faut.

ANGELIQUE *faisant semblant de parler à Cli-  
tandre.*

S'il vous demeure quelque chose sur le cœur,  
je suis pour vous répondre.

CLAUDINE.

Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGELIQUE *faisant l'étonnée.*

Ah! Mon pere, vous êtes-là?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, ma fille; & je vois qu'en sagesse & en  
courage tu te montres un digne rejetton de la  
maison de Sotenville. Vien-ça, approche-toi que  
je t'embrasse.

Me. DE SOTENVILLE.

Embrasse-moi aussi, ma fille. Las! Je pleure de  
joye, & reconnois mon sang aux choses que tu  
viens de faire.

Mr. DE SOTENVILLE.

Mon gendre, que vous devez être ravi, & que  
cette aventure est pour vous pleine de douceurs!  
Vous aviez un juste sujet de vous alarmer; mais  
vos soupçons se trouvent dissipés le plus avan-  
tageusement du monde.

Me. DE SOTENVILLE.

Sans doute, notre gendre, vous devez mainte-  
nant être le plus content des hommes.

CLAUDINE.

Affûrement. Voilà, une femme! celle-là, vous  
êtes trop heureux de l'avoir; & vous devriez  
baïser les pas par où elle passe.

GEOR.

310 GEORGE DANDIN,

GEORGE DANDIN *à part.*  
Hé, traîtresse!

Mr. DE SOTENVILLE.  
Qu'est-ce, mon gendre? Que ne remerciez-vous  
un peu votre femme de l'amitié que vous voyez  
qu'elle montre pour vous.

ANGELIQUE  
Non, non, mon pere, il n'est pas nécessaire.  
Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient  
de voir; & tout ce que j'en fais, n'est que  
pour l'amour de moi-même.

Mr. DE SOTENVILLE.  
Où allez-vous ma fille?

ANGELIQUE.  
Je me retire, mon pere, pour ne me voir point  
obligée à recevoir les complimens.

CLAUDINE *à George Dandin.*  
Elle a raison d'être en col'ère. C'est une fem-  
me qui mérite d'être adorée, & vous ne la traitez  
pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN *à part.*  
Scélérate.

\*\*\*\*\*

## SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADA-  
ME DE SOTENVILLE, GEOR-  
GE DANDIN.

Mr. DE SOTENVILLE.  
C'est un petit ressentiment de l'affaire de tan-  
tôt, & cela se passera avec un peu de cares-  
se que vous lui ferez. Adieu, mon gendre,  
vous voilà en état de ne vous plus inquiéter.  
Allez-vous-en faire la paix ensemble, & tâchez  
de l'appaiser par des excuses de votre emporte-  
ment.

Me.

Me. DE SOTENVILLE.

Vous devez considérer que c'est une jeune fille élevée à la vertu, & qui n'est point accoutumée à se voir soupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir vos désordres finis, & des transports de joye que vous doit donner sa conduite.

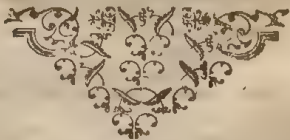
\*\*\*\*\*

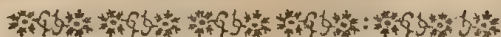
SCENE XIII.

GEORGE DANDIN *seul.*

JE ne dis mot ; car je ne gagnerois rien à parler. Jamais il ne s'est rien vû d'égal à ma disgrâce. Oui, j'admire mon malheur, & la subtile adresse de ma carogne de femme pour se donner toujours raison, & me faire avoir tort. Est-il possible que toujours j'aurai du dessous avec elle, que les apparences toujours tourneront contre moi ; & que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée ? O Ciel ! seconde mes desseins, & m'accorde la grace de faire voir aux gens que l'on me deshonore.

*Fin du second Acte.*





## ACTE TROISIEME.

## SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE.

**L** A nuit est avancée, j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin.

LUBIN.

Monsieur.

CLITANDRE.

Est-ce par ici ?

LUBIN.

Je pense que oui. Morgué voilà une fotte nuit, d'être si noire que cela.

CLITANDRE.

Elle a tort assurément ; mais, si d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne soyons vûs.

LUBIN.

Vous avez raison, elle n'a pas tant de tort. Je voudrois bien sçavoir, Monsieur, vous qui êtes sçavant, pourquoi il ne fait point jour la nuit.

CLITANDRE.

C'est une grande question, & qui est difficile. Tu es curieux, Lubin ?

LUBIN.

Oui. Si j'avois étudié, j'aurois été songer à des choses où on n'a jamais songé.

CLITANDRE.

Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil & pénétrant,

LUBIN.

Cela est vray. Tenez. J'explique du latin, quoique jamais je ne l'aye appris ; &, voyant l'autre jour écrit sur une grande porte, *collegium*, je devinai que cela vouloit dire collège.

CLITANDRE.

Cela est admirable ! Tu sçais donc lire, Lubin ?

LU-

LUBIN.

Oui, je sçai lire la lettre moulée; mais je n'ai jamais sçu apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE.

[après avoir frappé dans ses mains.]

Nous voici contre la maison. C'est le signal que m'a donné Claudine.

LUBIN.

Par ma foi, c'est une fille qui vaut de l'argent; & je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE.

Aussi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN.

Monsieur, je vous suis.....

CLITANDRE.

Chut. J'entends quelque bruit.

\*\*\*\*\*

## SCENE II.

ANGELIQUE, CLAUDINE,  
CLITANDRE, LUBIN.

ANGELIQUE.

CLaudine.

CLAUDINE.

Hé bien?

ANGELIQUE.

Laisse la porte entr'ouverte.

CLAUDINE.

Voilà qui est fait.

[Scene de nuit. Les acteurs se cherchent les uns, les autres, dans l'obscurité.]

CLITANDRE à Lubin.

Ce sont elles. St.

ANGELIQUE.

St.

LUBIN.

St.

CLAUDINE.

St.

CLITANDRE à Claudine, qu'il prend pour  
Angélique.

Madame.

Tome III.

O.

AN.

ANGÉLIQUE à Lubin, qu'elle prend pour  
Clitandre.

Quoi?

LUBIN à Angélique, qu'il prend pour Claudine.  
Claudine.

CLAUDINE à Clitandre, qu'elle prend pour Lubin.  
Qu'est-ce?

CLITANDRE à Claudine, croyant parler  
à Angélique.

Ah! Madame, que j'ai de joye!

LUBIN à Angélique, croyant parler à Claudine.  
Claudine, ma pauvre Claudine.

CLAUDINE à Clitandre.  
Doucement, Monsieur.

ANGÉLIQUE à Lubin.  
Tout beau, Lubin.

CLITANDRE.  
Est-ce toi, Claudine?

CLAUDINE.  
Oui.

LUBIN.  
Est-ce vous, Madame?  
ANGÉLIQUE.

Oui.  
CLAUDINE à Clitandre.  
Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN à Angélique.  
Ma foi, la nuit on n'y voit goutte.

ANGÉLIQUE.  
Est-ce pas vous, Clitandre?

CLITANDRE.  
Oui, Madame.

ANGÉLIQUE.  
Mon mari ronfle comme il faut, & j'ai pris ce  
tems pour nous entretenir ici.

CLITANDRE.  
Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

CLAUDINE.  
C'est fort bien avisé.

[Angélique, Clitandre, & Claudine vont s'as-  
seoir dans le fond du théâtre.]



LUBIN *cherchant Claudine.*

Claudine, où est-ce que tu es?

\*\*\*\*\*

SCENE III.

ANGELIQUE, CLITANDRE & CLAUDINE *assis au fond du théâtre*, GEORGE DANDIN, *à moitié deshabillé*, LUBIN.

GEORGE DANDIN *à part.*

J'Ai entendu descendre ma femme, & je me suis vite habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée? Seroit-elle sortie?

LUBIN *cherchant toujours Claudine.*

[*prenant George Dandin pour Claudine.*]

Où es-tu donc, Claudine? Ah! Te voilà. Par ma foi, ton maître est plaisamment attrapé, & je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit qu'il ronfle à cette heure, comme tous les diantres; & il ne sçait pas que Monsieur le Vicomte & elle sont ensemble pendant qu'il dort. Je voudrois bien sçavoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout-à-fait risible. De quoi s'avise-t-il aussi d'être jaloux de sa femme, & de vouloir qu'elle soit à lui tout seul? C'est un impertinent, & Monsieur le Vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine. Al-lons, suivons-les, & me donne ta petite menotte que je la baise. Ah! Que cela est doux? Il me semble que je mange des confitures.

[*à George Dandin, qu'il prend toujours pour Claudine, & qui le repousse rudement.*]

Tu-Dieu, comme vous y allez? Voilà une petite menotte qui est un peu bien rude.

GEORGE DANDIN.

Qu'à ça?

LUBIN.

Personne.

GEORGE DANDIN.

Il fuit; & me laisse informé de la nouvelle per-

316 GEORGE DANDIN,

fidie de ma coquine. Allons, il faut que, sans tarder, j'envoie appeler son père & sa mère, & que cette aventure me serve à me faire séparer d'elle. Holà, Colin, Colin.

\*\*\*\*\*

S C E N E IV.

ANGELIQUE & CLITANDRE, avec CLAU-  
DINE & LUBIN assis au fond du théâtre,  
GEORGE DANDIN, COLIN.

COLIN à la fenêtre.

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Allons, vite ici bas.

COLIN sautant par la fenêtre.

M'y voilà, on ne peut pas plus vite.

GEORGE DANDIN.

Tu es-là?

COLIN.

Oui, Monsieur.

[Pendant que George Dandin va chercher Colin  
du côté où il a entendu sa voix, Colin passe  
de l'autre, & s'endort.]

GEORGE DANDIN se tournant du côté où il  
croit qu'est Colin.

Doucement. Parle bas. Ecoute. Va-t-en chez  
mon beau-père, & ma belle-mère, & dis que  
je les prie très-instamment de venir tout-à-l'heu-  
re ici. Entens-tu? Hé? Colin, Colin.

COLIN de l'autre côté, se réveillant.  
Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Où, diable, es-tu?

COLIN.

Ici.

GEORGE DANDIN.

Peste soit du maroufle, qui s'éloigne de moi.

[Pendant que George Dandin retourne du côté où  
il croit que Colin est resté, Colin, à moitié  
endormi, passe de l'autre, & se rendort.]

Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon  
beau-

beau-pere, & ma belle-mere, & leur dire que  
je les conjure de se rendre ici tout-à-l'heure.  
M'entens-tu bien? Répon, Colin. Colin.

C O L I N *de l'autre côté se réveillant.*  
Monsieur.

G E O R G E D A N D I N.

Voilà un pendard qui me fera enliger. Vien-t-  
[*Ils se rencontrent, & tombent tous deux.*]  
en à moi. Ah! Le traître! Il m'a estropié. Où  
est-ce que tu es? Approche que je te donne  
mille coups. Je pense qu'il me fuit.

C O L I N.

Assûrément.

G E O R G E D A N D I N.

Veux-tu venir?

C O L I N.

Nenni, ma foi.

G E O R G E D A N D I N.

Vien, te dis-je.

C O L I N.

Point. Vous me voulez battre.

G E O R G E D A N D I N.

Hé bien, non. Je ne te ferai rien.

C O L I N.

Assûrément?

G E O R G E D A N D I N.

[*à Colin, qu'il tient par le bras.*]

Oui. Approche. Bon. Tu es bienheureux de ce  
que j'ai besoin de toi. Va-t-en vite, de ma  
part, prier mon beau-pere & ma belle-mere,  
de se rendre ici le plutôt qu'ils pourront, &  
leur dis que c'est pour une affaire de la dernière  
conséquence; &, s'ils faisoient quelque diffi-  
culté, à cause de l'heure, ne manque pas de  
les presser, & de leur bien faire entendre qu'il  
est très-important qu'ils viennent, en quelque  
état qu'ils soient. Tu m'entends bien maintenant.

C O L I N.

Où, Monsieur.

G E O R G E D A N D I N.

[*Se croyant seul.*]

Va vite, & revien de même. Et moi je vais  
O 3 ren-

rentrer dans ma maison, attendant que . . . .  
 Mais j'entends quelqu'un. Ne seroit-ce point ma  
 femme? Il faut que j'écoute, & me serve de  
 l'obscurité qu'il fait.

[George Dandin se range près la porte de sa maison.]

\*\*\*\*\*

## S C E N E V.

ANGELIQUE, CLITANDRE,  
 CLAUDINE, LUBIN,  
 GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE à Clitandre.

A Dieu. Il est tems de se retirer.

CLITANDRE.

Quoi! si-tôt?

ANGELIQUE.

Nous nous sommes assez entretenus.

CLITANDRE.

Ah! Madame, puis-je assez vous entretenir, &  
 trouver, en si peu de tems, toutes les paroles dont  
 j'ai besoin? Il me faudroit des journées entiè-  
 res pour me bien expliquer à vous de tout ce  
 que je sens; & je ne vous ai pas dit encore la  
 moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

ANGELIQUE.

Nous en écouterons une autrefois davantage.

CLITANDRE.

Hélas! De quel coup me percez-vous l'ame,  
 lorsque vous me parlez de vous retirer, & avec  
 combien de chagrin m'allez-vous laisser main-  
 tenant!

ANGELIQUE.

Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLITANDRE.

Oui; mais je songe qu'en me quittant, vous  
 allez trouver un mari. Cette pensée m'assassine,  
 & les privilèges qu'ont les maris, sont des cho-  
 ses cruelles pour un amant qui aime bien.

ANGELIQUE.

Serez-vous assez foible pour avoir cette inquié-  
 tude?

rude, & pensez-vous qu'on soit capable d'aimer de certains maris qu'il y a ? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre, & que l'on dépend de parens, qui n'ont des yeux que pour le bien ; mais on sçait leur rendre justice, & l'on se moque fort de les considérer au-delà de ce qu'ils méritent.

GEORGE DANDIN *à part.*  
Voilà nos carognes de femmes.

CLITANDRE.

Ah ! Qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçu, & que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait, d'une personne comme vous, avec un homme comme lui !

GEORGE DANDIN *à part.*  
Pauvres maris ! Voilà comme on vous traite.

CLITANDRE.

Vous méritez, sans doute, une toute autre destinée ; & le Ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un paysan.

GEORGE DANDIN.  
Plût au Ciel, fût-elle la tienne ! Tu changerois bien de langage. Rentrons, c'en est assez.

[George Dandin, étant rentré, ferme la porte en dedans.]

\*\*\*\*\*

## SCENE VI.

ANGELIQUE, CLITANDRE,  
CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

Madame, si vous avez du mal à dire de votre mari, dépêchez vite, car il est tard.

CLITANDRE.

Ah, Claudine, que tu es cruelle !

ANGELIQUE *à Clitandre.*

Elle a raison. Séparons-nous.

CLITANDRE.

Il faut donc s'y résoudre, puisque vous le vou-

320 GEORGE DANDIN,

lez. Mais, au moins, je vous conjure de me plaindre, un peu, des méchans momens que je vais passer.

ANGELIQUE.

Adieu.

LUBIN.

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bon soir?

CLAUDINE.

Va, va, ie le reçois de loin, & je t'en renvoye autant.

\*\*\*\*\*

SCENE VII.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

ANGELIQUE.

Revenons sans faire de bruit.

CLAUDINE.

La porte s'est fermée.

ANGELIQUE.

J'ai le passe-par-tout.

CLAUDINE.

Qu'yrez donc doucement.

ANGELIQUE.

On a fermé en dedans, & je ne sçais comment nous ferons.

CLAUDINE.

Appellez le garçon qui couche là.

ANGELIQUE.

Colin, Colin, Colin.

\*\*\*\*\*

SCENE VIII.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE;

CLAUDINE.

GEORGE DANDIN à la fenêtre.

Colin, Colin. Ah! Je vous y prends donc, Madame ma femme; & vous faites des *comparaisons* pendant que je dors. Je suis bien aise de cela, & de vous voir dehors à l'heure qu'il est.

AN-



## ANGELIQUE.

Hé bien? Quel grand mal est-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit?

## GEORGE DANDIN.

Où, oui. L'heure est bonne à prendre le frais. C'est bien plutôt le chaud, Madame la coquaine; & nous savons toute l'intrigue du rendez-vous, & du damoiseau. Nous avons entendu votre galant entretien, & les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un & l'autre. Mais ma consolation, c'est que je vais être vengé; & que votre pere & votre mere seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes, & du dérèglement de votre conduite. Je les ai envoyé querir, & ils vont être ici dans un moment.

## ANGELIQUE à part.

Ah Ciel!

## CLAUDINE.

Madame:

## GEORGE DANDIN.

Voilà un coup, sans doute, où vous ne vous attendiez pas. C'est maintenant que je triomphe, & j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil, & détruire vos artifices. Jusques ici vous avez joué mes accusations, ébloui vos parens, & plâtré vos malversations. J'ai eu beau voir, & beau dire, votre adresse toujours l'a emporté sur mon bon droit, & toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raison; mais, à cette fois, Dieu merci, les choses vont être éclaircies, & votre effronterie sera pleinement confondue.

## ANGELIQUE.

Hé, je vous prie, faites moi ouvrir la porte.

## GEORGE DANDIN.

Non, non, il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, & je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il est. En attendant qu'ils viennent, songez, si vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire; à inventer quelque moyen de rhabiller votre escapade;



312 GEORGE DANDIN,

à trouver quelque belle ruse pour éluder ici les gens & paroître innocente; quelque prétexte spécieux de pèlerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant que vous venez de secourir.

ANGÉLIQUE.

Non. Mon intention n'est pas de vous rien déguiser. Je ne prétends point me défendre, ni vous nier les choses, puisque vous les sçavez.

GEORGE DANDIN.

C'est que vous voyez bien que tous les moyens vous en sont fermés; & que, dans cette affaire, vous ne sçauriez inventer d'excuse, qu'il ne me soit facile de convaincre de fausseté.

ANGÉLIQUE.

Oui, je confesse que j'ai tort, & que vous avez sujet de vous plaindre. Mais je vous demande, par grace, de ne m'exposer point maintenant à la mauvaise humeur de mes parens; & de me faire promptement ouvrir.

GEORGE DANDIN.

Je vous baise les mains.

ANGÉLIQUE.

Hé, mon pauvre petit mari, je vous en conjure.

GEORGE DANDIN.

Hé, mon pauvre petit mari! Je suis votre petit mari maintenant, parce que vous vous sentez prise. Je suis bien aise de cela; & vous ne vous étiez jamais avisée de me dire ces douceurs.

ANGÉLIQUE.

Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun sujet de déplaisir; & de me...

GEORGE DANDIN.

Tout cela n'est rien. Je ne veux point perdre cette aventure; & il m'importe qu'on soit une fois éclairci à fond de vos déportemens.

ANGÉLIQUE.

De grace, laissez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, quoi?

ANGÉLIQUE.

Il est vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une

une fois, que votre ressentiment est juste, que j'ai pris le tems de sortir pendant que vous dormiez; & que cette sortie est un rendez-vous que j'avois donné à la personne que vous dites. Mais enfin ce sont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des emportemens de jeune personne qui n'a encore rien vû, & ne fait que d'entrer au monde; des libertés, où l'on s'abandonne, sans y penser de mal, & qui, sans doute, dans le fond, n'ont rien de...

G E O R G E D A N D I N.

Oui, vous le dites, & ce sont de ces choses qui ont besoin qu'on les croye pieusement.

A N G E L I Q U E.

Je ne veux point m'excuser par là d'être coupable envers vous, & je vous prie seulement d'oublier une offense dont je vous demande pardon de tout mon cœur; & de m'épargner, en cette rencontre, le déplaisir que me pourroient causer les reproches fâcheux de mon pere & de ma mere. Si vous m'accordez généreusement la grace que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entièrement, elle touchera tout-à-fait mon cœur; & y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parens, & les liens du mariage n'avoient pû y jeter. En un mot, elle fera cause que je renoncerai à toutes les galanteries, & n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir désormais la meilleure femme du monde; & que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en ferez satisfait.

G E O R G E D A N D I N.

Ah ! Crocodile, qui flate les gens pour les étrangler.

A N G E L I Q U E.

Accordez-moi cette faveur.

G E O R G E D A N D I N.

Point d'affaires. Je suis inexorable.

A N G E L I Q U E.

Montrez-vous généreux.

324 GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

Non.

ANGELIQUE.

De grace.

GEORGE DANDIN.

Point.

ANGELIQUE.

Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN.

Non, non, non. Je veux qu'on soit dérompé de vous, & que votre confusion éclate.

ANGELIQUE.

Hé bien, si vous me réduisez au désespoir, je vous avertis qu'une femme en cet état est capable de tout; & que je ferai quelque chose ici dont vous vous repentirez.

GEORGE DANDIN.

Et que ferez-vous, s'il vous plaît?

ANGELIQUE.

Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes résolutions; & de ce couteau que voici, je me tuera sur la place.

GEORGE DANDIN.

Ah, ah! A la bonne heure.

ANGELIQUE.

Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sçait de tous côtés nos différends & les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée; & mes parens ne sont pas gens, assurément, à laisser cette mort impunie, & ils en feront, sur votre personne, toute la punition que leur pourront offrir & les poursuites de la justice, & la chaleur de leur ressentiment. C'est par là que je trouverai moyen de me venger de vous, & je ne suis pas la première qui ait sçu recourir à de pareilles vengeance, & qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la dernière extrémité.

GEOR-

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se  
tuer soi-même; & la mode en est passée il y a  
long-tems.

ANGELIQUE.

C'est une chose dont vous pouvez vous tenir  
sûr; & si vous persistez dans votre refus, si  
vous ne me faites ouvrir, je vous jure que,  
tout-à-l'heure, je vais vous faire voir jusques  
où peut aller la résolution d'une personne qu'on  
met au désespoir.

GEORGE DANDIN.

Bagatelles, bagatelles, c'est pour me faire peur.

ANGELIQUE.

Hé bien, puisqu'il le faut, voici qui nous con-  
tentera tous deux, & montrera si je me moque.

[Après avoir fait semblant de se tuer.]

Ah! C'en est fait. Fasse le Ciel que ma mort  
soit vengée, comme je le souhaite, & que ce-  
lui qui en est la cause, reçoive un juste châti-  
ment de la dureté qu'il a eue pour moi!

GEORGE DANDIN.

Ouais? Seroit-elle bien si malicieuse, que de  
s'être tuée pour me faire pendre? Prenons un  
bout de chandelle pour aller voir.

\*\*\*\*\*

SCENE IX.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

ANGELIQUE à Claudine.

ST. Paix. Rangeons-nous chacune immédiate-  
ment contre un des côtés de la porte.

\*\*\*\*\*

## S C E N E X.

*ANGELIQUE & CLAUDINE entrant dans la maison, au moment que George Dandin en sort, & fermant la porte en dedans, GEORGE DANDIN une chandelle à la main:*

GEORGE DANDIN.

**L**A méchanceté d'une femme iroit-elle bien  
 [seul, après avoir regardé par tout.]  
 jusques-là? Il n'y a personne. Hé, je m'en étois bien douté, & la pendarde s'est retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien après moi, ni par prières, ni par menaces. Tant mieux, cela rendra ses affaires encore plus mauvaises; & le pere & la mere qui vont venir, en verront  
 [après avoir été à la porte de sa maison pour rentrer.]

mieux son crime. Ah, ah! La porte est fermée. Holà, oh, quelqu'un, qu'on m'ouvre promptement.

\*\*\*\*\*

## S C E N E XI.

*ANGELIQUE & CLAUDINE à la fenêtre,  
 GEORGE DANDIN.*

ANGELIQUE.

**C**omment! C'est toi? D'où viens tu, bon pendarde? Est il l'heure de revenir chez soi quand le jour est prêt de paroître, & cette manière de vie est-elle celle que doit suivre un honnête mari?

CLAUDINE.

Cela est-il beau d'aller yvrogner toute la nuit, & de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison?

GEORGE DANDIN.

Comment! Vous avez, . . .

AN-

## ANGELIQUE.

Va, va, traître, je suis lasse de tes déportemens, & je veux m'en plaindre, sans plus tarder, à mon pere & à ma mere.

GEORGE DANDIN.

Quoi ! C'est ainsi que vous osez. . .

\*\*\*\*\*

## SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE,  
& MADAME DE SOTENVILLE,  
*en deshabillé de nuit, COLIN portant une  
lanterne, ANGELIQUE & CLAUDINE  
à la fenêtre, GEORGE DANDIN.*

ANGELIQUE à Mr. & Me. de Sotenville.

APprochez, de grace, & venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin & la jalousie ont troublé, de telle sorte, la cervelle, qu'il ne sçait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait; & vous a lui-même envoyé querir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit; &, si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi; que, durant qu'il dormoit, je me suis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, & cent autres contes de même nature qu'il est allé rêver.

GEORGE DANDIN à part.

Voilà une méchante-carogne.

CLAUDINE.

Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans la maison, & que nous étions dehors; & c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

Mr. DE SOTENVILLE.

Comment ! Qu'est-ce à dire cela ?

Me:



328 GEORGE DANDIN,

Me. DE SOTENVILLE.  
Voilà une furieuse impudence, que de nous  
envoyer querir!

GEORGE DANDIN.  
Jamais. . . .

ANGELIQUE.  
Non, mon pere, je ne puis plus souffrir un  
mari de la sorte, ma patience est poussée à  
bout; & il vient de me dire cent paroles in-  
jurieuses.

Mr. DE SOTENVILLE à *George Dandin*.  
Corbleu, vous êtes un mal-honnête homme.

CLAUDINE.  
C'est une conscience de voir une pauvre jeune  
femme traitée de la façon, & cela crie ven-  
geance au Ciel.

GEORGE DANDIN.  
Peut-on. . . .

Mr. DE SOTENVILLE.  
Allez, vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN.  
Laissez-moi vous dire deux mots.

ANGELIQUE.  
Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en con-  
ter de belles.

GEORGE DANDIN à *part*.  
Je désespère. . .

CLAUDINE.  
Il a tant bû, que je ne pense pas qu'on puisse  
durer contre lui; l'odeur du vin qu'il souffle  
est montée jusqu'à nous.

GEORGE DANDIN.  
Monfieur mon beau-pere, je vous conjure. . .

Mr. DE SOTENVILLE.  
Retirez-vous, vous puôz le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN.  
Madame, je vous prie. . . .

Me. DE SOTENVILLE.  
Fi, ne m'approchez pas, votre haleine est  
empestée.

GEORGE DANDIN à *Mr. de Sotenville*.  
Souffrez que je vous. . . .

Mr.



Mr. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous dis-je, on ne peut vous souffrir.

GEORGE DANDIN à *Me. de Sotenville*.  
Permettez-moi, de grace, que...

Me. DE SOTENVILLE.

Pouas, vous m'engloutissez le cœur. Parlez de loin, si vous voulez.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, & que c'est elle qui est sortie.

ANGÉLIQUE.

Ne voilà pas ce que je vous ai dit?

CLAUDINE.

Vous voyez quelle apparence il y a.

Mr. DE SOTENVILLE à *George Dandin*.  
Allez, vous vous moquez des gens. Descendez, ma fille, & venez ici.

\*\*\*\*\*

### SCÈNE XIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE,  
MADAME DE SOTENVILLE,  
GEORGE DANDIN, COLIN.

GEORGE DANDIN.

J'Atteste le Ciel, que j'étois dans la maison & que...

Mr. DE SOTENVILLE.

Taisez-vous, c'est une extravagance qui n'est pas supportable.

GEORGE DANDIN.

Que la foudre m'écrase tout-à-l'heure, si...

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne nous rompez pas davantage la tête; & songez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN.

Moi, demander pardon?

Mr. DE SOTENVILLE.

Où, pardon; & sur le champ.

GEORGE

330 GEORGE DANDIN,

GEORGE DANDIN.  
Quoi ! Je...

Mr. DE SOTENVILLE.  
Corbleu, si vous me répliquez, je vous apprendrai ce que c'est que de vous jouer à nous.

GEORGE DANDIN.  
Ah, George Dandin !

~~~~~

S C E N E XIV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME  
DE SOTENVILLE, ANGELIQUE,  
GEORGE DANDIN, CLAUDINE,  
COLIN.

Mr. DE SOTENVILLE.  
Allons, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

ANGELIQUE.  
Moi, lui pardonner tout ce qu'il m'a dit ? Non, non, mon pere, il m'est impossible de m'y résoudre ; & je vous prie de me séparer d'un mari avec lequel je ne sçaurois plus vivre.

CLAUDINE.  
Le moyen d'y résister ?

Mr. DE SOTENVILLE.  
Ma fille, de semblables séparations ne se font point sans grand scandale ; & vous devez vous montrer plus sage que lui, & patienter encore cette fois.

ANGELIQUE.  
Comment patienter après de telles indignités ? Non, mon pere, c'est une chose où je ne puis consentir.

Mr. DE SOTENVILLE.  
Il le faut, ma fille, & c'est moi qui vous le commande.

ANGELIQUE.  
Ce mot me ferme la bouche ; & vous avez sur moi une puissance absoluë.

CLAUDINE.  
Quelle douceur !

AN-

## ANGELIQUE.

Il est fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures ; mais, quelque violence que je me fasse, c'est à moi de vous obéir.

## CLAUDINE.

Pauvre mouton !

Mr. DE SOTENVILLE à *Angélique*.  
Approchez.

## ANGELIQUE.

Tout ce que vous me faites faire ne servira de rien ; & vous verrez que ce sera dès demain à recommencer.

Mr. DE SOTENVILLE.

[à *George Dandin*.]

Nous y donnerons ordre. Allons, mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN.

A genoux ?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, à genoux, & sans tarder.

GEORGE DANDIN à genoux, une chandelle à la main.

[à part.] [à Mr. de Sotenville.]

O Ciel ! Que faut-il dire ?

Mr. DE SOTENVILLE.

Madame, je vous prie de me pardonner.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie de me pardonner

Mr. DE SOTENVILLE.

L'extravagance que j'ai faite.

GEORGE DANDIN.

[à part.]

L'extravagance que j'ai faite, de vous épouser ;

Mr. DE SOTENVILLE.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

GEORGE DANDIN.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

Mr. DE SOTENVILLE à *George Dandin*.

Prenez-y garde, & sçachez que c'est ici la dernière de vos impertinences que nous souffrirons.

Me.

332 GEORGE DANDIN.

Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu! Si vous y retournez, on vous apprendra le respect que vous devez à votre femme, & à ceux de qui elle sort.

Mr. DE SOTENVILLE.

[à George Dandin.]

Voilà le jour qui va paroître. Adieu. Rentrez chez vous, [à Madame de Sotenville].

& songez bien à être sage. Et, nous, m'amour, allons nous mettre au lit.

~~~~~

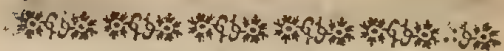
SCENE DERNIERE.

GEORGE DANDIN *seul*.

AH! Je le quitte maintenant, & je n'y vois plus de remède. Lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jeter dans l'eau la tête la première.

F I N.





## AVERTISSEMENT.

LA Comédie de George Dandin parut pour la première fois devant le Roi en 1668, & faisoit une des principales parties de la fête que sa Majesté donna à Versailles le 18 Juillet de cette année. Elle y fut représentée avec des intermèdes qui sont une espèce de Comédie envers, mêlée de musique & de danses, qu'on avoit, en quelque sorte, liée au sujet principal. En faisant imprimer ces intermèdes, on a joint le détail de la fête entière, & on y a été autorisé par celui qui nous a été conservé dans toutes les éditions de Molière, de la fête de 1664. Les monumens de la magnificence de Louis XIV. en tous les genres, méritent d'être transmis à la postérité.





# FÊTE

## DE VERSAILLES,

en 1668.

LE Roi ayant accordé la paix aux instances de ses Alliés, & aux vœux de toute l'Europe, & donné des marques d'une modération & d'une bonté sans exemple, même dans le plus fort de ses conquêtes, ne pensoit plus qu'à s'appliquer aux affaires de son royaume, lorsque, pour réparer en quelque sorte ce que la Cour avoit perdu dans le carnaval pendant son absence, il résolut de faire une fête dans les jardins de Versailles, où, parmi les plaisirs que l'on trouve dans un séjour si délicieux l'esprit fût encore touché de ces beautés surprenantes & extraordinaires dont ce grand Prince sçait si bien assaisonner tous ses divertissemens.

Pour cet effet, voulant donner la Comédie ensuite d'une collation, & après la Comédie, le souper qui fut suivi d'un bal & d'un feu d'artifice, il jetta les yeux sur les personnes qu'il jugea les plus capables pour disposer toutes les choses propres à cela. Il leur marqua lui-même les endroits où la disposition du lieu pouvoit, par sa beauté naturelle, contribuer davantage à leur décoration; &, parce que l'un des plus beaux ornemens de cette maison est la quantité des eaux que l'art y a conduites malgré la nature qui les lui avoit refusées, sa Majesté leur ordonna de s'en servir le plus qu'ils pourroient à l'embellissement de ces lieux; & même leur ouvrit les moyens de les employer, & d'en tirer les effets qu'elles peuvent faire.

Pour l'exécution de cette fête le Duc de Crequi, comme premier Gentilhomme de la chambre, fut chargé de ce qui regardoit la Comédie;

die; le Maréchal de Bellefonds, comme premier Maître d'hôtel du Roi, prit le soin de la collation, du souper & de tout ce qui regardoit le service des tables; & Monsieur Colbert, comme Surintendant des bâtimens, fit construire & embellir les divers lieux destinés à ce divertissement royal, & donna les ordres pour l'exécution des feux d'artifice.

Le sieur Vigarani eut ordre de dresser le théâtre pour la Comédie, le sieur Gissej d'accommoder un endroit pour le souper, & le sieur le Vau premier Architecte du Roi, un autre pour le bal.

Le mercredi 18. jour de Juillet, le Roi étant parti de saint Germain vint dîner à Versailles avec la Reine, Monseigneur le Dauphin, Monsieur & Madame. Le reste de la Cour, étant arrivé incontinent après midi, trouva des Officiers du Roi qui faisoient les honneurs, & recevoient tout le monde dans les sales du château, où il y avoit en plusieurs endroits des tables dressées, & dequoi se rafraîchir; les principales Dames furent conduites dans des chambres particulières pour se reposer.

Sur les six heures du soir, le Roi, ayant commandé au Marquis de Gesvres Capitaine de ses gardes, de faire ouvrir toutes les portes afin qu'il n'y eût personne qui ne prit part au divertissement, sortit du château avec la Reine, & tout le reste de la Cour, pour prendre le plaisir de la promenade.

Quand leurs Majestés eurent fait le tour du grand parterre, elles descendirent dans celui de gazon qui est du côté de la grotte, où, après avoir considéré les fontaines qui les embellissent, elles s'arrêtèrent particulièrement à regarder celle qui est au bas du petit paro du côté de la pompe. Dans le milieu de son bassin, l'on voit un dragon de bronze, qui, percé d'une flèche, semble vomir le sang par la gueule, en poussant en l'air un bouillon d'eau qui retombe en pluie, & couvre tout le bassin.



Autour de ce dragon, il y a quatre petits Amours sur des cygnes qui sont chacun un grand jet d'eau, & qui nagent vers le bord comme pour se sauver. Deux de ces Amours qui sont en face du dragon, se cachent le visage avec la main pour ne le pas voir, & sur leur visage l'on apperçoit toutes les marques de la crainte parfaitement exprimées; les deux autres, plus hardis, parce que le monstre n'est pas tourné de leur côté, l'attaquent de leurs armes. Entre ces Amours sont des dauphins de bronze, dont la gueule ouverte pousse en l'air de gros bouillons d'eau.

Leurs Majestés allerent ensuite chercher le frais dans ces bosquets si délicieux, où l'épaisseur des arbres empêche que le soleil ne se fasse sentir. Lorsqu'elles furent dans celui dont un grand nombre d'agréables allées forme une espèce de labyrinthe, elles arrivèrent, après plusieurs détours, dans un cabinet de verdure pentagone, où aboutissent cinq allées. Au milieu de ce cabinet, il y a une fontaine, dont le bassin est bordé de gazon. De ce bassin sortoient cinq tables en manière de buffets, chargées de toutes les choses qui peuvent composer une collation magnifique.

L'une de ces tables représentoit une montagne, où, dans plusieurs espèces de cavernes, on voyoit diverses sortes de viandes froides; l'autre étoit comme la face d'un palais bâti de massépains & pâtes sucrées. Il y en avoit une chargée de pyramides de confitures sèches, une autre d'une infinité de vases remplis de toutes sortes de liqueurs; & la dernière étoit composée de caramels. Toutes ces tables, dont les plans étoient ingénieusement formés en divers compartimens, étoient couvertes d'une infinité de choses délicates, & disposées d'une manière toute nouvelle; leurs pieds & leurs dossiers étoient environnés de feuillages, mêlés de festons de fleurs, dont une partie étoit soutenue par des Bacchantes. Il y avoit, entre ces tables,

bles, une petite pelouse de mousse verte, qui s'avançoit dans le bassin, & sur laquelle on voyoit, dans de grands vases, des orangers, dont les fruits étoient confits; chacun de ces orangers avoit à côté de lui, deux autres arbres de différentes espèces, dont les fruits étoient pareillement confits.

Du milieu de ces tables, s'élevoit un jet d'eau de plus de trente pieds de haut, dont la chute faisoit un bruit très-agréable; de sorte qu'en voyant tous ces buffets d'une même hauteur, joints les uns aux autres par les branches d'arbres & les fleurs dont ils étoient revêtus, il sembloit que ce fût une petite montagne, du haut de laquelle sortoit une fontaine.

La palissade qui fait l'enceinte de ce cabinet, étoit disposée d'une manière toute particulière; le jardinier, ayant employé son industrie à bien ployer les branches des arbres, & à les lier ensemble en diverses façons, en avoit formé une espèce d'architecture. Dans le milieu du couronnement, on voyoit un socle de verdure, sur lequel il y avoit un dé, qui portoit un vase rempli de fleurs. Aux côtés du dé, & sur le même socle, étoient deux autres vases de fleurs; & en cet endroit, le haut de la palissade, venant doucement à s'arrondir en forme de galbe, se terminoit aux deux extrémités, par deux autres vases aussi remplis de fleurs.

Au lieu de sièges de gazon, il y avoit, tout autour du cabinet, des couches de melons, dont la quantité, la grosseur & la bonté, étoient surprenantes pour la saison. Ces couches étoient faites d'une manière toute extraordinaire; & à bien considérer la beauté de ce lieu, l'on auroit pu dire autrefois, que les hommes n'auroient point eu de part à un si bel arrangement, mais que quelques Divinités de ces bois auroient employé leurs soins pour l'embellir de la sorte.

Comme il y a cinq allées qui se terminent toutes dans ce cabinet, & qui forment une

étoile, l'on trouvoit ces allées ornées de chaque côté, de vingt-six arcades de cyprès. Sous chaque arcade, & sur des sièges de gazon, il y avoit de grands vases remplis de divers arbres, chargés de leurs fruits. Dans la première de ces allées, il n'y avoit que des orangers, de Portugal. La seconde étoit toute de bigarreaux & de cerisiers mêlés ensemble. La troisième étoit bordée d'abricotiers & de pêcheurs. La quatrième, de groseillers de Hollande; & dans la cinquième, l'on ne voyoit que des poiriers de différentes espèces. Tous ces arbres faisoient un agréable objet à la vûe, à cause de leurs fruits, qui paroissoient encore davantage contre l'épaisseur du bois.

Au bout de ces cinq allées, il y a cinq grandes niches de verdure, que l'on voit toutes en face du milieu du cabinet. Ces niches étoient cintrées; & sur les pilastres des côtés, s'élevoient deux rouleaux qui s'alloient joindre à un quarré qui étoit au milieu. Dans ce quarré, l'on voyoit les chiffres du Roi, composés de différentes fleurs; & des deux côtés, pendoient des festons qui s'attachoient à l'extrémité des rouleaux. A côté de la niche, il y avoit deux arcades aussi de verdure, avec leurs pilastres, d'un côté & d'autre; & tous ces pilastres étoient terminés par des vases remplis de fleurs.

Dans l'une de ces niches, étoit la figure du Dieu Pan, qui, ayant sur le visage toutes les marques de la joye, sembloit prendre part à celle de toute l'assemblée. Le sculpteur l'avoit disposé dans une action qui faisoit connoître qu'il étoit mis là, comme la Divinité qui présidoit dans ce lieu.

Dans les quatre autres niches, il y avoit quatre Satyres, deux hommes & deux femmes, qui tous sembloient danser, & témoigner le plaisir qu'ils ressentoient de se voir visités par un si grand Monarque suivi d'une si belle cour. Toutes ces figures étoient dorées, & faisoient un effet admirable contre le verd de ces palissades.

Après

Après que leurs Majestés eurent été quelque tems dans cet endroit si charmant, & que les Dames eurent fait collation, le Roi abandonna les tables au pillage des gens qui suivoient; & la destruction d'un arrangement si beau, servit encore d'un divertissement agréable à toute la Cour, par l'empressement & la confusion de ceux qui démolissoient ces châteaux de massepains, & ces montagnes de confitures.

Au sortir de ce lieu, le Roi rentrant dans une calèche, la Reine dans sa chaise, & tout le reste de la Cour dans leurs carrosses, poursuivirent leur promenade pour se rendre à la Comédie, & passant dans une grande allée de quatre rangs de tilleuls, firent le tour du bassin de la fontaine des cygnes, qui termine l'allée royale vis-à-vis du château. Ce bassin est un carré long finissant par deux demi-ronds. Sa longueur est de soixante toises sur quarante de large. Dans son milieu, il y a une infinité de jets d'eau qui, réunis ensemble, font une gerbe d'une hauteur & d'une grosseur extraordinaire.

A côté de la grande allée royale, il y en a deux autres qui en sont éloignées d'environ deux cens pas; celle qui est à droit en montant vers le château, s'appelle l'allée du Roi, & celle qui est à gauche, l'allée des prés. Ces trois allées sont traversées par une autre qui se termine à deux grilles qui font la clôture du petit parc. Les deux allées des côtés & celle qui les traverse ont cinq toises de large; mais, à l'endroit où elles se rencontrent, elles forment un grand espace qui a plus de treize toises en carré. C'est dans cet endroit de l'allée du Roi, que le sieur Vigarani avoit disposé le lieu de la Comédie. Le théâtre qui avançoit un peu dans le carré de la place s'enfonçoit de dix toises dans l'allée qui monte vers le château, & laissoit pour la sale un espace de treize toises de face sur neuf de large.

L'exhaussement de ce salon étoit de trente pieds jusques à la corniche, d'où les côtés du

platfonds s'élevoient encore de huit pieds jusques au dernier enfoncement. Il étoit couvert de feuillée par dehors; &, par delans, paré de riches tapisseries que le sieur du Meis, intendant des meubles de la Couronne, avoit pris soin de faire disposer de la manière la plus belle & la plus convenable pour la décoration de ce lieu. Du haut du platfonds pendoient trente-deux chandeliers de cristal, portant chacun dix bougies de cire blanche. Autour de la sale étoient plusieurs sièges disposés en amphithéâtre, remplis de plus de douze cent personnes; &, dans le parterre, il y avoit encore sur des banes une plus grande quantité de monde. Cette sale étoit percée par deux grandes arcades, dont l'une étoit vis-à-vis du théâtre, & l'autre, du côté qui va vers la grande allée. L'ouverture du théâtre étoit de trente-six pieds, &, de chaque côté, il y avoit deux grandes colonnes torses de bronze & de lapis, environnées de blanches & de feuilles de vigne d'or; elles étoient posées sur des pedestaux de marbre, & porroient une grande corniche aussi de marbre, dans le milieu de laquelle on voyoit les armes du Roi sur un cartouche doré accompagné de trophées; l'architecture étoit d'ordre ionique. Entre chaque colonne il y avoit une figure; celle qui étoit à droit représentoit la Paix, & celle qui étoit à gauche figuroit la Victoire, pour montrer que sa Majesté est toujours en état de faire que ses peuples jouissent d'une paix heureuse & pleine d'abondance, en établissant le repos dans l'Europe, ou d'une victoire glorieuse & remplie de joye, quand elle est obligée de prendre les armes pour soutenir ses droits.

Lorsque leurs Majestés furent arrivées dans ce lieu, dont la grandeur & la magnificence surprirent toute la Cour, & quand elles eurent pris leurs places sous le haut dais qui étoit au milieu du parterre, on leva la toile qui cache la décoration du théâtre; & alors, les yeux

DE VERSAILLES, en 1668. 341

yeux se trouvant tout-à-fait trompés, l'on crut voir effectivement un jardin d'une beauté extraordinaire.

A l'entrée de ce jardin, l'on découvroit deux palissades si ingénieusement moulées qu'elles formoient un ordre d'architecture, dont la corniche étoit soutenue par quatre termes qui représentoient des Satyres. La partie d'en bas de ces termes, & ce qu'on appelle gaines étoit de jaspe, & le reste de bronze doré. Ces Satyres portoient sur leurs têtes des corbeilles pleines de fleurs; & sur les pedestaux de marbre qui soutenoient ces mêmes termes, il y avoit de grands vases dorés aussi remplis de fleurs.

Un peu plus loin, paroissoient deux terrasses revêtues de marbre blanc qui environnoient un long canal. Aux bords de ces terrasses, il y avoit des masques dorés qui vomissoient de l'eau dans le canal; & au dessus de ces masques, on voyoit des vases de bronze doré d'où sortoient aussi autant de véritables jets d'eau.

On montoit sur ces terrasses par trois degrez, & sur la même ligne où étoient rangés les termes, il y avoit, d'un côté & d'autre, une allée de grands arbres entre lesquels paroissoient des cabinets d'une architecture rustique. Chaque cabinet couvroit un grand bassin de marbre soutenu sur un piedestal de même matière, & de ces bassins sortoient autant de jets d'eau.

Le bout du canal le plus proche étoit bordé de douze jets d'eau qui formoient autant de chandeliers; & à l'autre extrémité, on voyoit un superbe édifice en forme de dôme. Il étoit percé de trois grands portiques au travers desquels on découvroit une grande étendue de pays.

D'abord l'on vit sur le théâtre une collation magnifique d'oranges de Portugal, & de toutes sortes de fruits chargés à fond & en pyramides dans trente-six corbeilles qui furent servies à toute la Cour par le Maréchal de Bellefonds, & par plusieurs Seigneurs, pendant que le sieur de Launay, intendant des menus plaisirs &



affaires de la chambre, donnoit de tous côtés des imprimés qui contenoient le sujet de la Comédie & du ballet.

Bien que la pièce qu'on représenta doive être considérée comme un improptu & un de ces ouvrages où la nécessité de satisfaire sur le champ aux volontés du Roi ne donne pas toujours le loisir d'y apporter la dernière main, & d'en former les derniers traits, néanmoins il est certain qu'elle est composée de parties si diversifiées si agréables qu'on peut dire qu'il n'en a guères paru sur le théâtre de plus capable de satisfaire tout ensemble l'oreille & les yeux des spectateurs. La prose dont on s'est servi est un langage très-propre pour l'action qu'on représente; & les vers qui se chantent entre les actes de la Comédie conviennent si bien au sujet & expriment si tendrement les passions dont ceux qui les récitent doivent être émus, qu'il n'y a jamais rien eu de plus touchant. Quoiqu'il semble que ce soient deux Comédies que l'on joue en même tems, dont l'une soit en prose & l'autre en vers, elles sont pourtant si bien unies à un même sujet qu'elles ne font qu'une même pièce, & ne représentent qu'une seule action.





\*\*\*\*\*

A C T E U R S

D E S

I N T E R M E D E S

D E L A C O M E D I E

D E G E O R G E D A N D I N.

GEORGE DANDIN.

BERGERS dansans, déguisés en valets de fête.

BERGERS jouant de la flûte.

CLIMENE, bergère chantante.

CLORIS, bergère chantante.

TIRCIS, berger chantant, amant de Climène.

PHILENE, berger chantant, amant de Cloris.

UNE BERGERE.

BATELIERS dansans.

UN PAYSAN, ami de George Dandin.

CHOEUR DE BERGERS chantans.

BERGERS & BERGERES dansans.

UN SATYRE chantant.

UN SUIVANT DE BACCHUS chantant.

CHOEUR DE SUIVANS DE BACCHUS chantans.

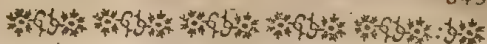
CHOEUR DE SUIVANS DE L'AMOUR chantans.

UN BERGER chantant. .

SUIVANS DE BACCHUS & BACCHANTES  
dansans.

SUIVANS DE L'AMOUR dansans.





INTERMEDES  
DE LA COMEDIE  
DE GEORGE DANDIN.



PREMIER INTERMEDE.

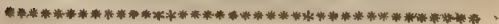
SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, BERGERS  
*déguisés en valets de fête, BERGERS jouant  
de la flûte.*

PREMIERE ENTRE'E.

*Quatre bergers, déguisés en valets de fête, ac-  
compagnés de quatre bergers jouant de la flûte,  
entrent en dansant, Et obligent George Dandin  
de danser avec eux*

*George Dandin mal satisfait de son mariage, Et  
n'ayant l'esprit rempli que de fâcheuses pensées,  
quitte bientôt les bergers avec lesquels il n'a  
demeuré que par contrainte.*



SCENE II.

CLIMENE, CLORIS.

CLIMENE.

L'Autre jour d'Annette  
J'entendis la voix,  
Qui, sur sa musette,  
Chantoit dans nos bois ;  
Amour, que sous ton empire  
On souffre de maux cuisans !  
Je le puis bien dire,  
Puisque je le sens.

CLORIS.

La jeune Lisette,

P 5

Au

Au même moment,  
 Sur le ton d'Annette,  
 Reprit tendrement;  
 Amour, si, sous ton empire,  
 Je souffre des maux cuisans,  
 C'est de ne n'oser dire  
 Tout ce que je sens.

\*\*\*\*\*

### S C E N E I I I.

*TIRCIS, PHILENE, CLIMENE, CLORIS.*

*C L O R I S.*

Laisse-nous en repos, Philène.

*C L I M E N E.*

Tircis, ne vien point m'arrêter.

*TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.*

Ah! Belle inhumaine,  
 Daigne un moment m'écouter.

*CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.*

Mais, que me veux-tu conter?

*TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.*

Que, d'une flâme immortelle,  
 Mon cœur brûle sous tes loix.

*CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.*

Ce n'est pas une nouvelle,  
 Tu me l'as dit mille fois.

*PHILENE à Cloris.*

Quoi! Veux-tu, toute ma vie,  
 Que j'aime, & n'obtienne rien?

*C L O R I S.*

Non, ce n'est pas mon envie.  
 N'aime plus, je le veux bien.

*TIRCIS à Climène.*

Le Ciel me force à l'hommage  
 Dont tous ces bois sont témoins.

*C L I M E N E.*

C'est au Ciel, puisqu'il t'engage,  
 A te payer de tes soins.

*PHI.*

**PHILENE** à *Cloris.*

C'est par ton mérite extrême,  
Que tu captives mes vœux.

**CLORIS.**

Si je mérite qu'on m'aime,  
Je ne dois rien à tes feux.

**TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.**

L'éclat de tes yeux me tue.

**CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.**

Détourne de moi tes pas.

**TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.**

Je me plais dans cette vûë.

**CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.**

Berger, ne t'en plains donc pas.

**PHILENE.**

Ah, belle Climène!

**TIRCIS.**

Ah, belle Cloris!

**PHILENE** à *Climène.*

Ren-la pour moi plus humaine.

**TIRCIS** à *Cloris.*

Domte pour moi tes mépris.

**CLIMENE** à *Cloris.*

Sois sensible à l'amour que te porte Philène.

**CLORIS** à *Climène.*

Sois sensible à l'ardeur dont Tircis est épris.

**CLIMENE** à *Cloris.*

Si tu veux me donner ton exemple, bergère,  
Peut-être je le recevrai.

**CLORIS** à *Climène.*

Si tu veux te résoudre à marcher la première,  
Possible que je te suivrai.

**CLIMENE** à *Philène.*

Adieu, berger.

**CLORIS** à *Tircis.*

Adieu, berger.

CLIMENE à *Philène.*

Attends un favorable sort.

C L O R I S à *Tircis.*

Attends un doux succès du mal qui te possède.

T I R C I S.

Je n'attends aucun remède.

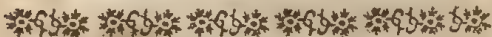
P H I L E N E.

Et je n'attends que la mort.

T I R C I S & P H I L E N E E N S E M B L E.

Puisqu'il nous faut languir en de tels déplaisirs,  
Mettons fin, en mourant, à nos tristes soupirs.

*Fin du premier Intermede.*



## P R E M I E R A C T E

### D E L A C O M E D I E.



## I I. I N T E R M E D E.

### S C E N E P R E M I E R E.

GEORGE DANDIN, UNE BERGERE.

*La Bergère vient apprendre à George Dandin le désespoir de Tircis & Philène, qui se sont précipités dans les eaux. George Dandin, agité d'autres inquiétudes, la quitte en colère.*



\*\*\*\*\*

S C E N E II.

C L O R I S. -

A H ! Mortelles douleurs !  
Qu'ai-je plus à prétendre ?  
Coulez, coulez, mes pleurs,  
Je n'en puis trop répandre.

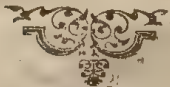
Pourquoi faut-il qu'un tyrannique honneur  
Tienne notre ame en esclave asservie ?  
Hélas ! Pour contenter sa barbare rigueur,  
J'ai réduit mon amant à sortir de la vie.

Ah ! Mortelles douleurs !  
Qu'ai-je plus à prétendre ?  
Coulez, coulez, mes pleurs,  
Je n'en puis trop répandre.

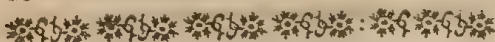
Me puis-je pardonner, dans ce funeste sort,  
Les sévères froideurs dont je m'étois armée ?  
Quoi donc, mon cher amant, je t'ai donné la mort !  
Est-ce le prix, hélas ! de m'avoir tant aimée ?

Ah ! mortelles douleurs !  
Qu'ai-je plus à prétendre ?  
Coulez, coulez, mes pleurs,  
Je n'en puis trop répandre.

*Fin du second Intermede.*







## SECON D ACTE DE LA COMEDIE.



### III. INTERMEDE.

#### SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UNE BERGERE,  
BATELIERS.

*La bergère qui avoit annoncé à George Dandin le malheur de Tircis & Philène, lui vient dire que ces bergers ne sont point morts, & lui montre les bateliers qui les ont sauvés. George Dandin n'écoute pas plus tranquillement ce second récit de la Bergère, qu'il n'avoit fait le premier, & se retire.*



#### SCENE II.

#### ENTREE DE BALLET.

*Les Bateliers qui ont sauvé Tircis & Philène, ravis de la récompense qu'ils ont reçue, expriment leur joye en dansant, & font une manière de jeu avec leurs crocs.*

*Fin du troisième Intermede.*





TROISIEME ACTE.  
DE LA COMEDIE.

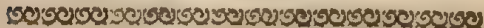


IV. INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UN PAYSAN.

*Ce paysan, ami de George Dandin, lui conseille de noyer dans le vin toutes ses inquiétudes, & l'emmène pour joindre sa troupe, voyant venir toute la foule des bergers amoureux, qui commencent à célébrer, par des chants & des danses, le pouvoir de l'Amour.*



SCENE II.

*Le théâtre change, & représente de grandes rochers entremêlés d'arbres, où l'on voit plusieurs bergers qui jouent des instrumens.*

CLOVIS, CLIMENE, TIRCIS, PHILENE,  
CHOEUR DE BERGERS chantans,  
BERGERS & BERGERES dansans.

CLOVIS.

[ Et l'ombre des ormeaux,  
Donne un teint frais aux herbettes,  
Et les bords de ces ruisseaux  
Brillent de mille fleurettes  
Qui se mirent dans les eaux.  
Prenez, bergers, vos musettes,  
Ajustez vos chalumeaux;  
Et mêlons nos chansonnettes  
Au chant des petits oiseaux.

Le Zéphire, entre ces eaux,  
Fait mille courtes secrettes;

Et

Et les rossignols nouveaux  
De leurs douces amourettes,  
Parlent aux tendres rameaux.  
Prenez, bergers, vos musettes,  
Ajustez vos chalumeaux;  
Et mêlons nos chansonnettes  
Au chant des petits oiseaux.

PREMIERE ENTREE DE BALLET.

*Bergers & Bergères dansans.*

CLIMENE.

Ah! Qu'il est doux, belle Silvie,  
Ah! Qu'il est doux de s'enflammer!  
Il faut retrancher de la vie  
Ce qu'on en passe sans aimer.

CLORIS.

Ah! Les beaux jours qu'Amour nous donne,  
Lorsque sa flamme unit les cœurs!  
Est-il ni gloire, ni couronne  
Qui vaille ses moindres douceurs?

TIRCIS.

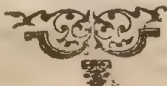
Qu'avec peu de raison on se plaint d'un martyr  
Que suivent de si doux plaisirs.

PHILENE.

Un moment de bonheur dans l'amoureux empire  
Répare dix ans de soupirs.

TOUS ENSEMBLE.

Chantons tous de l'Amour le pouvoir adorable;  
Chantons tous dans ces lieux  
Ses attrait glorieux;  
Il est le plus aimable,  
Et le plus grand des Dieux.



\*\*\*\*\*

S C E N E III.

*Un grand rocher couvert d'arbres, sur lequel est assise toute la troupe de Bacchus, s'avance sur le bord du théâtre,*

UN SATYRE, UN SUIVANT DE BACCHUS, CHOEUR DE SATYRES chantans, SUIVANS DE BACCHUS & BACCHANTES dansans; CLORIS, CLIMENE, TIRIS, PHILENE, CHOEUR DE BERGERS chantans, BERGERS & BERGERES dansans.

LE SATYRE.

Arrêtez, c'est trop entreprendre;

Un autre Dieu, dont nous suivons les loix,  
S'oppose à cet honneur qu'à l'Amour osent rendre  
Vos musettes & vos voix;

A des titres si beaux, Bacchus seul peut prétendre,  
Et nous sommes ici pour défendre ses droits.

CHOEUR DE SATYRES.

Nous suivons de Bacchus le pouvoir adorable,

Nous suivons en tous lieux

Ses attraits glorieux;

Il est le plus aimable,

Et le plus grand des Dieux.

DEUXIEME ENTRE'E DE BALLET.

*Suivans de Bacchus & Bacchantes dansans.*

CLORIS.

C'est le printems qui rend l'ame

A nos champs semés de fleurs;

Mais c'est l'Amour & sa flamme

Qui font revivre nos cœurs.

UN SUIVANT de Bacchus.

Le soleil chasse les ombres

Dont le Ciel est obscurci;

Et, des ames les plus sombres,

Bacchus chasse le souci.

CHOEUR des suivans de Bacchus.

Bacchus est révééré sur la terre & sur l'onde.

CHOEUR.

*CHOEUR des suivans de l'Amour.*  
Et l'Amour est un Dieu qu'on adore en tous lieux.

*CHOEUR des suivans de Bacchus.*  
Bacchus à son pouvoir a soumis tout le monde.

*CHOEUR des suivans de l'Amour.*  
Et l'Amour a domté les hommes & les Dieux.

*CHOEUR des suivans de Bacchus.*  
Rien peut-il égaler la douceur sans seconde ?

*CHOEUR des suivans de l'Amour.*  
Rien peut-il égaler ses charmes précieux ?

*CHOEUR des suivans de Bacchus.*  
Fi de l'Amour & de ses feux.

*CHOEUR des suivans de l'Amour.*  
Ah ! Quel plaisir d'aimer !

*CHOEUR des suivans de Bacchus.*  
Ah ! Quel plaisir de boire !

*CHOEUR des suivans de l'Amour.*  
A qui vit sans amour, la vie est sans appas.

*CHOEUR des suivans de Bacchus.*  
C'est mourir que de vivre & de ne boire pas.

*CHOEUR des suivans de l'Amour.*  
Aimables fers !

*CHOEUR des suivans de Bacchus.*  
Douce victoire !

*CHOEUR des suivans de l'Amour.*  
Ah ! Quel plaisir d'aimer !

*CHOEUR des suivans de Bacchus.*  
Ah ! Quel plaisir de boire !

TOUS ENSEMBLE.

Non, non, c'est un abus ;  
Le plus grand Dieu de tous.

*CHOEUR des suivans de l'Amour.*  
C'est l'Amour.

*CHOEUR des suivans de Bacchus.*  
C'est Bacchus.

\*\*\*\*\*

SCENE IV.

UN BERGER, & les mêmes acteurs.

UN BERGER.

C'Est trop, c'est trop, Bergers. Hé, pourquoi ces débats ?

Souffrons qu'en un parti la raison nous assemble.

L'Amour a des douceurs, Bacchus a des appas,

Ce sont deux Dèités qui sont fort bien ensemble,

Ne les séparons pas.

LES DEUX CHOEURS.

Mêlons donc leurs douceurs aimables.

Mêlons nos voix dans ces lieux agréables ;

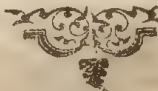
Et faisons répéter aux échos d'alentour,

Qu'il n'est rien de plus doux que Bacchus & l'Amour.

TROISIEME ENTRE'E DE BALLET.

*Les bergers & bergères se mêlent avec les suivans de Bacchus & les Bacchantes. Les suivans de Bacchus frappent avec leurs tyrses les espèces de tambours de basque que portent les Bacchantes, pour représenter ces cribles qu'elles portoient anciennement aux fêtes de Bacchus ; les uns & les autres font différentes postures, pendant que les bergers & les bergères dansent plus sérieusement.*

F I N.



NOMS

NOMS DES PERSONNES QUI  
ONT REPRESENTÉ,  
chanté & dansé dans les intermèdes  
de la Comédie de George Dandin.

George Dandin, *le Sieur Moliere.*

Bergers dansans, d'guisés en valets de fête,  
*les Sieurs Beauchamp, Saint André, la Pierre, Favier.*

Bergers jouant de la flûte, *les Sieurs Deschâteaux, Philbert, Jean & Martin Hotteterre.*

Climène, *Mademoiselle Hilaire.*

Cloris, *Mademoiselle des Fronteaux.*

Tircis, *le Sieur Blondel.*

Philène, *le Sieur Gaye.*

Une bergère, *Mademoiselle.....*

Bateliers dansans, *les Sieurs Beauchamp, Jouan, Chicanneau, Favier, Noblet, Mayeu*

Un paysan, ami de George Dandin, *le Sieur....*

Bergers dansans, *les Sieurs Chicanneau, Saint André, la Pierre, Favier.*

Bergères dansantes, *les Sieurs Bonard, Arnald, Noblet, Fôignard.*

Satyre chantant, *le Sieur Estival.*

Suivant de Bacchus, chantant, *le Sieur Gingan.*

Suivans de Bacchus, dansans, *les Sieurs Beauchamp, Dolivet, Chicanneau, Mayeu.*

Bacchantes dansantes, *le Sieur Paysan, Manceau, le Roy, Pesan.*

Un berger, *le Sieur le Gros.*



C Et agréable spectacle étant fini de la sorte, le Roi & toute la Cour sortirent par le portique du côté gauche du salon, & qui rend dans l'allée de traverse, au bout de laquelle, à l'endroit où elle coupe l'allée des prés, l'on apperçut de loin un édifice élevé de cinquante pieds de haut. Sa figure étoit octogone, & sur le haut de la couverture s'élevoit une espèce de dôme d'une grandeur & d'une hauteur si belle & si proportionnée que le tout ensemble ressembloit beaucoup à ces beaux temples antiques dont l'on voit encore quelques restes; il étoit tout couvert de feuillages, & rempli d'une infinité de lumières. A mesure qu'on s'en approchoit, on y découvroit mille différentes beautés. Il étoit isolé, & l'on voyoit dans les huit angles autant de pilastres qui servoient comme de pieds forts ou d'arcboutans élevés de quinze pieds de haut. Au dessus de ces pilastres, il y avoit de grands vases ornés de différentes façons & remplis de lumières. Du haut de ces vases sortoit une fontaine qui, retombant à l'entour, les environnoit comme d'une cloche de cristal. Ce qui faisoit un effet d'autant plus admirable, qu'on voyoit un feu éclairer agréablement au milieu de l'eau.

Cet édifice étoit percé de huit portes. Au devant de celle par où l'on entroit, & sur deux pedestaux de verdure, étoient deux grandes figures dorées qui représentoient deux Faunes jouant chacun d'un instrument. Au dessus de ces portes, on voyoit comme une espèce de frise ornée de huit grands bas reliefs, représentant, par des figures assises, les quatre saisons de l'année, & les quatre parties du jour. A côté des premières, il y avoit de doubles L, &, à côté des autres, des fleurs de lys. Elles étoient toutes enchassées parmi le feuillage, & faites avec un artifice de lumière si beau & si surprenant, qu'il sembloit que toutes ces figures, ces L, & ces fleurs de lys fussent d'un métal lumineux & transparent.

Le tour du petit dôme étoit aussi orné de huit

huit bas reliefs éclairés de la même sorte ; mais , au lieu de figures , c'étoient des trophées disposés en différentes manières. Sur les angles du principal édifice & du petit dôme , il y avoit de grosses boules de verdure qui en terminoient les extrémités.

Si l'on fut surpris en voyant par dehors la beauté de ce lieu , on le fut encore davantage en voyant le dedans. Il étoit presque impossible de ne se pas persuader que ce ne fût un enchantement , tant il y paroissoit de choses qui sembloient ne se pouvoir faire que par magie. Sa grandeur étoit de huit toises de diamètre. Au milieu il y avoit un grand rocher , & autour du rocher une table de figure octogone chargée de soixante & quatre couverts. Ce rocher étoit percé en quatre endroits , il sembloit que la nature eût fait choix de tout ce qu'elle a de plus beau & de plus riche pour la composition de cet ouvrage , & qu'elle eût elle-même pris plaisir d'en faire son chef-d'œuvre , tant les ouvriers avoient bien sçu cacher l'artifice dont ils s'étoient servi pour l'imiter.

Sur la cime du rocher étoit le cheval Pegase ; il sembloit , en se cabrant , faire sortir de l'eau qu'on voyoit couler doucement de dessous les pieds , mais qui aussi-tôt tomboit avec abondance , & formoit comme quatre fleuves. Cette eau qui se précipitoit avec violence & par gros bouillons parmi les pointes du rocher , le rendoit tout blanc d'écume , & ne s'y perdoit que pour paroître ensuite plus belle & plus brillante ; car , resortant avec impétuosité par des endroits cachés , elle faisoit des chûtes d'autant plus agréables qu'elles se séparoient en plusieurs petits ruisseaux parmi les cailloux & les coquilles. Il sortoit de tous les endroits les plus creux du rocher mille gouttes d'eau qui , avec celles des cascades , venoient à inonder une pelouse couverte de mousse & de divers coquillages qui en faisoit l'entrée. C'étoit sur ce beau vert , & à l'entour de ces coquilles que ces eaux , ve-

nant

nant à se répandre & à couler agréablement, faisoient une infinité de retours qui paroïssent autant de petites ondes d'argent, &, avec un murmure doux & agréable qui s'accordoit au bruit des cascades, tomboient en cent différentes manières dans huit canaux qui separoient la table d avec le rocher, & en recevoient toutes les eaux. Ces canaux étoient revêtus de carreaux de porcelaine & de mousse, au bord desquels il y avoit de grands vases à l'antique émaillés d'or & d'azur, qui, jettant l'eau par trois différens endroits, remplissoient trois grandes coupes de cristal qui se dégoïoient encore dans ces mêmes canaux.

Au-dessous du cheval Pegase, & vis-à-vis la porte par où l'on entroit, on voyoit la figure d'Apollon assise, tenant dans sa main unelyre; les neuf Muses étoient au-dessous de lui qui tenoient aussi divers instrumens. Dans les quatre coins du rocher, & au dessous de la chute de ces fleuves, il y avoit quatre figures couchées qui en représentoient les Divinités.

De quelque côté qu'on regardât ce rocher, l'on y voyoit toujours différens effets d'eau, & les lumières dont il étoit éclairé étoient si bien disposées, qu'il n'y en avoit point qui ne contribuassent à faire paroître toutes les figures qui étoient d'argent, & à faire briller davantage les divers éclats de l'eau & les différentes couleurs des pierres & des cristaux dont il étoit composé. Il y avoit même des lumières si industrieusement cachées dans les cavités de ce rocher, qu'elles n'étoient point apperçûes, mais qui cependant le faisoient voir par tout, & donnoient un lustre & un éclat merveilleux à toutes les gouttes d'eau qui tomboient.

Des huit portes dont ce salon étoit percé, il y en avoit quatre au droit des quatre grandes allées, & quatre autres qui étoient vis-à-vis des petites allées, qui sont dans les angles de cette place A côté de chaque porte il y avoit quatre grandes niches percées à jour, & remplies d'un

d'un grand pied d'argent ; au-dessous étoit un grand vase de même matière, qui portoit une girandole de cristal, allumée de dix bougies de cire blanche. Dans les huit angles qui forment la figure de ce lieu ; il y avoit un corps solide taille rustiquement, & dont le fond verdâtre brilloit en façon de cristal ou d'eau congelée. Contre ce corps étoient quatre coquilles de marbre les unes au-dessous des autres, & dans des distances fort proportionnées ; la plus haute étoit la moins grande, & celles de dessous augmentoient toujours en grandeur, pour mieux recevoir l'eau qui tomboit des unes dans les autres. On avoit mis sur la coquille la plus élevée une girandole de cristal, allumée de dix bougies, & de cette coquille sortoit de l'eau en forme de nappe, qui tombant dans la seconde coquille, se répandoit dans une troisième, où l'eau d'un masque posé au-dessus venant à se rendre, la remplissoit encore davantage. Cette troisième coquille étoit portée par deux dauphins, dont les écailles étoient de couleur de nacre ; ces deux dauphins jetoient de l'eau dans la quatrième coquille, où tomboit aussi en nappe l'eau de la coquille qui étoit au-dessus ; & toutes ces eaux venoient enfin à se rendre dans un bassin de marbre, aux deux extrémités duquel étoient deux grands vases remplis d'orangers.

Le plafond de ce lieu n'étoit pas cintré en forme de voûte ; il s'élevoit jusque à l'ouverture du petit dôme par huit pans, qui représentoient un compartiment de menuiserie artistement taillé de feuillages dorés. Dans ces compartimens qui paroissoient percés, l'on avoit peint des branches d'arbres au naturel, pour avoir plus d'union avec la feuillée, dont le corps de cet édifice étoit composé. Le haut du petit dôme étoit aussi un compartiment d'une riche broderie d'or & d'argent sur un fond vert.

Outre vingt-cinq lustres de cristal, chacun de dix bougies, qui éclairoient ce lieu, & qui  
tom-

tomboient du haut de la voûte; il y en avoit encore d'autres au milieu des huit portes, qui étoient attachées avec de grandes écharpes de gaze d'argent entre des festons de fleurs, noués avec de pareilles écharpes enrichies d'une frange de même.

Sur la grande corniche qui regnoit tout autour de ce salon, étoient rangés soixante & quatre vases de porcelaine remplis de diverses fleurs; &, entre ces vases, on avoit mis soixante & quatre boules de cristal de diverses couleurs, & d'un pied de diamètre, soutenues sur des pieds d'argent; elles paroissoient comme autant de pierres précieuses, & étoient éclairées d'une manière si ingénieuse, que la lumière passant au travers, & le trouvant chargée des différentes couleurs de ces cristaux, se répandoit par tout le haut du plafond, où elle faisoit des effets si admirables, qu'il sembloit que ce fussent les couleurs même d'un véritable arc-en-ciel. De cette corniche, & du tour que formoit l'ouverture du petit dôme, pendoient plusieurs festons de toutes sortes de fleurs, attachés avec de grandes écharpes de gaze d'argent, dont les bouts, tombant entre chaque feston, paroisoient avec beaucoup d'éclat & de grace sur tout le corps de cette architecture qui étoit de feuillages, & dont l'on avoit si bien sçu former différentes sortes de verdure, que la diversité des arbres qu'on y avoit employés, & que l'on avoit sçu accommoder les uns auprès des autres, ne faisoit pas une des moindres beautés de la composition de cet agréable édifice.

Au-delà du portique, qui étoit vis-à-vis de celui par où l'on entroit, on avoit dressé un buffet d'une beauté & d'une richesse toute extraordinaire. Il étoit enfoncé de dix-huit pieds dans l'allée, & l'on y montoit par trois grands degrez en forme d'estrade. Il y avoit des deux côtés de ce buffet, deux manières d'ailes élevées d'environ dix pieds de haut, dont le dessous servoit pour passer ceux qui portoient les

viandes. Sur le milieu de chacune de ces aîles, étoit un socle de verdure, qui portoit un grand guéridon d'argent, chargé d'une girandole aussi d'argent allumée de bougies de cire blanche, & à côté de ces guéridons, plusieurs grands vases d'argent; contre ce socle étoit attaché une grande plaque d'argent à trois branches, portant chacune un flambeau de cire blanche.

Sur la table du buffet, il y avoit quatre degrez de deux pieds de large, & de trois à quatre pieds de haut, qui s'élevoient jusques à un platfonds de feuillée de vingt-cinq pieds d'exhaussement. Sur ce buffet, & sur ces degrez, l'on voyoit dans une disposition agréable, vingt-quatre bassins d'argent d'une grandeur extrême, & d'un ouvrage merveilleux; ils étoient séparés les uns des autres par autant de grands vases, de castolettes, & de girandoles d'argent d'une pareille beauté. Il y avoit sur la table vingt-quatre grands pots d'argent, remplis de toutes sortes de fleurs, avec la nef du Roi, la vaisselle & les verres destinés pour son service. Au devant de la table, on voyoit une grande cuvette d'argent en forme de coquille, & aux deux bouts du buffet, quatre guéridons d'argent de six pieds de haut, sur lesquels étoient des girandoles d'argent allumées de dix bougies de cire blanche.

Dans les deux autres arcades qui étoient à côté de celle-ci, étoient deux autres buffets, moins hauts & moins larges que celui du milieu; chaque table avoit deux degrez, sur lesquels étoient dressés quatre grands bassins d'argent, qui accompagnoient un grand vase, chargé d'une girandole allumée de dix bougies; & entre ces bassins & ce vase, il y avoit plusieurs figures d'argent. Aux deux bouts du buffet, l'on voyoit deux grandes plaques portant chacune trois flambeaux de cire blanche; au dessus du dossier, un guéridon d'argent, chargé de plusieurs bougies, & à côté, plusieurs grands vases d'un prix & d'une pesanteur ex-



traordinaires; outre six grands bassins qui ser-voient de fond. Devant chaque table, il y avoit une grande cuvette d'argent, pesant mille marcs, & ces tables, qui étoient comme deux crédences pour accompagner le grand buffet du Roi, étoient destinées pour le service des Dames.

Au-delà de l'arcade qui servoit d'entrée du côté de l'allée qui descend vers les grilles du grand parc, étoit un enfoncement de dix-huit toises de long, qui formoit comme un avant-salon.

Ce lieu étoit terminé d'un grand portique de verdure, au-delà duquel il y avoit une grande sale bornée par les deux côtés des palissades de l'allée, &, par l'autre bout, d'un autre portique de feuillages. Dans cette sale l'on avoit dressé quatre grandes tentes très-magnifiques, sous lesquelles étoient huit tables accompagnées de leurs buffets, chargés de bassins, de verres & de lumières, disposés dans un ordre tout-à-fait singulier.

Lorsque le Roi fut entré dans le salon octogone, & que toute la cour surpris de la beauté & de la disposition si extraordinaire de ce lieu, en eut bien considéré toutes les parties, sa Majesté se mit à table, le dos tourné du côté par où elle avoit entré; & lorsque Monsieur eut aussi pris sa place, les Dames qui étoient nommées par sa Majesté pour y souper, prirent les leurs selon qu'elles se rencontrèrent, sans garder aucun rang. Celles qui eurent cet honneur, furent,

Mesdemoiselles d'Angoulême.

Madame Aubry de Courcy.

Madame de Saint Abre.

Madame de Broglie.

Madame de Bailleul.

Madame de Bonnelle.

Madame Bignon.

Madame de Bordeaux.

Mademoiselle Borelle.

Madame de Brissac.



Madame de Coulange.  
 Madame la Maréchale de Clérembaut.  
 Madame la Maréchale de Castelnau.  
 Madame de Cominge.  
 Madame la Marquise de Castelnau.  
 Mademoiselle d'Elbeuf.  
 Madame la Maréchale d'Albret, & Mademoiselle sa fille.  
 Madame la Maréchale d'Estrées.  
 Madame la Maréchale de la Ferté.  
 Madame de la Fayette.  
 Madame la Comtesse de Fiesque.  
 Madame de Fontenay Hotman.  
 Madame de Fieubet.  
 Madame la Maréchale de Grancei, & Mesdemoiselles ses deux filles.  
 Madame des Hameaux.  
 Madame la Maréchale de l'Hôpital.  
 Madame la Lieutenant Civile.  
 Madame la Comtesse de Louvigny.  
 Mademoiselle de Manicham.  
 Madame de Mekelbourg.  
 Madame la grande Maréchale.  
 Madame de Marré.  
 Madame de Nemours.  
 Madame de Richelieu.  
 Madame la Duchesse de Richemont.  
 Mademoiselle de Tresmes.  
 Madame Tambonneau.  
 Madame de la Trouffe.  
 Madame la Présidente Tubœuf.  
 Madame la Duchesse de la Vallière.  
 Madame la Marquise de la Vallière.  
 Madame de Vilacerf.  
 Madame la Duchesse de Wirtemberg, & Madame sa fille.  
 Madame de Valavoire.

Comme la somptuosité de ce festin passe tout ce qu'on en pourroit dire, tant par l'abondance & la délicatesse des viandes qui y furent servies, que par le bel ordre que le Maréchal de Bellefonds, & le Sieur de Valentiné Control-

leur Général de la Maison du Roi y apportèrent, je n'entreprendrai pas d'en faire le détail; je dirai seulement que le pied du rocher étoit revêtu, parmi les coquilles & la mousse, de quantité de pâtes, de confitures, de conserves, d'herbages, & de fruits sucrés, qui sembloient être crûs parmi les pierres, & en faire partie. Il y avoit sur les huit angles qui marquent la figure du rocher & de la table, huit pyramides de fleurs, dont chacune étoit composée de treize porcelaines remplies de différens mets. Il y eut cinq services, chacun de cinquante-six plats; les plats du dessert étoient chargés de seize porcelaines en pyramides, où tout ce qu'il y a de plus exquis & de plus rare dans la saison, y paroissoit à l'œil & au goût, d'une manière qui secondoit bien ce que l'on avoit fait dans cet agréable lieu pour charmer la vue.

Dans une allée assez proche de là, & sous une tente, étoit la table de la Reine, où mangeoient Madame, Mademoiselle, Madame la Princesse, Madame la Princesse de Carignan; Monseigneur le Dauphin soupa au château dans son appartement.

Le Roi étoit servi par Monsieur le Duc, & Monsieur, par le Sieur de Valentiné. Le Sieur Grotteau, Contrôleur de la bouche, les Sieurs Gaut & Chamois, Contrôleurs d'office, mettoient les viandes sur la table.

Le Maréchal de Bellefonds servoit la Reine, le Sieur Courtet, Contrôleur d'office, servoit Madame, le Sieur de la Grange, aussi Contrôleur d'office, mettoit sur table, les cent suisses de la garde portoient les viandes, & les pages & valets de pied du Roi, de la Reine, de Monsieur & de Madame, servoient les tables de leurs Majestés.

Dans le même tems que l'on portoit sur ces deux tables, il y en avoit huit autres que l'on servoit de la même manière, qui étoient dressées sous les quatre tentes dont j'ai parlé, &

ces tables avoient leurs maîtres d'hôtel, qui faisoient porter les viandes par les gardes suisses. La première étoit celle,  
 De Mad. la Comtesse de Soissons, de..... 20 couv.  
 De Mad. la Princesse de Balle, de..... 20 couv.  
 De Mad. la Duchesse de Crequy, de..... 20 couv.  
 De Mad. la Maréchale de la Mothe, de... 20 couv.  
 De Mad. de Montausier, de..... 40 couv.  
 De Mad. la Maréchale de Bellefonds, de.. 65 couv.  
 De Mad. la Maréchale d'Humières, de... 20 couv.  
 De Mad. de Bethune, de..... 20 couv.  
 Il y en avoit encore trois autres dans une petite allée à côté de celle que tenoit Madame la Maréchale de Bellefonds, de quinze à seize couverts chacune, dont les maîtres d'hôtel du Roi avoient le soin.

Quantité d'autres tables se servoient de la dessert de la Reine, & des autres, pour les femmes de la Reine & pour d'autres personnes.

Dans la grotte, proche du château, il y eut trois tables pour les Ambassadeurs, qui furent servies en même tems, de vingt-deux couverts chacune.

Il y avoit encore en plusieurs endroits des tables dressés où l'on donnoit à manger à tout le monde; & l'on peut dire que l'abondance des viandes, des vins & des liqueurs, la beauté & l'excellence des fruits & des confitures, & une infinité d'autres choses délicatement apprêtées, faisoient bien voir que la magnificence du Roi se répandoit de tous côtés.

Le Roi s'étant levé de table pour donner un nouveau divertissement aux dames, & passant par le portique, où l'allée monte vers le château, les conduisit dans la salle du bal.

A deux cens pas de l'endroit où l'on avoit soupé, & dans une traverse d'allées qui forme un espace d'une vaste grandeur, l'on avoit dressé un édifice d'une figure octogone, haut de plus de neuf toises, & large de dix. Toute la cour marcha le long de l'allée, sans s'apercevoir du lieu où elle étoit; mais comme elle eut  
 fait

fait plus de la moitié du chemin, il y eut une palissade de verdure, qui s'ouvrant tout d'un coup de part & d'autre, laissa voir au travers d'un grand portique, un salon rempli d'une infinité de lumières, & une longue allée au-delà, dont l'extraordinaire beauté surprit tout le monde.

Ce bâtiment n'étoit pas tout de feuillages, comme celui où l'on avoit soupé, il représentoit une superbe sale, revêtuë de marbre & de porphyre, & ornée seulement en quelques endroits, de verdure & de festons. Un grand portique de seize pieds de large & de trente-deux de haut, servoit d'entrée à ce riche salon; il avançoit environ trois toises dans l'allée, & cette avance servoit encore de vestibule, & faisoit symétrie aux autres enfoncemens qui se rencontroient dans les huit côtés. Du milieu du portique pendoient de grands festons de fleurs, attachés de part & d'autre. Aux deux côtés de l'entrée, & sur deux piédestaux, on voyoit des thermes représentant des Satyres, qui étoient là comme les gardes de ce beau lieu. A la hauteur de huit pieds, ce salon étoit ouvert par les six côtés entre la porte par où l'on entroit, & l'allée du milieu; ces ouvertures formoient six grandes arcades qui servoient de tribunes, où l'on avoit dressé plusieurs sièges en forme d'amphithéâtres, pour asseoir plus de six-vingt personnes dans chacune. Ces enfoncemens étoient ornés de feuillages qui, venant à se terminer contre les pilastres & le haut des arcades, y montroient assez que ce bel endroit étoit paré comme à un jour de fête, puisque l'on y mêloit des feuilles & des fleurs pour l'orner; car les impostes & les clés des arcades étoient marqués par des festons & des ceintures de fleurs.

Du côté droit, dans l'arcade du milieu, & au haut de l'enfoncement étoit une grotte de rocaille, où, dans un large bassin travaillé rustiquement, l'on voyoit Arion porté sur un dauphin, & tenant une lyre; il avoit à côté de lui

deux Tritons; c'étoit dans ce lieu que les musiciens étoient placés. A l'opposite, l'on avoit mis tous les joueurs d'instrumens; l'enfoncement de l'arcade où ils étoient, formoit aussi une grotte, où l'on voyoit Orphée sur un rocher, qui sembloit joindre sa voix à celle de deux Nymphes assises auprès de lui. Dans le fond des quatre autres arcades, il y avoit d'autres grottes, où par la gueule de certains monstres, sortoit de l'eau qui tomboit dans des bassins rustiques, d'où elle s'échappoit entre des pierres, & dégoutoit lentement parmi la mousse & les rocailles.

Contre les huit pilastres qui formoient ces arcades, & sur des piédestaux de marbre, l'on avoit posé huit grandes figures de femmes, qui tenoient dans leurs mains divers instrumens, dont elles sembloient se servir pour contribuer au divertissement du bal.

Dans le milieu des piédestaux, il y avoit des masques de bronze doré, qui jettoient de l'eau dans un bassin. Au bas de chaque piédestal, & des deux côtés du même bassin, s'élevoient deux jets d'eau qui formoient deux chandeliers. Tout autour de ce salon, regnoit un siège de marbre, sur lequel, d'espace en espace, étoient plusieurs vases remplis d'orangers.

Dans l'arcade qui étoit vis-à-vis de l'entrée, & qui servoit d'ouverture à une grande allée de verdure, l'on voyoit encore, sur deux piédestaux, deux figures qui représentoient Flore & Pomone. De ces piédestaux, il en sortoit de l'eau comme de ceux du salon.

Le haut du salon s'élevoit au dessus de la corniche par huit pans, jusques à la hauteur de douze pieds; puis formant un plafond de figure octogone, laissoit dans le milieu une ouverture de pareille forme, dont l'enfoncement étoit de cinq à six pieds. Dans ces huit pans, étoient huit grands soleils d'or, soutenus de huit figures, qui représentoient les douze mois de l'année avec les signes du zodiaque;

le

le fond étoit d'azur, semé de fleurs de lys d'or; & le reste enrichi de roses & d'autres ornemens d'or, d'où pendoient trente-deux lustres, portant chacun douze bougies.

Outre toutes ces lumières, qui faisoient le plus beau jour du monde, il y avoit dans les six tribunes, vingt-quatre plaques, dont chacune portoit neuf bougies; & aux deux côtés des huit pilastres, au dessus des figures, sortoient de la feuillée de grands fleurons d'argent, en forme de branches d'arbres, qui soutenoient treize chandeliers disposés en pyramides. Aux deux côtés de la porte, & dans l'endroit qui servoit comme de vestibule, il y avoit six grandes plaques en ovale, enrichies des chiffres du Roi; chacune de ces plaques portoit seize chandeliers, allumés de seize bougies.

L'allée qui aboutit au milieu de ce salon, avoit plus de vingt pieds de large; elle étoit toute de feuillée de part & d'autre, & paroissoit découverte par le haut; par les côtés, elle sembloit accompagnée de huit cabinets, où, à chaque encogneure, l'on voyoit, sur des piédestaux de marbre, des thermes qui représentoient des Satyres; à l'endroit où étoient ces thermes, les cabinets se fermoient en berceau.

Au bout de l'allée, il y avoit une grotte de rocaille, où l'art étoit si heureusement joint à la nature, que parmi les figures qui l'ornoient, on y voyoit cette belle négligence & cet arrangement rustique, qui donne un si grand plaisir à la vûe.

Au haut, & dans le lieu le plus enfoncé de la grotte, on découvroit une espèce de masque de bronze doré, représentant la tête d'un monstre marin. Deux Tritons argentés ouvroient les deux côtés de la gueule de ce masque, duquel s'élevoit en forme d'aigrette un gros bouillon d'eau, dont la chute augmentant celle qui tomboit de sa gueule extraordinairement grande, faisoit une nappe, qui se répandoit dans un grand bassin d'où ces deux Tritons sembloient sortir.



De ce bassin se formoit une autre grande nappe, accompagnée de deux gros jets d'eau que deux animaux d'une figure monstrueuse vomissoient en se regardant l'un l'autre. Ces deux animaux qui ne paroissoient qu'à demi hors de la roche, étoient aussi de bronze doré. De cette quantité d'eau qu'ils jettoient, & de celle de ce bassin qui tomboit dans un autre beaucoup plus grand, il se formoit une troisième nappe, qui, couvrant tout le bas du rocher, & se déchirant inégalement contre les pierres d'en bas, faisoit paroître des éclats si beaux & si extraordinaires, qu'on ne les peut bien exprimer.

Cette abondance d'eau, qui, comme un agréable torrent, se précipitoit de la sorte par différentes chûtes, sembloit couvrir le rocher de plusieurs voiles d'argent qui n'empêchoient pas qu'on ne vît la disposition des pierres & des coquillages, dont les couleurs paroissoient encore avec plus de beauté parmi la mousse mouillée, & au travers de l'eau qui tomboit en bas, où elle formoit de gros bouillons d'écume.

De ce dernier endroit, où toute cette eau finissoit sa chute dans un quarré qui étoit au pied de la grotte, elle se divisoit en deux canaux, qui, bordant les deux côtés de l'allée, venoient à se terminer dans un grand bassin, dont la figure étoit d'un quarré long augmenté par les quatre côtés de quatre demi-ronds, lequel séparoit l'allée d'avec le salon; mais cette eau ne couloit pas, sans faire paroître mille beaux effets; car, vis-à-vis des huit cabinets, il y avoit dans chaque canal deux jets d'eau, qui formoient de chaque côté seize lances de douze à quinze pieds de haut; & d'espace en espace, l'eau de ces canaux, venant à tomber, faisoit des cascades qui composoient autant de petites nappes argentées, dont la longueur de chaque canal étoit agréablement interrompue.

Ces canaux étoient bordés de gazon de part



& d'autre; du côté des cabinets & entre les thermes qui en marquoient les encogneures, il y avoit dans de grands vases, des orangers chargés de fleurs & de fruits; & le milieu de l'allée étoit d'un sable jaune qui partageoit les deux lisières de gazon.

Dans le bassin qui séparoit l'allée d'avec le salon, il y avoit un groupe de quatre dauphins dans des coquilles de bronze doré posées sur un petit rocher; ces quatre dauphins ne formoient qu'une seule tête, qui étoit renversée, & qui, ouvrant la gueule en haut, pouffoit un jet d'eau d'une grosseur extraordinaire. Après que cette eau qui s'élevoit de plus de tiente pieds de haut, avoit frappé la feuillée avec violence, elle retomboit dans le bassin en mille petites boules de cristal.

Aux deux côtés de ce bassin il y avoit quatre grandes plaques en ovale, chargées chacune de quinze bougies; mais comme toutes les autres lumières qui éclairoient cette allée, étoient cachées derrière les pilastres & les thermes qui marquoient les cabinets, l'on ne voyoit qu'un jour universel qui se répandoit si agréablement dans tout ce lieu, & en découvroit les parties avec tant de beauté, que tout le monde préféroit cette clarté à la lumière des plus beaux jours. Il n'y avoit point de jets d'eau qui ne fût paroître mille brillans; & l'on reconnoissoit principalement dans ce lieu & dans la grotte où le Roi avoit soupé, une distribution d'eaux si belle & si extraordinaire, que jamais il ne s'est rien vu de pareil. Le Sieur Joly qui en avoit eu la conduite les avoit si bien ménagées, que, produisant toutes des effets différens, il y avoit encore une union & un certain accord qui faisoit paroître par tout une agréable beauté; la chute des unes servant, en plusieurs endroits, à donner plus d'éclat à la chute des autres. Les jets d'eau qui s'élevoient de quinze pieds sur le devant des deux canaux, venoient peu à peu à se diminuer de hauteur & de for-

ce, à mesure qu'ils s'éloignoient de la vûe; de sorte que, s'accordant avec la belle manière dont l'on avoit disposé l'allée, il sembloit que cette allée qui n'avoit guères plus de quinze toises de long, en eût quatre fois davantage, tant toutes choses y étoient bien conduites.

Pendant que, dans un séjour si charmant, leurs Majestés & toute la cour prenoient le divertissement du bal, à la vûe de ces beaux objets, & au bruit de ces eaux qui n'interrompoit qu'agréablement le son des instrumens, l'on préparoit ailleurs d'autres spectacles dont personne ne s'étoit aperçû, & qui devoient surprendre tout le monde. Le Sieur Giffey, outre le soin qu'il avoit pris du lieu où le Roi avoit soupé, & des desseins de tous les habits de la Comédie, se trouvant encore chargé des illuminations qu'on devoit mettre au château, & en plusieurs endroits du parc, travailloit à mettre toutes ces choses en ordre, pour faire que ce beau divertissement eût une fin aussi heureuse & aussi agréable, que le succès en avoit été favorable jusques alors; ce qui arriva en effet par les soins qu'il y prit. Car en un moment toutes les choses furent si bien ordonnées, que quand leurs Majestés sortirent du bal, elles apperçurent le tour du fer à cheval & le château tout en feu; mais d'un feu si beau & si agréable, que cet élément qui ne paroît guères dans l'obscurité de la nuit sans donner de la crainte & de la frayeur, ne causoit que du plaisir & de l'admiration. Deux cent vases de quatre pieds de haut de plusieurs façons, & ornés de différentes manières, entouroient ce grand espace qui enferme les parterres de gazon, & qui forme le fer à cheval. Au bas des degrés qui sont au milieu, on voyoit quatre figures représentant quatre fleuves; & au dessus, sur quatre pedestaux qui sont aux extrémités des rampes, quatre autres figures, qui représentoient les quatre parties du monde. Sur les angles du fer à cheval, & entre les vases, il y

avoit

avoir trente-huit candélabres ou chandeliers antiques de six pieds de haut; & ces vases, ces chandelabres, & ces figures étant éclairés de la même sorte que celles qui avoient paru dans la frise du salon où l'on avoit soupé, faisoient un spectacle merveilleux. Mais, la cour étant arrivée au haut du fer à cheval, & découvrant encore mieux tout le château, ce fut alors que tout le monde demeura dans une surprise qui ne se peut connoître qu'en la ressentant.

Il étoit orné de quarante-cinq figures. Dans le milieu de la porte du château, il y en avoit une qui représentoit Janus; & des deux côtés, dans les quatorze fenêtres d'en bas, l'on voyoit différens trophées de guerre. A l'étage d'en haut, il y avoit quinze figures qui représentoient diverses vertus, & au dessus, un soleil avec des lyres, & d'autres instrumens ayant rapport à Apollon, qui paroissoient en quinze différens endroits. Toutes ces figures étoient de diverses couleurs, mais si brillantes & si belles, que l'on ne pouvoit dire si c'étoient différens métaux allumés, ou des pierres de plusieurs couleurs qui fussent éclairées par un artifice inconnu. Les balustrades qui environnent le fossé du château, étoient illuminées de la même sorte, & dans les endroits où durant le jour on avoit vû des vases remplis d'orangers & de fleurs, l'on y voyoit cent vases de diverses formes allumés de différentes couleurs.

De si merveilleux objets arrêtoient la vûe de tout le monde, lorsqu'un bruit, qui s'éleva vers la grande allée, fit qu'on se tourna de ce côté-là: aussi-tôt on la vit éclairée, d'un bout à l'autre, de soixante & douze thermes faits de la même manière que les figures qui étoient au château, & qui la bordoient des deux côtés. De ces thermes il partit en un moment un si grand nombre de fusées, que les unes, se croisant sur l'allée, faisoient une espèce de berceau, & les autres s'élevant tout droit, & laissant jusques en terre une grosse trace de lumière,

formoient comme une haute palissade de feu. Dans le tems que ces fusées montoient jusques au Ciel, & qu'elles remplissoient l'air de mille clartés plus brillantes que les étoiles, l'on voyoit tout au bas de l'allée, le grand bassin d'eau qui paroissoit une mer de flâme & de lumière, dans laquelle une infinité de feux plus rouges & plus vifs sembloient se jouer au milieu d'une clarté plus blanche & plus claire.

A de si beaux effets se joignit le bruit de plus de cinq cent boëtes qui, étant dans le grand parc, & fort éloignées, sembloient être l'écho de ces grands éclats dont les grosses fusées faisoient retentir l'air, lorsqu'elles étoient en haut.

Cette grande allée ne fut guères en cet état, que les trois bassins de fontaines qui sont dans le parterre de gazon, au bas du fer à cheval, parurent trois sources de lumières. Mille feux sortoient du milieu de l'eau, qui, comme furieux & s'échappant d'un lieu où ils auroient été retenus par force, se répandoient de tous côtés sur les bords du parterre. Une infinité d'autres feux sortant de la gueule des lézards, des crocodiles, des grenouilles, & des autres animaux de bronze qui sont sur les bords des fontaines, sembloient aller secourir les premiers, &, se jettant dans l'eau sous la figure de plusieurs serpens, tantôt séparément, tantôt joints ensemble par gros pelotons, lui faisoient une rude guerre. Dans ces combats, accompagnés de bruits épouvantables, & d'un embrasement qu'on ne peut représenter, ces deux élémens étoient si étroitement mêlés ensemble, qu'il étoit impossible de les distinguer. Mille fusées qui s'élevoient en l'air, paroissoient comme des jets d'eau enflammés; & l'eau qui bouillonne de toutes parts, ressembloit à des flots de feu, & à des flâmes agitées.

Bien que tout le monde sçût que l'on préparoit des feux d'artifice, néanmoins, en quel que lieu qu'on allât durant le jour, l'on n'y voyoit

voyoit nulle disposition; de sorte que, dans le tems que chacun étoit en peine du lieu où ils devoient paroître, l'on s'en trouva tout d'un coup environné, car, non seulement ils pareroient de ces bassins de fontaines, mais encore des grandes allées qui environnent le parterre; &, en voyant sortir de terre mille flâmes qui s'élevoient de tous côtés, l'on ne sçavoit s'il y avoit des canaux qui fournissent cette nuit-là autant de feux, comme pendant le jour on avoit vû de jets d'eau qui rafraîchissoient ce beau parterre. Cette surprise causa un agréable désordre parmi tout le monde, qui, ne sçachant où se retirer, se cachoit dans l'épaisseur des bocages, & se jettoit contre terre.

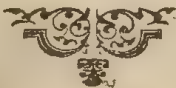
Ce spectacle ne dura qu'autant de tems qu'il en faut pour imprimer dans l'esprit une belle image de ce que l'eau & le feu peuvent faire, quand ils se rencontrent ensemble, & qu'ils se font la guerre; & chacun croyant que la fête se termineroit par un artifice si merveilleux, retournoit vers le château, quand, du côté du grand étang, l'on vit tout d'un coup le Ciel rempli d'éclairs, & l'air d'un bruit qui sembloit faire trembler la terre; chacun se rangea vers la grotte pour voir cette nouveauté, & aussi-tôt il sortit de la tour de la pompe qui élève toutes les eaux, une infinité de grosses fusées, qui remplirent tous les environs de feu & de lumière. A quelque hauteur qu'elles montassent, elles laissoient attachée à la tour une grosse queue, qui ne s'en séparoit point, que la fusée n'eût rempli l'air d'une infinité d'étoiles qu'elle y alloit répandre. Tout le haut de cette tour sembloit être embrasé, &, de moment en moment, elle vomissoit une infinité de feux, dont les uns s'élevoient jusqu'au Ciel, & les autres ne montant pas si haut, sembloient se jouer par mille mouvemens agréables qu'ils faisoient. Il y en avoit même, qui, marquant les chiffres du Roi par leurs tours & retours, traquoient dans l'air de doubles L, toutes brillan-

tes d'une lumière très-vive & très-pure. Enfin, après que de cette tour il fut sorti, à plusieurs fois, une si grande quantité de fusées que jamais on n'a rien vû de semblable, toutes ces lumières s'éteignirent; & comme si elles eussent obligé les étoiles du Ciel à se retirer, l'on s'apperçut que, de ce côté-là, la plus grande partie ne se voyoit plus, mais que le jour, jaloux des avantages d'une si belle nuit, commençoit à paroître.

Leurs Majestés prirent aussi-tôt le chemin de saint Germain avec toute la cour, & il n'y eut que Monseigneur le Dauphin qui demeura dans le château.

Ainsi finit cette grande fête, de laquelle si l'on remarque bien toutes les circonstances, on verra qu'elle a surpassé en quelque façon ce qui a jamais été fait de plus mémorable. Car, soit que l'on regarde comme en si peu de tems l'on a dressé des lieux d'une grandeur extraordinaire pour la comédie, pour le souper & pour le bal; soit que l'on considère les divers ornemens dont on les a embellis, le nombre de lumières dont on les a éclairés, la quantité d'eau qu'il a fallu conduire, & la distribution qui en a été faite, la somptuosité des repas où l'on a vû une quantité de toutes sortes de viandes qui n'est pas concevable; & enfin toutes les choses nécessaires à la magnificence de ces spectacles, & à la conduite de tant de différens ouvriers, on avouera qu'il ne s'est jamais rien fait de plus surprenant & qui ait causé plus d'admiration.

F I N.



MONSIEUR  
DE  
POURCEAUGNAC,  
*COMEDIE-BALLET.*



\*\*\*\*\*

## A C T E U R S.

## ACTEURS DE LA COMEDIE.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,  
 ORONTE, pere de Julie.  
 JULIE, fille d'Oronte.  
 ERASTE, amant de Julie.  
 NERINE, femme d'intrigue, feinte picarde.  
 LUCETTE, feinte gasconne.  
 SBRIGANI, napolitain, homme d'intrigue.  
 PREMIER MEDECIN.  
 SECOND MEDECIN.  
 UN APOTIQUAIRE.  
 UN PAYSAN.  
 UNE PAYSANNE.  
 PREMIER SUISSE.  
 SECOND SUISSE.  
 UN EXEMT.  
 DEUX ARCHERS.

## ACTEURS DU BALLET.

UNE MUSICIENNE.  
 DEUX MUSICIENS.  
 TROUPE DE DANSEURS.  
 DEUX MAITRES A DANSER.  
 DEUX PAGES dansans.  
 QUATRE CURIEUX de spectacles, dansans.  
 DEUX SUISSSES dansans.  
 DEUX MEDECINS grotesques.  
 MATASSINS dansans.  
 DEUX AVOCATS chantans.  
 DEUX PROCUREURS, } dansans.  
 DEUX SERGENS.  
 TROUPE DE MASQUES.  
 UNE EGYPTIENNE chantante.  
 UN EGYPTIEN chantant.  
 UN PANTALON chantant.  
 CHOEUR DE MASQUES chantans.  
 SAUVAGES dansans.  
 BISCAYENS dansans.

*La scene est à Paris.*

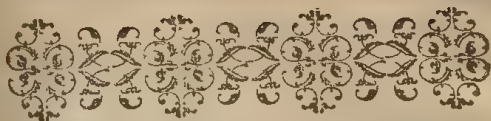
MON.

VI



M.<sup>r</sup>. DE POURCEAUGNAC.

*J. Bouché delin et fecit, 1740.*



MONSIEUR  
DE  
POURCEAUGNAC,  
COMEDIE-BALLET.

\*\*\*\*\*  
ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, UNE MUSICIENNE,  
DEUX MUSICIENS chantans,  
PLUSIERS AUTRES jouant des instrumens,  
TROUPE DE DANSEURS.

ERASTE aux musiciens, & aux danseurs.

SUIVEZ les ordres que je vous ai donnés  
pour la sérénade. Pour moi, je me retire.  
& ne veux point paroître ici.

\*\*\*\*\*

SCENE II.

UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS,  
chantans, PLUSIEURS AUTRES jouant des  
instrumens, TROUPE DE DANSEURS.

Cette sérénade est composée de chants, d'instrumens, & de danses. Les paroles qui s'y chantent ont rapport à la situation où Eraste se trouve avec Julie, & expriment les sentimens de deux amans qui sont traversés dans leur amour par le caprice de leurs parens.

UNE MUSICIENNE.

REpands, charmante nuit, répands sur tous  
les yeux

De

380 M. DE POURCEAUGNAC,

De tes pavots la douce violence;  
Et ne laisse veiller en ces aimables lieux,  
Que les cœurs que l'Amour soumet à sa puissance,  
Tes ombres & ton silence,  
Plus beaux que le plus beau jour,  
Offrent de doux momens à soupiner d'amour.

I. MUSICIEN.

Que soupiner d'amour  
Est une douce chose,  
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!  
A d'aimables panchans notre cœur nous dispose;  
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.

Que soupiner d'amour  
Est une douce chose,

Quand rien à nos vœux ne s'oppose!

2. MUSICIEN.

Tout ce qu'à nos vœux on oppose,  
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien;  
Et, pour vaincre toute chose,  
Il ne faut que s'aimer bien.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle,  
Les rigueurs des parens, la contrainte cruelle,  
L'absence, les travaux, la fortune rebelle;  
Ne font que redoubler une amitié fidèle.

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle;

Quand deux cœurs s'aiment bien  
Tout le reste n'est rien.

\*\*\*\*\*

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Danse de deux maîtres à danser.*

II ENTRE'E DE BALLET.

*Danse de deux pages.*

III. ENTRE'E DE BALLET.

*Quatre curieux de spectacles, qui ont pris querelle pendant la danse des deux pages, dansent en se battant l'épée à la main.*

IV. ENTRE'E DE BALLET.

*Deux suisses séparent les quatre combattans; & après les avoir mis d'accord, dansent avec eux.*

SCE-

\*\*\*\*\*

SCENE III.

JULIE, ERASTE, NERINE.

JULIE.

Mon Dieu! Eraste, gardons d'être surpris;  
je tremble qu'on ne nous voye ensemble;  
& tout seroit perdu après la défense que l'on  
m'a faite.

ERASTE.

Je regarde de tous côtés, & je n'apperçois rien.

JULIE à Nérine.

Aye aussi l'œil au guet, Nérine; & pren bien  
garde qu'il ne vienne personne.

NERINE *se retirant dans le fond du théâtre.*  
Reposez-vous sur moi; & dites hardiment ce  
que vous avez à vous dire.

JULIE.

Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque  
chose de favorable, & croyez-vous, Eraste, pou-  
voir venir à bout de détourner ce fâcheux ma-  
riage que mon pere s'est mis en tête?

ERASTE.

Au moins y travaillons-nous fortement; & déjà  
nous avons préparé un bon nombre de batteries  
pour renverser ce dessein ridicule.

NERINE *accourant à Julie.*

Par ma foi, voilà votre pere.

JULIE.

Ah! Séparons-nous vite.

NERINE.

Non, non, non, ne bougez, je m'étois trompée.

JULIE.

Mon Dieu! Nérine, que tu es sotte de nous  
donner de ces frayeurs.

ERASTE.

Oui, belle Julie, nous avons dressé pour cela  
quantité de machines; & nous ne feignons point  
de mettre tout en usage, sur la permission que  
vous m'avez donnée. Ne nous demandez point  
tous les ressorts que nous ferons jouer, vous  
en aurez le divertissement; &, comme aux

comédies, il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise, & de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir. C'est assez de vous dire que nous avons en main divers stratagèmes tout prêts à produire dans l'occasion; & que l'ingénieuse Nérine, & l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

## N E R I N E.

Assûrement. Votre pere se moque-t-il, de vouloir vous anger de son avocat de Limoges, monsieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vû de sa vie, & qui vient par le coche vous enlever à notre barbe? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, sur la parole de votre oncle, lui fassent rejeter un amant qui vous agréé? Et une personne comme vous, est-elle faite pour un limosin? S'il a envie de se marier, que ne prend-il une limosine; & ne laisse-t-il en repos les chrétiens? Le seul nom de Monsieur de Pourceaugnac m'a mise dans une colére effroyable. J'enrage de Monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom-là, Monsieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage; & vous ne serez point Madame de Pourceaugnac! Cela se peut-il souffrir? Non, Pourceaugnac est une chose que je ne scaurois supporter, & nous lui jouerons tant de piéces, nous lui ferons tant de niches sur niches, que nous renvoyerons à Limoges Monsieur de Pourceaugnac.

## E R A S T E.

Voici notre subtil napolitain, qui nous dira des nouvelles.

\*\*\*\*\*

## S C E N E IV.

*JULIE, ERASTE, SBRIGANI, NERINE.*

## S B R I G A N I.

Monsieur, votre homme arrive. Je l'ai vû à trois lieues d'ici, où a couché le coche; &, dans la cuisine où il est descendu pour dé-  
jeu.



jeuner, je l'ai étudié une bonne demie heure, & je le sçais déjà par cœur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler, vous verrez de quel air la nature l'a destiné, & si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut; mais, pour son esprit, je vous avertis par avance, qu'il est des plus épais qui se fassent; que nous trouvons en lui une matière tout-à-fait disposée pour ce que nous voulons, & qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

ERASTE.

Nous dis-tu vray?

SBRIGANI.

Oui, si je me connois en gens.

NERINE.

Madame, voilà un illustre. Votre affaire ne pouvoit être mise en de meilleures mains, & c'est le héros de notre siècle pour les exploits dont il s'agit; un homme qui, vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galères; qui, au péril de ses bras & de ses épaules, sçait mettre noblement à fin les aventures les plus difficiles; & qui, tel que vous le voyez, est exilé de son pays, pour je ne sçais combien d'actions honorables qu'il a généreusement entreprises.

SBRIGANI.

Je suis confus des louanges dont vous m'honorez, & je pourrois vous en donner avec plus de justice sur les merveilles de votre vie; & principalement sur la gloire que vous acquîtes, lorsqu'avec tant d'honnêteté vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune seigneur étranger que l'on mena chez vous; lorsque vous fîtes galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille; lorsqu'avec tant de grandeur d'ame, vous sçûtes nier le dépôt qu'on vous avoit confié; & que, si généreusement, on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux personnes qui ne l'avoient pas mérité.

NE.

NERINE.

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle ; & vos éloges me font rougir.

SBRIGANI.

Je veux bien épargner votre modestie, laissons cela ; & , pour commencer notre affaire , allons vite joindre notre provincial, tandis que, de votre côté, vous nous tiendrez prêts au besoin les autres acteurs de la Comédie.

ERASTE.

Au moins, Madame, souvenez-vous de votre rôle ; & , pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des résolutions de votre pere.

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille.

ERASTE.

Mais, belle Julie, si toutes nos machines venoient à ne pas réussir ?

JULIE.

Je déclarerai à mon pere mes véritables sentimens.

ERASTE.

Et si, contre vos sentimens, il s'obstinoit à son dessein ?

JULIE.

Je le menacerois de me jeter dans un couvent.

ERASTE.

Mais si, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à ce mariage ?

JULIE.

Que voulez-vous que je vous dise ?

ERASTE.

Ce que je veux que vous me disiez ?

JULIE.

Oui.

ERASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoi ?

ERASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre ; & que, mal-

malgré tous les efforts d'un pere, vous me promettez d'être à moi.

JULIE.

Mon Dieu! Erasme, contentez-vous de ce que je fais maintenant, & n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon cœur; ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrémité, dont peut-être n'aurons-nous pas besoin; &, s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suite des choses.

ERASTE.

Hé bien. . .

SBRIGANI.

Ma foi, voici notre homme, songeons à nous.

NERINE.

Ah! Comme il est bâti!

\*\*\*\*\*

S C E N E V.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC *se tournant du côté d'où il vient, & parlant à des gens qui le suivent.*

HE bien, quoi? Qu'est-ce? Qu'y a-t-il? Au diantre soit la sotté ville, & les sottés gens qui y sont! Ne pouvoir faire un pas, sans trouver des nigauds qui vous regardent, & se mettent à rire! Hé, messieurs les badauds, faites vos affaires, & laissez passer les personnes sans leur rire au nez. Je me donne au diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

SBRIGANI *parlant aux mêmes personnes.*  
Qu'est-ce que c'est, Messieurs? Que veut dire cela? A qui en avez-vous? Faut-il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici?

M. DE POURCEAUGNAC.  
Voilà un homme raisonnable, celui-là.

SBRIGANI.

Quel procédé est le vôtre, & qu'avez-vous à rire?

336 M. DE POURCEAUGNAC,

M. DE POURCEAUGNAC.  
Fort bien.

SBRIGANI.

Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en soi?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

Est-il autrement que les autres?

M. DE POURCEAUGNAC.

Suis-je tortu, ou bossu?

SBRIGANI.

Apprenez à connoître les gens.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est bien dit.

SBRIGANI.

Monsieur est d'une mine à respecter.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela est vrai.

SBRIGANI.

Personne de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Gentilhomme Limosin.

SBRIGANI.

Homme d'esprit.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qui a étudié en Droit.

SBRIGANI.

Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute.

SBRIGANI.

Monsieur n'est point une personne à faire rire.

M. DE POURCEAUGNAC.

Assûrément.

SBRIGANI.

Et quiconque rira de lui, aura affaire à moi.

M. DE POURCEAUGNAC à Sbrigani.

Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

SBRIGANI.

Je suis fâché, Monsieur, de voir recevoir de la

la sorte une personne comme vous, & je vous demande pardon pour la ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

SBRIGANI.

Je vous ai vû ce matin, Monsieur, avec le cache, lorsque vous avez déjeuné; & la grace avec laquelle vous mangiez votre pain, m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous; & comme je sçais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, & que vous y êtes tout neuf, je suis bien aise de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon service à cette arrivée, & vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas, par fois, pour les honnêtes gens toute la considération qu'il faudroit.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est trop de grace que vous me faites.

SBRIGANI.

Je vous l'ai déjà dit; du moment que je vous ai vû, je me suis senti pour vous de l'inclination.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous suis obligé.

SBRIGANI.

Votre physionomie m'a plu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.

J'y ai vû quelque chose d'honnête.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

SBRIGANI.

Quelque chose d'aimable.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De gracieux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De doux.

388 M. DE POURCEAUGNAC,

M. DE POURCEAUGNAC,  
Ah, ah!

SBRIGANI.  
De majestueux.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Ah, ah!

SBRIGANI.  
De franc.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Ah, ah!

SBRIGANI.  
Et de cordial.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Ah, ah!

SBRIGANI.  
Je vous assure que je suis tout à vous.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.  
C'est du fond du cœur que je parle.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Je le crois.

SBRIGANI.  
Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous  
sauriez que je suis homme tout-à-fait sincère.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Je n'en doute point.

SBRIGANI.  
Ennemi de la fourberie.

M. DE POURCEAUGNAC.  
J'en suis persuadé.

SBRIGANI.  
Et qui n'est pas capable de déguiser ses senti-  
mens. Vous regardez mon habit qui n'est pas  
fait comme les autres; mais je suis originaire  
de Naples, à votre service, & j'ai voulu con-  
server un peu la manière de s'habiller, & la  
sincérité de mon pays.

M. DE POURCEAUGNAC.  
C'est fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me met-  
tre à la mode de la cour pour la campagne.

SBRI-

SBRIGANI.

Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans.

M. DE POURCEAUGNAC.  
C'est ce que m'a dit mon tailleur. L'habit est propre & riche, & il fera du bruit ici.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au louvre?

M. DE POURCEAUGNAC.  
Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI.

Le Roi sera ravi de vous voir.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Je le crois.

SBRIGANI.

Avez-vous arrêté un logis?

M. DE POURCEAUGNAC.  
Non, j'allois en chercher un.

SBRIGANI.

Je serai bien aise d'être avec vous pour cela, & je connois tout ce pays-ci.

\*\*\*\*\*

SCENE VI.

ERASTE, M. DE POURCEAUGNAC.

SBRIGANI.

ERASTE.

AH! Qu'est-ceci! Que vois-je! Quelle heureuse rencontre! Monsieur de Pourceaugnac! Que je suis ravi de vous voir! Comment? Il semble que vous ayez peine à me reconnoître?

M. DE POURCEAUGNAC.  
Monsieur, je suis votre serviteur.

ERASTE.

Est-il possible que cinq ou six années m'ayent ôté de vot<sup>e</sup> mémoire, & que vous ne reconnoissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnacs?

R 3<sup>e</sup>

M.



390 M. DE POURCEAUGNAC,

M. DE POURCEAUGNAC.

[*bas à Sbrigani.*]

Pardonnez-moi. Ma foi, je ne sçais qui il est.

ERASTE.

Il n'y pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoisse, depuis le plus grand jusqu'au plus petit; je ne fréquentois qu'eux dans le tems que j'y étois, & j'avois l'honneur de vous voir presque tous les jours.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est moi qui l'ai reçu, Monsieur.

ERASTE.

Vous ne vous remettez point mon visage?

M. DE POURCEAUGNAC.

[*à Sbrigani.*]

Si fait. Je ne le connois point.

ERASTE.

Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire, je ne sçais combien de fois, avec vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

[*à Sbrigani.*]

Excusez-moi. Je ne sçais ce que c'est.

ERASTE.

Comment appelez-vous ce traiteur de Limoges qui fait si bonne chère?

M. DE POURCEAUGNAC.

Petit Jean?

ERASTE.

Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promène?

M. DE POURCEAUGNAC.

Le cimetière des arènes?

ERASTE.

Justement. C'est où je passois de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela?

M.

M. DE POURCEAUGNAC.

[à Sbrigani.]

Excusez-moi, je me le remets. Diable emporte, si je m'en souviens.

SBRIGANI *bas, à Monsieur de Pourceaugnac.*  
Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête,

ERASTE.

Embrassez-moi donc, je vous prie; & resserons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI *à Mr. de Pourceaugnac.*  
Voilà un homme qui vous aime fort.

ERASTE.

Dites-moi un peu des nouvelles de touté la parenté. Comment se porte Monsieur votre.... là.... qui est si honnête homme?

M. DE POURCEAUGNAC.  
Mon frere le Consul?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Il se porte le mieux du monde.

ERASTE.

Certes j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur? Là.... Monsieur votre....

M. DE POURCEAUGNAC.  
Mon cousin l'assesseur?

ERASTE.

Justement.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Toujours gay & gaillard.

ERASTE.

Ma foi, j'en ai beaucoup de joye. Et Monsieur votre oncle?... Le...

M. DE POURCEAUGNAC.  
Je n'ai point d'oncle.

ERASTE.

Vous en aviez pourtant en ce tems-là.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Non. Rien qu'une tante.

R 4

ERAS-

ERASTE.

C'est ce que je voulois dire, Madame votre tante; comment se porte-t-elle?

M. DE POURCEAUGNAC.  
Elle est morte depuis six mois.

ERASTE.

Hélas! La pauvre femme! Elle étoit si bonne personne.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Nous avons aussi mon neveu le chanoine, qui a pensé mourir de la petite vérole.

ERASTE.

Quel dommage ç'auroit été!

M. DE POURCEAUGNAC.  
Le connoissez-vous aussi?

ERASTE.

Vrayment si je le connois! Un grand garçon bien fait.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Pas des plus grands.

ERASTE.

Non, mais de taille bien prise,

M. DE POURCEAUGNAC.  
Hé, oui.

ERASTE.

Qui est votre neveu.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Oui.

ERASTE.

Fils de votre frere ou de votre sœur.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Justement.

ERASTE.

Chanoine de l'Eglise de... Comment l'appellez-vous?

M. DE POURCEAUGNAC.  
De saint Etienne.

ERASTE.

Le voilà; je ne connois autre.

M. DE POURCEAUGNAC à Sbrigani.  
Il dit toute ma parenté.

SBRIGANI.

Il vous connoît, plus que vous ne croyez.

M. DE POURCEAUGNAC.

A ce que je vois, vous avez demeuré longtemps dans notre ville?

ERASTE.

Deux ans entiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous étiez donc là, quand mon cousin l'électeur fit tenir son enfant à monsieur notre gouverneur?

ERASTE.

Vrayment oui; j'y fus convié des premiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela fut galant.

ERASTE.

Très-galant.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'étoit un repas bien trouffé.

ERASTE.

Sans doute.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme Perigourdin?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu, il trouva à qui parler.

ERASTE.

Ah, ah!

M. DE POURCEAUGNAC.

Il me donna un soufflet; mais je lui dis bien son fait.

ERASTE.

Assurément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai garde de...

ERASTE.

Vous moquez-vous? Je ne souffrirai point de tout que mon meilleur ami soit autre part, que dans ma maison.

394 M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Ce seroit vous...

ERASTE.

Non, vous avez beau faire, vous logerez chez moi.

SBRIGANI à M. de Pourceaugnac.  
Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ERASTE.

Où sont vos hardes?

M. DE POURCEAUGNAC.  
Je les ai laissées avec mon valet, où je suis descendu.

ERASTE.

Envoyons les querir par quelqu'un.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Non, je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'est prudemment avisé.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Ce pays-ci est un peu sujet à caution.

ERASTE.

On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner monsieur, & le ramènerai où vous voudrez.

ERASTE.

Oui. Je serai bien aise de donner quelques ordres, & vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

SBRIGANI.

Nous sommes à vous tout-à-l'heure.

ERASTE à M. de Pourceaugnac.

Je vous attends avec impatience.

M. DE POURCEAUGNAC à Sbrigani.  
Voilà une connoissance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'être bonnête homme.

ERASTE.

ERASTE *seul.*

Ma foi, Monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons; les choses sont préparées, & je n'ai qu'à trapper. Holà.

\*\*\*\*\*

## SCENE VII.

UN APOTIQUAIRE, ERASTE.

ERASTE.

J E crois, Monsieur, que vous êtes le Médecin à qui l'on est venu parler de ma part.

L'APOTIQUAIRE.

Non, Monsieur, ce n'est pas moi qui suis le Médecin; à moi n'appartient pas cet honneur, & je ne suis qu'apotiquaire, apoticaire indigne, pour vous servir.

ERASTE.

Et Monsieur le Médecin est-il à la maison?

L'APOTIQUAIRE.

Oui. Il est là embarrassé à expédier quelques malades, & je vais lui dire que vous êtes ici.

ERASTE.

Non, ne bougez; j'attendrai qu'il ait fait. C'est pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé; & qui se trouve attaqué de quelque folie que nous serions bien aise qu'il pût guérir, avant que de le marier.

L'APOTIQUAIRE.

Je sçais ce que c'est, je sçais ce que c'est, & j'étois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi, vous ne pouviez pas vous adresser à un Médecin plus habile; c'est un homme qui sçait la Médecine à fond, comme je sçais ma croix de par dieu; & qui, quand on devroit crever, ne démordroit pas, d'un iota, des règles des anciens. Oui, il suit toujours le grand chemin, le grand chemin, & ne va point chercher midi à quatorze heures; & pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guéri une personne avec d'autres remèdes, que ceux que la faculté permet.

R 6

ERASTE.

E R A S T E.

Il fait fort bien. Un malade ne doit point vouloir guérir, que la faculté n'y consente.

L' A P O T I Q U A I R E.

Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis, que j'en parle; mais il y a plaisir d'être son malade, & j'aimerois mieux mourir de ses remèdes, que de guérir de ceux d'un autre; car, quoi qu'il puisse arriver, on est assuré que les choses sont toujours dans l'ordre; & quand on meurt sous sa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

E R A S T E.

C'est une grande consolation pour un défunt.

L' A P O T I Q U A I R E.

Assûrément. On est bien aise au moins d'être mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces Médecins qui marchandent les maladies; c'est un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher les malades; & quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde.

E R A S T E.

En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L' A P O T I Q U A I R E.

Cela est vrai. A quoi bon tant barguigner, & tant tourner autour du pot? Il faut sçavoir vite-ment le court ou le long d'une maladie.

E R A S T E.

Vous avez raison.

L' A P O T I Q U A I R E.

Voilà déjà trois de mes enfans dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours; & qui, entre les mains d'un autre, auroient languï plus de trois mois.

E R A S T E.

Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L' A P O T I Q U A I R E.

Sans doute. Il ne me reste que deux enfans, dont il prend soin comme des siens; il les



# COMEDIE-BALLET. 397

traite & gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien; & le plus souvent, quand je reviens de la ville, je suis tout étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre.

ERASTE.

Voilà des soins fort obligeans.

L'APOTIQUAIRE.

Le voici, le voici, le voici qui vient.

\*\*\*\*\*

## SCENE VIII.

ERASTE, PREMIER MEDECIN,  
UN APOTIQUAIRE, UN PATSAN,  
UNE PATSANNE.

LE PATSAN au Médecin.

MONSIEUR, il n'en peut plus; & il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

I. MEDECIN.

Le malade est un sot; d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.

LE PATSAN.

Quoique c'en soit, Monsieur, il a toujours avec cela son cours de ventre depuis six mois.

I. MEDECIN.

Bon. C'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois jours; mais, s'il mourroit avec ce tems-là, ne manquez pas de m'en donner avis; car il n'est pas de la civilité qu'un Médecin visite un mort.

LA PATSANNE au Médecin.

Mon pere, Monsieur, est toujours malade de plus en plus.

I. MEDECIN.

Ce n'est pas ma faute. Je lui donne des remèdes, que ne guérit-il? Combien a-t-il été saigné de fois?

LA PATSANNE.

Quinze, Monsieur, depuis vingt jours.

R. 7.

I. ME-

393 M. DE POURCEAUGNAC,

I. M E D E C I N.

Quinze fois saigné ?

L A P A Y S A N N E.

Oui.

I. M E D E C I N.

Et il ne guérit point ?

L A P A Y S A N N E.

Non, Monsieur.

I. M E D E C I N.

C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pas dans les humeurs ; &, si rien ne nous réussit, nous l'envoyérons aux bains.

L' A P O T I Q U A I R E.

Voilà le fin cela, voilà le fin de la Médecine.

\*\*\*\*\*

## S C E N E IX.

ERASTE, PREMIER MEDECIN,  
UN APOTIQUAIRE.

ERASTE au Médecin.

C'est moi, Monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passés, pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, & qu'il soit vû de moins de monde.

I. M E D E C I N.

Oui, Monsieur, j'ai déjà disposé tout, & promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ERASTE.

Le voici fort à propos.

I. M E D E C I N.

La conjoncture est tout-à-fait heureuse, & j'ai ici un ancien de mes amis, avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie.

\*\*\*\*\*

## S C E N E X.

M. DE POURCEAUGNAC, ERASTE,  
PREMIER MÉDECIN,  
UN APOTIQUAIRE.

ERASTE à M. de Pourceaugnac.

U Ne petite affaire m'est survenue, qui m'o-  
[montrant le médecin.]

blige à vous quitter; mais voilà une personne,  
entre les mains de qui je vous laisse, qui aura  
soin pour moi de vous traiter du mieux qu'il  
lui sera possible.

I. MÉDECIN.

Le devoir de ma profession m'y oblige; & c'est  
assez que vous me chargiez de ce soin.

M. DE POURCEAUGNAC à part.  
C'est son maître d'hôtel, sans doute; & il faut  
que ce soit un homme de qualité.

I. MÉDECIN à Eraste.

Oui, je vous assure que je traiterai Monsieur  
méthodiquement, & dans toutes les régularités  
de notre art.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu! Il ne me faut point tant de cérémo-  
nies; & je ne viens pas ici pour incommoder.

I. MÉDECIN.

Un tel emploi ne me donne que de la joye.

ERASTE au Médecin.

Voilà toujours dix pistoles d'avance, en atten-  
dant ce que j'ai promis.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaît, je n'entends pas que vous  
fassiez de dépense, & que vous envoyiez rien  
acheter pour moi.

ERASTE.

Mon Dieu! Laissez-moi faire; ce n'est pas pour  
ce que vous pensez.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ERASTE.

[bas, au Médecin.]

C'est

400 M. DE POURCEAUGNAC;

C'est ce que je veux faire. Je vous recomman-  
de, sur tout, de ne le point laisser sortir de  
vos mains; car, par fois, il veut s'échaper.

I. MEDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ERASTE à M. de Pourceaugnat.

Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que  
je commets.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vous moquez; & c'est trop de grace que  
vous me faites.

\*\*\*\*\*

## SCENE XI.

M. DE POURCEAUGNAC, PREMIER  
MEDECIN, SECOND MEDECIN,  
UN APOTIQUAIRE.

I. MEDECIN.

C'est m'est beaucoup d'honneur, Monsieur, d'être  
choisi pour vous rendre service.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

I. MEDECIN.

Voici un habile homme, mon confrere, avec  
lequel je vais consulter la manière dont nous  
vous traiterons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je;  
& je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

I. MEDECIN.

Allons, des sièges. [*Des laquais entrent, &  
donnent des sièges.*]

M. DE POURCEAUGNAC à part.

Voilà, pour un jeune homme, des doctes  
bien lugubres.

I. MEDECIN.

Allons, Monsieur, prenez votre place, Monsieur.

[*Les deux Médecins font asseoir M. de Pourceau-  
gnac entre eux deux.*]

M.

COMEDIE-BALLET. 405

M. DE POURCEAUGNAC *s'asséant.*  
Votre très-humble valet. [*Les deux Médecins lui prennent chacun une main, pour lui tâter le pouls.*]  
Que veut dire cela?

I. MEDECIN.

Mangez-vous bien, Monsieur?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui; & bois encore mieux.

I. MEDECIN.

Tant pis. Cette grande appétition du froid & de l'humide, est une indication de la chaleur & sécheresse qui est au dedans. Dormez-vous fort?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui, quand j'ai bien soupé.

I. MEDECIN.

Faites-vous des songes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelquefois.

I. MEDECIN.

De quelle nature sont-ils?

M. DE POURCEAUGNAC.

De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce-là?

I. MEDECIN.

Vos déjections, comment sont-elles?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ma foi, je ne comprends rien à toutes ces questions; & je veux plutôt boire un coup.

I. MEDECIN.

Un peu de patience. Nous allons raisonner sur votre affaire devant vous, & nous le ferons en françois, pour être plus intelligibles.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau?

I. MEDECIN.

Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie, qu'on ne la connoisse parfaitement, & qu'on ne la puisse parfaitement connoître, sans en bien établir l'idée particulière, & la véritable espèce, par ses signes diagnostiques & pro-

pronostiques; vous me permettrez, Monsieur notre ancien, d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique, & aux remèdes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'elle. Je dis donc, Monsieur, avec votre permission, que notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie, que nous nommons fort bien, mélancolie hypocondriaque; espèce de folie très-fâcheuse, & qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans notre art; vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnois, & auquel il en a tant passé par les mains, de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la distinguer des deux autres; car le célèbre Galien établit doctement, à son ordinaire, trois espèces de cette maladie que nous nommons mélancolie, ainsi appelée non seulement par les latins, mais encore par les grecs, ce qui est bien à remarquer pour notre affaire. La première, qui vient du propre vice du cerveau; la seconde, qui vient de tout le sang, fait & rendu atrabilaire; la troisième, appelée hypocondriaque, qui est la nôtre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas ventre, & de la région inférieure; mais particulièrement de la rate, dont la chaleur & l'inflammation porte au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaisses & crasses, dont la vapeur noire & maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté Princepsse, & fait la maladie dont, par notre raisonnement, il est manifestement atteint & convaincu. Qu'ainsi ne soit, pour diagnostique incontestable de ce que je dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez; cette tristesse accompagnée de crainte & de défiance, signes pathognomoniques & individuels de cette maladie, si bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate; cette physionomie, ces yeux



yeux rouges & hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps menuë, grêle, noire & veluë, lesquels signes le dénotent très-affecté de cette maladie, procédante du vice des hypochondres; laquelle maladie par laps de tems naturalisée, envieillie, habituée, & ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourroit bien dégénérer ou en manie, ou en phrénésie, ou en apoplexie, ou même en fine phrénésie & fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à demi guérie; car *ignoti nulla est curatio morbi*, il ne vous sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à Monsieur. Premièrement, pour remédier à cette pléthore obturante, & à cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement, c'est-à-dire que les saignées soient fréquentes & plantureuses; en premier lieu de la basilique, puis de la céphalique, & même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, & que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir; & en même tems, de le purger, désopiler, & évacuer par purgatifs propres & convenables; c'est-à-dire, par cholagogues, mélagogues, & *cætera*; & comme la véritable source de tout le mal, est, ou une humeur crasse & féculente, ou une vapeur noire & grossière qui obscurcit, infecte & salit les esprits animaux, il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure & nette, avec force petit lait clair, pour purifier, par l'eau, la féculence de l'humeur crasse, & éclaircir, par le lait clair, la noirceur de cette vapeur; mais, avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le réjouir par agréables conversations, chants & instrumens de musique, à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leurs mouvemens, disposition & agilité puissent exciter & réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procède la maladie. Voilà les remèdes que j'imagine,

aux



auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs, par Monsieur notre maître & ancien, suivant l'expérience, jugement, lumière & suffisance qu'il s'est acquise dans notre art. *Dixi.*

## 2. M E D E C I N.

A Dieu ne plaise, Monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire. Vous avez si bien discoursu sur tous les signes, les symptômes & les causes de la maladie de Monsieur; le raisonnement que vous en avez fait est si docte & si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou, & mélancolique hypocondriaque; & quand il ne le seroit pas, il faudroit qu'il le devint, pour la beauté des choses que vous avez dites, & la justesse du raisonnement que vous avez fait. Oui, Monsieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphice depinxisti*, tout ce qui appartient à cette maladie; il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose, ou la prognose, ou la thérapie; & il ne me reste rien ici, que de féliciter Monsieur d'être tombé entre vos mains, & de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficacité & la douceur des remèdes que vous avez si judicieusement proposés. Je les approuve tous, *manibus & pedibus descendo in tuam sententiam*. Tout ce que j'y voudrois ajouter, c'est de faire les saignées & les purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet*; de prendre le lait clair avant le bain; de lui composer un fronton où il entre du sel, le sel est symbole de la sagesse; de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les ténèbres de ses esprits, *album est disgregativum visus*; & de lui donner tout-à-l'heure un petit lavement, pour servir de prélude & d'introduction à ces judicieux remèdes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse

le Ciel, que ces remèdes, Monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade, selon notre intention.

M. DE POURCEAUGNAC.

Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons ici une comédie?

I. MEDECIN.

Non, Monsieur, nous ne jouons point.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que tout ceci? Et que voulez-vous dire avec votre galimathias & vos sottises?

I. MEDECIN.

Bon. Dire des injures. Voilà un diagnostique qui nous manquoit pour la confirmation de son mal; & ceci pourroit bien tourner en manie.

M. DE POURCEAUGNAC à part.  
Avec qui m'a-t-on mis ici?

[Il crache deux ou trois fois.]

I. MEDECIN.

Autre diagnostique. La sputation fréquente.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laissons cela; & sortons d'ici.

I. MEDECIN.

Autre encore. L'inquiétude de changer de place.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce donc que toute cette affaire? Et que me voulez-vous?

I. MEDECIN.

Vous guérir, selon l'ordre qui nous a été donné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Me guérir?

I. MEDECIN.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu, je ne suis pas malade.

I. MEDECIN.

Mauvais signe, lorsqu'un malade ne sent pas son mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous dis que je me porte bien.

I. MEDECIN.

Nous sçavons mieux que vous comment vous

406 M. DE POURCEAUGNAC,

vous portez ; & nous sommes Médecins qui voyons clair dans votre constitution.

M. DE POURCEAUGNAC.

Si vous êtes Médecins, je n'ai que faire de vous ; & je me moque de la Médecine.

I. MEDECIN.

Hom, hom ! Voici un homme plus fou que nous ne pensons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon pere & ma mere n'ont jamais voulu de remèdes ; & ils sont morts tous deux sans l'assistance des Médecins.

I. MEDECIN.

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils  
[au second Médecin.]

qui est insensé. Allons, procédons à la curation ; &, par la douceur exhalante de l'harmonie , adoucissons , lénifions , & accoifons l'aigreur de ses esprits , que je vois prêts à s'enflammer.

\*\*\*\*\*

SCENE XII.

M. DE POURCEAUGNAC *seul.*

Que diable est-ce-là ? Les gens de ce pays-ci sont-ils insensés ? Je n'ai jamais rien vû de tel , & je n'y comprends rien du tout.

\*\*\*\*\*

SCENE XIII.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX  
MEDECINS *gratesques.*

[Ils s'assèyent d'abord tous trois, les Médecins se lèvent à différentes reprises pour saluer Monsieur de Pourceaugnac, qui se lève autant de fois pour les saluer.]

LES DEUX MEDECINS.

Buen di, buen di, buen di,  
Non vi lasciate uccidere

Dal

*Dal delor malinconico ,  
Noi vi faremo ridere  
Cel nostro canto harmonico ;  
Sol' per guarir vi  
Siamo venuti qui.  
Buon di , buon di , buon di.*

1. MEDECIN.

*Altro non è la pazzia  
Che malinconia.  
L'amalato  
Non è disperato ,  
Se vol pigliar un poco d'allegria.  
Altro non è la pazzia  
Che malinconia.*

2. MEDECIN.

*Su , cantate , ballate , ridete ;  
Et , se far meglio volete ,  
Quando sentite il deliro vicino ,  
Pigliate del vino ,  
E qualche volta un poco di tabac.  
Allegramente , monsu Pourceaugnac.*

\*\*\*\*\*

SCENE XIV.

*M. DE POURCEAUGNAC, DEUX  
MEDECINS grotesques, MATASSINS.*

ENTRÉE DE BALLET.

*Danse des matassins autour de M. Pourceaugnac.*

\*\*\*\*\*

SCENE XV.

*MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,  
UN APOTIQUAIRE tenant une seringue.*

L'APOTIQUAIRE.

*M*onsieur, voici un petit remède, un petit  
remède, qu'il vous faut prendre, s'il vous  
plaît, s'il vous plaît.

M.

408 M. DE POURCEAUGNAC,  
M. DE POURCEAUGNAC.

Comment ? Je n'ai que faire de cela.

L'APOTIQUAIRE.

Il a été ordonné, Monsieur, il a été ordonné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah ! Que de bruit !

L'APOTIQUAIRE.

Prenez-le, Monsieur, prenez-le ; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah !

L'APOTIQUAIRE.

C'est un petit clystère, un petit clystère, benin, benin ; il est benin, benin ; là prenez, prenez, Monsieur, c'est pour déterger, pour déterger, déterger.

\*\*\*\*\*

## SCENE XVI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN APOTIQUAIRE, les DEUX MEDECINS grotesques, & les MATASSINS avec des stringues.

LES DEUX MEDECINS.

*Piglia lo su,*

*Signor Monsu,*

*Piglia lo, piglia lo, piglia lo su,*

*Che non ti fara male,*

*Piglia lo su questo servitiale,*

*Piglia lo su,*

*Signor Monsu,*

*Piglia lo, piglia lo, piglia lo su.*

M. DE POURCEAUGNAC.

Allez-vous-en au diable.

*[Mon.]*

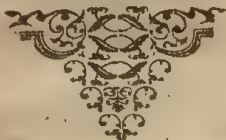
[Monsieur de Pourceaugnac, mettant son chapeau pour se garantir des seringues, est suivi par les deux Médecins, & par les Mataffins ; il passe par derrière le theatre, & revient se mettre sur sa chaise, auprès de laquelle il trouve l'Apotiquaire qui l'attendoit ; les deux Médecins & les Mataffins rentrent aussi.

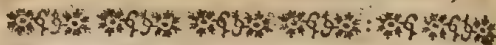
LES DEUX MEDECINS.

*Piglia lo su,  
Signor Monsu,  
Piglia lo, piglia lo, piglia lo su,  
Che non ti fara male.  
Piglia lo su questo servitiale,  
Piglia lo su,  
Signor Monsu,  
Piglia lo, piglia lo, piglia lo su.*

[Monsieur de Pourceaugnac s'ensuit avec la chaise, l'Apotiquaire appuye sa seringue contre ; & les Médecins & les Mataffins le suivent.

*Fin du premier Acte.*





ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

PREMIER MEDECIN, SBRIGANI.

I. MEDECIN.

**I**L a forcé tous les obstacles que j'avois mis ;  
& s'est dérobé aux remèdes que je com-  
mençois de lui faire.

SBRIGANI.

C'est être bien ennemi de soi-même, que de  
fuir des remèdes aussi salutaires que les vôtres.

I. MEDECIN.

Marque d'un cerveau démonté, & d'une raison  
dépravée, que de ne vouloit pas guérir.

SBRIGANI.

Vous l'auriez guéri haut la main ?

I. MEDECIN.

Sans doute ; quand il y auroit eu complication  
de douze maladies.

SBRIGANI.

Cependant voilà cinquante pistoles bien acqui-  
ses qu'il vous fait perdre.

I. MEDECIN.

Moi, je n'entends point les perdre, & je pré-  
tends le guérir, en dépit qu'il en ait. Il est  
lié & engagé à mes remèdes ; & je veux le  
faire saisir où je le trouverai, comme déserteur  
de la Médecine, & infractionneur de mes ordon-  
nances.

SBRIGANI.

Vous avez raison. Vos remèdes étoient un coup  
sûr, & c'est de l'argent qu'il vous vole.

I. MEDECIN.

Où puis-je en avoir des nouvelles ?

SBRIGANI.

Chez le bon homme Oronte assurément, dont  
il vient épouser la fille ; & qui, ne sçachant rien  
de l'infirmité de son gendre futur, voudra peut-  
être se hâter de conclure le mariage.

R. ME-



I. MEDECIN.

Je vais lui parler tout-à-l'heure.

S-B-R-I-G-A-N-I.

Vous ne ferez point mal.

I. MEDECIN.

Il est hipotéqué à mes consultations; & un malade ne le moquera pas d'un Médecin.

S-B-R-I-G-A-N-I.

C'est fort bien dit à vous; &, si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie, que vous ne l'ayez pensé tout votre saoul.

I. MEDECIN.

Laissez-moi faire.

S-B-R-I-G-A-N-I à part, en s'en allant.

Je vais de mon côté dresser une autre batterie, & le beau-pere est aussi duppe que le gendre.

\*\*\*\*\*

## SCENE II.

ORONTE, PREMIER MEDECIN.

I. MEDECIN.

Vous avez, Monsieur, un certain Monsieur de Pourceaugnac, qui doit épouser votre fille.

ORONTE.

Oui; je l'attends de Limoges, & il devroit être arrivé.

I. MEDECIN.

Aussi l'est-il, & il s'en est fui de chez moi, après y avoir été mis; mais je vous défends, de la part de la Médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aye dûement préparé pour cela; & mis en état de procréer des enfans bien conditionnés & de corps & d'esprit.

ORONTE.

Comment donc?

I. MEDECIN.

Votre prétendu gendre a été constitué mon malade; sa maladie qu'on m'a donnée à guérir, est un meuble qui m'appartient, & que je compte entre mes effets; & je vous déclare que

S

je

je ne prétends point qu'il se marie, qu'au préalable il n'ait satisfait à la Médecine, & subles remèdes que je lui ai ordonnés.

ORONTE.

Il a quelque mal ?

I. MEDECIN.

Oui.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaît ?

I. MEDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ORONTE.

Est-ce quelque mal...

I. MEDECIN.

Les Médecins sont obligés au secret. Il suffit que je vous ordonne, à vous, & à votre fille, de ne point célébrer, sans mon consentement, vos nœces avec lui, sur peine d'encourir la disgrâce de la Faculté, & d'être accablé de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORONTE.

Je n'ai garde, si cela est, de faire le mariage.

I. MEDECIN.

On me l'a mis entre les mains, & il est obligé d'être mon malade.

ORONTE.

A la bonne heure.

I. MEDECIN.

Il a beau fuir, je le ferai condamner par arrêt à se faire guérir par moi.

ORONTE.

J'y consens.

I. MEDECIN.

Oui, il faut qu'il crève, ou que je le guérisse.

ORONTE.

Je le veux bien.

I. MEDECIN.

Et, si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous ; & je vous guérirai.

ORONTE.

Je me porte bien.

I. ME-

I. MEDECIN.

Il n'importe. Il me faut un malade; &c. je prendrai qui je pourrai.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez; mais ce ne fera pas moi.

[seul.]

Voyez un peu la belle raison.

\*\*\*\*\*

SCENE III.

ORONTE, SERIGANI en marchand flamand.

SERIGANI.

Montsir, avec le vostre permission, je suis un trancher marchand flamane, qui foudroie bienne sous temandair un petit nouvel.

ORONTE.

Quoi, Monsieur?

SERIGANI.

Mettez le vostre chapeau sur le tête, Montsir, si ve plaît.

ORONTE.

Dites-moi, Monsieur, ce que vous voulez.

SERIGANI.

Moi le dire rien, Montsir, si sous le mettre pas le chapeau sur le tête.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, Monsieur?

SERIGANI.

Sous connoître point en ssi file un certe Montsir Oronte?

ORONTE.

Oui, je le connois.

SERIGANI.

Et quel homme estile, Montsir, si ve plaît?

ORONTE.

C'est un homme comme les autres.

SERIGANI.

Je sous temande, Montsir, s'il est un homme riche qui a du bienne?

ORONTE.

Oui.

414. M. DE POURCEAUGNAC,

S B R I G A N I.

Mais riche beaucoup grandement, Montsir?

O R O N T E.

Oui.

S B R I G A N I.

J'en suis aise beaucoup, Montsir.

O R O N T E.

Mais, pourquoi cela?

S B R I G A N I.

L'est, Montsir, pour un petit raisonne de conséquence pour nous.

O R O N T E.

Mais encore, pourquoi?

S B R I G A N I.

L'est, Montsir, que sti Montsir Oronte donne son fille en mariage à un certe Montsir de Pourcegnac.

O R O N T E.

Hé bien?

S B R I G A N I.

Et sti Montsir de Pourcegnac, Montsir, l'est un homme que doivre beaucoup grandement, à dix ou douze marchandes flamandes qui éte venus ici.

O R O N T E.

Ce Monsieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands?

S B R I G A N I.

Oui, Montsir; &, depuis huitte mois, nous afoir obtenir un petit sentence contre lui; & lui à remettre à payer tout se créancier de sti mariage que sti Montsir Oronte donne pour son fille.

O R O N T E.

Hon, hom ! Il a remis là à payer ses créanciers?

S B R I G A N I.

Oui, Montsir, & avec un grant défotion nous tous attendre sti mariage.

O R O N T E.

[à part.]

L'avis n'est pas mauvais. Je vous donne le bon jour.

ISBRI.

SBRIGANI.

Je remercie, Montsir, de la faveur grande.

ORONTE.

Votre très-humble valet.

SBRIGANI.

Je le suis, Montsir, obliger plus que beaucoup  
du bon nouvel que Montsir m'avoir donné.

*Seul, après avoir ôté sa barbe, & dépouillé  
l'habit de flamand qu'il a par dessus le sien.]*

Cela ne va pas mal. Quittons notre ajustement  
de flamand pour songer à d'autres machines;  
& tâchons de semer tant de soupçons & de di-  
vision entre le beau-pere & le gendre, que cela  
rompe le mariage prétendu. Tous deux éga-  
lement sont propres à gober les hameçons qu'on  
leur veut rendre; & entre nous autres fourbes  
de la première classe, nous ne faisons que nous  
jouer, lorsque nous trouvons un gibier aussi  
facile que celui-là.

\*\*\*\*\*

SCENE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,  
SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC *se croyant seul.*

*Piglia lo su, piglia lo su,*

*Signor monsignor.* Que diable est-ce là? [*apercevant Sbrigani.*] Ah!

SBRIGANI.

Qu'est-ce, Monsieur, qu'avez-vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout ce que je vois, me semble lavement.

SBRIGANI.

Comment?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous ne sçavez pas ce qui m'est arrivé dans ce  
logis, à la porte duquel vous m'avez conduit?

SBRIGANI.

Non, vraiment. Qu'est-ce que c'est?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je pensois y être régalez comme il faut.

416 M. DE POURCEAUGNAC,

S B R I G A N I.

Hé bien ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous laisse entre les mains de Monsieur. Des Médecins habillés de noir. Dans une chaise. Tâter le pouls. Comme ainsi soit. Il est fou. Deux gros jousis. Grands chapeaux. *Buon di, buon di.* Six Pantalons. Ta, ra, ta, ta ; ta, ra, ta, ta. *Allegramente, Monsu Pourceaugnac.* Apotiquaire. Lavement. Prenez, Monsieur, prenez, prenez. Il est benin, benin, benin. C'est pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglia lo su, signor monsu, piglia lo, piglia lo, piglia lo su.* Jamais je n'ai été si saoul de sortises.

S B R I G A N I.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela veut dire que cet homme-là, avec ses grandes embrassades, est un fourbe, qui m'a mis dans une maison pour se moquer de moi, & me faire une pièce.

S B R I G A N I.

Cela est-il possible ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute. Ils étoient une douzaine de possédés après mes chausses ; & j'ai eu toutes les peines du monde à m'échaper de leurs pattes.

S B R I G A N I.

Voyez un peu : les mines sont bien trompeuses ! Je l'aurois crû le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnemens, comme il est possible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ne sens-je point le lavement ? Voyez, je vous prie.

S B R I G A N I.

Mé ! il y a quelque petite chose qui approche de cela.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'ai l'odorat & l'imagination toute remplie de cela ;

COMEDIE-BALLET. 417

cela; & il me semble toujours que je vois une douzaine de lavemens qui me couchent en jouë.

SBRIGANI.

Voilà une méchanceté bien grande; & les hommes sont bien traîtres & scelerats!

M. DE POURCEAUGNAC.

Enseignez-moi, de grace, le logis de Monsieur Oronte; je suis bien aise d'y aller tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Ah, ah! Vous êtes donc de complexion amoureuse; & vous avez oüi parler que ce Monsieur Oronte a une fille....

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Je viens l'épouser.

SBRIGANI.

L'é... L'épouser?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

En mariage?

M. DE POURCEAUGNAC.

De quelle façon donc?

SBRIGANI.

Ah! C'est une autre chose; je vous demande pardon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que cela veut dire?

SBRIGANI.

Rien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais encore?

SBRIGANI.

Rien, vous dis-je. J'ai un peu parlé trop vite.

M. DE POURCEAUGNAC.

Jé vous prie de me dire ce qu'il y a là dessous.

SBRIGANI.

Non, cela n'est pas nécessaire.

M. DE POURCEAUGNAC.

De grace.

SBRIGANI.

Point. Je vous prie de m'en dispenser.

S

M.



418 M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

Est-ce que vous n'êtes pas de mes amis ?

SBRIGANI.

Si fait. On ne peut pas l'être davantage.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'est une chose où il y va de l'intérêt du prochain.

M. DE POURCEAUGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI.

Laissez-moi consulter un peu si je le puis faire

[Après s'être un peu éloigné de Monsieur de Pourceaugnac.]

en conscience. C'est un homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa fille le plus avantageusement qu'il est possible; & il ne faut nuire à personne. Ce sont des choses qui sont connues à la vérité; mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, & il est défendu de scandaliser son prochain. Cela est vrai; mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut surprendre, & qui, de bonne foi, vient se marier avec une fille qu'il ne connoit pas, & qu'il n'a jamais vûe; un gentilhomme plein de franchise, pour qui je me sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son ami, prend confiance en moi, & me donne une ba-

[à M. de Pourceaugnac.]

gue à garder pour l'amour de lui. Oui, je trouve que je puis vous dire les choses sans blesser ma conscience; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, & d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là mène une vie deshonnête, cela seroit un peu trop fort; cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante aussi n'est pas assez; celui de coquette achevée, me semble

pro-

propre à ce que nous voulons, & je m'en puis  
servir pour vous dire honnêtement ce qu'elle est.

M. DE POURCEAUGNAC.

L'on me veut donc prendre pour duppe?

SBRIGANI.

Peut-être, dans le fond, n'y a-t-il pas tant de  
mal que tout le monde croit; & puis il y a des  
gens, après tout, qui se mettent au-dessus de  
ces sortes de choses, & qui ne croient pas que  
leur honneur dépende:..

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur, je ne me veux point  
mettre sur la tête un chapeau comme celui-là,  
& l'on aime à aller le front levé dans la famil-  
le des Pourceaugnaes.

SBRIGANI.

Voilà le pere.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce vieillard-là?

SBRIGANI.

Oui. Je me retire.

\*\*\*\*\*

SCENE V.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

Bon jour, Monsieur, bon jour.

ORONTE.

Serviteur, Monsieur, serviteur.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes Monsieur Oronte, n'est-ce pas?

ORONTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Et moi, Monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Croyez vous, Monsieur Oronte, que les Lima-  
sins soient des sots?

S S

ORONTE

ORONTE.

Croyez-vous, Monsieur de Pourceaugnac, que les Parisiens soient des bêtes ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginez-vous, Monsieur Oronte, qu'un homme comme moi soit affamé de femme ?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, Monsieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne soit affamée de mari ?

\*\*\*\*\*

SCENE VI.

JULIE, ORONTE, MONSIEUR  
DE POURCEAUGNAC.

JULIE.

ON vient de me dire, mon pere, que Monsieur de Pourceaugnac est arrivé. Ah ! Le voilà, sans doute, & mon cœur me le dit. Qu'il est bien fait ! Qu'il a bon air ! Et que je suis contente d'avoir un tel époux ! Souffrez que je l'embrasse, & que je lui témoigne....

ORONTE.

Doucement, ma fille, doucement.

M. DE POURCEAUGNAC *à part*.

Tud eu ! Quelle gilante ! Comme elle prend feu d'abord.

ORONTE.

Je voudrois bien sçavoir, Monsieur de Pourceaugnac, par quelle raison vous venez....

JULIE s'approche de Monsieur de Pourceaugnac, le regarde d'un air languissant, & lui veut prendre la main.

Que je suis aise de vous voir ! Et que je brûle d'impatience...

ORONTE.

Ah ! Ma fille, ôtez-vous de là, vous dis-je.

M. DE POURCEAUGNAC *à part*.

Oh, oh ! Quelle égrillard !

ORONTE.

ORONTE.

Je voudrois bien, dis-je, sçavoir par quelle raison, s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de.....  
[Julie continue le même jeu.]

M. DE POURCEAUGNAC à part. )  
Vertu de ma vie!

ORONTE à Julie.

Encore? Qu'est-ce à dire cela?

JULIE.

Ne voulez-vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez choisi?

ORONTE.

Non, Rentrez là-dedans.

JULIE.

Laissez-moi le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dis-je.

JULIE.

Je veux demeurer là, s'il vous plaît.

ORONTE.

Je ne veux pas, moi; & si tu ne rentres tout-à-l'heure, je...

JULIE.

Hé bien, je rentre.

ORONTE.

Ma fille est une sotte, qui ne sçait pas les choses.

M. DE POURCEAUGNAC à part.

Comme nous lui plaisons!

ORONTE à Julie qui est restée, après avoir fait quelques pas pour s'en aller.

Tu ne veux pas te retirer?

JULIE.

Quand est-ce donc que vous me marierez avec Monsieur?

ORONTE.

Jamais; & tu n'es pas pour lui.

JULIE.

Je le veux avoir, moi, puisque vous me l'avez promis.

ORONTE.

Si je te l'ai promis, je te le dépromets.

422 M. DE POURCEAUGNAC,

M. DE POURCEAUGNAC à *Paris*  
Elle voudroit bien me tenir.

JULIE.

Vous avez beau faire, nous serons mariés ensemble en dépit de tout le monde.

ORONTE.

Je vous empêcherai bien tous deux, je vous assure. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend.

\*\*\*\*\*

### SCÈNE VII.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

MON Dieu! Notre beau-père prétendu, ne vous fatiguez point tant; on n'a pas envie de vous enlever votre fille, & vos grimaces n'attraperont rien.

ORONTE.

Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche? Et qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde; & voir, en se mariant, si son honneur a bien toutes ses sûretés?

ORONTE.

Je ne sçais pas ce que cela veut dire; mais vous êtes-vous mis dans la tête, qu'un homme de soixante & trois ans ait si peu de cervelle, & considère si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous sçavez; & qui a été mis chez un Médecin pour être pancé?

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est une pièce que l'on m'a faite, & je n'ai aucun mal.

ORONTE.

Le Médecin me l'a dit lui-même.

M.

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Médecin en a menti. Je suis gentilhomme,  
& je le veux voir l'épée à la main.

ORONTE.

Je sçais ce que j'en dois croire; & vous ne m'abuserez pas là-dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelles dettes?

ORONTE.

La feinte ici est inutile; & j'ai vû le marchand flamand, qui, avec les autres créanciers, a obtenu depuis huit mois sentence contre vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel marchand flamand? Quels créanciers?

Quelle sentence obtenue contre moi?

ORONTE.

Vous sçavez bien ce que je veux dire.

\*\*\*\*\*

S C E N E VII.

LUCETTE, ORONTE, MONSIEUR  
DE POURCEAUGNAC.

LUCETTE contrefaisant une Languedocienne.

AH! Tu es affi, & à la fi yeu te trobi après  
abé fait tant de passés. Podes-tu, scélerat,  
podes-tu sousteni ma bisto?

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que veut cette femme-là?

LUCETTE.

Que te boli, infame! Tu fas sémblan de nou  
me pas connouïsse, & nou rougisses pas, im-  
pudint que tu sios, tu ne rougisses pas de me

[à Oronte.]

beyre? Nou sabi pas, moussur, saquos bous  
dont m'an dir que bouillo espousa la fillo;  
mai yeu bous déclari que yeu soua sa fenno,  
& que y a set ans, Moussur, qu'en passant à  
Pézénas-el auguet l'adresse dambé sas mignar-  
disos, comme sap rapla fayre, de me gagna-

lou.

424 M. DE POURCEAUGNAC,

lou cor, & m'oubligel pra quel moueyen à ly  
donna la man per l'espousa.

ORONTE.

Oh, oh!

M. DE POURCEAUGNAC.

Que diable est-ce ceci?

LUCETTE.

Lou trayte me quitel très ans après, sul pré-  
teste de quelques affaires que l'apelabon dins  
soun pays, & despey noun l'y resçau pur qua-  
so de noubelo, may dins lou tens qui soungéa-  
bîlou mens, m'an dounat abist. que begnio  
dins aquesto billo, per se remarida danbé un  
autro jouena fillo, que sous parens ly an prou-  
curado, sensse saupré res de sou prumié ma-  
riatgé. Y eu ay tout quittat en diligensso, &  
me souïy rendudo dins aqueste loc lou pu leau  
qu'ay poufcut, per m'oupousa en aquel crimi-  
nel mariatgé; & confondre as elys de tout le  
mounde lou plus méchant day hommes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une étrange effrontée!

LUCETTE.

Impudint, n'as pas de honte de m'injuria, al-  
lioc d'être confus day reproches secrets que ta  
consiensso te den fayre?

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi, je suis votre mari?

LUCETTE.

Infame; gausos tu dire lou contrari? Hé tu sa-  
bes bé, per ma penno, que n'es que trop ber-  
tat; & plaguesso al Cel qu'aco nou sougessô  
pas, & que mauquessô layssado dins l'état d'in-  
nouessenço, & dins la tranquillat ouu moun  
amo bibio daban que tous charmes & tas trouu-  
pariés ouu m'en beng esson malheurousomen  
fayre sourty; yeu non serio pas réduit à fayre  
lou triste personatgé que yeu fave présente-  
men; à heyre un marit cruel mespresa touto  
l'ardou que yeu ay per el, & me laissa sensse  
cap de piétat abandonnado à las mourtéles dou-  
lous que yeu ressentî de sas perfidos acciûs.

ORONTE.



ORONTE.

Je ne scaurois m'empêcher de pleurer.

[à M. de Pourceaugnac.]

Allez, vous êtes un méchant homme.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne connois rien à tout ceci.

\*\*\*\*\*

SCENE IX.

NERINE, LUCETTE, ORONTE,  
M. DE POURCEAUGNAC.

NERINE *contrefaisant une Picarde.*

AH! je n'en pis plus, je sis toute éssossée.

Ah! Finfaron, tu m'as bien fait courir,  
tu ne m'écaperas mie. Justiche, justiche; je  
[à Oronte.]

boute empêchement au mariage. Chés mon  
méri, Monsieu, & je veux faire pindre ché  
bon pindâr-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Encore!

ORONTE *à part.*

Quel diable d'homme est ce-ci?

LUCETTE.

Et que boulez-vous dire, ambe vostre empachon  
men, & vostre pendarie? Quaqueu homo est  
vostre marit?

NERINE.

Oui, Medème, & je sis sa femme.

LUCETTE.

A quo es faus, aquos yeu que soun sa fenno,  
& se deuestre pendut, aquo sera yeu que lon  
farai penjat.

NERINE.

Je n'entains mie che baragoin-là.

LUCETTE.

Y en bous disî que yeu soun sa fenno.

NERINE.

Sa femme?

LUCETTE.

Oy.

426 M. DE POURCEAUGNAC,

NERINE.

Je vous dis que chest mi, encore in coup, qui le fis.

LUCETTE.

Et yeu bous soustenir yeu, qu'aques yeu.

NERINE.

Il y a quetre ans qu'il m'a éposée.

LUCETTE.

Et yeu set ans y a que m'a preso per sensio.

NERINE.

J'ai des gairants de tout cho que je di.

LUCETTE.

Tout mon pays lo sap.

NERINE.

No ville en est témoin.

LUCETTE.

Tou Pézenas a bist nostre mariatge.

NERINE.

Tout chin Quentin a assisté à no noche.

LUCETTE.

Nou y a res de ran béritable.

NERINE.

Il gn'y a rien de plus certain.

LUCETTE à M. de Pourceaugnac.

Gausos-tu dire lou contrari, valisquos?

NERINE à M. de Pourceaugnac.

Est-che que tu me démentiras, méchain homme?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il est aussi vray l'un que l'autre.

LUCETTE.

Quaign impudensso ! Et coussy, misérable, nou te soubennes plus de la pavro Françon, & del pavre Jeannet, que soun lous fruits de nostre mariatge?

NERINE.

Bayez un peu l'insolence. Quoi, tu ne te souviens mie de chette pauvre ainsain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gaige de te soi?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà deux impudentes carognes!

LU.

LUCETTE.

Beni Françon, beni Jeannet, beni toustou, beni toustaine, beni fayre beyre à un payre dénaturat, la dūretat quel a per nostres.

NERINE.

Venez, Madeleine, me n'ainfain, venez vesen-ichi faire honte à vo pere de l'impudainche qu'il au.

\*\*\*\*\*

SCENE X.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC,  
LUCETTE, NERINE, PLUSIEURS ENFANS.

LES ENFANS.

AH? Mon papa, mon papa, mon papa?

M. DE POURCEAUGNAC.

Diantre soit des Petits-fils de putains!

LUCETTE.

Couffy, mayte, tu nou fias pas la darniare coufufiu, de ressaupre à tal tous enfans, & de ferma l'aureillo à la tendressio paternello? Tu nou m'escaperat pas, infame, yen te boly seguy pes tout, & te reproucha ton crime jusquos à tant que mesio beniado, & que t'ayo fayt peniat, couqui, te boly fayre penjat.

NERINE.

Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, & d'être insainfible aux caresses de chette pauvre ainfain? Tu ne te sauveras mie de mes pattes; & en dépit de tes dains, je ferai bien voir que je fis ta femme, & je te ferai pindre.

LES ENFANS.

Mon papa, mon papa, mon papa!

M. DE POURCEAUGNAC.

Au secours, au secours! Où fuirai-je? Je n'en puis plus.

ORONTE à Lucette, & à Nerine.

Allez, vous ferez bien de le faire punir, & il mérite d'être pendu.

SCE.

\*\*\*\*\*

## S C È N E X I.

S B R I G A N I *seul.*

JE conduis de l'œil toutes choses, & tout ce-  
la ne va pas mal. Nous fatiguerons tant no-  
tre provincial qu'il faudra, ma foi, qu'il dé-  
guerpisse.

\*\*\*\*\*

## S C È N E X I I.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

S B R I G A N I.

M. DE POURCEAUGNAC.

AH! Je suis assommé. Quelle peine! Quelle  
maudite ville! Assassiné de tous côtés?

S B R I G A N I.

Qu'est-ce, Monsieur? Est-il encore arrivé quel-  
que chose?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Il pleut en ce pays des femmes & des la-  
vemens.

S B R I G A N I.

Comment donc?

M. DE POURCEAUGNAC.

Deux carognes de baragouineuses me sont venu  
accuser de les avoir épousées toutes deux, &  
me menacent de la justice.

S B R I G A N I.

Voilà une méchante affaire; & la justice, en  
ce pays-ci, est rigoureuse en diable contre cet-  
te sorte de crime.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui; mais quand il y auroit information, ajour-  
nement, décret & jugement obtenu par sur-  
prise, défaut & contumace, j'ai la voye de  
confit de jurisdiction pour temporiser; & ve-  
nir aux moyens de nullité qui seront dans les  
procédures.

S B R I G A N I.

Voilà en parler dans tous les termes; & l'on  
voit bien, Monsieur, que vous êtes du métier.

M.

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi? Point du tout. Je suis gentilhomme.

SBRIGANI.

Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ayez étudié la pratique.

M. DE POURCEAUGNAC.

Point. Ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je serai toujours reçu à mes faits justificatifs, & qu'on ne me sçauroit condamner sur une simple accusation, sans un recollement & confrontation avec mes parties.

SBRIGANI.

En voilà du plus fin encore.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là me viennent sans que je les sçache.

SBRIGANI.

Il me semble que le sens commun d'un gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit, & de l'ordre de la justice; mais non pas à sçavoir les vrais termes de la chicane.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce sont quelques mots que j'ai retenus en lisant les romans.

SBRIGANI.

Ah! Fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque Avocat pour consulter mon affaire.

SBRIGANI.

Je le veux, & vais vous conduire chez deux hommes fort habiles; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point surpris de leur manière de parler; ils ont contracté du barreau certaine habitude de déclamation, qui fait que l'on diroit qu'ils chantent, & vous prendrez pour musique tout ce qu'ils vous diront.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me disent ce que je veux sçavoir?

SCÈ.

\*\*\*\*\*

S C E N E X I I I.

M. DE POURCEAUGNAC, SERIGANI, deux  
AVOCATS, deux PROCUREURS,  
deux SERGENS.

1. AVOCAT *trainant ses paroles en chantant.*

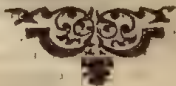
*La polygamie est un cas,  
Est un cas pendable.*

2. AVOCAT *chantant fort vite, Et en bre-  
douillant.*

*Votre fait.*

*Est clair Et net ;  
Et tout le droit,  
Sur cet endroit,  
Conclus tout droit.*

*Si vous consultez nos Auteurs,  
Législateurs Et Glossateurs,  
Justinian, Papinian,  
Ulpian, Et Tribonian,  
Fernand, Rebuffe, Jean Imole,  
Paul Castre, Julian, Barbole,  
Jafon, Alciat, Et Cujas,  
Ce grand homme si capable,  
La polygamie est un cas,  
Est un cas pendable.*



\*\*\*\*\*

ENTREE DE BALLET.

*Danse de deux Procureurs, Et de deux sergens.  
Pendant que le 2. AVOCAT chanse les pa-  
roles qui suivent.*

*T*ous les peuples poliois,  
Et bien sentés,  
Les françois, anglois, hollandois.  
Danois, suédois, polonois,  
Portugais, espagnols, flumans,  
Italiens, allemans,  
Sur ce fait tiennent loi semblable;  
Et l'affaire est sans embarras.  
La polygamie est un cas,  
Est un cas pendable.

*Le 1. AVOCAT chante celles-ci.*  
La polygamie est un cas,  
Est un cas pendable.

*[Monsieur de Pourceaugnac impuissienot, les  
chasse.]*

*Fin du second Acte.*







# ACTE TROISIEME.

## SCENE PREMIERE.

ERASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

OUI, les choses s'acheminent où nous voulons; &, comme ses lumières sont fort petites, & son sens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur si grande de la sévérité de la justice de ce pays, & des apprêts qu'on faisoit déjà pour sa mort, qu'il veut prendre la fuite; &, pour se dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'est résolu à se déguiser, & le déguisement qu'il a pris, est l'habit de femme.

ERASTE.

Je voudrois bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI.

Songez de votre part à achever la comédie; &, tandis que je jouerai mes scènes avec lui, allez-vous-en. *[Il lui parle à l'oreille.]* Vous entendez bien?

ERASTE.

Oui.

SBRIGANI.

Et lorsque je l'aurai mis où je veux...

*[Il lui parle à l'oreille.]*

ERASTE.

Fort bien.

SBRIGANI.

Et quand le pere aura été averti par moi....

*[Il lui parle encore à l'oreille.]*

ERASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voici notre Demoiselle. Allez vite, qu'il ne nous voye ensemble.

SCE-

\*\*\*\*\*

SCENE II.

M. DE POURCEAUGNAC en femme,  
SBRIGANI.

Pour moi, je ne crois pas qu'en cet état on puisse jamais vous connoître; & vous avez la mine comme cela, d'une femme de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Voilà qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la justice ne soient point observées.

SBRIGANI.  
Oui, je vous l'ai déjà dit. Ils commencent ici par faire pendre un homme, & puis ils lui font son procès.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Voilà une justice bien injuste.

SBRIGANI.  
Elle est sévère comme tous les diables, particulièrement sur ces sortes de crimes.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Mais quand on est innocent?

SBRIGANI.  
N'importe. Ils ne s'enquêtent point de cela; & puis, ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays, & ils ne sont point plus ravis que de voir pendre un Limosin.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Qu'est-ce que les Limosins leur ont donc fait?

SBRIGANI.  
Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse & du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avoué que je suis pour vous dans une peur épouvantable; & je ne me consolerois de ma vie, si vous veniez à être pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.  
Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhomme d'être pendu; & qu'une preuve comme celle-là, feroit tort à nos titres de noblesse.

S B R I G A N I.

Vous avez raison ; on vous contesterait après cela le titre d'écuyer. Au reste, étudiez-vous, quand je vous mènerai par la main, à bien marcher comme une femme ; & à prendre le langage, & toutes les manières d'une personne de qualité.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laissez-moi faire ; j'ai vû les personnes du bel air. Tout ce qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe.

S B R I G A N I.

Votre barbe n'est rien, & il y a des femmes qui en ont autant que vous. Ça, voyons un peu comme vous ferez. [*après que Monsieur de Pourceaugnac a contrefait la femme de condition*] Bon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Allons donc, mon carrosse ; où est-ce qu'est mon carrosse ? Mon Dieu ! Qu'on est misérable, d'avoir des gens comme cela ! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé ; & qu'on ne me fera point venir mon carrosse ?

S B R I G A N I.

Fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hola, ho, cocher, petit laquais. Ah ! Petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt ! Petit laquais, petit laquais. Où est-ce donc qu'est ce petit laquais ? Ce petit laquais ne se trouvera-t-il point ? Ne me fera-t-on point venir ce petit laquais ? Est-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde ?

S B R I G A N I.

Voilà qui va à merveille ; mais je remarque une chose, cette coëffe est un peu trop déliée, j'en vais querir une un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que deviendrai-je cependant ?

S B R I

S B R I G A N I.

Attendez-moi là, je suis à vous dans un moment; vous n'avez qu'à vous promener.

[Monsieur de Pourceaugnac fait plusieurs tours sur le théâtre, en continuant à contrefaire la femme de qualité.]

\*\*\*\*\*

S C E N E III.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,  
DEUX SUISSÉS.

1. SUISSÉ sans voir M. de Pourceaugnac.

Alions, dépêchons, camarade, ly faut allair tous deux nous à la crève, pour regarter un peu chousticier sti Montsir de Porcegnac, qui l'a été contané par ortonnance à l'être pendu par son cou.

2. SUISSÉ sans voir M. de Pourceaugnac.

Ly faut nous loër un fenestre pour foir sti choustice.

1. S U I S S É.

Ly disent que l'on fait téjà planter un grand potence tout neuve, pour ly accrochir sti Porcegnac.

2. S U I S S É.

Ly sira, mon foi, un grand plaisir, d'y regarter pendre sti limossin.

1. S U I S S É.

Oui, te li foir gambiller les pieds en haut resant tout le monde.

2. S U I S S É.

Ly est un plaçant trôle, oui; ly disent que s'être marié trois foye.

1. S U I S S É.

Sti tiable ly fouloir trois femmes à ly tout seul, ly être bien assez r'une.

2. SUISSÉ appercevant M. de Pourceaugnac.  
Ah! Pon chour, Mameselle.

1. S U I S S É.

Que faire fous là tout seul?

T 2

M.

436 M. DE POURCEAUGNAC,

M. DE POURCEAUGNAC.

J'attends mes gens, Messieurs.

2. S U I S S E.

Ly être belle, par mon foi.

M. DE POURCEAUGNAC.

Doucement, Messieurs.

1. S U I S S E.

Fous, Mameselle, fouloir finir rechouir fous à la creve? Nous faire foir à fous un petit pendent pient choli.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous rends grace.

2. S U I S S E.

L'être un gentilhomme limossin, qui sera pendu chantiment à un grand potence.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai pas de curiosité.

1. S U I S S E.

Ly être là un petit téton qui, l'est trôle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout beau.

1. S U I S S E.

Mon foi, moi couchair pient avec fous.'

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! C'en est trop, & ces sortes d'ordures-là ne se disent point à une femme de ma condition.

2. S U I S S E.

Laisse, toi; l'être moi qui le veut couchair avec elle.

1. S U I S S E.

Moi, ne fouloir pas laisser.

2. S U I S S E.

Moi, li fouloir, moi.

[Les deux suisses tirent M. de Pourceaugnac avec violence.]

1. S U I S S E.

Moi, ne faire rien.

2. S U I S S E.

Toi, l'afoir pient menti.

1. S U I S S E.

Parti, toi, l'afoir menti toi-même,

M.

M. DE POURCEAUGNAC.

Au secours! A la force!

\*\*\*\*\*

SCENE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,  
UN EXEMT, DEUX ARCHERS,  
DEUX SUISSES.

L'EXEMT.

Qu'est-ce? Qu'elle violence est-ce-là? Et que voulez-vous faire à Madame? Allons, que l'on sorte de là, si vous ne voulez que je vous mette en prison.

1. SUISS E.

Parti, pon; toi, ne l'afoir point.

2. SUISS E.

Parti, pon aussi; toi, ne l'afoir point encore;

\*\*\*\*\*

SCENE V.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,  
UN EXEMT.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous suis obligée, Monsieur, de m'avoir délivrée de ces insolens.

L'EXEMT.

Ouais! Voilà un visage qui ressemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas moi, je vous assure.

L'EXEMT.

Ah, ah! Qu'est-ce que veut dire....

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne sçai pas.

L'EXEMT.

Pourquoi donc dites vous cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

T 1

L'E.

438 M. DE POURCEAUGNAC,

L'EXEMT.

Voilà un discours qui marque quelque chose ;  
& je vous arrête prisonnier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé ! Monsieur, de grace !

L'EXEMT.

Non, non, à votre mine, & à vos discours,  
il faut que vous soyiez ce Monsieur de Pour-  
ceaugnac que nous cherchons, qui se soit dé-  
guisé de la sorte ; & vous viendrez en prison  
tout-à-l'heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hélas !

\*\*\*\*\*

S C E N E VI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

SBRIGANI, UN EXEMT,

DEUX ARCHERS.

A SBRIGANI à M. de Pourceaugnac.  
H Ciel ! Que veut dire cela ?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMT.

Oui, oui ; c'est de quoi je suis ravi.

SBRIGANI à l'exemt.

Hé ! Monsieur, pour l'amour de moi, vous  
sçavez que nous sommes amis depuis long-tems,  
je vous conjure de ne le point mener en prison.

L'EXEMT.

Non, il m'est impossible.

SBRIGANI.

Vous êtes homme d'accommodement. N'y a-t-il  
pas moyen d'ajuster cela avec quelques pistoles ?

L'EXEMT à ses archers.

Retirez-vous un peu.

SCE-



\*\*\*\*\*

S C E N E VII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,  
SBRIGANI, UN EXEMT.

SBRIGANI à M. de Pourceaugnac.

[Il faut lui donner de l'argent pour vous laisser aller. Hâtez vite.

M. DE POURCEAUGNAC *donnant de l'argent à Sbrigani.*

Ah! Maudite ville!

SBRIGANI.

Tenez, Monsieur.

L'EXEMT.

Combien y a-t-il?

SBRIGANI.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

L'EXEMT.

Non, mon ordre est trop exprès.

SBRIGANI [*à l'exemt qui veut s'en aller à M. de Pourceaugnac.*]

Mon Dieu! Attendez. Dépêchez, donnez-lui en encore autant.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais....

SBRIGANI.

Dépêchez-vous, vous dis-je, & ne perdez point de tems. Vous auriez un grand plaisir quand vous seriez pendu.

M. DE POURCEAUGNAC

Ah! [*Il donne encore de l'argent à Sbrigani.*]

SBRIGANI à l'exemt.

Tenez, Monsieur.

L'EXEMT à Sbrigani.

Il faut donc que je m'enfuye avec lui; car il n'y auroit point ici de sûreté pour moi. Laissez-le moi conduire, & ne bougez d'ici.

SBRIGANI.

Je vous prie d'en avoir un grand soin.

## L'EXEMT.

Je vous promets de ne le point quitter, que je ne l'aye mis en lieu de sûreté.

M. DE POURCEAUGNAC à *Sbrigani*.  
Adieu. Voilà le seul honnête homme que j'aye trouvé en cette ville.

## SBRIGANI.

Né perdez point de tems. Je vous aime tant, que je voudrois que vous fussiez déjà bien loin. [*Sub.*] Que le Ciel te conduise! Par ma foi, voilà une grande duppe! Mais, voici.....

\*\*\*\*\*

## SCENE VIII.

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI, *seignant de ne pas voir Oronte*.  
AH! Quelle étrange aventure! Quelle fâcheuse nouvelle pour un pere! Pauvre Oronte, que je te plains!

## ORONTE.

Qu'est-ce? Quel malheur me présages-tu?

## SBRIGANI.

Ah! Monsieur, ce perfide Limosin, ce traître de Monsieur de Pourceaugnac vous enlève votre fille.

## ORONTE.

Il m'enlève ma fille?

## SBRIGANI.

Oui. Elle en est devenuë si folle, qu'elle vous quitte pour le suivre; & l'on dit qu'il a un caractère pour se faire aimer de toutes les femmes.

## ORONTE.

Allons vite à la justice. Des archers après eux.

\*\*\*\*\*

## SCENE IX.

ORONTE, ERASTE, JULIE, SBRIGANI.

ERASTE à *Julie*.

ALLons, vous viendrez malgré vous, & je veux vous remettre entre les mains de votre

tre pere. Tenez , Monsieur, voilà votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit ; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération. Car , après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser ; & me guérir absolument de l'amour que j'avois pour elle.

ORONTE.

Ah ! Infame que tu es !

ERASTE à Julie.

Comment ? Me traiter de la sorte après toutes les marques d'amitié que je vous ai données ! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontés de Monsieur votre pere ; il est sage & judicieux dans les choses qu'il fait ; & je ne me plains point de lui, de m'avoir rejeté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ses raisons pour cela. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus ; & quatre ou cinq mille écus est un denier considérable, & qui vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole ; mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laisser d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, & le suivre honteusement, sans le consentement de Monsieur votre pere, après les crimes qu'on lui impute, c'est une chose condamnée de tout le monde, & dont mon cœur ne peut vous faire d'assez sanglans reproches.

JULIE.

Hé bien, oui. J'ai conçu de l'amour pour lui, & je l'ai voulu suivre, puisque mon pere me l'avoit choisi pour époux. Quoi que vous me disiez, c'est un fort honnête homme ; & tous les crimes dont on l'accuse, sont faussetés épouvantables.

ORONTE.

Taisez-vous, vous êtes une impertinente ; & je sçais mieux que vous ce qui en est.

JULIE.

Ce sont, sans doute, des pièces qu'on lui fait;  
[montrant Erasle.]

& c'est peut être lui qui a trouvé cet artifice  
pour vous en dégoûter.

ERASTE.

Moi, je serois capable de cela?

JULIE.

Oui, vous.

ORONTE.

Taisez-vous, vous dis-je. Vous êtes une sotte.

ERASTE.

Non, non, ne vous imaginez pas que j'aie  
aucune envie de détourner ce mariage, & que  
ce soit ma passion qui m'ait forcé à courir après  
vous. Je vous l'ai déjà dit, ce n'est que la seule  
considération que j'ai pour Monsieur votre pe-  
re; & je n'ai pû souffrir qu'un honnête hom-  
me, comme lui, fût exposé à la honte de rous  
les bruits qui pourroient suivre une action com-  
me la vôtre.

ORONTE.

Je vous suis, seigneur Erasle, infiniment obligé.

ERASTE.

Adieu, Monsieur. J'avois toutes les ardeurs  
du monde d'entrer dans votre alliance, j'ai  
fait tout ce que j'ai pû pour obtenir un tel  
honneur; mais j'ai été malheureux, & vous  
ne m'avez pas jugé digne de cette grace. Cela  
n'empêchera pas que je ne conserve pour vous  
les sentimens d'estime & de vénération où vo-  
tre personne m'oblige; &, si je n'ai pû être  
votre gendre, au moins serai-je éternellement  
votre serviteur.

ORONTE.

Arrêtez, seigneur Erasle. Votre procédé me  
touche l'ame; & je vous donne ma fille en  
mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre mari, que Monsieur  
de Pourceaugnac.

ORONTE.

ORONTE.

Et je veux, moi, tout-à-l'heure, que tu prennes le seigneur Erasme. Cà la main.

JULIE.

Non, je n'en ferai rien.

ORONTE.

Je te donnerai sur les oreilles.

ERASTE.

Non, non, Monsieur, ne lui faites point de violence, je vous en prie.

ORONTE.

C'est à elle à m'obéir; & je sçais me montrer le maître.

ERASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là? Et voulez-vous que je possède un corps, dont un autre possédera le cœur?

ORONTE.

C'est un sortilège qu'il lui a donné; & vous verrez qu'elle changera de sentiment avant qu'il soit peu. Donnez-moi votre main. Allons.

JULIE.

Je ne....

ORONTE.

Ah! Que de bruit! Cà, votre main, vous dis-je. Ah, ah, ah!

ERASTE à Julie.

Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous donne la main; ce n'est que de Monsieur votre pere dont je suis amoureux; & c'est lui que j'épouse.

ORONTE.

Je vous suis beaucoup obligé; & j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on fasse venir le Notaire pour dresser le contrat.

ERASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertissement de la saison, & faire entrer les masques, que le bruit des nœces de Monsieur de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la ville.

\*\*\*\*\*

SCENE DERNIERE.

TROUPE DE MASQUES dansans & chantans,

UN MASQUE en Egyptienne.

*S*ortez, sortez de ces lieux,  
Soucis, chagrins & tristesse;  
Venez, venez, ris & jeux,  
Plaisirs, amour & tendresse;  
Ne songeons qu'à nous réjouir,  
La grande affaire est le plaisir.

CHOEUR DE MASQUES chantans.

*Ne songeons qu'à nous réjouir,  
La grande affaire est le plaisir.*

L'EGYPTIENNE.

*A me suivre tous ici,  
Votre ardeur est non commune;  
Et vous êtes en souci  
De votre bonne fortune:  
Soyez toujours amoureux,  
C'est le moyen d'être heureux.*

UN MASQUE en Egyptien.

*Aimons jusqu'au trépas,  
La raison nous y convie.  
Hélas! Si l'on n'aimoit pas,  
Que seroit-ce de la vie?  
Ah! Perdons plutôt le jour,  
Que de perdre notre amour.*

L'EGYPTIEN.

*Les biens,*

L'EGYPTIENNE.

*La gloire,*

L'EGYPTIEN.

*Les grandeurs,*

L'EGYPTIENNE.

*Les sceptres qui sont tant d'envie*

L'E.

COMEDIE-BALLET. 445.

L'EGYPTIEN.

*Tout n'est rien, si l'amour n'y mêle ses ardeurs.*

L'EGYPTIENNE.

*Il n'est point, sans l'amour, de plaisirs dans la vie,*

TOUS DEUX ENSEMBLE.

*Soyons toujours amoureux,  
C'est le moyen d'être heureux.*

CHOEUR.

*Sus, chantons tous ensemble,  
Dançons, sautons, jouons-nous.*

UN MASQUE en pantalon.

*Lorsque pour rire on s'assemble,  
Les plus sages, ce me semble,  
Sont ceux qui sont les plus fous.*

TOUS ENSEMBLE.

*Ne songeons qu'à nous réjouir,  
La grande affaire est le plaisir.*

\*\*\*\*\*

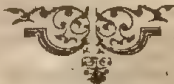
PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Danse de Sauvages.*

II. ENTRE'E DE BALLET.

*Danse de Biscayens.*

F I N.





446 M. DE POURCEAUGNAC.

NOMS DES PERSONNES QUI  
ONT CHANTE & dansé dans Mon-  
sieur de Pourceaugnac, Comédie-Ballet.

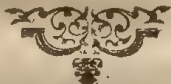
- Une musicienne, *Mademoiselle Hilaire.*  
Deux musiciens, *les Sieurs Estival & Langeais.*  
Deux maîtres à danser, *les Sieurs la Pierre, & Favier.*  
Deux pages dansans, *les Sieurs Beauchamp, & Chicanneau.*  
Quatre curieux de spectacles dansans, *les Sieurs. Noblet, Foubert, Lestang, & Mayeu.*  
Deux suisses dansans. ....  
Deux Médecins grotesques, *il Signor Chiacchiarone, & le Sieur Gaye.*  
Matassins dansans, *les Sieurs Beauchamp, la Pierre, Favier, Noblet, Chicanneau, & Lestang.*  
Deux Avocats chantans, *les Sieurs Estival, & Gaye.*  
Deux Procureurs dansans, *les Sieurs Beauchamp, & Chicanneau.*  
Deux sergens dansans, *les Sieurs la Pierre & Favier.*  
Troupe de masques chantans & dansans.  
Une Egyptienne chantante, *Mademoiselle Hilaire.*  
Un Egyptien chantant, *le Sieur Gaye.*  
Un pantalon chantant, *le Sieur Blondel.*  
Chœur de masques chantans.  
Deux vieilles, *les Sieurs Fernon la cadet, & le Gros.*  
Deux scaramouches, *les Sieurs Estival, & Gingan.*  
Deux pantalons, *les Sieurs Gingan le cadet, & Blondel.*  
Deux Docteurs, *les Sieurs Rebel & Hedouin.*  
Deux paysans, *les Sieurs Langeais, & Deschamps.*  
Sauvages dansans, *les Sieurs Payzan, Noblet, Foubert, & Lestang.*  
Biscayens dansans, *les Sieurs Beauchamp, Favier, Mayeu, & Chicanneau.*

LES AMANS  
MAGNIFIQUES,  
*COMEDIE-BALLET.*

\*\*\*\*\*

## A V A N T - P R O P O S .

LE Roi, qui ne veut que des choses extraordinaires dans tout ce qu'il entreprend, s'est proposé de donner à sa cour un divertissement qui fût composé de tous ceux que le théâtre peut fournir ; & , pour embrasser cette vaste idée, & enchaîner ensemble tant de choses diverses, sa Majesté a choisi pour sujet deux Princes rivaux, qui, dans le champêtre séjour de la vallée de Tempé, où l'on doit célébrer la fête des Jeux Pythiens, régaler à l'envi une jeune Princesse & sa mere, de toutes les galanteries dont ils se peuvent aviser.



\*\*\*\*\*

## A C T E U R S.

## ACTEURS DE LA COMEDIE.

ARISTIONE, Princesse, mere d'Eriphile.  
 ERIPHILE, fille de la Princesse.  
 IPHICRATE, Prince, amant d'Eriphile.  
 TIMOCLES, Prince, amant d'Eriphile.  
 SOSTRATE, Général d'armée, amant d'E-  
 riphile.

CLEONICE, confidente d'Eriphile.

ANAXARQUE, Astrologue.

CLEON, fils d'Anaxarque.

CHOREBE, suivant d'Aristione.

CLITIDAS, plaisant de cour.

Une fausse VENUS, d'intelligence avec A-  
 naxarque.

## ACTEURS DES INTERMEDES.

## PREMIER INTERMEDE.

EOLE,

TRITONS, chantans.

FLEUVES, chantans.

AMOURS, chantans.

PECHEURS DE CORAIL, dansans.

NEPTUNE.

SIX DIEUX MARINS, dansans.

## DEUXIEME INTERMEDE.

TROIS PANTOMIMES, dansans.

## TROISIEME INTERMEDE.

LA NYMPHE de la vallée de Tempé.

## ACTEURS DE LA PASTORALE

*en musique.*

TIRCIS, berger, amant de Caliste.

CALISTE, bergère.

LICASTE, berger, ami de Tircis.

MENANDRE, berger, ami de Tircis.

PREMIER SATYRE, amant de Caliste.

SECOND SATYRE, amant de Caliste.

SIX

SIX DRYADES, )  
SIX FAUNES, ) dansans.

CLIMENE, bergère.

PHILINTE, berger.

TROIS PETITES DRYADES, )  
TROIS PETITS FAUNES, ) dansans.

QUATRIEME INTERMEDE.

HUIT STATUES qui dansent.

CINQUIEME INTERMEDE.

QUATRE PANTOMIMES dansans.

SIXIEME INTERMEDE.

FETE DES JEUX PYTHIENS.

LA PRETRESSE.

DEUX SACRIFICATEURS chantans.

SIX MINISTRES DU SACRIFICE,  
portant des haches, dansans.

CHOEUR DE PEUPLES.

SIX VOLTIGEURS, sautans sur des che-  
vaux de bois.

QUATRE CONDUCTEURS D'ES-  
CLAVES, dansans.

HUIT ESCLAVES, dansans.

QUATRE HOMMES, armés à la grecque.

QUATRE FEMMES, armées à la grecque.

UN HERAUT.

SIX TROMPETTES.

UN TIMBALLIER.

APOLLON.

SUIVANS D'APOLLON dansans.

*La scène est en Thessalie, dans la vallée de  
Tempé.*





LES AMANS MAGNIFIQUES.

*J. Punt delin. et fecit, 1740.*










# LES AMANS

## MAGNIFIQUES,

### COMEDIE-BALLET.

\*\*\*\*\*

## PREMIER INTERMEDE.

*Le théâtre représente une vaste mer bordée de chaque côté de quatre grands rochers, dont le sommet porte chacun un fleuve appuyé sur une urne. Au pied de ces rochers sont douze Tritons, & dans le milieu de la mer, quatre Amours sur des dauphins; Eole est élevé au dessus des ondes sur un nuage.*

### SCENE PREMIERE.

EOLE, FLEUVES, TRITONS, AMOURS.

EOLE.

Vents, qui troublez les plus beaux jours,  
Rentrez dans vos grottes profondes;  
Et laissez regner sur les ondes  
Les Zéphirs & les Amours.

\*\*\*\*\*

### SCENE II.

*La mer se calme, & du milieu des ondes, on voit s'élever une ville. Huit pêcheurs sortent du fond de la mer avec des nacres de perle, & des branches de corail.*

EOLE, FLEUVES, TRITONS, AMOURS,  
PECHEURS DE CORAIL.

UN TRITON.

Quels beaux yeux ont percé nos demeures  
humides?

Venez, venez, Tritons; cachez-vous, Néréides.  
CHOEUR

## 452 LES AMANS MAGNIFIQUES,

### CHOEUR DE TRITONS.

Allons tous au devant de ces Divinités;  
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs  
beautés.

### UN AMOUR.

Ah! Que ces Princesses sont belles!

### UN AUTRE AMOUR.

Quels sont les cœurs qui ne s'y rendroient pas?

### UN AUTRE AMOUR.

La plus belle des immortelles,  
Notre mere, a bien moins d'appas.

### CHOEUR.

Allons tous au devant de ces Divinités;  
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs  
beautés.

### PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Les pêcheurs forment une danse, après laquelle  
ils vont se placer chacun sur un rocher au des-  
sous d'un Fleuve.*

### UN TRITON.

Quel noble spectacle s'avance?  
Neptune, le grand Dieu Neptune, avec sa cour,  
Vient honorer ce beau jour  
De son auguste présence:

### CHOEUR.

Redoublons nos concerts;  
Et faisons retentir dans le vague des airs  
Notre réjouissance.

\*\*\*\*\*

### SCENE III.

NEPTUNE, DIEUX MARINS, FOLE,  
TRITONS, FLEUVES, AMOURS,  
PECHEURS.

### II. ENTRE'E DE BALLET.

*Neptune danse avec sa suite. Les Tritons, les  
Fleuves, Et les pêcheurs accompagnent ses pas  
de gestes différens, Et de bruit de conques de perles.*

*Fin du premier Intermede.*

*Vers*

*Vers pour le ROI, représentant Neptune.*

LE Ciel, entre les Dieux les plus considérés  
Me donne pour partage un rang considérable ;  
Et, me faisant régner sur les flots azurés,  
Rend à tout l'univers mon pouvoir redoutable.

Il n'est aucune terre, à me bien regarder,  
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande,  
Point d'Etats qu'à l'instant je ne pûsse inonder  
Des flots impétueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arrêter le fier débordement,  
Et d'une triple digue à leur force opposée,  
On les verroit forcer le ferme empêchement ;  
Et se faire en tous lieux une ouverture aisée.

Mais je sçais retenir la fureur de ces flots  
Par la sage équité du pouvoir que j'exerce ;  
Et laisser en tous lieux, au gré des matelots,  
La douce liberté d'un paisible commerce.

On trouve des écueils par fois dans mes Etats,  
On voit quelques vaisseaux y périr par l'orage ;  
Mais contre ma puissance on n'en murmure pas,  
Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage.

*Pour Monsieur LE GRAND, représentant un  
Dieu marin.*

L'Empire où nous vivons, est fertile en trésors ;

Tous les mortels en foule accourent sur ses bords ;

Et, pour faire bien-tôt une haute fortune,  
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de Neptune.

454 LES AMANS MAGNIFIQUES,

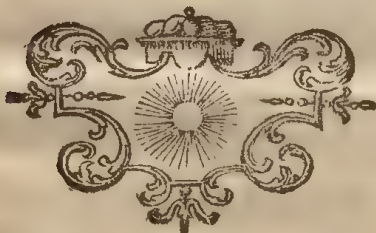
*Pour le Marquis DE VILLEROI, représentant  
un Dieu marin.*

Sur la foi de ce Dieu de l'empire flottant  
On peut bien s'embarquer avec toute assu-  
rance ;

Les flots ont de l'inconstance,  
Mais le Neptune est constant.

*Pour le Marquis DE RASSENT, représentant  
un Dieu marin.*

Voguez sur cette mer d'un zèle inébranlable,  
C'est le moyen d'avoir Neptune favorable,





LES AMANS  
MAGNIFIQUES,  
COMEDIE-BALLET.

\*\*\*\*\*

ACTE PREMIER.  
SCENE PREMIERE.

SOSTRATE, CLITIDAS.

CLITIDAS à part.

IL est attaché à ses pensées.

SOSTRATE se croyant seul.

Non, Sostrate, je ne vois rien où tu puisses avoir recours; & tes maux sont d'une nature à ne te laisser nulle espérance d'en sortir.

CLITIDAS à part.

Il raisonne tout seul.

SOSTRATE se croyant seul.

Hélas!

CLITIDAS à part.

Voilà des soupirs qui veulent dire quelque chose; & ma conjecture se trouvera véritable.

SOSTRATE se croyant seul.

Sur quelles chimères, dis-moi, pourrois-tu bâtir quelque espoir? Et que peux-tu envisager que l'affreuse longueur d'une vie malheureuse, & des ennuis à ne fuir que par la mort?

CLITIDAS à part.

Cette tête là est plus embarrassée que la mienne.

SOSTRATE se croyant seul.

Ah! Mon cœur! Ah! Mon cœur! Où m'avez-vous jetté?

CLL

# 456 LES AMANS MAGNIFIQUES,

CLITIDAS.

Serviteur, seigneur Sostrate.

SOSTRATE.

Où vas-tu, Clitidas?

CLITIDAS.

Mais, vous plutôt, que faites-vous ici? Et quelle secrète mélancolie, quelle humeur sombre, s'il vous plaît, vous peut retenir dans ces bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la fête, dont l'amour du Prince Iphicrate vient de régaler sur la mer la promenade des Princesses, tandis qu'elles y ont reçu des cadeaux merveilleux de musique & de danse, & qu'on a vu les rochers & les ondes se parer de Divinités pour faire honneur à leurs attraits?

SOSTRATE.

Je me figure assez, sans la voir, cette magnificence; & tant de gens, d'ordinaire, s'empres- sent à porter de la confusion dans ces sortes de fêtes, que j'ai crû à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS.

Vous sçavez que votre présence ne gêne jamais rien, & que vous n'êtes point de trop en quel- que lieu que vous soyez. Votre visage est bien venu par tout; & il n'a garde d'être de ces visages disgraciés, qui ne sont jamais bien reçûs des regards souverains. Vous êtes également bien auprès des deux Princesses; & la mere & la fille vous font assez connoître l'estime qu'elles font de vous, pour n'appréhender pas de fatiguer leurs yeux; & ce n'est pas cette crainte, enfin, qui vous a retenu.

SOSTRATE.

J'avouë que je n'ai pas naturellement grande curiosité pour ces sortes de choses.

CLITIDAS.

Mon Dieu! Quand on n'auroit nulle curiosité pour les choses, on en a toujours pour aller où l'on trouve tout le monde; &, quoi que vous puissiez dire, on ne demeure point tout seul,  
pen-

pendant une fête, à rêver parmi des arbres, comme vous faites, à moins d'avoir en tête quelque chose qui embarrasse.

S O S T R A T E.

Que voudrois-tu que j'y pûsse avoir?

C L I T I D A S.

Ouais! Je ne sçais d'où cela vient; mais il sent ici l'amour. Ce n'est pas moi. Ah! Par ma foi, c'est vous.

S O S T R A T E.

Que tu es fou, Clitidas!

C L I T I D A S.

Je ne suis point fou. Vous êtes amoureux. J'ai le nez délicat, & j'ai senti cela d'abord.

S O S T R A T E.

Sur quoi prends-tu cette pensée?

C L I T I D A S.

Sur quoi? Vous seriez bien étonné si je vous disois encore de qui vous êtes amoureux.

S O S T R A T E.

Moi?

C L I T I D A S.

Oui. Je gage que je vais deviner tout à l'heure celle que vous aimez. J'ai mes secrets aussi bien que notre Astrologue, dont la Princesse Aristione est entêtée; & s'il a la science de lire dans les astres la fortune des hommes, j'ai celle de lire dans les yeux le nom des personnes qu'on aime. Tenez-vous un peu, & ouvrez les yeux. E, par, foi, é; r, i, ri, éri; p, h, i, phi, ériphi; l, e, le, Eriphile. Vous êtes amoureux de la Princesse Eriphile.

S O S T R A T E.

Ah! Clitidas, j'avouë que je ne puis cacher mon trouble; & tu me frappes d'un coup de foudre.

C L I T I D A S.

Vous voyez si je suis sçavant.

S O S T R A T E.

Hélas! Si par quelque aventure tu as pû découvrir le secret de mon cœur, je te conjure, au moins, de ne le révéler à qui que ce soit;



# 458 LES AMANS MAGNIFIQUES.

&, sur tout, de le tenir caché à la belle Princesse, dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS.

Et, sérieusement parlant, si dans vos actions j'ai bien pû connoître depuis un tems la passion que vous voulez tenir secrète, pensez vous que la Princesse Eriphile puisse avoir manqué de lumière pour s'en appercevoir? Les belles, croyez-moi, sont toujours les plus clairvoyantes à découvrir les ardeurs qu'elles causent; & le langage des yeux & des soupirs se fait entendre, mieux qu'à tout autre, à celles à qui il s'adresse.

SOSTRATE.

Laissons-la, Clitidas, laissons-la voir, si elle peut, dans mes soupirs & mes regards, l'amour que ses charmes m'inspirent; mais gardons bien que par mille autres voyes elle en apprenne rien.

CLITIDAS.

Et qu'appréhendez-vous? Est-il possible que ce même sostrate qui n'a pas craint ni Brennus, ni tous les Gaulois, & dont le bras a si glorieusement contribué à nous défaire de ce déluge de barbares qui ravageoit la Grèce, est-il possible, dis-je, qu'un homme si assuré dans la guerre, soit si timide en amour, & que je le voye trembler à dire seulement qu'il aime?

SOSTRATE.

Ah! Clitidas, je tremble avec raison; & tous les Gaulois du monde ensemble sont bien moins redoutables, que deux beaux yeux pleins de charmes.

CLITIDAS.

Je ne suis pas de cet avis; & je sçais bien, pour moi, qu'un seul Gaulois, l'épée à la main, me feroit beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux ensemble les plus charmans du monde. Mais, dites-moi un peu, qu'espérez-vous faire?

SOSTRATE.

Mourir, sans déclarer ma passion.

CLIT.

CLITIDAS.

L'espérance est belle. Allez, allez, vous vous moquez, un peu de hardiesse réussit toujours aux amans; il n'y a en amour que les honteux qui perdent, & je dirois ma passion à une Déesse, moi, si j'en devenois amoureux.

SOSTRATE.

Trop de choses, hélas! condamnent mes feux à un éternel silence.

CLITIDAS.

Et quoi?

SOSTRATE.

La bassesse de ma fortune, dont il plaît au Ciel de rabattre l'ambition de mon amour; le rang de la Princesse, qui met entre elle & mes desirs une distance si fâcheuse; la concurrence de deux Princes appuyés de tous les grands titres qui peuvent soutenir les prétentions de leurs flâmes; de deux Princes, qui par mille & mille magnificences se disputent à tous momens la gloire de sa conquête, & sur l'amour de qui on attend tous les jours de voir son choix se déclarer; mais, plus que tout, Clitidas, le respect inviolable où ses beaux yeux assujettissent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS.

Le respect bien souvent n'oblige pas tant que l'amour; & je me trompe fort, ou la jeune Princesse a connu votre flâme, & n'y est pas insensible.

SOSTRATE.

Ah! Ne t'avise point de vouloir flater par pitié le cœur d'un misérable.

CLITIDAS.

Ma conjecture est fondée. Je lui vois reculer beaucoup le choix de son époux, & je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous sçavez que je suis auprès d'elle en quelque espèce de faveur, que j'y ai les accès ouverts, & qu'à force de me tourmenter je me suis acquis le privilège de me mêler à la conversation, & de parler à tort & à travers de toutes

460 LES AMANS MAGNIFIQUES,

choses. Quelquefois cela ne me réussit pas, mais quelquefois aussi cela me réussit. Laissez-moi faire, je suis de vos amis, les gens de mérite me touchent; & je veux prendre mon tems pour entretenir la Princesse de...

S O S T R A T E.

Ah! De grace, quelque bonté que mon malheur t'inspire, garde-toi bien de lui rien dire de ma flamme. J'aimerois mieux mourir que de pouvoir être accusé par elle de la moindre témérité, & ce profond respect où ses charmes divins. ...

C L I T I D A S.

Taisons-nous. Voici tout le monde.

~~~~~

S C E N E II.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES,  
SOSTRATE, ANAXARQUE,  
CLEON, CLITIDAS.

A R I S T I O N E à Iphicrate.

Prince, je ne puis me lasser de le dire, il n'est point de spectacle au monde qui puisse le disputer en magnificence à celui que vous venez de nous donner. Cette fête a eu des ornemens qui l'emportent, sans doute, sur tout ce que l'on sçauroit voir, & elle vient de produire à nos yeux quelque chose de si noble, de si grand, & de si majestueux, que le Ciel même ne sçauroit aller au-delà; & je puis dire assurément qu'il n'y a rien dans l'univers qui s'y puisse égaler.

T I M O C L E S.

Ce sont des ornemens dont on ne peut pas espérer que toutes les fêtes soient embellies; & je dois fort trembler, Madame, pour la simplicité du petit divertissement que je m'apprete à vous donner dans le bois de Diane.

A R I S T I O N E.

Je crois que nous n'y verrons rien que de fort agréable; & certes, il faut avouer que la campagne

pagne a lieu de nous paroître belle, & que nous n'avons pas le tems de nous ennuyer dans cet agréable séjour qu'ont célébré tous les poëtes sous le nom de Tempé. Car enfin, sans parler des plaisirs de la chasse que nous y prenons à toute heure, & de la solemnité des jeux pythiens que l'on y célèbre tantôt, vous prenez soin l'un & l'autre de nous y combler de tous les divertissemens qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancoliques. D'où vient, Sosstrate, qu'on ne vous a point vû dans notre promenade?

S O S T R A T E.

Une petite indisposition, Madame, m'a empêché de m'y trouver.

I P H I C R A T E.

Sosstrate est de ces gens, Madame, qui croient qu'il ne sied pas bien d'être curieux comme les autres; & il est beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

S O S T R A T E.

Seigneur, l'affectation n'a guères de part à tout ce que je fais; & sans vous faire compliment, il y avoit des choses à voir dans cette fête, qui pouvoient m'attirer, si quelqu'autre motif ne m'avoit retenu.

A R I S T I O N E.

Et Clitidas a-t-il vû cela?

C L I T I D A S.

Oui, Madame. Mais, du rivage.

A R I S T I O N E.

Et pourquoi du rivage?

C L I T I D A S.

Ma foi, Madame, j'ai craint quelqu'un de ces accidens qui arrivent d'ordinaire dans ces consultations. Cette nuit j'ai songé de poisson mort, & d'œufs cassés; & j'ai appris du seigneur Anaxarque, que les œufs cassés, & le poisson mort, signifient malencontre.

A N A X A R Q U E.

Je remarque une chose, que Clitidas n'auroit rien à dire, s'il ne parloit de moi.

462 LES AMANS MAGNIFIQUES,

CLITIDAS.

C'est qu'il y a tant de choses à dire de vous, qu'on n'en sçauroit parler assez.

ANAXARQUE.

Vous pourriez prendre d'autres matières, puisque je vous en ai prié.

CLITIDAS.

Le moyen ? Ne dites-vous pas que l'ascendant est plus fort que tout ; & , s'il est écrit dans les astres que je sois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je résiste à ma destinée ?

ANAXARQUE.

Avec tout le respect, Madame, que je vous dois, il y a une chose qui est fâcheuse dans votre cour, que tout le monde y prenne la liberté de parler, & que le plus honnête homme y soit exposé aux railleries du premier méchant plaisant.

CLITIDAS.

Je vous rends graces de l'honneur. ....

ARISTIONE à *Anaxarque*.

Que vous êtes fou, de vous chagriner de ce qu'il dit !

CLITIDAS.

Avec tout le respect que je dois à Madame, il y a une chose qui m'étonne dans l'astrologie, que des gens qui sçavent tous les secrets des Dieux, & qui possèdent des connoissances à se mettre au dessus de tous les hommes, aient besoin de faire leur cour, & de demander quelque chose.

ANAXARQUE.

Vous devriez gagner un peu mieux votre argent ; & donner à Madame de meilleures plaisanteries.

CLITIDAS.

Ma foi, on les donne telles qu'on peut. Vous en parlez fort à votre aise ; & le métier de plaisant n'est pas comme celui d'Astrologue. Bien mentir, & bien plaisanter, sont deux choses

les fort différentes ; & il est bien plus facile de tromper les gens , que de les faire rire.

A R I S T I O N E.

Hé ? Qu'est-ce donc que cela veut dire ?

CLITIDAS *se parlant à lui-même.*

Paix, impertinent que vous êtes. Ne sçavez-vous pas bien que l'Astrologie est une affaire d'Etat, & qu'il ne faut point toucher à cette corde-là. Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous vous émancipez trop, & vous prenez de certaines libertés qui vous joueront un mauvais tour ; je vous en avertis. Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cul, & qu'on vous chassera comme un faquin. Taisez-vous, si vous êtes sage.

A R I S T I O N E.

Où est ma fille ?

T I M O C L E S.

Madame, elle s'est écartée : & je lui ai présenté une main qu'elle a refusé d'accepter.

A R I S T I O N E.

Princes, puisque l'amour que vous avez pour Eriphile, a bien voulu se soumettre aux loix que j'ai voulu vous imposer, puisque j'ai scû obtenir de vous que vous fussiez rivaux sans devenir ennemis, & qu'avec pleine soumission aux sentimens de ma fille, vous attendez un choix dont je l'ai faite seule maîtresse, ouvrez-moi tous deux le fond de votre ame, & me dites sincèrement quel progrès vous croyez l'un & l'autre avoir fait sur son cœur ?

T I M O C L E S.

Madame, je ne suis point pour me flater, j'ai fait ce que j'ai pû pour toucher le cœur de la Princesse Eriphile, & je m'y suis pris, que je crois, de toutes les tendres manières dont un amant se peut servir. Je lui ai fait des hommages soumis de tous mes vœux, j'ai montré des assiduités, j'ai rendu des soins chaque jour, j'ai fait chanter ma passion aux voix les plus touchantes, & l'ai fait exprimer en vers aux plumes les plus délicates, je me suis plaint de



## 464 LES AMANS MAGNIFIQUES,

mon martyre en des termes passionnés, j'ai fait dire à mes yeux, aussi-bien qu'à ma bouche, le désespoir de mon amour, j'ai poussé à ses pieds des soupirs languissans, j'ai même répandu des larmes, mais tout cela inutilement; & je n'ai point connu qu'elle ait dans l'ame aucun ressentiment de mon ardeur.

**A R I S T I O N E.**

Et vous, Prince?

**I P H I C R A T E.**

Pour moi, Madame, connoissant son indifférence, & le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on lui rend, je n'ai voulu perdre auprès d'elle, ni plaintes, ni soupirs, ni larmes. Je sçais qu'elle est toute soumise à vos volontés, & que ce n'est que de votre main seule qu'elle voudra prendre un époux. Aussi n'est-ce qu'à vous que je m'adresse pour l'obtenir; à vous, plutôt qu'à elle, que je rends tous mes soins & tous mes hommages. Et plût au Ciel, Madame, que vous eussiez pû vous résoudre à tenir sa place, que vous eussiez voulu jouir des conquêtes que vous lui faites, & recevoir pour vous les vœux que vous lui renvoyez!

**A R I S T I O N E.**

Prince, le compliment est d'un amant adroit, & vous avez entendu dire qu'il falloit cajoler les meres pour obtenir les filles; mais ici, par malheur, tout cela devient inutile, & je me suis engagée à laisser le choix tout entier à l'inclination de ma fille.

**I P H I C R A T E.**

Quelque pouvoir que vous lui donniez pour ce choix, ce n'est point compliment, Madame, que ce que je vous dis. Je ne recherche la Princesse Eriphile, que parce qu'elle est votre sang; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous; & c'est vous que j'adore en elle.

**A R I S T I O N E.**

Voilà qui est fort bien.

**I P H I -**



IPHICRATE.

Oui, Madame, toute la terre voit en vous des attraits & des charmes, que je.....

ARISTIONE.

De grace, Prince, ôtons ces charmes & ces attraits. Vous sçavez que ce sont des mots que je retranche des complimens qu'on me veut faire. Je souffre qu'on me louë de ma sincérité. Qu'on dise que je suis une bonne Princesse, que j'ai de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes amis, & de l'estime pour le mérite & la vertu, je puis tâter de tout cela; mais, pour les douceurs de charmes & d'attraits, je suis bien aise qu'on ne m'en serve point; & quelque vérité qui s'y pût rencontrer, on doit faire quelque scrupule d'en goûter la louange, quand on est mere d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE.

Ah! Madame, c'est vous qui voulez être mere, malgré tout le monde, il n'est point d'yeux qui ne s'y opposent; & si vous le vouliez, la Princesse Eriphile ne seroit que votre sœur.

ARISTIONE.

Mon Dieu! Prince, je ne donne point dans tous ces galimathias où donnent la plupart des femmes; je veux être mere, parce que je le suis; & ce seroit en vain que je ne le voudrois pas être. Ce titre n'a rien qui me choque, puisque, de mon consentement, je me suis exposée à le recevoir. C'est un foible de votre sexe, dont, grace au Ciel, je suis exemte; & je ne m'embarasse point de ces grandes disputes d'âge, sur quoi nous voyons tant de folles. Revenons à notre discours. Est-il possible que jusques ici vous n'ayez pu connoître où panche l'inclination d'Eriphile?

IPHICRATE.

Ce sont obscurités pour moi.

TIMOCLS.

C'est pour moi un mystère impénétrable.

466 LES AMANS MAGNIFIQUES,

A R I S T I O N E.

La pudeur, peut-être, l'empêche de s'expliquer à vous & à moi. Servons-nous de quelqu'autre pour découvrir le secret de son cœur. Sostrate, prenez de ma part cette commission ; & rendez cet office à ces Princes, de savoir adroitement de ma fille, vers qui des deux ses sentimens peuvent tourner.

S O S T R A T E.

Madame, vous avez cent personnes dans votre cour, sur qui vous pourriez mieux verser l'honneur d'un tel emploi ; & je me sens mal propre à bien exécuter ce que vous souhaitez de moi.

A R I S T I O N E.

Votre mérite, Sostrate, n'est point borné aux seuls emplois de la guerre. Vous avez de l'esprit, de la conduite, de l'adresse ; & ma fille fait cas de vous.

S O S T R A T E.

Quelqu'autre mieux que moi, Madame. . . .

A R I S T I O N E.

Non, non. En vain vous vous en défendez.

S O S T R A T E.

Puisque vous le voulez, Madame, il vous faut obéir ; mais je vous jure que, dans toute votre cour, vous ne pouviez choisir personne qui ne fût en état de s'acquitter beaucoup mieux que moi d'une telle commission.

A R I S T I O N E.

C'est trop de modestie, & vous vous acquitterez toujours bien de toutes les choses dont on vous chargera. Découvrez doucement les sentimens d'Eriphile, & faites-la ressouvenir qu'il faut se rendre, de bonne heure, dans le bois de Diane.



\*\*\*\*\*

SCENE III.

IPHICRATE, TIMOCLES,  
SOSTRATE, CLITIDAS.

IPHICRATE à *Softrate*.

Vous pouvez croire que je prends part à l'esti-  
me que la Princesse vous rémoigne.

TIMOCLES à *Softrate*.

Vous pouvez croire, que je suis ravi du choix  
que l'on a fait de vous.

IPHICRATE.

Vous voilà en état de servir vos amis.

TIMOCLES.

Vous avez de quoi rendre de bons offices aux  
gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE.

Je ne vous recommande point mes intérêts.

TIMOCLES.

Je ne vous dis point de parler pour moi.

SOSTRATE.

Seigneurs, il seroit inutile. J'aurois tort de pas-  
ser les ordres de ma commission; & vous trou-  
verez bon que je ne parle, ni pour l'un, ni  
pour l'autre.

IPHICRATE.

Je vous laisse agir comme il vous plaira.

TIMOCLES.

Vous en userez comme vous voudrez.

\*\*\*\*\*

SCENE IV.

IPHICRATE, TIMOCLES,  
CLITIDAS.

IPHICRATE bas à *Clitidas*.

Clitidas se ressouvient bien qu'il est de mes  
amis, je lui recommande toujours de pren-  
dre mes intérêts auprès de sa maîtresse, contre  
ceux de mon rival.

468 LES AMANS MAGNIFIQUES,

*CLITIDAS* *bas à Iphicrate.*  
Laissez-moi faire. Il y a bien de la comparai-  
son de lui à vous; & c'est un Prince bien bâti  
pour vous le disputer.

*IPHICRATE* *bas à Clitidas.*  
Je reconnoîtrai ce service.

\*\*\*\*\*

S C E N E V.

*TIMOCLES, CLITIDAS.*

*TIMOCLES.*

**M**on rival fait sa cour à Clitidas; mais Cliti-  
das sçait bien qu'il m'a promis d'appuyer,  
contre lui, les prétentions de mon amour.

*CLITIDAS.*

Assûrément; & il se moque de croire l'empor-  
ter sur vous. Voilà, auprès de vous, un beau  
petit morveux de Prince.

*TIMOCLES.*

Il n'y a rien que je ne fasse pour Clitidas.

*CLITIDAS* *seul.*

Belles paroles de tous côtés. Voici la Princesse;  
prenons mon tems pour l'aborder.

\*\*\*\*\*

S C E N E VI.

*ERIPHILE, CLEONICE.*

*CLEONICE.*

**O**n trouvera étrange, Madame, que vous vous  
soyez ainsi écartée de tout le monde.

*ERIPHILE.*

Ah! Qu'aux personnes comme nous, qui som-  
mes toujours accablées de tant de gens, un peu  
de solitude est par fois agréable, & qu'après  
mille impertinens entretiens, il est doux de  
s'entretenir avec ses pensées! Qu'on me laisse  
ici promener toute seule.

*CLEONICE.*

Né voudriez-vous pas, Madame, voir un petit  
essai de la disposition de ces gens admirables  
qui veulent se donner à vous? Ce sont des per-  
son-

sonnes qui, par leurs pas, leurs gestes & leurs mouvemens, expriment aux yeux toutes choses; & on appelle cela pantomimes. J'ai tremblé à vous dire ce mot; & il y a des gens dans votre cour qui ne me le pardonneroient pas.

ERIPHILE.

Vous avez bien la mine. Cléonice, de me venir ici régaler d'un mauvais divertissement; car, grace au Ciel, vous ne manquez pas de vouloir produire indifféremment tout ce qui se présente à vous; & vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Aussi est-ce à vous seule qu'on voit avoir recours toutes les muses nécessitantes; vous êtes la grande protectrice du mérite incommode, & tout ce qu'il y a de vertueux indigens au monde, va débarquer chez vous.

CLEONICE.

Si vous n'avez pas envie de les voir, Madame, il ne faut que les laisser là.

ERIPHILE.

Non, non, voyons-les. Faites-les venir.

CLEONICE.

Mais peut-être, Madame, que leur danse sera méchante.

ERIPHILE.

Méchante, ou non, il la faut voir. Ce ne seroit avec vous que reculer la chose, & il vaut mieux en être quitte.

CLEONICE.

Ce ne sera ici, Madame qu'une danse ordinaire; une autre fois....

ERIPHILE.

Point de préambule, Cléonice. Qu'ils dansent.

*Fin du premier Acte.*

\*\*\*\*\*

## II. INTERMEDE.

### ENTREE DE BALLET.

*Trois pantomimes dansent devant Eriphile.*

*Fin du second Intermede.*



# ACTE SECON D.

## SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, CLEONICE.

ERIPHILE.

**V**OILA qui est admirable. Je ne crois pas qu'on puisse mieux danser qu'ils dansent, & je suis bien aise de les avoir à moi.

CLEONICE.

Et moi, Madame, je suis bien aise que vous ayez vû que je n'ai pas si méchant goût que vous avez pensé.

ERIPHILE.

Ne triomphez point tant, vous ne tarderez guères à me faire avoir ma revanche. Qu'on me laisse ici.

\*\*\*\*\*

## S C E N E II.

ERIPHILE, CLEONICE, CLITIDAS.

CLEONICE *allant audevant de Clitidas.*

**J**E vous avertis, Clitidas, que la Princesse veut être seule.

CLITIDAS.

Laissez-moi faire, je suis homme qui sçais ma cour.

\*\*\*\*\*

## S C E N E III.

ERIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS *en chantant.*

**L**A, la, la, la. [*faisant l'étonné, en voyant Eriphile.*] Ah!

ERIPHILE à Clitidas, *qui seint de vouloir s'éloigner.*

Clitidas.

CLI-

CLITIDAS.

Je ne vous avois pas vûë là, Madame.

ERIPHILE.

Approche. D'où viens-tu?

CLITIDAS.

De laisser la Princesse votre mere qui s'en alloit vers le temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ERIPHILE.

Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmans du monde?

CLITIDAS.

Affûrément. Les Princes vos amans y étoient.

ERIPHILE.

Le fleuve Pénée fait ici d'agréables détours.

CLITIDAS.

Fort agréables. Sofstrate y étoit aussi.

ERIPHILE.

D'où vient qu'il n'est pas venu à la promenade?

CLITIDAS.

Il a quelque chose dans la tête qui l'empêche de prendre plaisir à tous ces beaux régals. Il m'a voulu entretenir; mais vous m'avez défendu si expressement de me charger d'aucune affaire auprès de vous, que je n'ai point voulu lui prêter l'oreille; & que je lui ai dit nettement que je n'avois pas le loisir de l'entendre.

ERIPHILE.

Tu as eu tort de lui dire cela, & tu devois l'écouter.

CLITIDAS.

Je lui ai dit d'abord que je n'avois pas le loisir de l'entendre; mais, après, je lui ai donné audience.

ERIPHILE.

Tu as bien fait.

CLITIDAS.

En vérité, c'est un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes soient faits, ne prenant point des manières bruyantes, & des tons de voix affommans, sage & posé en toutes choses, ne parlant jamais  
que



472 LES AMANS MAGNIFIQUES,

que bien à propos , point prompt à décider , point du tout exagérateur incommode ; &c. quelques beaux vers que nos poètes lui aient récités , je ne lui ai jamais ouï dire , voilà qui est plus beau , que tout ce qu'a jamais ait Homère. Enfin , c'est un homme pour qui je me sens de l'inclination ; & , si j'étois Princesse , il ne seroit pas malheureux.

ERIPHILE.

C'est un homme d'un grand mérite , assurément ; mais de quoi t'a-t-il parlé ?

CLITIDAS.

Il m'a demandé si vous aviez témoigné grande joye au magnifique régal que l'on vous a donné , m'a parlé de votre personne avec des transports les plus grands du monde , vous a mise au-dessus du Ciel ; & vous a donné toutes les louanges qu'on peut donner à la Princesse la plus accomplie de la terre , entremêlant tout cela de plusieurs soupirs qui disoient plus qu'il ne vouloit. Enfin , à force de le tourner de tous côtés & de le presser sur la cause de cette profonde mélancolie dont toute la cour s'aperçoit , il a été contraint de m'avouer qu'il étoit amoureux.

ERIPHILE.

Comment amoureux ! Quelle témérité est la sienne ? C'est un extravagant que je ne verrai de ma vie.

CLITIDAS.

De quoi vous plaignez-vous , Madame ?

ERIPHILE.

Avoir l'audace de m'aimer ! Et , de plus , avoir l'audace de le dire !

CLITIDAS.

Ce n'est pas vous , Madame , dont il est amoureux.

ERIPHILE.

Ce n'est pas moi ?

CLITIDAS.

Non , Madame. Il vous respecte trop pour cela ; & est trop sage pour y penser.

ERI-

ERIPHILE.

Et de qui donc, Clitidas?

CLITIDAS.

D'une de vos filles, la jeune Arsinoé.

ERIPHILE.

A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de son amour?

CLITIDAS.

Il l'aime éperduement, & vous conjure d'honorer sa flâme de votre protection.

ERIPHILE.

Moi?

CLITIDAS.

Non, non, Madame. Je vois que la chose ne vous plaît pas. Votre colére m'a obligé à prendre ce détour; & pour vous dire la vérité, c'est vous qu'il aime éperduement.

ERIPHILE.

Vous êtes un insolent de venir ainsi surprendre mes sentimens. Allons, sortez d'ici, vous vous mêlez de vouloir lire dans les ames, de vouloir pénétrer dans les secrets du cœur d'une Princesse. Otez-vous de mes yeux, & que je ne vous voye jamais, Clitidas.

CLITIDAS.

Madame.

ERIPHILE.

Venez ici. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS.

Trop de bonté, Madame.

ERIPHILE.

Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dis, que vous n'en ouvrirez la bouche à personne du monde, sur peine de la vie.

CLITIDAS.

Il suffit.

ERIPHILE.

Sostrate t'a donc dit qu'il m'aimoit?

CLITIDAS.

Non, Madame; il faut vous dire la vérité. J'ai tiré de son cœur, par surprise, un secret qu'il veut cacher à tout le monde, & avec lequel il est,

# 474 LES AMANS MAGNIFIQUES,

est, dit-il, résolu de mourir. Il a été au désespoir du vol subtil que je lui en ai fait; & bien loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré avec toutes les instantes prières qu'on sçauroit faire, de ne vous en rien révéler, & c'est trahison contre lui que ce que je viens de vous dire.

ERIPHILE.

Tant mieux. C'est par son seul respect qu'il peut me plaire; & s'il étoit si hardi que de me déclarer son amour, il perdrait pour jamais & ma présence, & mon estime.

CLITIDAS.

Ne craignez point, Madame....

ERIPHILE.

Le voici. Souvenez-vous au moins, si vous êtes sage, de la défense que je vous ai faite.

CLITIDAS.

Cela est fait, Madame. Il ne faut pas être courtisan indiscret.

\*\*\*\*\*

## SCENE IV.

ERIPHILE, SOSTRATE.

SOSTRATE.

J'ai une excuse, Madame, pour oser interrompre votre solitude; & j'ai reçu de la Princesse votre mere une commission qui autorise la hardiesse que je prends maintenant.

ERIPHILE.

Quelle commission, Sostrate?

SOSTRATE.

Celle, Madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux Princes peut incliner votre cœur.

ERIPHILE.

La Princesse ma mere montre un esprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil emploi. Cette commission, Sostrate, vous a été agréable, sans doute; & vous l'avez acceptée avec beaucoup de joye?

SOS.

S O S T R A T E.

Je l'ai acceptée, Madame, par la nécessité que mon devoir m'impose d'obéir; &, si la Princesse avoit voulu recevoir mes excuses, elle auroit honoré quelqu'autre de cet emploi.

E R I P H I L E.

Quelle cause, Sostrate, vous obligeoit à le refuser?

S O S T R A T E.

La crainte, Madame, de m'en acquitter mal.

E R I P H I L E.

Croyez-vous que je ne vous estime pas assez pour vous ouvrir mon cœur, & vous donner toutes les lumières que vous pourrez désirer de moi sur le sujet de ces deux Princes?

S O S T R A T E.

Je ne désire rien pour moi là-dessus, Madame; & je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'amènent.

E R I P H I L E.

Jusques-ici je me suis défendu de m'expliquer, & la Princesse ma mere a eu la bonté de souffrir que j'aye reculé toujours ce choix qui me doit engager; mais je serai bien aise de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque chose pour l'amour de vous; &, si vous m'en pressez, je rendrai cet arrêt qu'on attend depuis si long-tems.

S O S T R A T E.

C'est une chose, Madame, dont vous ne ferez point importunée par moi; & je ne scaurois me résoudre à presser une Princesse qui sçait trop ce qu'elle a à faire.

E R I P H I L E.

Mais c'est ce que la Princesse ma mere attend de vous.

S O S T R A T E.

Ne lui ai-je pas dit aussi que je m'acquitterois mal de cette commission?

E R I P H I L E.

Or ça, Sostrate, les gens comme vous ont toujours

## 476 LES AMANS MAGNIFIQUES,

jours les yeux pénétrants; & je pense qu'il ne doit y avoir guères de choses qui échappent aux vôtres. N'ont-ils pû découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde est en peine, & ne vous ont-ils point donné quelques petites lumières du panchant de mon cœur? Vous voyez les soins qu'on me rend, l'empressement qu'on me témoigne. Quel est celui de ces deux Princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux?

S O S T R A T E.

Les doutes que l'on forme sur ces sortes de choses, ne sont réglés d'ordinaire que par les intérêts qu'on prend.

E R I P H I L E.

Pour qui, Softrate, pancheriez-vous des deux? Quel est celui, dites-moi, que vous souhaitez que j'épousasse?

S O S T R A T E.

Ah! Madame, ce ne seront pas mes souhaits, mais votre inclination qui décidera de la chose.

E R I P H I L E.

Mais, si je me conseillois à vous pour ce choix?

S O S T R A T E.

Si vous vous conseilliez à moi, je serois fort embarrassé.

E R I P H I L E.

Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous semble plus digne de cette préférence?

S O S T R A T E.

Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura personne qui soit digne de cet honneur. Tous les Princes du monde seront trop peu de chose pour aspirer à vous, les Dieux seuls y pourront prétendre; & vous ne souffrirez des hommes que l'encens & les sacrifices.

E R I P H I L E.

Cela est obligeant, & vous êtes de mes amis. Mais je veux que vous me disiez pour qui des deux vous vous sentez plus d'inclination, quel est celui que vous mettez le plus au rang de vos amis.

SCE-

\*\*\*\*\*

S C E N E V.

ERIPHILE, SOSTRATE, CHOREBE.

CHOREBE.

M Adame, voilà la Princesse qui vient vous prendre ici, pour aller au bois de Diane.

SOSTRATE à part.

Hélas! Petit garçon que tu es venu à propos!

\*\*\*\*\*

S C E N E VI.

ARISTIONE, ERIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

O N vous a demandée, ma fille; & il y a des gens que votre absence chagrine fort.

ERIPHILE.

Je pense, Madame, qu'on m'a demandée par compliment; & on ne s'inquiète pas tant qu'on vous dit.

ARISTIONE.

On enchaîne pour nous ici tant de divertissemens les uns aux autres, que toutes nos heures sont retenues; & nous n'avons aucun moment à perdre, si nous voulons les goûter tous. Entrons vite dans le bois, & voyons ce qui nous y attend. Ce lieu est le plus beau du monde, prenons vite nos places.

*Fin du second Acte.*



\*\*\*\*\*

III. I N T E R M E D E.

*Le théâtre représente un bois consacré à Diane.*

LA NYMPHE DE TEMPE'.

Venez, grande Princesse, avec tous vos appas,  
Venez prêter vos yeux aux innocens ébats  
Que notre désert vous présente.

N'y cherchez point l'éclat des fêtes de la cour;  
On ne sent ici que l'amour,  
Ce n'est que d'amour qu'on y chante.

\*\*\*\*\*

P A S T O R A L E.

SCENE PREMIERE.

T I R C I S.

Vous chantez sous ces feuillages,  
Doux rossignols pleins d'amour;

Et, de vos tendres ramages,

Vous réveillez tour à tour

Les échos de ces bocages;

Hélas! Petits oiseaux, hélas!

Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.

\*\*\*\*\*

S C E N E II.

LICASTE, MENANDRE, TIRCIS.

L I C A S T E.

Hé quoi, toujours languissant, sombre  
& triste?

M E N A N D R E.

Hé quoi, toujours aux pleurs abandonné?

T I R C I S.

Toujours adorant Caliste,

Et toujours infortuné.

L I C A S T E.

Domte, domte, Berger, l'ennui qui te possède.

T I R C I S.

Hé, le moyen? Hélas!

ME-



MENANDRE.

Fais, fais-toi quelque effort.

TIRCIS.

Hé, le moyen, hélas ! quand le mal est trop fort ?

LICASTE.

Ce mal trouvera son remède.

TIRCIS.

Je ne guérirai qu'à ma mort.

LICASTE & MENANDRE.

Ah ! Tircis.

TIRCIS.

Ah ! Bergers.

LICASTE & MENANDRE.

Pren sur toi plus d'empire.

TIRCIS.

Rien ne me peut secourir.

LICASTE & MENANDRE.

C'est trop, c'est trop céder.

TIRCIS.

C'est trop, c'est trop souffrir.

LICASTE & MENANDRE.

Quelle foiblesse !

TIRCIS.

Quel martyre !

LICASTE & MENANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plutôt mourir.

LICASTE.

Il n'est point de bergère

Si froide & si sévère,

Dont la pressante ardeur,

D'un cœur qui persévère,

Ne vainque la froideur.

MENANDRE.

Il est, dans les affaires

Des amoureux mystères

Certains petits momens

Qui changent les plus fières ;

Et font d'heureux amans.

TIRCIS.

Je la vois, la cruelle,

Qui

480 LES AMANS MAGNIFIQUES,

Qui porte ici ses pas.  
Gardons d'être vu d'elle;  
L'ingrate, hélas!  
N'y viendrait pas.



S C E N E III.

C A L I S T E.

A H! Que, sur notre cœur,  
La sévère loi de l'honneur  
Prend un cruel empire!

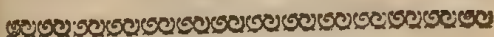
Je ne fais voir que rigueurs pour Tircis,  
Et cependant, sensible à ses cuisans soucis,  
De sa langueur en secret je soupire;  
Et voudrais bien soulager son martyre.  
C'est à vous seuls que je le dis,  
Arbres, n'allez pas le redire.

Puisque le Ciel a voulu nous former  
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer,  
Quelle rigueur impitoyable,  
Contre des traits si doux, nous force à nous armer?  
Et pourquoi, sans être blâmable,  
Ne peut-on pas aimer  
Ce que l'on trouve aimable?

Hélas! Que vous êtes heureux,  
Innocens animaux, de vivre sans contrainte;  
Et de pouvoir suivre, sans crainte,  
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux!  
Hélas! Petits oiseaux, que vous êtes heureux  
De ne sentir nulle contrainte;  
Et de pouvoir suivre, sans crainte,  
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux!

Mais le sommeil, sur ma paupière,  
Verse de ses pavots l'agréable fraîcheur;  
Donnons-nous à lui toute entière  
Nous n'avons point de loi sévère  
Qui défende à nos sens d'en goûter la douceur.  
[Elle s'endort sur un lit de gazon.]

SCE.



SCENE IV.

CALISTE endormie, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE.

TIRCIS.

Vers ma belle ennemie,  
Portons sans bruit nos pas;  
Et ne réveillons pas  
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez beaux yeux, adorables vain-  
queurs;

Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

TIRCIS.

Silence, petits oiseaux,  
Vents, n'agitez nulle chose,  
Coulez doucement, ruisseaux,  
C'est Caliste qui repose.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez beaux yeux, adorables vain-  
queurs;

Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

CALISTE en se réveillant, à Tircis.

Ah! Quelle peine extrême!  
Suivre par tout mes pas?

TIRCIS.

Que voulez-vous qu'on suive, hélas!

Que ce qu'on aime?

CALISTE.

Berger, que voulez-vous?

TIRCIS.

Mourir, belle Bergère;  
Mourir à vos genoux,  
Et finir ma misère.

Puisqu'en vain, à vos pieds, on me voit soupirer,  
Il y faut expirer.

CALISTE.

Ah! Tircis, ôtez-vous. J'ai peur que, dans ce jour,  
La pitié dans mon cœur n'introduise l'amour.

482 LES AMANS MAGNIFIQUES ,

L I C A S T E & M E N A N D R E ensemble.

Soit amour, soit pitié,  
Il sied bien d'être tendre.  
C'est par trop vous défendre,  
Bergère, il faut se rendre  
A sa longue amitié.  
Soit amour, soit pitié,  
Il sied bien d'être tendre.

C A L I S T E à *Tircis*.

C'est trop, c'est trop de rigueur.  
J'ai maltraité votre ardeur,  
Chérissant votre personne;  
Vengez-vous de mon cœur,  
Tircis, je vous le donne.

T I R C I S.

○ Ciel! Bergers! Caliste! Ah! je suis hors de moi.  
Si l'on meurt de plaisir, je dois perdre la vie.

L I C A S T E.

Digne prix de ta foi.

M E N A N D R E.

○ sort digne d'envie!



S C E N E V.

DEUX SATYRES, CALISTE, TIRCIS,  
L I C A S T E, M E N A N D R E.

1. S A T Y R E à *Caliste*.

Q Uoi! Tu me fuis, ingrate; & je te vois ici  
De ce berger à moi faire une préférence?

2. S A T Y R E.

Quoi! Mes soins n'ont rien pu sur ton indifférence?  
Et, pour ce langoureux, ton cœur s'est adouci.

C A L I S T E.

Le destin le veut ainsi;  
Prenez tous deux patience.

1. S A T Y R E.

Aux amans qu'on pousse à bout  
L'Amour fait verser des larmes;  
Mais ce n'est pas notre goût,  
Et la bouteille a des charmes  
Qui nous consolent de tout.

2. SATYRE.

Notre amour n'a pas toujours.  
Tout le bonheur qu'il désire;  
Mais nous avons un secours,  
Et le bon vin nous fait rire,  
Quand on rit de nos amours.

T O U S.

Champêtres Divinités,  
Faunes, Dryades, sortez  
De vos paisibles retraites;  
Mêlez vos pas à nos sons,  
Et tracez sur les herbettes  
L'image de nos chansons.

\*\*\*\*\*

S C E N E VI.

CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENAN-  
DRE, FAUNES, DRYADES.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Danse des Faunes & des Dryades.*

\*\*\*\*\*

S C E N E VII.

CLIMENE, PHILINTE, CALISTE, TIR-  
CIS, LICASTE, MENANDRE,  
FAUNES, DRYADES.

PHILINTE.

Quand je plaisois à tes yeux,  
J'étois content de ma vie;  
Et ne voyois Rois ni Dieux  
Dont le sort me fit envie.

CLIMENE.

Lorsqu'à toute autre personne  
Me préféreroit ton ardeur,  
J'aurois quitté la couronne,  
Pour regner dessus ton cœur.

X 2

PHI-

434 L'ES AMANS MAGNIFIQUES.

PHILINTE.

Un autre a guéri mon ame  
Des feux que j'avois pour toi.

CLIMENE.

Un autre a vengé ma flâme  
Des foiblesses de ta foi.

PHILINTE.

Cloris, qu'on vante si fort,  
M'aime d'une ardeur fidèle;  
Si ses yeux vouloient ma mort,  
Je montrerois content pour elle.

CLIMENE.

Mirtil, si digne d'envie.  
Me chérit plus que le jour;  
Et moi je perdrois la vie,  
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais, si d'une douce ardeur  
Quelque renaissante trace  
Chassoit Cloris de mon cœur  
Pour te remettre en sa place?

CLIMENE.

Bien qu'avec pleine tendresse  
Mirtil me puisse chérir,  
Avec toi, je le confesse,  
Je voudrois vivre & mourir.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ah! Plus que jamais aimons-nous;  
Et vivons & mourons en des liens si doux.

TOUS LES ACTEURS DE LA PASTORALE.

Amans, que vos querelles  
Sont aimables & belles!  
Qu'on y voit succéder  
De plaisirs, de tendresse!  
Querellez-vous sans cesse  
Pour vous raccommo-

II. ENTRE'E DE BALLET.

*Les Faunes & les Dryades recommencent leurs danses, tandis que trois petites Dryades, & trois petits Faunes, font paroître dans l'ensoncement du théâtre tout ce qui se passe sur le devant. Ces danses sont entremêlées des chansons des bergers.*

CHOEUR DE BERGERS & DE BERGERES.

Jouïssons, jouïssons des plaisirs innocens  
Dont les feux de l'amour sçavent charmer nos  
sens.

Des grandeurs, qui voudra se soucie;  
Tous ces honneurs dont on a tant d'envie,  
Ont des chagrins qui sont trop cuisans;  
Jouïssons, jouïssons des plaisirs innocens  
Dont les feux de l'amour sçavent charmer nos  
sens.

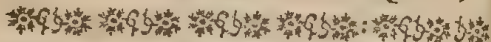
En aimant, tout nous plaît dans la vie,  
Deux cœurs unis de leur sort sont contents;  
Cette ardeur de plaisirs suivie,  
De tous nos jours fait d'éternels printems.  
Jouïssons, jouïssons des plaisirs innocens  
Dont les feux de l'amour sçavent charmer nos  
sens.

*Fin du troisième Intermede.*





480 LES AMANS MAGNIFIQUES.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

*ARISTIONE, IPHIERATE, TIMOCLES,  
ANAXARQUE, ERIPHILE,  
SOSTRATE, CLITIDAS.*

ARISTIONE.

**L**es mêmes paroles toujours se présentent à dire. Il faut toujours s'écrier, voilà qui est admirable, il ne se peut rien de plus beau, cela passe tout ce qu'on a jamais vu.

TIMOCLES.

C'est donner de trop grandes paroles, Madame, à de petites bagatelles.

ARISTIONE.

Des bagatelles, comme celles-là, peuvent occuper agréablement les plus sérieuses personnes. En vérité, ma fille, vous êtes bien obligée à ces Princes, & vous ne sçauriez assez reconnoître tous les soins qu'ils prennent pour vous.

ERIPHILE.

J'en ai, Madame, tout le ressentiment qu'il est possible.

ARISTIONE.

Cependant vous les faites long-tems languir, sur ce qu'ils attendent de vous. J'ai promis de ne vous point contraindre; mais leur amour vous presse de vous déclarer, & de ne plus traîner en longueur la récompense de leurs services. J'ai chargé Sostrate d'apprendre, doucement de vous, les sentimens de votre cœur; & je ne sçais pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commission.

ERIPHILE.

Oui, Madame; mais il me semble que je ne puis assez reculer ce choix dont on me presse; & que je ne sçaurois le faire sans mériter quelque blâme. Je me sens également obligée à l'amour

l'amour, aux empressements, aux services de ces deux Princes; & je trouve une espèce d'injustice bien grande à me montrer ingrate, ou vers l'un, ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans la préférence de son rival.

**I P H I C R A T E.**

Cela s'appelle, Madame, un fort honnête compliment pour nous refuser tous deux.

**A R I S T I O N E.**

Ce scrupule, ma fille, ne doit point vous inquiéter; & ces Princes tous deux se sont soumis, il y a long-tems, à la préférence que pourra faire votre inclination.

**E R I P H I L E.**

L'inclination, Madame, est fort sujette à se tromper; & des yeux désintéressés sont beaucoup plus capables de faire un juste choix.

**A R I S T I O N E.**

Vous sçavez que je suis engagée de parole à ne rien prononcer là-dessus; & parmi ces deux Princes, votre inclination ne peut point se tromper, & faire un choix qui soit mauvais.

**E R I P H I L E.**

Pour ne point violenter votre parole, ni mon scrupule, agréez, Madame, un moyen que j'ose proposer.

**A R I S T I O N E.**

Quoi, ma fille?

**E R I P H I L E.**

Que Sostrate décide de cette préférence. Vous l'avez pris pour découvrir le secret de mon cœur, souffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

**A R I S T I O N E.**

J'estime tant Sostrate que, soit que vous vouliez vous servir de lui pour expliquer vos sentimens, ou soit que vous vous en remettiez absolument à sa conduite, je fais, dis-je, tant d'estime de sa vertu & de son jugement, que je consens de tout mon cœur à la proposition que vous me faites.

488 LES AMANS MAGNIFIQUES,

IPHICRATE.

C'est-à-dire, Madame, qu'il nous faut faire notre cour à Sofstrate ?

SOSTRATE.

Non, Seigneur, vous n'aurez point de cour à me faire; &, avec tout le respect que je dois aux Princesses, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARISTIONE.

D'où vient cela, Sofstrate ?

SOSTRATE.

J'ai des raisons, Madame, qui ne permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me présentez.

IPHICRATE.

Craignez-vous, Sofstrate, de vous faire un ennemi ?

SOSTRATE.

Je craindrois peu, Seigneur, les ennemis que je pourrois me faire, en obéissant à mes souveraines.

TIMOCLES.

Par quelle raison donc refusez-vous d'accepter le pouvoir qu'on vous donne; & de vous acquérir l'amitié d'un Prince qui vous devoit tout son bonheur.

SOSTRATE.

Par la raison que je ne suis pas en état d'accorder à ce Prince ce qu'il souhaiteroit de moi.

IPHICRATE.

Quelle pourroit être cette raison ?

SOSTRATE.

Pourquoi me tant presser là-dessus ? Peut-être ai-je, Seigneur, quelque intérêt secret qui s'oppose aux prétentions de votre amour. Peut-être ai-je un ami qui brûle, sans oser le dire, d'une flâme respectueuse pour les charmes divins dont vous êtes épris. Peut-être cet ami me fait-il tous les jours confidence de son martyre, qu'il se plaint à moi tous les jours des rigueurs de sa destinée, & regarde l'hymen de la Princesse, ainsi que l'arrêt redoutable qui le doit pousser

# COMEDIE-BALLET. 489

au tombeau ; & , si cela étoit , Seigneur , seroit-il raisonnable que ce fût de ma main qu'il reçût le coup de sa mort ?

**I P H I C R A T E.**

Vous auriez bien la mine , Sostrate , d'être vous-même cet ami , dont vous prenez les intérêts.

**S O S T R A T E.**

Ne cherchez point , de grace , à me rendre odieux aux personnes qui vous écoutent. Je sçais me connoître , Seigneur ; & les malheureux , comme moi , n'ignorent pas jusqu'où leur fortune leur permet d'aspirer.

**A R I S T I O N E.**

Laissons cela. Nous trouverons moyen de terminer l'irrésolution de ma fille.

**A N A X A R Q U E.**

En est-il un meilleur , Madame , pour terminer les choses au contentement de tout le monde , que les lumières que le Ciel peut donner sur ce mariage ? J'ai commencé , comme je vous ai dit , à jeter pour cela les figures mystérieuses que notre art nous enseigne , & j'espère vous faire voir tantôt ce que l'avenir garde à cette union souhaitée. Après cela , pourra-t-on balancer encore ? La gloire & les prospérités que le Ciel promettra , ou à l'un , ou à l'autre choix , ne seront-elles pas suffisantes pour le déterminer ; & celui qui sera exclus pourra-t-il s'offenser , quand ce sera le Ciel qui décidera cette préférence ?

**I P H I C R A T E.**

Pour moi , je m'y sou mets entièrement ; & je déclare que cette voye me semble la plus raisonnable.

**T I M O C L E S.**

Je suis de même avis ; & le Ciel ne sçau roit rien faire où je ne souscrive sans répugnance.

**E R I P H I L E.**

Mais , Seigneur Anaxarque , voyez-vous si clair dans les destinées , que vous ne vous trompiez jamais ; & ces prospérités ; & cette gloire que

## 490 LES AMANS MAGNIFIQUES,

vous dites que le Ciel nous promet, qui en fera caution, je vous prie?

A R I S T I O N E.

Ma fille, vous avez une petite incrédulité qui ne vous quitte point.

A N A X A R Q U E.

Les épreuves, Madame, que tout le monde a vûes de l'infailibilité de mes prédictions, sont les cautions suffisantes des promesses que je puis faire. Mais enfin, quand je vous aurai fait voir ce que le Ciel vous marque, vous vous réglerez la-dessus à votre fantaisie; & ce sera à vous à prendre la fortune de l'un, ou de l'autre choix.

E R I P H I L E.

Le Ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent?

A N A X A R Q U E.

Oui, Madame; les félicités qui vous suivront, si vous épousez l'un, & les disgrâces qui vous accompagneront, si vous épousez l'autre.

E R I P H I L E.

Mais, comme il est impossible que je les épouse tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le Ciel, non seulement ce qui doit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver.

C L I T I D A S *à part.*

Voilà mon astrologue embarrassé.

A N A X A R Q U E.

Il faudroit vous faire, Madame, une longue discussion des principes de l'astrologie, pour vous faire comprendre cela.

C L I T I D A S.

Bien répondu. Madame, je ne dis point de mal de l'astrologie. L'astrologie est une belle chose, & le Seigneur Anaxarque est un grand homme.

I P H I C R A T E.

La vérité de l'astrologie est une chose incontestable; & il n'y a personne qui puisse disputer contre la certitude de ses prédictions.

C L I T I D A S.

Affûrément.

TIMOCLES.

Je suis assez incrédule pour quantité de choses; mais, pour ce qui est de l'astrologie, il n'y a rien de plus sûr & de plus constant, que le succès des horoscopes qu'elle tire.

CLITIDAS.

Ce sont des choses les plus claires du monde.

IPHICRATE.

Cent aventures prédites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres.

CLITIDAS.

Il est vrai.

TIMOCLES.

Peut-on contester, sur cette matière, les incidents célèbres dont les histoires nous font foi?

CLITIDAS.

Il faut n'avoir pas le sens commun. Le moyen de contester ce qui est moulé!

ARISTIONE.

Sofstrate n'en dit mot. Quel est son sentiment là-dessus?

SOSTRATE.

Madame, tous les esprits ne sont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicatesse de ces belles sciences, qu'on nomme curieuses; & il y en a de si matériels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'est rien de plus agréable, Madame, que toutes les grandes promesses de ces connoissances sublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guérir par des paroles, se faire aimer de qui l'on veut, savoir tous les secrets de l'avenir, faire descendre comme on veut du Ciel, sur des métaux, des impressions de bonheur, commander aux démons, se faire des armées invincibles, & des soldats invulnérables, tout cela est charmant, sans doute; & il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la possibilité, cela leur est le plus aisé du monde à concevoir. Mais, pour moi, je vous avoue que mon esprit grossier a quelque peine à le



## 492 LES AMANS MAGNIFIQUES,

comprendre, & à le croire, & j'ai trouvé cela trop beau pour être véritable. Toutes ces belles raisons de sympathie, de force magnétique, & de vertu occulte, sont si subtiles & délicates, qu'elles échappent à mon sens matériel; &, sans parler du reste, jamais il n'a été en ma puissance de concevoir comme on trouve écrit dans le Ciel jusqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance peut-il y avoir entre nous, & des globes éloignés de notre terre d'une distance si effroyable? Et d'où cette belle science, enfin, peut-elle être venuë aux hommes? Quel Dieu l'a révélée, ou quelle expérience l'a pû former de l'observation de ce grand nombre d'astres, qu'on n'a pû voir encore deux fois dans la même disposition?

ANAXARQUE.

Il ne sera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE.

Vous serez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS à *Sostrate*.

Il vous fera une discussion de tout cela, quand vous voudrez.

IPHICRATE à *Sostrate*.

Si vous ne comprenez pas les choses, au moins les pouvez-vous croire, sur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE.

Comme mon sens est si grossier qu'il n'a pû rien comprendre, mes yeux aussi sont si malheureux qu'ils n'ont jamais rien vû.

IPHICRATE.

Pour moi, j'ai vû, & des choses tout-à-fait convaincantes.

TIMOCLES.

Et moi aussi.

SOSTRATE.

Comme vous avez vû, vous faites bien de croire; & il faut que vos yeux soient faits autrement que les miens.

IPHI.



IPHICRATE.

Mais, enfin, la Princesse croit à l'astrologie ; & il me semble qu'on y peut bien croire après elle. Est-ce que Madame, Sostrate, n'a pas de l'esprit & du sens ?

SOSTRATE.

Seigneur, la question est un peu violente. L'esprit de la Princesse n'est pas une règle pour le mien ; & son intelligence peut l'élever à des lumières, où mon sens ne peut atteindre.

ARISTIONE.

Non, Sostrate, je ne vous dirai rien sur quantité de choses, auxquelles je ne donne guères plus de créance que vous. Mais, pour l'astrologie, on m'a dit & fait voir des choses si positives, que je ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE.

Madame, je n'ai rien à répondre à cela.

ARISTIONE.

Quittons ce discours, & qu'on nous laisse un moment. Dressons notre promenade, ma fille, vers cette belle grotte où j'ai promis d'aller. Des galanteries à chaque pas !

*Fin du troisième Acte.*

\*\*\*\*\*

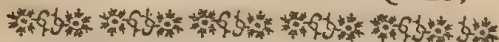
IV. INTERMEDE.

*Le théâtre représente une grotte.*

ENTREE DE BALLET.

Huit statues, portant chacune deux flambeaux, font une danse variée de plusieurs figures & de plusieurs attitudes, où elles demeurent par intervalles.

*Fin du quatrième Intermede.*



## ACTE QUATRIEME.

## SCENE PREMIERE.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

**D**E qui que cela soit, on ne peut rien de plus galant & de mieux entendu. Ma fille, j'ai voulu me séparer de tout le monde pour vous entretenir; & je veux que vous ne me cachiez rien de la vérité. N'aurez-vous point dans l'ame quelque inclination ténébreuse que vous ne voulez pas nous dire?

ERIPHILE.

Moi, Madame?

ARISTIONE.

Parlez à cœur ouvert, ma fille. Ce que j'ai fait pour vous, mérite bien que vous usiez avec moi de franchise. Tourner vers vous toutes mes pensées, vous préférer à toutes choses, & fermer l'oreille, en l'état où je suis, à toutes les propositions que cent Princesses, en ma place, écouteroient avec bienséance, tout cela vous doit assez persuader que je suis une bonne mere; & que je ne suis pas pour recevoir avec sévérité les ouvertures que vous pourriez me faire de votre cœur.

ERIPHILE.

Si j'avois si mal suivi votre exemple, que de m'être laissée aller à quelques sentimens d'inclination que j'eusse raison de cacher, j'aurois, Madame, assez de pouvoir sur moi-même, pour imposer silence à cette passion; & me mettre en état de ne rien faire voir qui fût indigne de votre sang.

ARISTIONE.

Non, non, ma fille, vous pouvez, sans scrupule, m'ouvrir vos sentimens. Je n'ai point censuré votre inclination dans le choix de  
deux

# COMEDIE-BALLET. 495

deux Princes, vous pouvez l'étendre où vous voudrez, & le mérite, auprès de moi, tient un rang si considérable, que je l'égale à tout; & si vous m'avouez franchement les choses, vous me verrez souscrire sans répugnance au choix qu'aura fait votre cœur.

## ERIPHILE.

Vous avez des bontés pour moi, Madame, dont je ne puis assez me louer. Mais je ne les mettrai point à l'épreuve sur le sujet dont vous me parlez; & tout ce que je leur demande, c'est de ne point presser un mariage où je ne me sens pas encore bien résolue.

## ARISTIONE.

Jusqu'ici je vous ai laissée assez maîtresse de tout; & l'impatience des Princes vos amans..... Mais quel bruit est-ce que j'entends? Ah! Ma fille, quel spectacle s'offre à nos yeux? Quelle Divinité descend ici, & c'est la Déesse Vénus qui semble nous vouloir parler.

\*\*\*\*\*

## SCENE II.

*VÉNUS accompagnée de quatre petits Amours dans une machine, ARISTIONE, ERIPHILE.*

*VÉNUS à Aristione.*

Princesse, dans tes soins brille un zèle exemplaire

Qui, par les immortels, doit être couronné;  
Et, pour te voir un gendre illustre & fortuné,  
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire.

Ils t'annoncent tous, par ma voix,  
La gloire & les grandeurs que, par ce digne choix,  
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.  
De tes difficultés termine donc le cours;

Et pense à donner ta fille,

A qui sauvera tes jours.

\*\*\*\*\*

## S C E N E III.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

MA fille, les Dieux imposent silence à tous nos raisonnemens. Après cela, nous n'avons plus rien à faire qu'à recevoir ce qu'ils s'appêtent à nous donner; & vous venez d'entendre distinctement leur volonté. Allons dans le premier temple les assurer de notre obéissance, & leur rendre grâces de leurs bontés.

\*\*\*\*\*

## S C E N E IV.

ANAXARQUE, CLEON.

CLEON.

Voilà la Princesse qui s'en va. Ne voulez-vous pas lui parler?

ANAXARQUE.

Attendons que sa fille soit séparée d'elle. C'est un esprit que je redoute, & qui n'est pas de trempe à se laisser mener, ainsi que celui de sa mere. Enfin, mon fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, le stratagème a réussi. Notre Vénus a fait des merveilles, & l'admirable ingénieur qui s'est employé à cet artifice, a si bien disposé tout, a coupé avec tant d'adresse le plancher de cette grotte, si bien caché ses fils de fer & tous ses ressorts, si bien ajusté ses lumières, & habillé ses personnages, qu'il y a peu de gens qui n'y eussent été trompés; & comme la Princesse Aristione est fort superstitieuse, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a long-tems, mon fils, que je pré-

pa.

pare cette machine; & me voilà tantôt au but de mes prétentions.

C L E O N.

Mais pour lequel des deux Princes, au moins, dressez-vous tout cet artifice?

A N A X A R Q U E.

Tous deux ont recherché mon assistance, & je leur promets à tous deux la faveur de mon art. Mais les présens du Prince Iphicrate, & les promesses qu'il m'a faites, l'emportent de beaucoup sur tout ce qu'a pu faire l'autre. Ainsi ce sera lui qui recevra les effets favorables de tous les ressorts que je fais jouer; &, comme son ambition me devra toute chose, voilà, mon fils, notre fortune faite. Je vais prendre mon tems pour affermir dans son erreur l'esprit de la Princesse, pour la mieux prévenir encore par le rapport que je lui ferai voir adroitement des paroles de Vénus, avec les prédictions des figures célestes que je lui dis que j'ai jetées. Va-t'en tenir la main au reste de l'ouvrage, préparer nos six hommes à se bien cacher dans leur barque derrière le rocher, à posément attendre le tems que la Princesse Aristione vient tous les soirs se promener seule sur le rivage, à se jeter bien à propos sur elle, ainsi que des corsaires; & donner lieu au Prince Iphicrate de lui apporter ce secours, qui, sur les paroles du Ciel, doit mettre entre ses mains la Princesse Eriphile. Ce Prince est averti par moi; &, sur la foi de ma prédiction, il doit se tenir dans ce petit bois qui borde le rivage. Mais sortons de cette grotte; je te dirai, en marchant, toutes les choses qu'il faut bien observer. Voilà la Princesse Eriphile, évitons sa rencontre.

498 LES AMANS MAGNIFIQUES,

\*\*\*\*\*

S C E N E V.

ERIPHILE *seule.*

HElas! Quelle est ma destinée! Et qu'ai-je fait aux Dieux, pour mériter les soins qu'ils veulent prendre de moi?

\*\*\*\*\*

S C E N E VI.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

LE voici, Madame, que j'ai trouvé; &, à vos premiers ordres, il n'a pas manqué de me suivre.

ERIPHILE.

Qu'il approche, Cléonice; & qu'on nous laisse seuls un moment.

\*\*\*\*\*

S C E N E VII.

ERIPHILE, SOSTRATE.

ERIPHILE.

Softrate, vous m'aimez?

SOSTRATE.

Moi, Madame?

ERIPHILE.

Laissons cela, Softrate. Je le sçais, je l'approuve; & vous permettez de me le dire. Votre passion a paru à mes yeux, accompagnée de tout le mérite qui me la pouvoit rendre agréable. Si ce n'étoit le rang où le Ciel m'a fait naître, je puis vous dire que cette passion n'auroit pas été malheureuse; & que cent fois je lui ai souhaité l'appui d'une fortune, qui pût mettre pour

pour elle en pleine liberté les secrets sentimens de mon ame. Ce n'est pas, Sostrate, que le mérite seul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il peut avoir; & que, dans mon cœur, je ne préfère les vertus qui sont en vous, à tous les titres magnifiques dont les autres sont revêtus. Ce n'est pas même que la Princesse ma mere ne m'ait assez laissé la disposition de mes vœux; & je ne doute point, je vous l'avouë, que mes prières n'eussent pû tourner son consentement du côté que j'aurois voulu. Mais il est des états, Sostrate, où il n'est pas honnête de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des chagrins à se mettre au-dessus de toutes choses; & les bruits fâcheux de la renommée vous font trop acheter le plaisir que l'on trouve à contenter son inclination. C'est à quoy, Sostrate, je ne me serois jamais résoluë; & j'ai dû faire assez de fuir l'engagement dont j'étois sollicitée. Mais enfin, les Dieux veulent prendre eux-mêmes le soin de me donner un époux, & tous ces longs délais avec lesquels j'ai reculé mon mariage, & que les bontés de la Princesse ma mere ont accordés à mes desirs, ces délais, dis-je, ne me sont plus permis; & il me faut résoudre à subir cet arrêt du Ciel. Soyez sûr, Sostrate, que c'est avec toutes les répugnances du monde que je m'abandonne à cet hyménée; & que, si j'avois pû être maîtresse de moi, ou j'aurois été à vous, ou je n'aurois été à personne. Voilà, Sostrate, ce que j'avois à vous dire. Voilà ce que j'ai crû devoir à votre mérite, & la consolation que toute ma tendresse peut donner à votre âme.

## S O S T R A T E.

Ah! Madame, c'en est trop pour un malheureux. Je ne m'étois pas préparé à mourir avec tant de gloire; & je cesse, dans ce moment, de me plaindre des destinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes desirs, elles m'ont fait naître assez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une



## 500 LES AMANS MAGNIFIQUES,

d'une grande Princesse; & cette pitié glorieuse vaut des sceptres & des couronnes, vaut la fortune des plus grands Princes de la terre. Oui, Madame, dès que j'ai osé vous aimer, c'est vous, Madame, qui voulez bien que je me serve de ce mot téméraire, dès que j'ai, dis-je, osé vous aimer, j'ai condamné d'abord l'orgueil de mes desirs, je me suis fait moi-même la destinée que je devois attendre. Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'y étois préparé; mais vos bontés le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eût osé espérer, & je m'en vais mourir, après cela, le plus content & le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore souhaiter quelque chose, ce sont deux graces, Madame, que je prends la hardiesse de vous demander à genoux, de vouloir souffrir ma présence jusqu'à cet heureux hyménée qui doit mettre fin à ma vie; &, parmi cette grande gloire & ces longues prospérités que le Ciel promet à votre union, de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate. Puis-je, divine Princesse, me promettre de vous cette précieuse faveur?

ERIPHILE.

Allez, Sostrate, sortez d'ici. Ce n'est pas aimer mon repos, que de me demander que je me souvienné de vous.

SOSTRATE.

Ah! Madame, si votre repos....

ERIPHILE.

Otez-vous, vous dis-je, Sostrate. Epargnez ma foiblesse; & ne m'exposez point à plus que je n'ai résolu.



\*\*\*\*\*

S C E N E VIII.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

M Adame, je vous vois l'esprit tout chagrin; vous plaît-il que vos danseurs, qui expriment si bien toutes les passions, vous donnent maintenant quelque preuve de leur adresse?

ERIPHILE.

Oui, Cléonice. Qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, pourvu qu'ils me laissent à mes pensées.

*Fin du quatrième Acte.*

\*\*\*\*\*

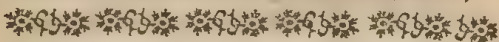
V. INTERMEDE.

ENTREE DE BALLET.

Quatre pantomimes ajustent leurs gestes & leurs pas aux inquiétudes de la Princesse.

*Fin du cinquième Intermede.*





# ACTE CINQUIEME.

## SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS *faisant semblant de ne point voir Eriphile.*

**D**E quel côté porter mes pas? Où m'aviserai-je d'aller? Et en quel lieu puis-je croire que je trouverai maintenant la Princesse Eriphile? Ce n'est pas un petit avantage que d'être le premier à porter une nouvelle. Ah! La voilà. Madame, je vous annonce que le Ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous destinoit.

ERIPHILE.

Hé, laisse-moi, Clitidas, dans ma sombre mélancolie.

CLITIDAS.

Madame, je vous demande pardon. Je pensois faire bien de vous venir dire que le Ciel vient de vous donner Sostrate pour époux; mais, puisque cela vous incommode, je rengaine ma nouvelle; & m'en retourne droit comme je suis venu.

ERIPHILE.

Clitidas, holà, Clitidas.

CLITIDAS.

Je vous laisse, Madame, dans votre sombre mélancolie.

ERIPHILE.

Arrête, te dis-je, approche. Que viens-tu me dire?

CLITIDAS.

Rien, Madame. On a parfois des empressemens de venir dire aux Grands de certaines choses, dont ils ne se soucient pas; & je vous prie de m'excuser.

ERIPHILE.

Que tu es cruel!

CLI.

CLITIDAS.

Une autre fois j'aurai la discrétion de ne vous pas venir interrompre.

ERIPHILE.

Ne me tiens point dans l'inquiétude. Qu'est-ce que tu viens m'annoncer?

CLITIDAS.

C'est une bagatelle de Sostrate, Madame, que je vous dirai une autre fois, quand vous ne serez point embarrassée.

ERIPHILE.

Ne me fais point languir davantage, te dis-je, & m'appren cette nouvelle.

CLITIDAS.

Vous la voulez sçavoir, Madame?

ERIPHILE.

Oui, dépêche. Qu'as-tu à me dire de Sostrate?

CLITIDAS.

Une aventure merveilleuse, où personne ne s'attendoit.

ERIPHILE.

Dis-moi vite ce que c'est.

CLITIDAS.

Cela ne troublera-t-il point, Madame, votre sombre mélancolie?

ERIPHILE.

Ah! Parle promptement.

CLITIDAS.

J'ai donc à vous dire, Madame, que la Princesse votre mere passoit presque seule dans la forêt, par ces petites routes qui sont si agréables, lorsqu'un sanglier hideux, ces vilains sangliers-là sont toujours du désordre, & l'on devoit les bannir des forêts bien policées, lors, dis-je, qu'un sanglier hideux, poussé, je crois, par des chasseurs, est venu traverser la route où nous étions. Je devois vous faire peut-être, pour orner mon récit, une description étendue du sanglier dont je parle; mais vous vous en passerez, s'il vous plaît, & je me contenterai de vous dire que c'étoit un fort vilain animal. Il passoit son chemin, & il étoit bon de ne lui

rien

## 504 LES AMANS MAGNIFIQUES,

rien dire, de ne point chercher de noise avec lui, mais la Princesse a voulu égayer sa dextérité; & de son dard qu'elle lui a lancé un peu mal-à-propos, ne lui en déplaît, lui a fait au-dessus de l'oreille une assez petite blessure. Le sanglier mal morigéné, s'est impertinemment détourné contre nous; nous étions là deux ou trois misérables, qui avons pâli de frayeur; chacun gagnoit son arbre, & la Princesse sans défense, demeuroid exposée à la furie de la bête, lorsque Sostrate a paru, comme si les Dieux l'eussent envoyé.

ERIPHILE.

Hé bien, Clitidas?

CLITIDAS.

Si mon récit vous ennuye, Madame, je retrairai le reste à une autre fois.

ERIPHILE.

Achève promptement.

CLITIDAS.

Ma foi, c'est promptement de vray que j'achèverai; car un peu de poltronnerie m'a empêché de voir tout le détail de ce combat; & tout ce que je puis vous dire, c'est que, retournant sur la place, nous avons vu le sanglier mort, tout veauté dans son sang; & la Princesse pleine de joye, nommant Sostrate son libérateur, & l'époux digne & fortuné que les Dieux lui marquoient pour vous. A ces paroles, j'ai crû que j'en avois assez entendu; & je me suis hâté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

ERIPHILE.

Ah! Clitidas, pouvois-tu m'en donner une qui me pût être plus agréable?

CLITIDAS.

Voilà qu'on vient vous trouver.

\*\*\*\*\*

SCENE II.

ARISTIONE, SOSTRATE, ERIPHILE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

JE vois, ma fille, que vous sçavez déjà tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les Dieux se sont expliqués bien plutôt que nous n'eussions pensé; mon péril n'a guères tardé à nous marquer leurs volontés; & l'on connoît assez que ce sont eux qui se sont mêlés de ce choix, puitque le mérite tout seul brille dans cette préférence. Aurez-vous quelque répugnance à récompenser de votre cœur, celui à qui je dois la vie; & refuserez-vous Sostrate pour époux?

ERIPHILE.

Et de la main des Dieux, & de la vôtre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me soit fort agréable.

SOSTRATE.

Ciel! N'est-ce point ici quelque songe tout plein de gloire, dont les Dieux me veulent flater, & quelque réveil malheureux ne me replongera-t-il point dans la bassesse de ma fortune?

\*\*\*\*\*

SCENE III.

ARISTIONE, ERIPHILE, SOSTRATE, CLEONICE, CLITIDAS.

CLEONICE.

MAdame, je viens vous dire qu'Anaxarque a jusqu'ici abusé l'un & l'autre Prince, par l'espérance de ce choix qu'ils poursuivent depuis long-tems; & qu'au bruit qui s'est répandu de votre aventure, ils ont fait éclater tous deux leur ressentiment contre lui, jusques-là que, de paroles en paroles, les choses se sont échauffées, & il en a reçu quelques blessures, dont on ne sçait pas bien ce qui arrivera. Mais les voici.

306 LES AMANS MAGNIFIQUES,

\*\*\*\*\*

SCENE DERNIERE.

ARISTIONE, ERIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, CLEONICE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

Princes, vous agissez tous deux avec une violence bien grande; &, si Anaxarque a pu vous offenser, j'étois pour vous en faire justice moi-même.

IPHICRATE.

Et quelle justice, Madame, auriez-vous pu nous faire de lui, si vous la faites si peu à notre rang, dans le choix que vous embrassez?

ARISTIONE.

Ne vous êtes-vous pas soumis l'un & l'autre, à ce que pourroient décider, ou les ordres du Ciel, ou l'inclination de ma fille?

TIMOCLES.

Oui, Madame, nous nous sommes soumis à ce qu'ils pourroient décider, entre le Prince Iphicrate, & moi; mais non pas à nous voir rebuzés tous deux.

ARISTIONE.

Et si chacun de vous a bien pu se résoudre à souffrir une préférence, que vous arrive-t-il à tous deux, ou vous ne soyez préparés? Et que peuvent importer, à l'un & à l'autre, les intérêts de son rival?

IPHICRATE.

Oui, Madame, il importe. C'est quelque consolation de se voir préférer un homme qui vous est égal; & votre aveuglement est une chose épouvantable.

ARISTIONE.

Prince, je ne veux pas me brouiller avec une personne qui m'a fait tant de grace, que de me dire des douceurs; & je vous prie, avec toute l'hon-



l'honnêteté qu'il m'est possible, de donner à votre chagrin un fondement plus raisonnable, de vous souvenir, s'il vous plaît, que Sostrate est revêtu d'un mérite qui s'est fait connoître à toute la Grèce; & que le rang où le Ciel l'élève aujourd'hui, va remplir toute la distance qui étoit entre lui & vous.

I P H I C R A T E.

Oui, oui, Madame, nous nous en souviendrons. Mais peut-être aussi vous souviendrez-vous que deux Princes outragés ne sont pas deux ennemis peu redoutables.

T I M O C L E S.

Peut-être, Madame, qu'on ne goûtera pas longtemps la joye du mépris que l'on fait de nous.

A R I S T I O N E.

Je pardonne toutes ces menaces aux chagrins d'un amour qui se croit offensé; & nous n'en verrons pas, avec moins de tranquillité, la fête des Jeux Pythiens. Allons-y de ce pas; & couronnons, par ce pompeux spectacle, cette merveilleuse journée.

*Fin du cinquième Acte.*

\*\*\*\*\*

VI. I N T E R M E D E.

FETE DES JEUX PYTHIENS.

*Le théâtre représente une grande sale en manière d'amphithéâtre, avec une grande arcade dans le fond, au dessus de laquelle est une tribune fermée d'un rideau. Dans l'éloignement paroît un autel pour le sacrifice. Six ministres du sacrifice, habillés comme s'ils étoient presque nus, portant chacun une hache sur l'épaule, entrent par le portique au son des violons. Ils sont suivis de deux sacrificateurs, & de la prêtresse.*

\*\*\*\*\*

SCENE PREMIERE.

LA PRETRESSE, SACRIFICATEURS,  
MINISTRES DU SACRIFICE,  
CHOEUR DE PEUPLES.

LA PRETRESSE.

CHantez, peuples, chantez, en mille &  
mille lieux;

Du Dieu que nous servons les brillantes mer-  
veilles.

Parcourez la terre & les dieux;

Vous ne sauriez chanter rien de plus précieux,  
Rien de plus doux pour les oreilles.

1. SACRIFICATEUR.

A ce Dieu plein de force, à ce Dieu plein  
d'appas,

Il n'est rien qui résiste.

2. SACRIFICATEUR.

Il n'est rien ici bas,

Qui, par ses bienfaits ne subsiste.

LA PRETRESSE.

Toute la terre est triste,

Quand on ne le voit pas.

CHOEUR.

Poussons à la mémoire

Des concerts si touchans,

Que, du haut de la gloire,

Il écoute nos chants.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

*Les six ministres du sacrifice portant des haches  
font entr'eux une danse ornée de toutes les atti-  
tudes que peuvent exprimer des gens qui étudient  
leur force; après quoi ils se retirent aux deux  
côtés du théâtre.*

\*\*\*\*\*

S C E N E II.

LA PRETRESSE , SACRIFICA-  
TEURS , MINISTRES DU SACRIFICE , VOLTIGEURS ,  
CHOEUR DE PEUPLES.

II. ENTREE DE BALLET.

*Six voltigeurs font paroître , en cadence , leur adresse sur des chevaux de bois , qui sont apportés par des esclaves.*

\*\*\*\*\*

S C E N E III.

LA PRETRESSE , SACRIFICA-  
TEURS , MINISTRES DU SACRIFICE , ESCLAVES , CONDUCTEURS D'ESCLAVES ,  
CHOEUR DE PEUPLES.

III. ENTREE DE BALLET.

*Quatre conducteurs d'esclaves amènent en cadence huit esclaves , qui dansent pour marquer la joye qu'ils ont d'avoir recouvré la liberté.*

\*\*\*\*\*

S C E N E IV.

LA PRETRESSE , SACRIFICA-  
TEURS , MINISTRES DU SACRIFICE , HOMMES & FEMMES  
armés à la Grecque , CHOEUR  
DE PEUPLES.

IV. ENTREE DE BALLET.

*Quatre hommes armés à la Grecque avec des tambours , & quatre femmes armées à la Grecque avec des timbres , font ensemble une manière de jeu pour les armes.*

510 LES AMANS MAGNIFIQUES.

\*\*\*\*\*

S C E N E V.

LA PRETRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES  
*armés à la Grecque, UN HERAULT,*  
TROMPETTES, UN TIMBALLIER, CHOEUR DE PEUPLES.

*La tribune s'ouvre. Un héraut, six trompettes, Et un timballier se mêlant à tous les instrumens, annoncent la venue d'Apollon.*

CHOEUR.

Ouvrons tous nos yeux.  
A l'éclat suprême  
Qui brille en ces lieux.

\*\*\*\*\*

S C E N E VI.

APOLLON, SUIVANS D'APOLLON, LA PRETRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES *armés à la Grecque, UN HERAULT, TROMPETTES, UN TIMBALLIER, CHOEUR DE PEUPLES.*

*Apollon, au bruit des trompettes & des violons, entre par le portique, précédé de six jeunes gens qui portent des lauriers entrelassés autour d'un bâton, & un soleil d'or au dessus, avec la devise Royale en manière de trophée.*

CHOEUR.

Quelle grace extrême!  
Quel port glorieux!

Où voit-on des Dieux

Qui soient faits de même?

V. ENTRE'E DE BALLET.

*Les suivans d'Apollon donnent leur trophée à tenir aux six Ministres du sacrifice qui portent les baches, & commencent avec Apollon une danse Héroïque.*



512 LES AMANS MAGNIFIQUES,  
NOMS DES PERSONNES QUI ONT  
chanté & dansé dans les intermèdes des Amans  
Magnifiques, Comédie-Ballet.

DANS LE PREMIER INTERMEDE.

Eole, le *Sieur Estival*.

Tritons chantans, les *Sieurs le Gros, Hédouin, Don, Gingan l'aîné, Gingan le cadet, Fernon le cadet, Rebel, Langeais, Deschamps, Morel, & deux Pages de la musique de la chapelle.*

Fleuves chantans, les *Sieurs Beaumont, Fernon l'aîné, Nobles, Serignan, David, Aurat, Devellois, Gilles.*

Amours chantans, quatre *Pages de la musique de la chambre.*

Pêcheurs de corail dansans, les *Sieurs Fourn, Chicanneau, Pezan l'aîné, Magny, Foubert, Mayeu, la Montagne, Lestang.*

Neptune, *LE ROI.*

Dieux marins, *Monsieur le Grand, le Marquis de Villeroy, le Marquis de Rassent, les Sieurs Beauchamp, Favien, la Pierre.*

DANS LE SECOND INTERMEDE.

Plantomimes dansans, les *Sieurs Beauchamp, saint André, & Favien.*

DANS LE TROISIEME INTERMEDE.

La Nymphé de la vallée de Tempé, *Mademoiselle Desfronteaux.*

Tircis, le *Sieur Gaye.*

Caliste, *Mademoiselle Hilaire.*

Licaste, le *Sieur Langeais.*

Ménandre, le *Sieur Fernon le cadet.*

Deux Satyres, les *Sieurs Estival & Morel.*

Dryades dansantes, les *Sieurs Arnald, Noblet, Lestang, Favier le cadet, Foignard l'aîné, & Isaac.*

Faunes dansans, les *Sieurs Beauchamp, saint André, Magny, Foubert, Favier l'aîné, & Mayeu.*

Philinte, le *Sieur Blondet.*

## COMEDIE-BALLET. 513

Climéne, *Mademoiselle de Saint Christopble.*  
Petites Dryades dansantes, les Sieurs Bouilland,  
*Vaignard, & Thibault.*  
Petits Faunes dansans, les Sieurs la Montagne,  
*Daluseau, & Foignard.*

### DANS LE QUATRIEME INTERMEDE.

Statuës dansantes, les Sieurs Dolivet, le Chan-  
tre, Saint André, Magny, Lestang, Foignard  
l'ainé, Dolivet fils, & Foignard le cadet.

### DANS LE CINQUIEME INTERMEDE.

Pantomimes dansans, les Sieurs Dolivet, le  
Chantre, Saint André, & Magny.

### DANS LE SIXIEME INTERMEDE.

## FETE DES JEUX PYTHIENS.

La Prêtresse, *Mademoiselle Hilaire.*

Premier Sacrificateur, le Sieur Gaye.

Second Sacrificateur, le Sieur Langeais.

Ministres du sacrifice portant des haches, dan-  
sans, les Sieurs Dolivet, le Chantre, Saint  
André, Magny, Foignard l'ainé, & Foignard  
le cadet.

Voltigeurs, les Sieurs Joly, Doyat, de Launoy,  
Beaumont, du Gard l'ainé, & du Gard le cadet.

Conducteurs d'esclaves, dansans, les Sieurs le  
Presbre, Jouan, Pezan l'ainé, & Foubert.

Esclaves dansans, les Sieurs Payfan, la Vallée,  
Pezan le cadet, Favre, Vaignard, Dolivet  
fils, Girard, & Charpentier.

Hommes armés à la Grecque, dansans, les Sieurs  
Noblet, Chicanneau, Mayeu, & Desgranges.

Femmes armées à la Grecque, dansantes, les  
Sieurs la Montagne, Lestang, Favier le ca-  
det, & Arnald.

Un Héraut, le Sieur Re'el.

Trompettes, les Sieurs la Plaine, Lorange, du  
Clos, Beaupré, Carbonnet, & Ferrier.

Timballier, le Sieur Diacre.

Apol-



## 514 LES AMANS MAGNIFIQUES.

Apollon, *LE ROI.*

Suivans d'Apollon, dansans, *Monsieur le Grand,*  
*le Marquis de Villeroy, le Marquis de Ras-*  
*sens, les Sieurs Beauchamp, Raynal, &*  
*Favier.*

Chœur de peuples chantans, *les Sieurs. . . . .*

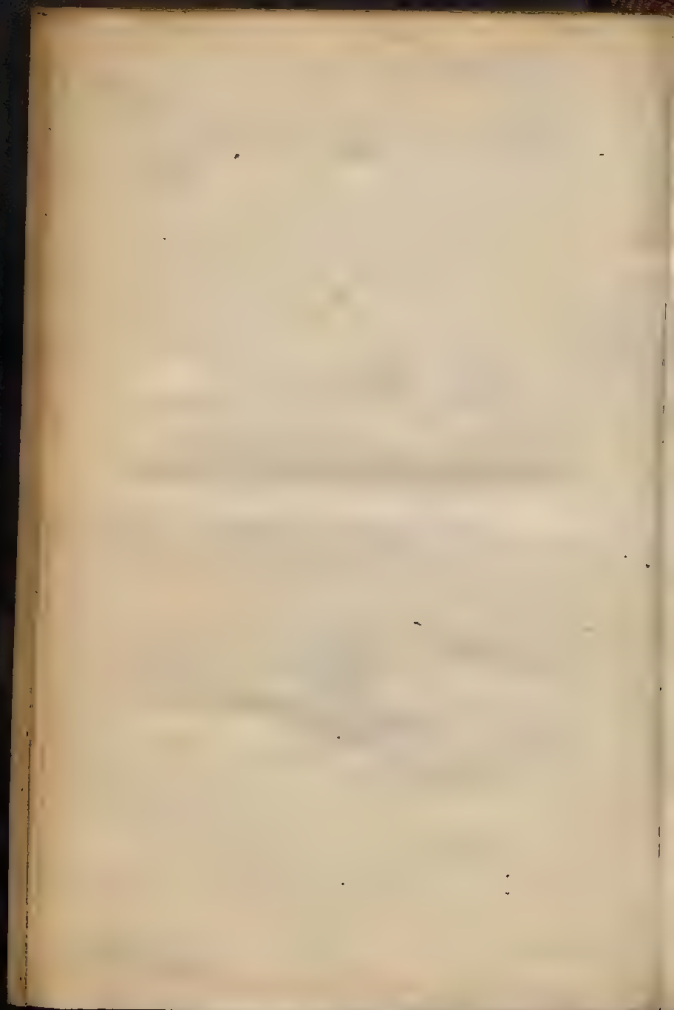
.....

*Fin du Tome troisième,*

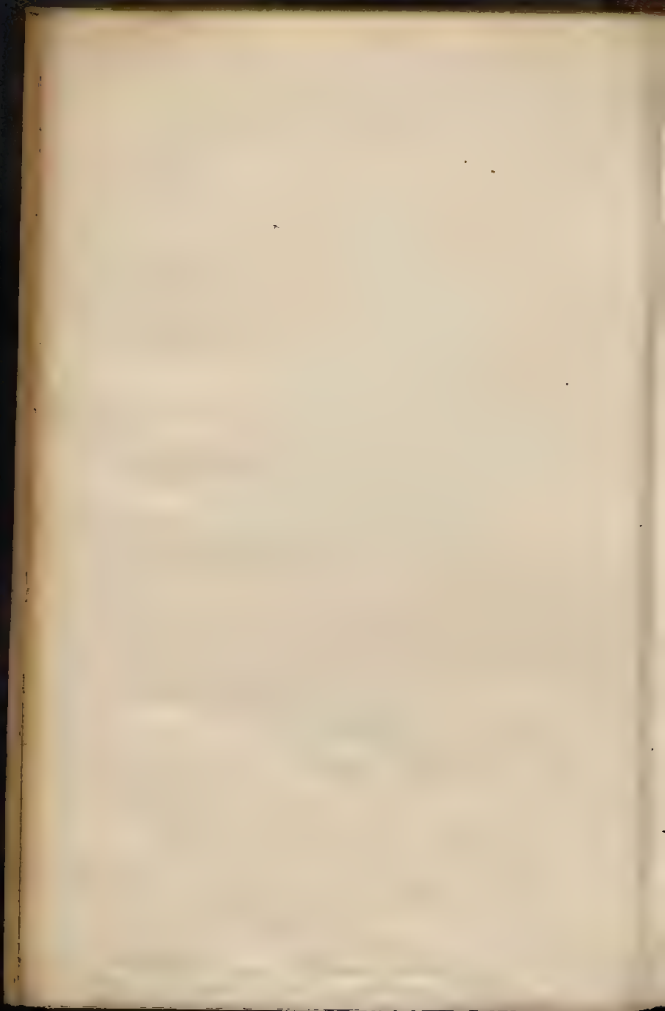


BIBLIOTHECA  
MUSEI  
CRACOVIANI  
MUSEI









T 1-11

700

Biblioteka Jagiellońska



stdr0026539







